This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Chaoux
state messenger of the Turks

848
V94
1784

Fr. 9. 21. Fonds Pinede Vendredi Parcelle Jeudi Lundi

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Voltaire, François Marie Arouet de

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME VINGT-TROISIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

HISTOIRE

DE

CHARLES XII.

Bates
morris
1-10-35
29943

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE DE CHARLES XII,

Qui était au-devant de la première édition.

IL y a bien peu de ſouverains dont on dût écrire une hiſtoire particulière. En vain la malignité ou la flatterie s'eſt exercée ſur preſque tous les princes : il n'y en a qu'un très-petit nombre dont la mémoire ſe conſerve ; & ce nombre ſerait encore plus petit, ſi l'on ne ſe ſouvenait que de ceux qui ont été juſtes.

Les princes qui ont le plus de droit à l'immortalité ſont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainſi tant que la France ſubſiſtera, on s'y ſouviendra de la tendreſſe que *Louis XII* avait pour ſon peuple ; on excuſera les grandes fautes de *François I* en faveur des arts & des ſciences dont il a été le père ; on bénira la mémoire de *Henri IV*, qui conquit ſon héritage à force de vaincre & de pardonner ; on louera la magnificence de *Louis XIV*, qui a protégé les arts que *François I* avait fait naître.

© 1-10-35 Morris

Par une raiſon contraire, on garde le ſouvenir des mauvais princes, comme on ſe ſouvient des inondations, des incendies & des peſtes.

Entre les tyrans & les bons rois ſont les conquérans, mais plus approchans des premiers : ceux-ci ont une réputation éclatante ; on eſt avide de connaître les moindres particularités de leur vie. Telle eſt la miſérable faibleſſe des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une manière brillante, & qu'ils parleront ſouvent plus volontiers du deſtructeur d'un empire que de celui qui l'a fondé.

Pour tous les autres princes qui n'ont été illuſtres ni en paix ni en guerre, & qui n'ont été connus ni par de grands vices ni par de grandes vertus, comme leur vie ne fournit aucun exemple ni à imiter ni à fuir, elle n'eſt pas digne qu'on s'en ſouvienne. De tant d'empereurs de Rome, d'Allemagne, de Moſcovie ; de tant de ſultans, de califes, de papes, de rois ; combien y en a-t-il, dont le nom ne mérite de ſe trouver ailleurs que dans les tables chronologiques, où ils ne ſont que pour ſervir d'époques ?

Il y a un vulgaire parmi les princes, comme parmi les autres hommes ; cependant la fureur

d'écrire eſt venue au point qu'à peine un ſouverain ceſſe de vivre que le public eſt inondé de volumes ſous le nom de mémoires, d'hiſtoire de ſa vie, d'anecdotes de ſa cour. Par-là les livres ſe multiplient de telle ſorte qu'un homme qui vivrait cent ans, & qui les emploierait à lire, n'aurait pas le temps de parcourir ce qui s'eſt imprimé ſur l'hiſtoire ſeule, depuis deux ſiècles, en Europe.

Cette démangeaiſon de tranſmettre à la poſtérité des détails inutiles, & d'arrêter les yeux des ſiècles à venir ſur des événemens communs, vient d'une faibleſſe très-ordinaire à ceux qui ont vécu dans quelque cour, & qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publiques. Ils regardent la cour où ils ont vécu comme la plus belle qui ait jamais été, le roi qu'ils ont vu comme le plus grand monarque, les affaires dont ils ſe ſont mêlés comme ce qui a jamais été de plus important dans le monde. Ils s'imaginent que la poſtérité verra tout cela avec les mêmes yeux.

Qu'un prince entreprenne une guerre, que ſa cour ſoit troublée d'intrigues, qu'il achète l'amitié d'un de ſes voiſins & qu'il vende la ſienne à un autre; qu'il faſſe enfin la paix avec ſes ennemis, après quelques victoires &

quelques défaites ; ſes ſujets, échauffés par la vivacité de ces événemens préſens, penſent être dans l'époque la plus ſingulière depuis la création. Qu'arrive-t-il ? ce prince meurt ; on prend après lui des meſures toutes différentes ; on oublie & les intrigues de ſa cour, & ſes maîtreſſes, & ſes miniſtres, & ſes généraux, & ſes guerres, & lui-même.

Depuis le temps que les princes chrétiens tâchent de ſe tromper les uns les autres, & font des guerres & des alliances, on a ſigné des milliers de traités, & donné autant de batailles ; les belles ou infames actions ſont innombrables. Quand toute cette foule d'événemens & de détails ſe préſente devant la poſtérité ; ils ſont preſque tous anéantis les uns par les autres ; les ſeuls qui reſtent ſont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui, ayant été décrits par quelque écrivain excellent, ſe ſauvent de la foule, comme des portraits d'hommes obſcurs peints par de grands maîtres.

On ſe ferait donc bien donné de garde d'ajouter cette hiſtoire particulière de *Charles XII* roi de Suède à la multitude des livres dont le public eſt accablé, ſi ce prince & ſon rival *Pierre Alexiowitz*, beaucoup plus grand-homme que lui, n'avaient été, du conſentement de

toute la terre, les perſonnages les plus ſinguliers qui euſſent paru depuis plus de vingt ſiècles. Mais on n'a pas été déterminé ſeulement à donner cette vie, par la petite ſatisfaction d'écrire des faits extraordinaires; on a penſé que cette lecture pourrait être utile à quelques princes, ſi ce livre leur tombe par haſard entre les mains. Certainement il n'y a point de ſouverain qui, en liſant la vie de *Charles XII*, ne doive être guéri de la folie des conquêtes. Car où eſt le ſouverain qui pût dire: J'ai plus de courage & de vertus, une ame plus forte, un corps plus robuſte; j'entends mieux la guerre, j'ai de meilleures troupes que *Charles XII*? Que ſi avec tous ces avantages, & après tant de victoires, ce roi a été ſi malheureux, que devraient eſpérer les autres princes qui auraient la même ambition avec moins de talens & de reſſources?

On a compoſé cette hiſtoire ſur des récits de perſonnes connues, qui ont paſſé pluſieurs années auprès de *Charles XII* & de *Pierre le grand*, empereur de Moſcovie; & qui, s'étant retirées dans un pays libre long-temps après la mort de ces princes, n'avaient aucun intérêt de déguiſer la vérité. M. *Fabrice*, qui a vécu ſept années dans la familiarité de *Charles XII*, M. de *Fierville*, envoyé de France, M. de *Villelongue*,

colonel au ſervice de Suède, M. *Poniatowski* même ont fourni les mémoires.

On n'a pas avancé un ſeul fait ſur lequel on n'ait conſulté des témoins oculaires & irréprochables. C'eſt pourquoi on trouvera cette hiſtoire fort différente des gazettes qui ont paru juſqu'ici ſous le nom de la vie de *Charles XII.* Si l'on a omis pluſieurs petits combats donnés entre les officiers ſuédois & moſcovites, c'eſt qu'on n'a point prétendu écrire l'hiſtoire de ces officiers, mais ſeulement celle du roi de Suède; même parmi les événemens de ſa vie, on n'a choiſi que les plus intéreſſans. On eſt perſuadé que l'hiſtoire d'un prince n'eſt pas tout ce qu'il a fait, mais ce qu'il a fait de digne d'être tranſmis à la poſtérité.

On eſt obligé d'avertir que pluſieurs choſes, qui étaient vraies lorſqu'on écrivit cette hiſtoire en 1728, ceſſent déjà de l'être aujourd'hui (en 1739.) Le commerce commence, par exemple, à être moins négligé en Suède. L'infanterie polonaiſe eſt mieux diſciplinée, & a des habits d'ordonnance qu'elle n'avait pas alors. Il faut toujours, lorſqu'on lit une hiſtoire, ſonger au temps où l'auteur a écrit. Un homme qui ne lirait que le cardinal de *Retz* prendrait les Français pour des forcenés qui ne reſpirent que la guerre civile, la faction & la folie.

Celui qui ne lirait que l'hiſtoire des belles années de *Louis XIV* dirait : Les Français ſont nés pour obéir, pour vaincre & pour cultiver les arts. Un autre qui verrait les mémoires des premières années de *Louis XV* ne remarquerait dans notre nation que de la molleſſe, une avidité extrême de s'enrichir, & trop d'indifférence pour tout le reſte. Les Eſpagnols d'aujourd'hui ne ſont plus les Eſpagnols de *Charles-Quint*, & peuvent l'être dans quelques années. Les Anglais ne reſſemblent pas plus aux fanatiques de *Cromwell* que les moines & les *monſignori*, dont Rome eſt peuplée, reſſemblent aux *Scipions*. Je ne ſais ſi les Suédois pourraient avoir tout d'un coup des troupes auſſi formidables que celles de *Charles XII*. On dit d'un homme : il était brave un tel jour ; il faudrait dire, en parlant d'une nation : elle paraiſſait telle ſous un tel gouvernement & en telle année.

Si quelque prince & quelque miniſtre trouvaient dans cet ouvrage des vérités déſagréables, qu'ils ſe ſouviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au public de leurs actions, que c'eſt à ce prix qu'ils achètent leur grandeur, que l'hiſtoire eſt un témoin & non un flatteur, & que le ſeul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'eſt d'en faire.

LETTRE

A M. LE MARECHAL DE SCHULLEMBOURG,

GENERAL DES VENITIENS.

A la Haye, le 15 ſeptembre 1740.

MONSIEUR,

J'AI reçu, par un courrier de M. l'ambaſſadeur de France, le journal de vos campagnes de 1703 & 1704, dont votre excellence a bien voulu m'honorer. Je dirai de vous, comme de *Céſar* : *Eodem animo ſcripſit quo bellavit.* Vous devez vous attendre, Monſieur, qu'un tel bienfait me rendra très-intéreſſé, & attirera de nouvelles demandes. Je vous ſupplie de me communiquer tout ce qui pourra m'inſtruire ſur les autres événemens de la guerre de *Charles XII.* J'ai l'honneur de vous envoyer le journal des campagnes de ce roi, digne de vous avoir combattu. Ce journal va juſqu'à la bataille de Pultava incluſivement ; il eſt d'un officier ſuédois, nommé M. *Adlerfeld :* l'auteur me paraît très-inſtruit & auſſi exact

qu'on peut l'être ; ce n'eſt pas une hiſtoire, il s'en faut beaucoup ; mais ce ſont d'excellens matériaux pour en compoſer une, & je compte bien réformer la mienne en beaucoup de choſes ſur les mémoires de cet officier.

Je vous avoue d'ailleurs, Monſieur, que j'ai vu avec plaiſir dans ces mémoires beaucoup de particularités qui s'accordent avec les inſtructions ſur leſquelles j'avais travaillé. Moi qui doute de tout, & ſurtout des anecdotes, je commençais à me condamner moi-même ſur beaucoup de faits que j'avais avancés : par exemple, je n'oſais plus croire que M. de *Guiſcard*, ambaſſadeur de France, eût été dans le vaiſſeau de *Charles XII* à l'expédition de Copenhague ; je commençais à me repentir d'avoir dit que le cardinal primat, qui ſervit tant à la dépoſition du roi *Auguſte*, s'oppoſa en ſecret à l'élection du roi *Staniſlas* ; j'étais preſque honteux d'avoir avancé que le duc de *Marlborough* s'adreſſa d'abord au baron de *Gortz* avant de voir le comte *Piper*, lorſqu'il alla conférer avec le roi *Charles XII*. Le ſieur de *la Motraye* m'avait repris ſur tous ces faits avec une confiance qui me perſuadait qu'il avait raiſon ; cependant ils ſont tous confirmés par les mémoires de M. *Adlerfeld*.

J'y trouve auſſi que le roi de Suède mangea

quelquefois, comme je l'avais dit, avec le roi *Auguſte* qu'il avait détrôné, & qu'il lui donna la droite. J'y trouve que le roi *Auguſte* & le roi *Staniſlas* ſe rencontrèrent à ſa cour & ſe ſaluèrent ſans ſe parler. La viſite extraordinaire que *Charles XII* rendit à *Auguſte* à Dreſde, en quittant ſes Etats, n'y eſt pas omiſe. Le bon mot même du baron de *Stralheim* y eſt cité mot pour mot, comme je l'avais rapporté.

Voici enfin comme on parle dans la préface du livre de M. *Adlerfeld.*

» Quant au ſieur de *la Motraye*, qui s'eſt » ingéré de critiquer M. de *Voltaire*, la lecture » de ces mémoires ne ſervira qu'à le confondre » & à lui faire remarquer ſes propres erreurs, » qui ſont en bien plus grand nombre que » celles qu'il attribue à ſon adverſaire. »

Il eſt vrai, Monſieur, que je vois évidemment par ce journal que j'ai été trompé ſur les détails de pluſieurs événemens militaires. J'avais à la vérité accuſé juſte le nombre des troupes ſuédoiſes & moſcovites à la célébre bataille de Narva; mais dans beaucoup d'autres occaſions j'ai été dans l'erreur. Le temps, comme vous ſavez, eſt le père de la vérité; je ne ſais même ſi on peut jamais eſpérer de la ſavoir entièrement. Vous verrez que dans certains points M. *Adlerfeld* n'eſt point d'accord

avec vous, Monſieur, au ſujet de votre admirable paſſage de l'Oder ; mais j'en croirai plus le général allemand, qui a dû tout ſavoir, que l'officier ſuédois qui n'en a pu ſavoir qu'une partie.

Je réformerai mon hiſtoire ſur les mémoires de votre excellence & ſur ceux de cet officier. J'attends encore un extrait de l'hiſtoire ſuédoiſe de *Charles XII*, écrite par M. *Norberg*, chapelain de ce monarque.

J'ai peur à la vérité que le chapelain n'ait quelquefois vu les choſes avec d'autres yeux que les miniſtres qui m'ont fourni mes matériaux. J'eſtimerai ſon zèle pour ſon maître ; mais moi qui n'ai été chapelain ni du roi ni du czar ; mais moi qui n'ai ſongé qu'à dire vrai, j'avouerai toujours que l'opiniâtreté de *Charles XII* à Bender, ſon obſtination à reſter dix mois au lit, & beaucoup de ſes démarches après la malheureuſe bataille de Pultava, me paraiſſent des aventures plus extraordinaires qu'héroïques.

Si l'on peut rendre l'hiſtoire utile, c'eſt, ce me ſemble, en feſant remarquer le bien & le mal que les rois ont fait aux hommes. Je crois, par exemple, que ſi *Charles XII*, après avoir vaincu le Danemarck, battu les Moſcovites, détrôné ſon ennemi *Auguſte*, affermi le nouveau

roi de Pologne, avait accordé la paix au czar qui la lui demandait, s'il était retourné chez lui vainqueur & pacificateur du Nord; s'il s'était appliqué à faire fleurir les arts & le commerce dans ſa patrie, il aurait été alors véritablement un grand-homme; au lieu qu'il n'a été qu'un grand guerrier, vaincu à la fin par un prince qu'il n'eſtimait pas. Il eût été à ſouhaiter, pour le bonheur des hommes, que *Pierre le grand* eût été quelquefois moins cruel, & *Charles XII* moins opiniâtre.

Je préfère infiniment à l'un & à l'autre un prince qui regarde l'humanité comme la première des vertus, qui ne ſe prépare à la guerre que par néceſſité, qui aime la paix parce qu'il aime les hommes, qui encourage tous les arts, & qui veut être, en un mot, un ſage ſur le trône: voilà mon héros, Monſieur. Ne croyez pas que ce ſoit un être de raiſon; ce héros exiſte peut-être dans la perſonne d'un jeune roi, dont la réputation viendra bientôt juſqu'à vous; vous verrez ſi elle me démentira; il mérite des généraux tels que vous. C'eſt de tels rois qu'il eſt agréable d'écrire l'hiſtoire: car alors on écrit celle du bonheur des hommes.

Mais ſi vous examinez le fond du journal de M. *Adlerfeld*, qu'y trouverez-vous autre choſe, ſinon: lundi 3 avril il y a eu tant de

milliers d'hommes égorgés dans un tel champ : le mardi, des villages entiers furent réduits en cendres, & les femmes furent conſumées par les flammes avec les enfans qu'elles tenaient dans leurs bras : le jeudi, on écraſa de mille bombes les maiſons d'une ville libre & innocente, qui n'avait pas payé comptant cent mille écus à un vainqueur étranger qui paſſait auprès de ſes murailles : le vendredi, quinze ou ſeize cents priſonniers périrent de froid & de faim ? Voilà à peu près le ſujet de quatre volumes.

N'avez-vous pas fait réflexion ſouvent, M. le maréchal, que votre illuſtre métier eſt encore plus affreux que néceſſaire ? Je vois que M. *Adlerfeld* déguiſe quelquefois des cruautés, qui en effet devraient être oubliées, pour n'être jamais imitées. On m'a aſſuré, par exemple, qu'à la bataille de Frauenſtadt, le maréchal *Renſchild* fit maſſacrer de ſang-froid douze ou quinze cents moſcovites qui demandaient la vie à genoux ſix heures après la bataille ; il prétend qu'il n'y en eut que ſix cents, encore ne furent-ils tués qu'immédiatement après l'action. Vous devez le ſavoir, Monſieur ; vous aviez fait les diſpoſitions admirées des Suédois même à cette journée malheureuſe : ayez donc la bonté de me dire la vérité, que j'aime autant que votre gloire.

J'attends avec une extrême impatience le reſte des inſtructions dont vous voudrez bien m'honorer : permettez-moi de vous demander ce que vous penſez de la marche de *Charles XII* en Ukraine, de ſa retraite en Turquie, de la mort de *Patkul*. Vous pouvez dicter à un ſecrétaire bien des choſes, qui ſerviront à faire connaître des vérités dont le public vous aura obligation. C'eſt à vous, Monſieur, à lui donner des inſtructions, en récompenſe de l'admiration qu'il a pour vous.

Je ſuis, avec les ſentimens de la plus reſpectueuſe eſtime, & avec des vœux ſincères pour la conſervation d'une vie que vous avez ſi ſouvent prodiguée,

MONSIEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, V.

En finiſſant ma lettre, j'apprends qu'on imprime à la Haye la traduction françaiſe de l'hiſtoire de Charles XII, écrite en ſuédois par M. Norberg; ce ſera pour moi une nouvelle palette (*) *dans laquelle je tremperai les pinceaux dont il me faudra repeindre mon tableau.*

(*) La palette n'a pu ſervir. On ſait que l'hiſtoire de *Charles XII* par *Norberg* n'eſt, juſqu'en 1709, qu'un amas indigeſte de faits mal rapportés, & depuis 1709 qu'une copie de l'hiſtoire compoſée par M. de *Voltaire*.

LETTRE

LETTRE

A M. NORBERG,

Chapelain du roi de Suède CHARLES XII, *& auteur d'une hiſtoire de ce monarque.*

SOUFFREZ, Monſieur, qu'ayant entrepris la tâche de lire ce qu'on a déjà publié de votre hiſtoire de *Charles XII*, on vous adreſſe quelques juſtes plaintes, & ſur la manière dont vous traitez cette hiſtoire, & ſur celle dont vous en uſez dans votre préface avec ceux qui l'ont traitée avant vous.

Nous aimons la vérité ; mais l'ancien proverbe, *toutes vérités ne ſont pas bonnes à dire*, regarde ſurtout les vérités inutiles. Daignez vous ſouvenir de ce paſſage de la préface de l'hiſtoire de M. de *Voltaire*. *L'hiſtoire d'un prince*, dit-il, *n'eſt pas tout ce qu'il a fait, mais ſeulement ce qu'il a fait de digne d'être tranſmis à la poſtérité.*

Il y a peut-être des lecteurs qui aimeront à voir le catéchiſme qu'on enſeignait à *Charles XII*, & qui apprendront avec plaiſir qu'en 1693 le docteur *Pierre Rudbekius* donna le bonnet de docteur au maître-ès-arts *Aquinus*, à *Samuel Virenius*, à *Ennegius*, à *Herlandus*, à *Stukius*, & autres perſonnages très-eſtimables ſans doute,

mais qui ont eu peu de part aux batailles de votre héros, à ſes triomphes & à ſes défaites.

C'eſt peut-être une choſe importante pour l'Europe qu'on ſache que la chapelle du château de Stockholm, qui fut brûlée il y a cinquante ans, était dans la nouvelle aile du côté du nord, & qu'il y avait deux tableaux de l'intendant *Kloker*, qui ſont à préſent à l'égliſe St Nicolas; que les ſiéges étaient couverts de bleu les jours de ſermon; qu'ils étaient, les uns de chêne & les autres de noyer; & qu'au lieu de luſtres, il y avait de petits chandeliers plats, qui ne laiſſaient pas de faire un très-bel effet; qu'on y voyait quatre figures de plâtre, & que le carreau était blanc & noir.

Nous voulons croire encore qu'il eſt d'une extrême conſéquence d'être inſtruit à fond qu'il n'y avait point d'or faux dans le dais qui ſervit au couronnement de *Charles XII*; de ſavoir quelle était la largeur du baldaquin; ſi c'était du drap rouge ou du drap bleu que l'égliſe était tendue, & de quelle hauteur étaient les bancs. Tout cela peut avoir ſon mérite pour ceux qui veulent s'inſtruire des intérêts des princes.

Vous nous dites, après le détail de toutes ces grandes choſes, à quelle heure *Charles XII*

fut couronné ; mais vous ne dites point pourquoi il le fut avant l'âge prescrit par la loi ; pourquoi on ôta la régence à la reine-mère ; comment le fameux *Piper* eut la confiance du roi ; quelles étaient alors les forces de la Suède ; quel nombre de citoyens elle avait ; quels étaient ses alliés, son gouvernement, ses défauts & ses ressources.

Vous nous avez donné une partie du journal militaire de M. *Adlerfeld* ; mais, Monsieur, un journal n'est pas plus une histoire que des matériaux ne sont une maison. Souffrez qu'on vous dise que l'histoire ne consiste point ainsi à détailler de petits faits, à produire des manifestes, des repliques, des dupliques. Ce n'est point ainsi que *Quinte-Curce* a composé l'histoire d'*Alexandre* ; ce n'est point ainsi que *Tite-Live* & *Tacite* ont écrit l'histoire romaine. Il y a mille journalistes ; à peine avons-nous deux ou trois historiens modernes. Nous souhaiterions que tous ceux qui broient les couleurs les donnassent à quelque peintre pour en faire un tableau.

Vous n'ignorez pas que M. de *Voltaire* avait publié cette déclaration que votre traducteur rapporte.

» J'aime la vérité, & je n'ai d'autre but & » d'autre intérêt que de la connaître. Les

» endroits de mon hiſtoire de *Charles XII*, où » je me ſerai trompé, ſeront changés. Il eſt » très-naturel que M. *Norberg*, ſuédois, & » témoin oculaire, ait été mieux inſtruit que » moi étranger. Je me réformerai ſur ſes » mémoires; j'aurai le plaiſir de me corriger. »

Voilà, Monſieur, avec quelle politeſſe M. de *Voltaire* parlait de vous, & avec quelle déférence il attendait votre ouvrage; quoiqu'il eût des mémoires ſur le ſien des mains de beaucoup d'ambaſſadeurs, avec leſquels il paraît que vous n'avez pas eu grand commerce, & même de la part de plus d'une tête couronnée.

Vous avez répondu, Monſieur, à cette politeſſe françaiſe, d'une manière qui paraît dans un goût un peu gothique.

Vous dites dans votre préface que l'hiſtoire donnée par M. de *Voltaire* ne vaut pas la peine d'être traduite, quoiqu'elle l'ait été dans preſque toutes les langues de l'Europe, & qu'on ait fait à Londres huit éditions de la traduction anglaiſe. Vous ajoutez enſuite très-poliment qu'un *Puffendorf* le traiterait, comme *Varillas*, d'*archimenteur*.

Pour donner des preuves de cette ſuppoſition ſi flatteuſe, vous ne manquez pas de mettre dans les marges de votre livre toutes les fautes capitales où il eſt tombé.

Vous marquez expreſſément que le major-général *Stuard* ne reçut point une petite bleſſure à l'épaule, comme l'avance témérairement l'auteur français, d'après un auteur allemand, mais, dites-vous, une contuſion un peu forte. Vous ne pouvez nier que M. de *Voltaire* n'ait fidellement rapporté la bataille de Nerva, laquelle produit chez lui au moins une deſcription intéreſſante; vous devez ſavoir qu'il a été le ſeul écrivain qui ait oſé affirmer que *Charles XII* donna cette bataille de Nerva avec huit mille hommes ſeulement. Tous les autres hiſtoriens lui en donnaient vingt mille; ils diſaient ce qui était vraiſemblable, & M. de *Voltaire* a dit le premier la vérité dans cet article important. Cependant vous l'appelez *archi-menteur*, parce qu'il fait porter au général *Liewen* un habit rouge galonné au ſiége de Thorn; & vous relevez cette erreur énorme, en aſſurant poſitivement que le galon n'était pas ſur un fond rouge.

Mais, Monſieur, vous qui prodiguez ſur des choſes ſi graves le beau nom d'*archi-menteur*, non-ſeulement à un homme très-amateur de la vérité, mais à tous les autres hiſtoriens qui ont écrit l'hiſtoire de *Charles XII*, quel nom voudriez-vous qu'on vous donnât, après la lettre que vous rapportez du grand-ſeigneur

à ce monarque ? Voici le commencement de cette lettre.

„ Nous ſultan baſſa, au roi *Charles XII* par „ la grâce de DIEU, roi de Suède & des Goths, „ ſalut, &c. „

Vous qui avez été chez les Turcs, & qui ſemblez avoir appris d'eux à ne pas ménager les termes, comment pouvez-vous ignorer leur ſtyle ? Quel empereur turc s'eſt jamais intitulé *ſultan baſſa ?* quelle lettre du divan a jamais ainſi commencé ? quel prince a jamais écrit qu'il enverra des ambaſſadeurs plénipotentiaires à la première occaſion, pour s'informer des circonſtances d'une bataille ? Quelle lettre du grand-ſeigneur a jamais fini par ces expreſſions, *à la garde de* DIEU ? Enfin, où avez-vous jamais vu une dépêche de Conſtantinople, datée de l'année de la création, & non pas de l'année de l'hégire ? L'iman de l'auguſte ſultan, qui écrira l'hiſtoire de ce grand empereur & de ſes ſublimes viſirs, pourra bien vous dire de groſſes injures, ſi la politeſſe turque le permet.

Vous fied-il bien, après la production d'une pièce pareille, qui ferait tant de peine à ce M. le baron de *Puffendorf*, de crier au menſonge ſur un habit rouge ?

Etes-vous bien d'ailleurs un zélé partiſan de la vérité, quand vous ſupprimez les duretés exercées par la chambre des liquidations ſous *Charles XI?* quand vous feignez d'oublier, en parlant de *Patkul*, qu'il avait défendu les droits des Livoniens qui l'en avaient chargé, de ces mêmes Livoniens qui reſpirent aujourd'hui ſous la douce autorité de l'illuſtre *Sémiramis* du Nord? Ce n'eſt pas là ſeulement trahir la vérité, Monſieur; c'eſt trahir la cauſe du genre-humain; c'eſt manquer à votre illuſtre patrie, ennemie de l'oppreſſion.

Ceſſez donc de prodiguer dans votre compilation des épithètes *vandales* & *hérules* à ceux qui doivent écrire l'hiſtoire; ceſſez de vous autoriſer du pédantiſme barbare que vous imputez à ce *Puffendorf*.

Savez-vous que ce *Puffendorf* eſt un auteur quelquefois auſſi incorrect qu'il eſt en vogue? Savez-vous qu'il eſt lu, parce qu'il eſt le ſeul de ſon genre qui fût ſupportable en ſon temps? Savez-vous que ceux que vous appelez *archimenteurs* auraient à rougir, s'ils n'étaient pas mieux inſtruits de l'hiſtoire du monde que votre *Puffendorf?* Savez-vous que M. de *la Martinière* a corrigé plus de mille fautes dans la dernière édition de ſon livre?

Ouvrons au haſard ce livre ſi connu. Je

tombe ſur l'article des papes. Il dit, en parlant de *Jules II*, qu'*il avait laiſſé, ainſi qu'Alexandre VI, une réputation honteuſe.* Cependant les Italiens révèrent la mémoire de *Jules II*; ils voient en lui un grand-homme qui, après avoir été à la tête de quatre conclaves, & avoir commandé des armées, ſuivit juſqu'au tombeau le magnifique projet de chaſſer les barbares d'Italie. Il aima tous les arts; il jeta le fondement de cette égliſe qui eſt le plus beau monument de l'univers; il encourageait la peinture, la ſculpture, l'architecture, tandis qu'il ranimait la valeur éteinte des Romains. Les Italiens mépriſent avec raiſon la manière ridicule dont la plupart des ultramontains écrivent l'hiſtoire des papes. Il faut ſavoir diſtinguer le pontife du ſouverain; il faut ſavoir eſtimer beaucoup de papes, quoiqu'on ſoit né à Stockholm; il faut ſe ſouvenir de ce que diſait le grand *Coſme de Médicis*, qu'*on ne gouverne point des Etats avec des patenôtres*; il faut enfin n'être d'aucun pays, & dépouiller tout eſprit de parti, quand on écrit l'hiſtoire.

Je trouve, en r'ouvrant le livre de *Puffendorf*, à l'article de la reine *Marie d'Angleterre*, fille de *Henri VIII*, qu'*elle ne put être reconnue pour fille légitime, ſans l'autorité du pape.* Que de bévues dans ces mots! Elle avait été reconnue

par le parlement ; & comment d'ailleurs aurait-elle eu beſoin de Rome pour être légitimée, puiſque jamais Rome n'avait ni dû ni voulu caſſer le mariage de ſa mère ?

Je lis l'article de *Charles-Quint.* J'y vois que, *dès avant l'an* 1516, *Charles-Quint avait toujours devant les yeux ſon* NEC PLUS ULTRA ; mais alors il avait quinze ans, & cette deviſe ne fut faite que long-temps après.

Dirons-nous pour cela que *Puffendorf* eſt un *archi-menteur ?* non ; nous dirons que, dans un ouvrage d'une ſi grande étendue, il lui eſt pardonnable d'avoir erré ; & nous vous prierons, Monſieur, d'être plus exact que lui, mieux inſtruit que vous n'êtes du ſtyle des Turcs, plus poli avec les Français, & enfin plus équitable & plus éclairé dans le choix des pièces que vous rapportez.

C'eſt un malheur inſéparable du bien qu'a produit l'imprimerie, que cette foule de pièces ſcandaleuſes, publiées à la honte de l'eſprit & des mœurs. Par-tout où il y a une foule d'écrivains, il y a une foule de libelles ; ces miſérables ouvrages, nés ſouvent en France, paſſent dans le Nord, ainſi que nos mauvais vins y ſont vendus pour du bourgogne & du champagne. On boit les uns, & on lit les

autres, ſouvent avec auſſi peu de goût ; mais les hommes qui ont une vraie connaiſſance ſavent rejeter ce que la France rebute.

Vous citez, Monſieur, des pièces bien indignes d'être connues du chapelain de *Charles XII.* Votre traducteur, M. *Walmoth*, a eu l'équité d'avertir, dans ſes notes, que ce ſont de ces mauvaiſes & ténébreuſes ſatires qu'il n'eſt pas permis à un honnête-homme de citer.

Un hiſtorien a bien des devoirs. Permettez-moi de vous en rappeler ici deux qui ſont de quelque conſidération, celui de ne point calomnier, & celui de ne point ennuyer. Je puis vous pardonner le premier, parce que votre ouvrage ſera peu lu ; mais je ne puis vous pardonner le ſecond, parce que j'ai été obligé de vous lire. Je ſuis d'ailleurs, autant que je peux, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

AVIS IMPORTANT

SUR

L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

ON ſe croit obligé, par reſpect pour le public & pour la vérité, de mettre au jour un témoignage irrécuſable, qui apprendra quelle foi on doit ajouter à l'hiſtoire de *Charles XII.*

Il n'y a pas long-temps que le roi de Pologne, duc de Lorraine, ſe feſait relire cet ouvrage à Commerci; il fut ſi frappé de la vérité de tant de faits dont il avait été le témoin, & ſi indigné de la hardieſſe avec laquelle on les a combattus dans quelques libelles & dans quelques journaux, qu'il voulut fortifier par le ſceau de ſon témoignage la croyance que mérite l'hiſtorien; & que ne pouvant écrire lui-même, il ordonna à un de ſes grands-officiers de dreſſer l'acte ſuivant (*).

(*) On eſt obligé de le faire imprimer; on a pris ſeulement la liberté d'épargner aux yeux du lecteur quelques termes trop honorables; on ſent aſſez qu'on ne les doit qu'à l'indulgence & à la bonté, & on ſe réduit uniquement au témoignage donné en faveur de la vérité.

„ Nous, lieutenant-général des armées du roi, „ grand-maréchal des logis de ſa majeſté polonaiſe, „ & commandant en Toulois, les deux Barois, &c. „ certifions que ſa majeſté polonaiſe, après avoir „ entendu la lecture de l'hiſtoire de *Charles XII*, „ écrite par M. de *Voltaire*, (dernière édition de „ Genève) après avoir loué le ſtyle..... de cette „ hiſtoire, & avoir admiré ces traits..... qui „ caractériſent tous les ouvrages de cet illuſtre „ auteur, nous a fait l'honneur de nous dire qu'il „ était prêt à donner un certificat à M. de *Voltaire* „ pour conſtater l'exacte vérité des faits contenus „ dans cette hiſtoire. Ce prince a ajouté que M. de „ *Voltaire* n'a oublié ni déplacé aucun fait, aucune „ circonſtance intéreſſante; que tout eſt vrai, que „ tout eſt en ſon ordre dans cette hiſtoire; qu'il a „ parlé ſur la Pologne, & ſur tous les événemens „ qui y ſont arrivés &c. comme s'il en eût été „ témoin oculaire. Certifions, de plus, que ce „ prince nous a ordonné d'écrire ſur le champ à „ M. de *Voltaire* pour lui rendre compte de ce que „ nous venions d'entendre, & l'aſſurer de ſon eſtime „ & de ſon amitié.

„ Le vif intérêt que nous prenons à la gloire de „ M. de *Voltaire* & celui que tout honnête-homme „ doit avoir pour ce qui conſtate la vérité des faits „ dans les hiſtoires contemporaines, nous a preſſé „ de demander au roi de Pologne la permiſſion „ d'envoyer à M. de *Voltaire* un certificat en forme de „ tout ce que ſa majeſté nous a fait l'honneur de „ nous dire. Le roi de Pologne non-ſeulement

„ y a consenti, mais même nous a ordonné de „ l'envoyer, avec prière à M. de *Voltaire* d'en faire „ usage toutes les fois qu'il le jugera à propos, „ soit en le communiquant, soit en le fesant „ imprimer, &c „.

Fait à Commerci, ce 11 *juillet* 1759.

LE COMTE DE TRESSAN.

N. B. Ce certificat à été imprimé dans l'histoire de *Pierre I*, plusieurs années avant la mort du roi de Pologne.

AUTRE AVIS.

LE P. *Barre* de Ste Geneviève, auteur d'une hiſtoire d'Allemagne, a mis dans différens endroits de ſon ouvrage plus de deux cents pages qui ſe trouvent dans l'hiſtoire de *Charles XII* par M. de *Voltaire*. Quelques critiques n'ont pas manqué d'en conclure que M. de *Voltaire* était un plagiaire. Il eſt ſûr que l'un d'eux l'eſt; mais les critiques devaient ſavoir que M. de *Voltaire* a écrit plus de quinze ans avant le P. *Barre*. D'ailleurs, la différence du ſtyle dans tout ce que le P. *Barre* n'a pas copié eſt encore une preuve aſſez ſenſible. Les éditeurs ont cru devoir indiquer au moins quelques endroits que le P. *Barre* a copiés.

HISTOIRE

DE

CHARLES XII,

ROI DE SUEDE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Hiſtoire abrégée de la Suède juſqu'à Charles XII. Son éducation; ſes ennemis. Caractère du czar Pierre Alexiowitz. Particularités très-curieuſes ſur ce prince & ſur la nation ruſſe. La Moſcovie, la Pologne & le Danemarck ſe réuniſſent contre Charles XII.

LA Suède & la Finlande compoſent un royaume large d'environ deux cents de nos lieues, & long de trois cents. Il s'étend du Midi au Nord, depuis le cinquante-cinquième degré, ou à peu près, juſqu'au ſoixante & dixième, ſous un climat rigoureux, qui n'a preſque ni printemps ni automne. L'hiver y règne neuf mois de l'année : les chaleurs de l'été ſuccèdent tout-à-coup à un froid exceſſif ; Deſcription de la Suède.

& il y gèle dès le mois d'octobre, ſans aucune de ces gradations inſenſibles, qui amènent ailleurs les ſaiſons, & en rendent le changement plus doux. La nature en récompenſe a donné à ce climat rude un ciel ſerein, un air pur. L'été, preſque toujours échauffé par le ſoleil, y produit les fleurs & les fruits en peu de temps. Les longues nuits de l'hiver y ſont adoucies par des aurores & des crépuſcules, qui durent à proportion que le ſoleil s'éloigne moins de la Suède; & la lumière de la lune, qui n'y eſt obſcurcie par aucun nuage, augmentée encore par le reflet de la neige qui couvre la terre, & très-ſouvent par des feux ſemblables à la lumière zodiacale, fait qu'on voyage en Suède la nuit comme le jour. Les beſtiaux y ſont plus petits que dans les pays méridionaux de l'Europe, faute de pâturages. Les hommes y ſont grands; la ſérénité du ciel les rend ſains, la rigueur du climat les fortifie; ils vivent long-temps, quand ils ne s'affaibliſſent pas par l'uſage immodéré des liqueurs fortes & des vins, que les nations ſeptentrionales ſemblent aimer d'autant plus que la nature les leur a refuſés.

Les Suédois ſont bien faits, robuſtes, agiles, capables de ſoutenir les plus grands travaux, la faim & la miſère; nés guerriers, pleins de fierté, plus braves qu'induſtrieux, ayant long-temps négligé & cultivant mal aujourd'hui le commerce, qui ſeul pourrait leur donner ce qui manque à leur pays. On dit que c'eſt principalement de la Suède, dont une partie ſe nomme encore Gothie, que ſe débordèrent ces multitudes de Goths qui inondèrent l'Europe,

l'Europe, & l'arrachèrent à l'empire romain, qui en avait été cinq cents années l'uſurpateur, le tyran & le légiſlateur.

Les pays ſeptentrionaux étaient alors beaucoup plus peuplés qu'ils ne le ſont de nos jours, parce que la religion laiſſait aux habitans la liberté de donner plus de citoyens à l'Etat, par la pluralité de leurs femmes; que ces femmes elles-mêmes ne connaiſſaient d'opprobre que la ſtérilité & l'oiſiveté, & qu'auſſi laborieuſes & auſſi robuſtes que les hommes, elles en étaient plutôt & plus long-temps fécondes. Mais la Suède, avec ce qui lui reſte aujourd'hui de la Finlande, n'a pas plus de quatre millions d'habitans. Le pays eſt ſtérile & pauvre. La Scanie eſt ſa ſeule province qui porte du froment. Il n'y a pas plus de neuf millions de nos livres en argent monnayé dans tout le pays. La banque publique, qui eſt la plus ancienne de l'Europe, y fut introduite par néceſſité, parce que les payemens ſe feſant en monnaie de cuivre & de fer, le tranſport était trop difficile.

La Suède fut toujours libre juſqu'au milieu du quatorzième ſiècle. Dans ce long eſpace de temps le gouvernement changea plus d'une fois; mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier magiſtrat eut le nom de roi, titre qui en différens pays ſe donne à des puiſſances bien différentes; car en France, en Eſpagne, il ſignifie un homme abſolu, & en Pologne, en Suède, en Angleterre, l'homme de la république. Ce roi ne pouvait rien ſans le ſénat; & le ſénat dépendait des états-généraux, que l'on convoquait ſouvent.

Les repréſentans de la nation, dans ces grandes aſſemblées, étaient les gentilshommes, les évêques, les députés des villes; avec le temps on y admit les payſans même, portion du peuple injuſtement mépriſée ailleurs, & eſclave dans preſque tout le Nord.

Environ l'an 1492, cette nation ſi jalouſe de ſa liberté, & qui eſt encore fière aujourd'hui d'avoir ſubjugué Rome il y a treize ſiècles, fut miſe ſous le joug par une femme, & par un peuple moins puiſſant que les Suédois.

Marguerite de Valdemar, la *Sémiramis* du Nord, reine de Danemarck & de Norvége, conquit la Suède par force & par adreſſe, & fit un ſeul royaume de ces trois vaſtes Etats. Après ſa mort, la Suède fut déchirée par des guerres civiles: elle ſecoua le joug des Danois; elle le reprit; elle eut des rois, elle eut des adminiſtrateurs. Deux tyrans l'opprimèrent d'une manière horrible vers l'an 1520. L'un était *Chriſtiern II*, roi de Danemarck, monſtre formé de vices ſans aucune vertu; l'autre, un archevêque d'Upſal, primat du royaume, auſſi barbare que *Chriſtiern*. Tous deux de concert firent ſaiſir un jour les conſuls, les magiſtrats de Stockolm, avec quatre-vingt-quatorze ſénateurs, & les firent maſſacrer par des bourreaux, ſous prétexte qu'ils étaient excommuniés par le pape, pour avoir défendu les droits de l'Etat contre l'archevêque.

Tandis que ces deux hommes ligués pour opprimer, déſunis quand il fallait partager les dépouilles, exerçaient ce que le deſpotiſme a de

plus tyrannique, & ce que la vengeance a de plus cruel, un nouvel événement changea la face du Nord.

Guſtave Vaſa, jeune homme deſcendu des anciens rois du pays, ſortit du fonds des forêts de la Dalécarlie où il était caché, & vint délivrer la Suède. C'était une de ces grandes ames que la nature forme ſi rarement, avec toutes les qualités néceſſaires pour commander aux hommes. Sa taille avantageuſe & ſon grand air lui feſaient des partiſans dès qu'il ſe montrait. Son éloquence, à qui ſa bonne mine donnait de la force, était d'autant plus perſuaſive qu'elle était ſans art : ſon génie formait de ces entrepriſes que le vulgaire croit téméraires, & qui ne ſont que hardies aux yeux des grands-hommes ; ſon courage infatigable les feſait réuſſir. Il était intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans un ſiècle féroce, vertueux enfin, à ce que l'on dit, autant qu'un chef de parti peut l'être.

Guſtave Vaſa avait été otage de *Chriſtiern*, & retenu priſonnier contre le droit des gens. Echappé de ſa priſon il avait erré, déguiſé en payſan, dans les montagnes & dans les bois de la Dalécarlie. Là il s'était vu réduit à la néceſſité de travailler aux mines de cuivre, pour vivre & pour ſe cacher. Enſeveli dans ces ſouterrains, il oſa ſonger à détrôner le tyran. Il ſe découvrit aux payſans ; il leur parut un homme d'une nature ſupérieure, pour qui les hommes ordinaires croient ſentir une ſoumiſſion naturelle. Il fit en peu de temps de ces ſauvages des ſoldats aguerris. Il attaqua *Chriſtiern* & l'archevêque, les vainquit ſouvent, les chaſſa tous deux de la Suède,

& fut élu avec juſtice, par les états, roi du pays dont il était le libérateur.

A peine affermi ſur le trône, il tenta une entrepriſe plus difficile que des conquêtes. Les véritables tyrans de l'Etat étaient les évêques, qui, ayant preſque toutes les richeſſes de la Suède, s'en ſervaient pour opprimer les ſujets, & pour faire la guerre aux rois. Cette puiſſance était d'autant plus terrible que l'ignorance des peuples l'avait rendue ſacrée. Il punit la religion catholique des attentats de ſes miniſtres. En moins de deux ans il rendit la Suède luthérienne, par la ſupériorité de ſa politique, plus encore que par autorité. Ayant ainſi conquis ce royaume, comme il le diſait, ſur les Danois & ſur le clergé, il régna heureux & abſolu juſqu'à l'âge de ſoixante & dix ans, & mourut plein de gloire, laiſſant ſur le trône ſa famille & ſa religion.

L'un de ſes deſcendans fut ce *Guſtave-Adolphe*, qu'on nomme le *grand Guſtave*. Ce roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Brème, Verden, Viſmar, la Poméranie, ſans compter plus de cent places en Allemagne, rendues par la Suède après ſa mort. Il ébranla le trône de *Ferdinand II*. Il protégea les luthériens en Allemagne, ſecondé en cela par les intrigues de Rome même, qui craignait encore plus la puiſſance de l'empereur que celle de l'héréſie. Ce fut lui qui par ſes victoires contribua alors en effet à l'abaiſſement de la maiſon d'Autriche ; entrepriſe dont on attribue toute la gloire au cardinal de *Richelieu*, qui ſavait l'art de ſe faire une réputation, tandis que *Guſtave* ſe bornait à faire de grandes choſes. Il allait porter la guerre au-delà du Danube,

& peut-être détrôner l'empereur, lorſqu'il fut tué à l'âge de trente-ſept ans dans la bataille de Lutzen, qu'il gagna contre *Valſtein*, emportant dans le tombeau le nom de *grand*, les regrets du Nord & l'eſtime de ſes ennemis.

Sa fille *Chriſtine*, née avec un génie rare, aima mieux converſer avec des ſavans que de régner ſur un peuple qui ne connaiſſait que les armes. Elle ſe rendit auſſi illuſtre en quittant le trône que ſes ancêtres l'étaient pour l'avoir conquis ou affermi. Les proteſtans l'ont déchirée, comme ſi on ne pouvait pas avoir de grandes vertus ſans croire à *Luther;* & les papes triomphèrent trop de la converſion d'une femme qui n'était que philoſophe. Elle ſe retira à Rome, où elle paſſa le reſte de ſes jours dans le centre des arts qu'elle aimait, & pour leſquels elle avait renoncé à un empire à l'âge de vingt-ſept ans.

Avant d'abdiquer, elle engagea les états de la Suède à élire en ſa place ſon couſin *Charles Guſtave* dixième de ce nom, fils du comte palatin, duc de Deux-Ponts. Ce roi ajouta de nouvelles conquêtes à celles de *Guſtave-Adolphe :* il porta d'abord ſes armes en Pologne, où il gagna la célèbre bataille de Varſovie qui dura trois jours. Il fit long-temps la guerre heureuſement contre les Danois, aſſiégea leur capitale, réunit la Scanie à la Suède, & fit aſſurer du moins pour un temps la poſſeſſion de Sleſvick au duc de Holſtein. Enſuite ayant éprouvé des revers, & fait la paix avec ſes ennemis, il tourna ſon ambition contre ſes ſujets. Il conçut le deſſein d'établir en Suède la puiſſance arbitraire; mais il mourut à l'âge de trente-ſept ans,

comme le *grand Guſtave*, avant d'avoir pu achever cet ouvrage du deſpotiſme, que ſon fils *Charles XI* éleva juſqu'au comble.

Charles XI, guerrier comme tous ſes ancêtres, fut plus abſolu qu'eux. Il abolit l'autorité du ſénat, qui fut déclaré le ſénat du roi, & non du royaume. Il était frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé, ſi ſon deſpotiſme n'eût réduit les ſentimens de ſes ſujets pour lui à celui de la crainte.

Il épouſa en 1680 *Ulrique Eléonore* fille de *Fréderic III* roi de Danemark, princeſſe vertueuſe & digne de plus de confiance que ſon époux ne lui en témoigna. De ce mariage nâquit le roi *Charles XII*, l'homme le plus extraordinaire, peut-être, qui ait jamais été ſur la terre, qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ſes aïeux, & qui n'a eu d'autre défaut, ni d'autre malheur, que de les avoir toutes outrées. C'eſt lui dont on ſe propoſe ici d'écrire ce qu'on a appris de certain touchant ſa perſonne & ſes actions.

27 juin 1682.

Education de *Charles XII.*

Le premier livre qu'on lui fit lire fut l'ouvrage de *Samuel Puffendorf*, afin qu'il pût connaître de bonne heure ſes Etats & ceux de ſes voiſins. Il apprit d'abord l'allemand, qu'il parla toujours depuis auſſi-bien que ſa langue maternelle. A l'âge de ſept ans, il ſavait manier un cheval. Les exercices violens où il ſe plaiſait, & qui découvraient ſes inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une conſtitution vigoureuſe, capable de ſoutenir les fatigues où le portait ſon tempérament.

Quoique doux dans ſon enfance, il avait une

opiniâtreté inſurmontable : le ſeul moyen de le plier était de le piquer d'honneur ; avec le mot de gloire, on obtenait tout de lui. Il avait de l'averſion pour le latin ; mais dès qu'on lui eut dit que le roi de Pologne & le roi de Danemarck l'entendaient, il l'apprit bien vîte, & en retint aſſez pour le parler le reſte de ſa vie. On s'y prit de la même manière pour l'engager à entendre le français ; mais il s'obſtina tant qu'il vécut à ne jamais s'en ſervir, même avec des ambaſſadeurs français, qui ne ſavaient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connaiſſance de la langue latine, on lui fit traduire *Quinte-Curce* : il prit pour ce livre un goût que le ſujet lui inſpirait beaucoup plus encore que le ſtyle. Celui qui lui expliquait cet auteur lui ayant demandé ce qu'il penſait d'*Alexandre*? *Je penſe*, dit le prince, *que je voudrais lui reſſembler*. Mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans. *Ah !* reprit-il, *n'eſt-ce pas aſſez quand on a conquis des royaumes*? On ne manqua pas de rapporter ces réponſes au roi ſon père, qui s'écria : *Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, & qui ira plus loin que le grand Guſtave*. Un jour il s'amuſait dans l'appartement du roi à regarder deux cartes géographiques, l'une d'une ville de Hongrie priſe par les Turcs ſur l'empereur, & l'autre de Riga, capitale de la Livonie, province conquiſe par les Suédois depuis un ſiècle. Au bas de la carte de la ville hongroiſe il y avait ces mots tirés du livre de *Job* : DIEU *me l'a donnée*, DIEU *me l'a ôtée, le nom du Seigneur ſoit béni*. Le jeune prince ayant lu ces paroles, prit ſur le champ un crayon, & écrivit au bas de la carte de Riga : DIEU

me l'a donnée, le Diable ne me l'ôtera pas. (*a*) Ainſi dans les actions les plus indifférentes de ſon enfance, ce naturel indomptable laiſſait ſouvent échapper de ces traits qui caractériſent les ames ſingulières, & qui marquaient ce qu'il devait être un jour.

Il avait onze ans lorſqu'il perdit ſa mère. Cette princeſſe mourut d'une maladie cauſée, dit-on, par les chagrins que lui donnait ſon mari, & par les efforts qu'elle feſait pour les diſſimuler. (*b*) *Charles XI* avait dépouillé de leurs biens un grand nombre de ſes ſujets, par le moyen d'une eſpèce de cour de juſtice, nommée la chambre des liquidations, établie de ſon autorité ſeule. Une foule de citoyens ruinés par cette chambre, nobles, marchands, fermiers, veuves, orphelins, rempliſſaient les rues de Stockholm, & venaient tous les jours à la porte du palais pouſſer des cris inutiles. La reine ſecourut ces malheureux de tout ce qu'elle avait. Elle leur donna ſon argent, ſes pierreries, ſes meubles, ſes habits même. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle ſe jeta en larmes aux pieds de ſon mari, pour le prier d'avoir compaſſion de ſes ſujets. Le roi lui répondit gravement : *Madame, nous vous avons priſe pour nous donner des enfans, & non pour nous donner des avis.* Depuis ce temps il la traita, dit-on, avec une dureté qui avança ſes jours.

Le 5 août 1693.

Il mourut quatre ans après elle, dans la quarante-deuxième année de ſon âge, & dans la trente-ſeptième de ſon règne, lorſque l'Empire, l'Eſpagne,

15 avril 1697.

(*a*) Deux ambaſſadeurs de France en Suède m'ont conté ce fait.

(*b*) Le P. *Barre*, génovéfain, a copié tout cet article dans ſon hiſtoire d'Allemagne, tome VII, & il l'applique à un comte de Virtemberg.

la Hollande d'un côté, & la France de l'autre, venaient de remettre la décision de leurs querelles à sa médiation, & qu'il avait déjà entamé l'ouvrage de la paix entre ces puissances.

Il laissa à son fils, âgé de quinze ans, un trône affermi & respecté au dehors, des sujets pauvres, mais belliqueux & soumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des ministres habiles.

Charles XII, à son avénement, non-seulement se trouva maître absolu & paisible de la Suède & de la Finlande, mais il régnait encore sur la Livonie, la Carelie, l'Ingrie; il possédait Visмar, Vibourg, les îles de Rugen, d'Oesel, & la plus belle partie de la Poméranie, le duché de Brème & de Verden; toutes conquêtes de ses ancêtres, assurées à sa couronne par une longue possession & par la foi des traités solemnels de Munster & d'Oliva, soutenus de la terreur des armes suédoises. La paix de Ryswick, commencée sous les auspices du père, fut conclue sous ceux du fils : il fut le médiateur de l'Europe, dès qu'il commença à régner.

Les lois suédoises fixent la majorité des rois à quinze ans : mais *Charles XI*, absolu en tout, retarda par son testament celle de son fils jusqu'à dix-huit. Il favorisait, par cette disposition, les vues ambitieuses de sa mère *Edwige-Eléonore* de Holstein, veuve de *Charles X*. Cette princesse fut déclarée par le roi son fils tutrice du jeune roi son petit-fils, & régente du royaume, conjointement avec un conseil de cinq personnes.

La régente avait eu part aux affaires sous le règne du roi son fils. Elle était avancée en âge; mais son

ambition, plus grande que ſes forces & que ſon génie, lui feſait eſpérer de jouir long-temps des douceurs de l'autorité, ſous le roi ſon petit-fils. Elle l'éloignait autant qu'elle pouvait des affaires. Le jeune prince paſſait ſon temps à la chaſſe, ou s'occupait à faire la revue des troupes : il feſait même quelquefois l'exercice avec elles; ces amuſemens ne ſemblaient que l'effet naturel de la vivacité de ſon âge. Il ne paraiſſait dans ſa conduite aucun dégoût qui pût alarmer la régente ; & cette princeſſe ſe flattait que les diſſipations de ces exercices le rendraient incapable d'application, & qu'elle en gouvernerait plus long-temps.

Un jour, au mois de novembre, la même année de la mort de ſon père, il venait de faire la revue de pluſieurs régimens : le conſeiller d'Etat *Piper* était auprès de lui ; le roi paraiſſait abymé dans une rêverie profonde. » Puis-je prendre la liberté, » lui dit *Piper*, de demander à votre majeſté à quoi » elle ſonge ſi ſérieuſement? » *Je ſonge*, répondit le prince, *que je me ſens digne de commander à ces braves gens; & je voudrais que ni eux ni moi ne reçuſſions l'ordre d'une femme. Piper* ſaiſit dans le moment l'occaſion de faire une grande fortune. Il n'avait pas aſſez de crédit pour oſer ſe charger lui-même de l'entrepriſe dangereuſe d'ôter la régence à la reine, & d'avancer la majorité du roi ; il propoſa cette négociation au comte *Axel Sparre*, homme ardent, & qui cherchait à ſe donner de la conſidération : il le flatta de la confiance du roi. *Sparre* le crut, ſe chargea de tout, & ne travailla que pour *Piper*. Les conſeillers de la régence furent bientôt perſuadés. C'était à qui

précipiterait l'exécution de ce deſſein, pour s'en faire un mérite auprès du roi.

Ils allèrent en corps en faire la propoſition à la reine, qui ne s'attendait pas à une pareille déclaration. Les états-généraux étaient aſſemblés alors. Les conſeillers de la régence y propoſèrent l'affaire: il n'y eut pas une voix contre: la choſe fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvait arrêter; de ſorte que *Charles XII* ſouhaita de régner, & en trois jours les états lui déférèrent le gouvernement. Le pouvoir de la reine & ſon crédit tombèrent en un inſtant. Elle mena depuis une vie privée, plus ſortable à ſon âge, quoique moins à ſon humeur. Le roi fut couronné le 24 décembre ſuivant. Il fit ſon entrée dans Stockholm ſur un cheval alezan, ferré d'argent, ayant le ſceptre à la main & la couronne en tête, aux acclamations de tout un peuple, idolâtre de ce qui eſt nouveau, & concevant toujours de grandes eſpérances d'un jeune prince.

L'archevêque d'Upſal eſt en poſſeſſion de faire la cérémonie du ſacre & du couronnement: c'eſt de tant de droits que ſes prédéceſſeurs s'étaient arrogés preſque le ſeul qui lui reſte. Après avoir, ſelon l'uſage, donné l'onction au prince, il tenait entre ſes mains la couronne pour la lui remettre ſur la tête; *Charles* l'arracha des mains de l'archevêque, & ſe couronna lui-même, en regardant fièrement le prélat. La multitude, à qui tout air de grandeur impoſe toujours, applaudit à l'action du roi. Ceux même qui avaient le plus gémi ſous le deſpotime du père, ſe laiſſèrent entraîner à louer dans le fils cette fierté qui était l'augure de leur ſervitude.

Dès que *Charles* fut maître, il donna ſa confiance & le maniement des affaires au conſeiller *Piper*, qui fut bientôt ſon premier miniſtre, ſans en avoir le nom. Peu de jours après il le fit comte; ce qui eſt une qualité éminente en Suède, & non un vain titre qu'on puiſſe prendre ſans conſéquence, comme en France.

Les premiers temps de l'adminiſtration du roi ne donnèrent point de lui des idées favorables: il parut qu'il avait été plus impatient que digne de régner. Il n'avait à la vérité aucune paſſion dangereuſe; mais on ne voyait dans ſa conduite que des emportemens de jeuneſſe & de l'opiniâtreté. Il paraiſſait inappliqué & hautain. Les ambaſſadeurs qui étaient à ſa cour le prirent même pour un génie médiocre, & le peignirent tel à leurs maîtres. (*c*) La Suède avait de lui la même opinion; perſonne ne connaiſſait ſon caractère; il l'ignorait lui-même, lorſque des orages formés tout à coup dans le Nord donnèrent à ſes talens cachés occaſion de ſe déployer.

Trois rois ſe liguent contre lui.

Trois puiſſans princes voulant ſe prévaloir de ſon extrême jeuneſſe, conſpirèrent ſa ruine preſqu'en même temps. Le premier fut *Fréderic IV*, roi de Danemarck, ſon couſin: le ſecond, *Auguſte*, électeur de Saxe, roi de Pologne: *Pierre le grand*, czar de Moſcovie, était le troiſième & le plus dangereux. Il faut développer l'origine de ces guerres, qui ont produit de ſi grands événemens, & commencer par le Danemarck.

(*c*) Les lettres originales en ſont foi.

De deux ſœurs qu'avait *Charles XII*, l'aînée avait épouſé le duc de Holſtein, jeune prince plein de bravoure & de douceur. Le duc, opprimé par le roi de Danemarck, vint à Stockholm avec ſon épouſe ſe jeter entre les bras du roi, & lui demander du ſecours, non-ſeulement comme à ſon beau-frère, mais comme au roi d'une nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

L'ancienne maiſon de Holſtein, fondue dans celle d'Oldenbourg, était montée ſur le trône de Danemarck par élection en 1449. Tous les royaumes du Nord étaient alors électifs. Celui de Danemarck devint bientôt héréditaire. Un de ſes rois, nommé *Chriſtiern III*, eut pour ſon frère *Adolphe* une tendreſſe ou des ménagemens dont on ne trouve guère d'exemple chez les princes. Il ne voulait point le laiſſer ſans ſouveraineté, mais il ne pouvait démembrer ſes propres Etats. Il partagea avec lui, par un accord bizarre, les duchés de Holſtein-Gottorp & de Sleſvick, établiſſant que les deſcendans d'*Adolphe* gouverneraient déſormais le Holſtein conjointement avec les rois de Danemarck, que ces deux duchés leur appartiendraient en commun, & que le roi de Danemarck ne pourrait rien innover dans le Holſtein ſans le duc, ni le duc ſans le roi. Une union ſi étrange, dont pourtant il y avait déjà eu un exemple dans la même maiſon pendant quelques années, était, depuis près de quatre-vingts ans, une ſource de querelles entre la branche de Danemarck & celle de Holſtein-Gottorp; les rois cherchant toujours à opprimer les ducs, & les ducs à être indépendans. Il en

avait coûté la liberté & la ſouveraineté au dernier duc. Il avait recouvré l'une & l'autre aux conférences d'Altena en 1689, par l'entremiſe de la Suède, de l'Angleterre & de la Hollande, garans de l'exécution du traité. Mais comme un traité entre les ſouverains n'eſt ſouvent qu'une ſoumiſſion à la néceſſité, juſqu'à ce que le plus fort puiſſe accabler le plus faible, la querelle renaiſſait plus envenimée que jamais entre le nouveau roi de Danemarck & le jeune duc. Tandis que le duc était à Stockholm, les Danois feſaient déjà des actes d'hoſtilité dans le pays de Holſtein, & ſe liguaient ſecrétement avec le roi de Pologne, pour accabler le roi de Suède lui-même.

Fréderic-Auguſte électeur de Saxe, que ni l'éloquence & les négociations de l'abbé de *Polignac*, ni les grandes qualités du prince de *Conti* ſon concurrent au trône, n'avaient pu empêcher d'être élu depuis deux ans roi de Pologne, était un prince moins connu encore par ſa force de corps incroyable que par ſa bravoure & la galanterie de ſon eſprit. Sa cour était la plus brillante de l'Europe après celle de *Louis XIV*. Jamais prince ne fut plus généreux, ne donna plus, n'accompagna ſes dons de tant de grâce. Il avait acheté la moitié des ſuffrages de la nobleſſe polonaiſe, & forcé l'autre par l'approche d'une armée ſaxonne. Il crut avoir beſoin de ſes troupes pour ſe mieux affermir ſur le trône, mais il fallait un prétexte pour les retenir en Pologne. Il les deſtina à attaquer le roi de Suède en Livonie à l'occaſion que l'on va rapporter.

La Livonie, la plus belle & la plus fertile province du Nord, avait appartenu autrefois aux chevaliers de l'ordre teutonique. Les Ruſſes, les Polonais & les Suédois s'en étaient diſputé la poſſeſſion. La Suède l'avait enlevée depuis près de cent années, & elle lui avait été enfin cédée ſolemnellement par la paix d'Oliva.

(*d*) Le feu roi *Charles XI*, dans ſes ſévérités pour ſes ſujets, n'avait pas épargné les Livoniens. Il les avait dépouillés de leurs priviléges & d'une partie de leurs patrimoines. *Patkul*, malheureuſement célèbre depuis par ſa mort tragique, fut député de la nobleſſe livonienne pour porter au trône les plaintes de la province. Il fit à ſon maître une harangue reſpectueuſe, mais forte & pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité quand elle eſt jointe à la hardieſſe. Mais les rois ne regardent trop ſouvent ces harangues publiques que comme des cérémonies vaines qu'il eſt d'uſage de ſouffrir, ſans y faire attention. Toutefois *Charles XI*, diſſimulé quand il ne ſe livrait pas aux emportemens de ſa colère, frappa doucement ſur l'épaule de *Patkul : Vous avez parlé pour votre patrie en brave homme*, lui dit-il, *je vous en eſtime, continuez.* Mais peu de jours après il le fit déclarer coupable de lèze-majeſté, & comme tel, condamner à la mort. *Patkul*, qui s'était caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ſes reſſentimens. Il fut admis depuis devant le roi *Auguſte*. *Charles XI* était mort; mais la ſentence de *Patkul* & ſon indignation

(*d*) Tout cet article ſe trouve preſque mot pour mot au tome X du P. *Barre*.

ſubſiſtaient. Il repréſenta au monarque polonais la facilité de la conquête de la Livonie ; des peuples déſeſpérés, prêts à ſecouer le joug de la Suède ; un roi enfant, incapable de ſe défendre. Ces ſollicitations furent bien reçues d'un prince déjà tenté de cette conquête. *Auguſte* à ſon couronnement avait promis de faire ſes efforts pour recouvrer les provinces que la Pologne avait perdues. Il crut par ſon irruption en Livonie plaire à la république & affermir ſon pouvoir ; mais il ſe trompa dans ces deux idées qui paraiſſaient ſi vraiſemblables. Tout fut prêt bientôt pour une invaſion ſoudaine, ſans même daigner recourir d'abord à la vaine formalité des déclarations de guerre & des manifeſtes. Le nuage groſſiſſait en même temps du côté de la Moſcovie. Le monarque qui la gouvernait mérite l'attention de la poſtérité.

Hiſtoire de *Pierre le grand.*

Pierre Alexiowitz, czar de Ruſſie, s'était déjà rendu redoutable par la bataille qu'il avait gagnée ſur les Turcs en 1697, & par la priſe d'Azoph, qui lui ouvrait l'empire de la mer Noire. Mais c'était par des actions plus étonnantes que des victoires qu'il cherchait le nom de *grand.* La Moſcovie ou Ruſſie embraſſe le nord de l'Aſie & celui de l'Europe, & depuis les frontières de la Chine s'étend l'eſpace de quinze cents lieues juſqu'aux confins de la Pologne & de la Suède. Mais ce pays immenſe était à peine connu de l'Europe avant le czar *Pierre.* Les Moſcovites étaient moins civiliſés que les Mexicains, quand ils furent découverts par *Cortez ;* nés tous eſclaves de maîtres auſſi barbares qu'eux, ils croupiſſaient dans l'ignorance,

l'ignorance, dans le beſoin de tous les arts, & dans l'inſenſibilité de ces beſoins qui étouffait toute induſtrie. Une ancienne loi ſacrée parmi eux leur défendait, ſous peine de mort, de ſortir de leur pays ſans la permiſſion de leur patriarche. Cette loi, faite pour leur ôter les occaſions de connaître leur joug, plaiſait à une nation qui, dans l'abyme de ſon ignorance & de ſa miſère, dédaignait tout commerce avec les nations étrangères.

L'ère des Moſcovites commençait à la création du monde; ils comptaient 7207 ans au commencement du ſiècle paſſé, ſans pouvoir rendre raiſon de cette date. Le premier jour de leur année venait au 13 de notre mois de ſeptembre. Ils alléguaient pour raiſon de cet établiſſement qu'il était vraiſemblable que DIEU avait créé le monde en automne, dans la ſaiſon où les fruits de la terre ſont dans leur maturité. Ainſi les ſeules apparences de connaiſſances qu'ils euſſent étaient des erreurs groſſières : perſonne ne ſe doutait parmi eux que l'automne de Moſcovie pût être le printemps d'un autre pays dans les climats oppoſés. Il n'y avait pas long-temps que le peuple avait voulu brûler à Moſcou le ſecrétaire d'un ambaſſadeur de Perſe, qui avait prédit une éclipſe de ſoleil. Ils ignoraient juſqu'à l'uſage des chiffres; ils ſe ſervaient pour leurs calculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avait pas d'autre manière de compter dans tous les bureaux de recettes, & dans le tréſor du czar.

(*c*) Leur religion était & eſt encore celle des chrétiens

(*c*) Tout ce morceau eſt copié mot à mot par le génovéfain *Barre* dans ſon hiſtoire d'Allemagne, tome IX, page 75 & ſuivantes.

grecs, mais mêlée de ſuperſtitions, auxquelles ils étaient d'autant plus fortement attachés, qu'elles étaient plus extravagantes, & que le joug en était plus gênant. Peu de Moſcovites oſaient manger du pigeon, parce que le S^{t} Eſprit eſt peint en forme de colombe. Ils obſervaient régulièrement quatre carêmes par an; & dans ces temps d'abſtinence, ils n'oſaient ſe nourrir ni d'œufs ni de lait. DIEU & *St Nicolas* étaient les objets de leur culte, & immédiatement après eux, le czar & le patriarche. L'autorité de ce dernier était ſans bornes comme leur ignorance. Il rendait des arrêts de mort, & infligeait les ſupplices les plus cruels, ſans qu'on pût appeler de ſon tribunal. Il ſe promenait à cheval deux fois l'an, ſuivi de tout ſon clergé en cérémonie: & le peuple ſe proſternait dans les rues comme les Tartares devant leur grand-lama. La confeſſion était pratiquée; mais ce n'était que dans le cas des plus grands crimes; alors l'abſolution leur paraiſſait néceſſaire, mais non le repentir. Ils ſe croyaient purs devant DIEU avec la bénédiction de leurs papas. Ainſi ils paſſaient ſans remords de la confeſſion au vol & à l'homicide; & ce qui eſt un frein pour d'autres chrétiens était chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils feſaient ſcrupule de boire du lait un jour de jeûne; mais les pères de famille, les prêtres, les femmes, les filles s'enivraient d'eau-de-vie les jours de fêtes. On diſputait cependant ſur la religion en ce pays comme ailleurs; la plus grande querelle était ſi les laïques devaient faire le ſigne de la croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain *Jacob Nurſuff*, ſous le précédent règne, avait excité

une ſédition dans Aſtracan au ſujet de cette diſpute. Il y avait même des fanatiques, comme parmi ces nations policées chez qui tout le monde eſt théologien : & *Pierre*, qui pouſſa toujours la juſtice juſqu'à la cruauté, fit périr par le feu quelques-uns de ces miſérables qu'on nommait *Vosko-jéſuites*

Le czar dans ſon vaſte empire avait beaucoup d'autres ſujets qui n'étaient pas chrétiens. Les tartares, qui habitent le bord occidental de la mer Caſpienne & des Palus-Méotides, ſont mahométans. Les Sibériens, les Oſtiaques, les Samoïèdes, qui ſont vers la mer Glaciale, étaient des ſauvages, dont les uns étaient idolâtres, les autres n'avaient pas même la connaiſſance d'un dieu ; & cependant les Suédois, envoyés priſonniers parmi eux, ont été plus contens de leurs mœurs que de celles des anciens Moſcovites.

Pierre Alexiowitz avait reçu une éducation qui tendait à augmenter encore la barbarie de cette partie du monde. Son naturel lui fit d'abord aimer les étrangers, avant qu'il ſût à quel point ils pouvaient lui être utiles. *Le Fort*, comme on l'a déjà dit, fut le premier inſtrument dont il ſe ſervit pour changer depuis la face de la Moſcovie. Son puiſſant génie, qu'une éducation barbare avait pu détruire, ſe développa preſque tout à coup. Il réſolut d'être homme, de commander à des hommes, & de créer une nation nouvelle. Pluſieurs princes avaient avant lui renoncé à des couronnes, par dégoût pour le poids des affaires ; mais aucun n'avait ceſſé d'être roi pour apprendre mieux à régner ; c'eſt ce que fit *Pierre le grand.*

Il quitta la Ruſſie en 1698, n'ayant encore régné que deux années, & alla en Hollande, déguiſé ſous un nom vulgaire, comme s'il avait été un domeſtique de ce même *le Fort*, qu'il envoyait ambaſſadeur extraordinaire auprès des Etats-Généraux. Arrivé à Amſterdam, inſcrit dans le rôle des charpentiers de l'amirauté des Indes, il y travaillait dans le chantier comme les autres charpentiers. Dans les intervalles de ſon travail, il apprenait les parties des mathématiques qui peuvent être utiles à un prince, les fortifications, la navigation, l'art de lever des plans. Il entrait dans les boutiques des ouvriers, examinait toutes les manufactures; rien n'échappait à ſes obſervations. De là il paſſa en Angleterre, où il ſe perfectionna dans la ſcience de la conſtruction des vaiſſeaux; il repaſſa en Hollande, & vit tout ce qui pouvait tourner à l'avantage de ſon pays. Enfin, après deux ans de voyages & de travaux, auxquels nul autre homme que lui n'eût voulu ſe ſoumettre, il reparut en Ruſſie, amenant avec lui les arts de l'Europe. Des artiſans de toute eſpèce l'y ſuivirent en foule. On vit pour la première fois de grands vaiſſeaux ruſſes ſur la mer Noire, dans la Baltique & dans l'Océan. Des bâtimens d'une architecture régulière & noble furent élevés au milieu des huttes moſcovites. Il établit des colléges, des académies, des imprimeries, des bibliothèques: les villes furent policées; les habillemens, les coutumes changèrent peu à peu, quoiqu'avec difficulté. Les Moſcovites connurent par degrés ce que c'eſt que la ſociété. Les ſuperſtitions mêmes furent abolies: la dignité de patriarche

fut éteinte; le czar ſe déclara le chef de la religion : & cette dernière entrepriſe, qui aurait coûté le trône & la vie à un prince moins abſolu, réuſſit preſque ſans contradiction, & lui aſſura le ſuccès de toutes les autres nouveautés.

Après avoir abaiſſé un clergé ignorant & barbare, il oſa eſſayer de l'inſtruire, & par-là même il riſqua de le rendre redoutable ; mais il ſe croyait aſſez puiſſant pour ne le pas craindre. Il a fait enſeigner dans le peu de cloîtres qui reſtent la philoſophie & la théologie. Il eſt vrai que cette théologie tient encore de ce temps ſauvage dont *Pierre Alexiowitz* a retiré ſa patrie. Un homme digne de foi m'a aſſuré qu'il avait aſſiſté à une thèſe publique, où il s'agiſſait de ſavoir ſi l'uſage du tabac à fumer était un péché. Le répondant prétendait qu'il était permis de s'enivrer d'eau-de-vie, mais non de fumer, parce que la très-ſainte écriture dit que ce qui ſort de la bouche de l'homme le ſouille, & que ce qui y entre ne le ſouille point.

Les moines ne furent pas contens de la réforme. A peine le czar eut-il établi des imprimeries qu'ils s'en ſervirent pour le décrier ; ils imprimèrent qu'il était l'Ante-chriſt ; leurs preuves étaient qu'il ôtait la barbe aux vivans, & qu'on feſait dans ſon académie des diſſections de quelques morts. Mais un autre moine, qui voulait faire fortune, réfuta ce livre, & démontra que *Pierre* n'était pas l'Ante-chriſt, parce que le nombre 666 n'était pas dans ſon nom. L'auteur du libelle fut roué, & celui de la réfutation fut fait évêque de Rezan.

Le réformateur de la Moſcovie a ſurtout porté une loi ſage, qui fait honte à beaucoup d'Etats policés ; c'eſt qu'il n'eſt permis à aucun homme au ſervice de l'Etat, ni à un bourgeois établi, ni ſurtout à un mineur, de paſſer dans un cloître.

Ce prince comprit combien il importe de ne point conſacrer à l'oiſiveté des ſujets qui peuvent être utiles, & de ne point permettre qu'on diſpoſe à jamais de ſa liberté, dans un âge où l'on ne peut diſpoſer de la moindre partie de ſa fortune. Cependant l'induſtrie des moines élude tous les jours cette loi faite pour le bien de l'humanité, comme ſi les moines gagnaient en effet à peupler les cloîtres aux dépens de la patrie.

Le czar n'a pas aſſujetti ſeulement l'Egliſe à l'Etat, à l'exemple des ſultans turcs ; mais plus grand politique, il a détruit une milice ſemblable à celle des janiſſaires ; & ce que les ottomans ont vainement tenté, il l'a exécuté en peu de temps ; il a diſſipé les janiſſaires moſcovites, nommés *ſtrélitz*, qui tenaient les czars en tutelle. Cette milice, plus formidable à ſes maîtres qu'à ſes voiſins, était compoſée d'environ trente mille hommes de pied, dont la moitié reſtait à Moſcou, & l'autre était répandue ſur les frontières. Un ſtrélitz n'avait que quatre roubles par an de paye ; mais des priviléges ou des abus le dédommageaient amplement. *Pierre* forma d'abord une compagnie d'étrangers, dans laquelle il s'enrôla lui-même, & ne dédaigna pas de commencer par être tambour & d'en faire les fonctions ; tant la nation avait beſoin d'exemples. Il fut officier par degrés. Il fit petit à petit de

nouveaux régimens ; & enfin ſe ſentant maître de troupes diſciplinées, il caſſa les ſtrélitz, qui n'oſèrent déſobéir.

La cavalerie était à peu près ce qu'eſt la cavalerie polonaiſe, & ce qu'était autrefois la françaiſe, quand le royaume de France n'était qu'un aſſemblage de fiefs. Les gentilshommes ruſſes montaient à cheval à leurs dépens, & combattaient ſans diſcipline, quelquefois ſans autres armes qu'un ſabre ou un carquois, incapables d'être commandés, & par conſéquent de vaincre.

Pierre le grand leur apprit à obéir, par ſon exemple & par les ſupplices : car il ſervait en qualité de ſoldat & d'officier ſubalterne, & puniſſait rigoureuſement en czar les boïards, c'eſt-à-dire, les gentilshommes qui prétendaient que le privilége de la nobleſſe était de ne ſervir l'Etat qu'à leur volonté. Il établit un corps régulier pour ſervir l'artillerie, & prit cinq cents cloches aux égliſes, pour fondre des canons. Il a eu treize mille canons de fonte en l'année 1714. Il a formé auſſi des corps de dragons, milice très-convenable au génie des Moſcovites, & à la forme de leurs chevaux qui ſont petits. La Moſcovie a aujourd'hui (en 1738) trente régimens de dragons, de mille hommes chacun, bien entretenus.

C'eſt lui qui a établi des houſſards en Ruſſie. Enfin, il a eu juſqu'à une école d'ingénieurs, dans un pays où perſonne ne ſavait avant lui les élémens de la géométrie.

Il était bon ingénieur lui-même ; mais ſurtout il excellait dans tous les arts de la marine ; bon

capitaine de vaiſſeau, habile pilote, bon matelot, adroit charpentier, & d'autant plus eſtimable dans ces arts qu'il était né avec une crainte extrême de l'eau. Il ne pouvait dans ſa jeuneſſe paſſer ſur un pont ſans frémir : il fefait fermer alors les volets de bois de ſon carroſſe ; le courage & le génie domptèrent en lui cette faibleſſe machinale.

Il fit conſtruire un beau port auprès d'Azoph à l'embouchure du Tanaïs : il voulait y entretenir des galères ; & dans la ſuite croyant que ces vaiſſeaux longs, plats & légers devaient réuſſir dans la mer Baltique, il en a fait conſtruire plus de trois cents dans ſa ville favorite de Pétersbourg ; il a montré à ſes ſujets l'art de les bâtir avec du ſimple ſapin, & celui de les conduire. Il avait appris juſqu'à la chirurgie : on l'a vu dans un beſoin faire la ponction à un hydropique ; il réuſſiſſait dans les mécaniques, & inſtruiſait les artiſans.

Les finances du czar étaient à la vérité peu de choſe, par rapport à l'immenſité de ſes Etats : il n'a jamais eu vingt-quatre millions de revenu, à compter le marc à près de cinquante livres comme nous feſons aujourd'hui, & comme nous ne ferons peut-être pas demain ; mais c'eſt être très-riche chez ſoi que de pouvoir faire de grandes choſes. Ce n'eſt pas la rareté de l'argent, mais celle des hommes & des talens, qui rend un empire faible.

La nation ruſſe n'eſt pas nombreuſe, quoique les femmes y ſoient fécondes & les hommes robuſtes. *Pierre* lui-même, en poliçant ſes Etats, a malheureuſement contribué à leur dépopulation. De fréquentes recrues dans des guerres long-temps

malheureuſes, des nations tranſplantées des bords de la mer Caſpienne à ceux de la mer Baltique, conſumées dans les travaux, détruites par les maladies, les trois quarts des enfans mourans en Moſcovie de la petite vérole, plus dangereuſe en ces climats qu'ailleurs; enfin, les triſtes ſuites d'un gouvernement long-temps ſauvage, & barbare même dans ſa police, ſont cauſe que cette grande partie du continent a encore de vaſtes déſerts. On compte à préſent en Ruſſie cinq cents mille familles de gentilshommes, deux cents mille de gens de loi, un peu plus de cinq millions de bourgeois & de payſans payans une eſpèce de taille, ſix cents mille hommes dans les provinces conquiſes ſur la Suède : les Coſaques de l'Ukraine & les Tartares, vaſſaux de la Moſcovie, ne ſe montent pas à plus de deux millions; enfin, l'on a trouvé que ces pays immenſes ne contiennent pas plus de quatorze millions d'hommes; (*f*) c'eſt-à-dire, un peu plus des deux tiers des habitans de la France.

Le czar *Pierre*, en changeant les mœurs, les lois, la milice, la face de ſon pays, voulait auſſi être grand par le commerce, qui fait à la fois la richeſſe d'un Etat & les avantages du monde entier. Il entreprit de rendre la Ruſſie le centre du négoce de l'Aſie & de l'Europe. Il voulait joindre par des canaux, dont il dreſſa le plan, la Duine, le Volga, le Tanaïs, & s'ouvrir des chemins nouveaux de la mer Baltique au Pont-Euxin & à la mer Caſpienne, & de ces deux mers à l'Océan ſeptentrional.

(*f*) Cela fut écrit en 1727: la population a augmenté depuis par les conquêtes, par la police & par le ſoin d'attirer les étrangers.

Le port d'Archangel, fermé par les glaces neuf mois de l'année, & dont l'abord exigeait un circuit long & dangereux, ne lui paraiſſait pas aſſez commode. Il avait, dès l'an 1700, le deſſein de bâtir ſur la mer Baltique un port qui deviendrait le magaſin du Nord, & une ville qui ſerait la capitale de ſon empire.

Il cherchait déjà un paſſage par les mers du Nord-eſt à la Chine; & les manufactures de Paris & de Pekin devaient embellir ſa nouvelle ville.

Un chemin par terre de ſept cents cinquante-quatre verſtes, pratiqué à travers des marais qu'il fallait combler, conduit de Moſcou à ſa nouvelle ville. La plupart de ſes projets ont été exécutés par ſes mains; & deux impératrices, qui lui ont ſuccédé l'une après l'autre, ont encore été au-delà de ſes vues, quand elles étaient praticables, & n'ont abandonné que l'impoſſible.

Il a voyagé toujours dans ſes Etats, autant que ſes guerres l'ont pu permettre; mais il a voyagé en légiſlateur & en phyſicien, examinant par-tout la nature, cherchant à la corriger ou à la perfectionner, ſondant lui-même les profondeurs des fleuves & des mers, ordonnant des écluſes, viſitant des chantiers, feſant fouiller des mines, éprouvant les métaux, feſant lever des cartes exactes, & y travaillant de ſa main.

Il a bâti dans un lieu ſauvage la ville impériale de Pétersbourg, qui contient aujourd'hui ſoixante mille maiſons, où s'eſt formée de nos jours une cour brillante, & où enfin on connaît les plaiſirs délicats.

Il a bâti le port de Cronſtad ſur la Neva, Ste Croix ſur les frontières de la Perſe, des forts dans l'Ukraine, dans la Sibérie; des amirautés à Archangel, à Pétersbourg, à Aſtracan, à Azoph; des arſenaux, des hôpitaux. Il feſait toutes ſes maiſons petites & de mauvais goût; mais il prodiguait pour les maiſons publiques la magnificence & la grandeur.

Les ſciences, qui ont été ailleurs le fruit tardif de tant de ſiècles, ſont venues par ſes ſoins dans ſes Etats toutes perfectionnées. Il a créé une académie ſur le modèle des ſociétés fameuſes de Paris & de Londres : les *Deliſle*, les *Bulfinger*, les *Hermann*, les *Bernouilli*, le célèbre *Wolf*, homme excellent en tout genre de philoſophie, ont été appellés à grands frais à Pétersbourg. Cette académie ſubſiſte encore, & il ſe forme enfin des philoſophes moſcovites.

Il a forcé la jeune nobleſſe de ſes Etats à voyager, à s'inſtruire, à rapporter en Ruſſie la politeſſe étrangère. J'ai vu de jeunes ruſſes pleins d'eſprit & de connaiſſances. C'eſt ainſi qu'un ſeul homme a changé le plus grand empire du monde. Il eſt affreux qu'il ait manqué à ce réformateu des hommes la principale vertu, l'humanité. De la brutalité dans ſes plaiſirs, de la férocité dans ſes mœurs, de la barbarie dans ſes vengeances, ſe mêlaient à tant de vertus. Il poliçait ſes peuples & il était ſauvage. Il a de ſes propres mains été l'exécuteur de ſes ſentences ſur des criminels, & dans une débauche de table il a fait voir ſon adreſſe à couper des têtes. Il y a dans l'Afrique des ſouverains qui verſent le ſang de leurs ſujets de

leurs mains, mais ces monarques paſſent pour des barbares. La mort d'un fils qu'il fallait corriger ou déshériter rendrait la mémoire de *Pierre* odieuſe, ſi le bien qu'il a fait à ſes ſujets ne feſait preſque pardonner ſa cruauté envers ſon propre ſang.

Tel était le czar *Pierre;* & ſes grands deſſeins n'étaient encore qu'ébauchés, lorſqu'il ſe joignit aux rois de Pologne & de Danemarck contre un enfant qu'ils mépriſaient tous. Le fondateur de la Ruſſie voulut être conquérant; il crut pouvoir le devenir ſans peine, & qu'une guerre ſi bien projetée ferait utile à tous ſes projets. L'art de la guerre était un art nouveau, qu'il fallait montrer à ſes peuples.

D'ailleurs, il avait beſoin d'un port à l'orient de la mer Baltique pour l'exécution de toutes ſes idées. Il avait beſoin de la province de l'Ingrie, qui eſt au nord-eſt de la Livonie. Les Suédois en étaient maîtres, il fallait la leur arracher. Ses prédéceſſeurs avaient eu des droits ſur l'Ingrie, l'Eſtonie, la Livonie; le temps ſemblait propice pour faire revivre ces droits perdus depuis cent ans, & anéantis par des traités. Il conclut donc une ligue avec le roi de Pologne, pour enlever au jeune *Charles XII* tous ces pays qui ſont entre le golfe de Finlande, la mer Baltique, la Pologne & la Moſcovie.

Fin du premier Livre.

LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

Changement prodigieux & ſubit dans le caractère de Charles XII. A l'âge de dix-huit ans il ſoutient la guerre contre le Danemarck, la Pologne & la Moſcovie; termine la guerre de Danemarck en ſix ſemaines; défait quatre-vingts mille moſcovites avec huit mille ſuédois, & paſſe en Pologne. Deſcription de la Pologne & de ſon gouvernement. Charles gagne pluſieurs batailles, & eſt maître de la Pologne, où il ſe prépare à nommer un roi.

TROIS puiſſans rois menaçaient ainſi l'enfance de *Charles XII.* Les bruits de ces préparatifs conſternaient la Suède, & alarmaient le conſeil. Les grands généraux étaient morts; on avait raiſon de tout craindre ſous un jeune roi, qui n'avait encore donné de lui que de mauvaiſes impreſſions. Il n'aſſiſtait preſque jamais dans le conſeil que pour croiſer les jambes ſur la table; diſtrait, indifférent, il n'avait paru prendre part à rien.

Le conſeil délibéra en ſa préſence ſur le danger où l'on était: quelques conſeillers propoſaient de détourner la tempête par des négociations: tout d'un coup le jeune prince ſe lève, avec l'air de gravité & d'aſſurance d'un homme ſupérieur, qui a

pris ſon parti. „ Meſſieurs, dit-il, j'ai réſolu de ne „ jamais faire une guerre injuſte, mais de n'en finir „ une légitime que par la perte de mes ennemis. Ma „ réſolution eſt priſe : j'irai attaquer le premier qui „ ſe déclarera ; & quand je l'aurai vaincu, j'eſpère „ faire quelque peur aux autres. „ Ces paroles étonnèrent tous ces vieux conſeillers ; ils ſe regardèrent ſans oſer répondre. Enfin, étonnés d'avoir un tel roi, & honteux d'eſpérer moins que lui, il reçurent avec admiration ſes ordres pour la guerre.

On fut bien plus ſurpris encore, quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amuſemens les plus innocens de la jeuneſſe. Du moment qu'il ſe prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'eſt jamais depuis écarté un ſeul moment. Plein de l idée d'*Alexandre* & de *Céſar*, il ſe propoſa d'imiter tout de ces deux conquérans, hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni jeux, ni délaſſemens ; il réduiſit ſa table à la frugalité la plus grande. Il avait aimé le faſte dans les habits ; il ne fut vêtu depuis que comme un ſimple ſoldat. On l'avait ſoupçonné d'avoir eu une paſſion pour une femme de ſa cour ; ſoit que cette intrigue fût vraie ou non, il eſt certain qu'il renonça alors aux femmes pour jamais, non-ſeulement de peur d'en être gouverné, mais pour donner l'exemple à ſes ſoldats, qu'il voulait contenir dans la diſcipline la plus rigoureuſe ; peut-être encore par la vanité d'être le ſeul de tous les rois, qui domptât un penchant ſi difficile à ſurmonter. Il réſolut auſſi de s'abſtenir de vin tout le reſte de ſa vie. Les uns

m'ont dit qu'il n'avait pris ce parti que pour dompter en tout la nature, & pour ajouter une nouvelle vertu à ſon héroïſme; mais le plus grand nombre m'a aſſuré qu'il voulut par-là ſe punir d'un excès qu'il avait commis, & d'un affront qu'il avait fait à table à une femme en préſence même de la reine ſa mère. Si cela eſt ainſi, cette condamnation de ſoi-même, & cette privation qu'il s'impoſa toute ſa vie, ſont une eſpèce d'héroïſme non moins admirable.

Il commença par aſſurer des ſecours au duc de Holſtein ſon beau-frère. Huit mille hommes furent envoyés d'abord en Poméranie, province voiſine du Holſtein, pour fortifier le duc contre les attaques des Danois. Le duc en avait beſoin. Ses Etats étaient déjà ravagés, ſon château de Gottorp pris, ſa ville de Tonningue preſſée par un ſiége opiniâtre, où le roi de Danemarck était venu en perſonne, pour jouir d'une conquête qu'il croyait ſûre. Cette étincelle commençait à embraſer l'empire. D'un côté les troupes ſaxonnes du roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Volfenbuttel, de Heſſe-Caſſel, marchaient pour ſe joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du roi de Suède, les troupes de Hanover & de Zell, & trois régimens de Hollande, venaient ſecourir le duc. (*g*) Tandis que le petit pays de Holſtein était ainſi le théâtre de la guerre, deux eſcadres, l'une d'Angleterre & l'autre de Hollande, parurent dans la mer Baltique. Ces deux Etats étaient garans du traité d'Altena

(*g*) Copié mot pour mot par le P. *Barre*, tome X, page 293 & ſuivantes.

rompu par les Danois : ils s'empreſſaient alors à ſecourir le duc de Holſtein opprimé, parce que l'intérêt de leur commerce s'oppoſait à l'agrandiſſement du roi de Danemarck. Ils ſavaient que le Danois étant maître du paſſage du Sund impoſerait des lois onéreuſes aux nations commerçantes, quand il ſerait aſſez fort pour en uſer ainſi impunément. Cet intérêt a long-temps engagé les Anglais & les Hollandais à tenir, autant qu'ils l'ont pu, la balance égale entre les princes du Nord : ils ſe joignirent au jeune roi de Suède, qui ſemblait devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, & le ſecoururent par la même raiſon pour laquelle on l'attaquait, parce qu'on ne le croyait pas capable de ſe défendre.

Il était à la chaſſe aux ours, quand il reçut la nouvelle de l'irruption des Saxons en Livonie : il feſait cette chaſſe d'une manière auſſi nouvelle que dangereuſe ; on n'avait d'autres armes que des bâtons fourchus derrière un filet tendu à des arbres ; un ours d'une grandeur démeſurée vint droit au roi, qui le terraſſa après une longue lutte à l'aide du filet & de ſon bâton. Il faut avouer qu'en conſidérant de telles aventures, la force prodigieuſe du roi *Auguſte* & les voyages du czar, on croirait être au temps des *Hercules* & des *Théſées*.

Il partit pour ſa première campagne le 8 mai, nouveau ſtyle, de l'année 1700. Il quitta Stockholm, où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna juſqu'au port de Carelſcroon, en feſant des vœux pour lui, en verſant des larmes, & en l'admirant. Avant de ſortir de Suède, il établit

à

à Stockholm un conſeil de défenſe, compoſé de pluſieurs ſénateurs. Cette commiſſion devait prendre ſoin de tout ce qui regardait la flotte, les troupes & les fortifications du pays. Le corps du ſénat devait régler tout le reſte proviſionnellement dans l'intérieur du royaume. Ayant ainſi mis un ordre certain dans ſes Etats, ſon eſprit, libre de tout autre ſoin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte était compoſée de quarante-trois vaiſſeaux : celui qu'il monta, nommé *le roi Charles*, le plus grand qu'on ait jamais vu, était de cent vingt pièces de canon ; le comte de *Piper* ſon premier miniſtre, & le général *Renſchild* s'y embarquèrent avec lui. Il joignit les eſcadres des alliés. La flotte danoiſe évita le combat, & laiſſa la liberté aux trois flottes combinées de s'approcher aſſez près de Copenhague pour y jeter quelques bombes.

Il eſt certain que ce fut le roi lui-même qui propoſa alors au général *Renſchild* de faire une deſcente & d'aſſiéger Copenhague par terre, tandis qu'elle ſerait bloquée par mer. *Renſchild* fut étonné d'une propoſition qui marquait autant d'habileté que de courage dans un jeune prince ſans expérience. Bientôt tout fut prêt pour la deſcente ; les ordres furent donnés pour faire embarquer cinq mille hommes, qui étaient ſur les côtes de Suède, & qui furent joints aux troupes qu'on avait à bord. Le roi quitta ſon grand vaiſſeau, & monta une frégate plus légère : on commença par faire partir trois cents grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits bateaux plats portaient des faſcines, des chevaux de friſe & les inſtrumens

des pionniers. Cinq cents hommes d'élite ſuivaient dans d'autres chaloupes. Après venaient les vaiſſeaux de guerre du roi, avec deux frégates anglaiſes & deux hollandaiſes, qui devaient favoriſer la deſcente à coups de canon.

Copenhague, capitale du Danemarck, eſt ſituée dans l'île de Zéeland, au milieu d'une belle plaine, ayant au nord-oueſt le Sund, & à l'orient la mer Baltique, où était alors le roi de Suède. Au mouvement imprévu des vaiſſeaux qui menaçaient d'une deſcente, les habitans, conſternés par l'inaction de leur flotte & par le mouvement des vaiſſeaux ſuédois, regardaient avec crainte en quel endroit fondrait l'orage : la flotte de *Charles* s'arrêta vis-à-vis Humblebek à ſept milles de Copenhague. Auſſitôt les Danois raſſemblent en cet endroit leur cavalerie. Des milices furent placées derrière d'épais retranchemens, & l'artillerie qu'on put y conduire fut tournée contre les Suédois.

Charles bat les Danois.

Le roi quitta alors ſa frégate pour s'aller mettre dans la première chaloupe, à la tête de ſes gardes. L'ambaſſadeur de France était alors auprès de lui. *Monſieur l'ambaſſadeur*, lui dit-il en latin, (car il ne voulait jamais parler français) *vous n'avez rien à démêler avec les Danois : vous n'irez pas plus loin, s'il vous plaît. Sire*, lui répondit le comte de *Guiſcard* en français, *le roi mon maître m'a ordonné de réſider auprès de votre majeſté; je me flatte que vous ne me chaſſerez pas aujourd'hui de votre cour, qui n'a jamais été ſi brillante.* En diſant ces paroles, il donna la main au roi, qui ſauta dans la chaloupe, où le comte de *Piper* &

l'ambaſſadeur entrèrent. (*h*) On s'avançait ſous les coups de canon des vaiſſeaux, qui favoriſaient la deſcente. Les bateaux de débarquement n'étaient encore qu'à trois cents pas du rivage. *Charles XII*, impatient de ne pas aborder aſſez près, ni aſſez tôt, ſe jette de ſa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par-delà la ceinture : ſes miniſtres, l'ambaſſadeur de France, les officiers, les ſoldats ſuivent auſſitôt ſon exemple, & marchent au rivage, malgré une grêle de mouſquetades. Le roi, qui n'avait jamais entendu de ſa vie de mouſqueterie chargée à balle, demanda au major-général *Stuard*, qui ſe trouva auprès de lui, ce que c'était que ce petit ſifflement qu'il entendait à ſes oreilles? » C'eſt le bruit que font les balles de fuſil » qu'on vous tire, lui dit le major. *Bon*, dit le roi, *ce ſera là dorénavant ma muſique.* Dans le même moment le major, qui expliquait le bruit des mouſquetades, en reçut une dans l'épaule; & un lieutenant tomba mort à l'autre côté du roi.

Il eſt ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchemens d'être battues, parce que ceux qui attaquent ont toujours une impétuoſité que ne peuvent avoir ceux qui ſe défendent, & qu'attendre les ennemis dans ſes lignes, c'eſt ſouvent un aveu de ſa faibleſſe & de leur ſupériorité. La cavalerie danoiſe & les milices s'enfuirent après une faible réſiſtance. Le roi, maître de leurs retranchemens, ſe jeta à genoux pour remercier DIEU du premier ſuccès de ſes armes. Il fit ſur le champ élever des

(*h*) Copié mot pour mot par le P. *Barre*, tome X, page 396.

redoutes vers la ville, & marqua lui-même un campement. En même temps il renvoya ſes vaiſſeaux en Scanie, partie de la Suède, voiſine de Copenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conſpirait à ſervir la vivacité de *Charles*. Les neuf mille hommes étaient ſur le rivage prêts à s'embarquer, & dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'était fait à la vue de la flotte danoiſe, qui n'avait oſé s'avancer. Copenhague intimidée envoya auſſitôt des députés au roi, pour le ſupplier de ne point bombarder la ville. Il les reçut à cheval, à la tête de ſon régiment des gardes : les députés ſe mirent à genoux devant lui ; il fit payer à la ville quatre cents mille riſdales, avec ordre de faire voiturer au camp toutes ſortes de proviſions, qu'il promit de faire payer fidellement. On lui apporta des vivres, parce qu'il fallait obéir ; mais on ne s'attendait guère que des vainqueurs daignaſſent payer ; ceux qui les apportèrent furent bien étonnés d'être payés généreuſement & ſans délai par les moindres ſoldats de l'armée. Il régnait depuis longtemps dans les troupes ſuédoiſes une diſcipline, qui n'avait pas peu contribué à leur victoire : le jeune roi en augmenta encore la ſévérité. Un ſoldat n'eût pas oſé refuſer le payement de ce qu'il achetait, encore moins aller en maraude, pas même ſortir du camp. Il voulut de plus que, dans une victoire, ſes troupes ne dépouillaſſent les morts qu'après en avoir eu la permiſſion ; & il parvint aiſément à faire obſerver cette loi. On feſait toujours dans ſon camp la prière deux fois par jour, à ſept heures du

matin, & à quatre heures du ſoir : il ne manqua jamais d'y aſſiſter, & de donner à ſes ſoldats l'exemple de la piété, qui fait toujours impreſſion ſur les hommes, quand ils n'y ſoupçonnent pas de l'hypocriſie. Son camp, mieux policé que Copenhague, eut tout en abondance ; les payſans aimaient mieux vendre leurs denrées aux Suédois leurs ennemis qu'aux Danois, qui ne les payaient pas ſi bien. Les bourgeois de la ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au camp du roi de Suède des proviſions qui manquaient dans leurs marchés.

Le roi de Danemarck était alors dans le Holſtein, où il ſemblait ne s'être rendu que pour lever le ſiége de Tonningue. Il voyait la mer Baltique couverte de vaiſſeaux ennemis, un jeune conquérant déjà maître de la Zéeland, & prêt à s'emparer de la capitale. Il fit publier dans ſes Etats que ceux qui prendraient les armes contre les Suédois auraient leur liberté. Cette déclaration était d'un grand poids dans un pays autrefois libre, où tous les payſans, & même beaucoup de bourgeois, ſont eſclaves aujourd'hui. *Charles* fit dire au roi de Danemarck, qu'il ne feſait la guerre que pour l'obliger à faire la paix, qu'il n'avait qu'à ſe réſoudre à rendre juſtice au duc de Holſtein, ou à voir Copenhague détruite, & ſon royaume mis à feu & à ſang. Le Danois était trop heureux d'avoir à faire à un vainqueur qui ſe piquait de juſtice. On aſſembla un congrès dans la ville de Travendal, ſur les frontières du Holſtein. Le roi de Suède ne ſouffrit pas que l'art des miniſtres traînât les négociations en longueur : il

voulut que le traité s'achevât auſſi rapidement qu'il était deſcendu en Zéeland. Effectivement il fut conclu le 5 d'août à l'avantage du duc de Holſtein, qui fut indemniſé de tous les frais de la guerre, & délivré d'oppreſſion. Le roi de Suède ne voulut rien pour lui-même, ſatisfait d'avoir ſecouru ſon allié & humilié ſon ennemi. Ainſi *Charles XII*, à dix-huit ans, commença & finit cette guerre en moins de ſix ſemaines.

Préciſément dans le même temps le roi de Pologne inveſtiſſait la ville de Riga, capitale de la Livonie, & le czar s'avançait du côté de l'Orient, à la tête de près de cent mille hommes. Riga était défendue par le vieux comte d'*Alberg*, général ſuédois qui, à l'âge de quatre-vingts ans, joignait le feu d'un jeune homme à l'expérience de ſoixante campagnes. Le comte *Fleming*, depuis miniſtre de Pologne, grand-homme de guerre & de cabinet, & le livonien *Patkul*, preſſaient tous deux le ſiége ſous les yeux du roi; mais malgré pluſieurs avantages que les aſſiégeans avaient remportés, l'expérience du vieux comte d'*Alberg* rendait inutiles leurs efforts, & le roi de Pologne déſeſpérait de prendre la ville. Il ſaiſit enfin une occaſion honorable de lever le ſiége. Riga était pleine de marchandiſes appartenantes aux Hollandais. Les Etats-Généraux ordonnèrent à leur ambaſſadeur auprès du roi *Auguſte*, de lui faire ſur cela des repréſentations. Le roi de Pologne ne ſe fit pas long-temps prier. Il conſentit à lever le ſiége plutôt que de cauſer le moindre dommage à ſes alliés, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaiſance, dont ils furent la véritable cauſe.

Il ne reſtait donc plus à *Charles XII*, pour achever ſa première campagne, que de marcher contre ſon rival de gloire, *Pierre Alexiowitz*. Il était d'autant plus animé contre lui qu'il y avait encore à Stockholm trois ambaſſadeurs moſcovites, qui venaient de jurer le renouvellement d'une paix inviolable. Il ne pouvait comprendre, lui qui ſe piquait d'une probité ſévère, qu'un légiſlateur, comme le czar, ſe fît un jeu de ce qui doit être ſi ſacré. Le jeune prince plein d'honneur ne penſait pas qu'il y eût une morale différente pour les rois & pour les particuliers. L'empereur de Moſcovie venait de faire paraître un manifeſte, qu'il eût mieux fait de ſupprimer. Il alléguait pour raiſon de la guerre qu'on ne lui avait pas rendu aſſez d'honneurs lorſqu'il avait paſſé *incognitò* à Riga, & qu'on avait vendu les vivres trop chers à ſes ambaſſadeurs. C'étaient là les griefs pour leſquels il ravageait l'Ingrie avec quatre-vingts mille hommes.

Il parut devant Nerva, à la tête de cette grande armée, le premier octobre, dans un temps plus rude en ce climat que ne l'eſt le mois de janvier à Paris. Le czar, qui dans de pareilles ſaiſons feſait quelquefois quatre cents lieues en poſte à cheval, pour aller viſiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnait pas plus ſes troupes que lui-même. Il ſavait d'ailleurs que les Suédois, depuis le temps de *Guſtave-Adolphe*, feſaient la guerre au cœur de l'hiver comme dans l'été : il voulut accoutumer auſſi ſes Moſcovites à ne point connaître de ſaiſons, & les rendre, un jour, pour le moins égaux aux Suédois. Ainſi dans un temps où les glaces & les neiges

Il bat les Ruſſes.

forcent les autres nations, dans des climats tempérés, à ſuſpendre la guerre, le czar *Pierre* aſſiégeait Nerva à trente degrés du pôle, & *Charles XII* s'avançait pour la ſecourir. Le czar ne fut pas plutôt arrivé devant la place qu'il ſe hâta de mettre en pratique ce qu'il venait d'apprendre dans ſes voyages. Il traça ſon camp, le fit fortifier de tous côtés, éleva des redoutes de diſtance en diſtance, & ouvrit lui-même la tranchée. Il avait donné le commandement de ſon armée au duc de *Croi*, allemand, général habile, mais peu ſecondé alors par les officiers ruſſes. Pour lui, il n'avait dans ſes propres troupes que le rang de ſimple lieutenant. Il avait donné l'exemple de l'obéiſſance militaire à ſa nobleſſe, juſque-là indiſciplinable, laquelle était en poſſeſſion de conduire ſans expérience & en tumulte des eſclaves mal armés. Il n'était pas étonnant que celui qui s'était fait charpentier à Amſterdam, pour avoir des flottes, fût lieutenant à Nerva, pour enſeigner à ſa nation l'art de la guerre.

Les Ruſſes ſont robuſtes, infatigables, peut-être auſſi courageux que les Suédois; mais c'eſt au temps à aguerrir les troupes, & à la diſcipline à les rendre invincibles. Les ſeuls régimens, dont on pût eſpérer quelque choſe, étaient commandés par des officiers allemands, mais ils étaient en petit nombre. Le reſte était des barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes ſauvages, les uns armés de flèches, les autres de maſſues: peu avaient des fuſils: aucun n'avait vu un ſiége régulier; il n'y avait pas un bon canonnier dans toute l'armée. Cent cinquante canons, qui auraient dû réduire la petite ville de Nerva en

cendres, y avaient à peine fait brèche, tandis que l'artillerie de la ville renverſait à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Nerva était preſque ſans fortifications : le baron de *Hoorn*, qui y commandait, n'avait pas mille hommes de troupes réglées ; cependant cette armée innombrable n'avait pu la réduire en dix ſemaines.

On était déjà au quinze de novembre, quand le czar apprit que le roi de Suède, ayant traverſé la mer avec deux cents vaiſſeaux de tranſport, marchait pour ſecourir Nerva. Les Suédois n'étaient que vingt mille. Le czar n'avait que la ſupériorité du nombre. Loin donc de mépriſer ſon ennemi, il employa tout ce qu'il avait d'art pour l'accabler. Non content de quatre-vingts mille hommes, il ſe prépara à lui oppoſer encore une autre armée, & à l'arrêter à chaque pas. Il avait déjà mandé près de trente mille hommes, qui s'avançaient de Pleskow à grandes journées. Il fit alors une démarche, qui l'eût rendu mépriſable, ſi un légiſlateur, qui a fait de ſi grandes choſes, pouvait l'être. Il quitta ſon camp, où ſa préſence était néceſſaire, pour aller chercher ce nouveau corps de troupes, qui pouvait très-bien arriver ſans lui, & ſembla, par cette démarche, craindre de combattre dans un camp retranché un jeune prince ſans expérience, qui pouvait venir l'attaquer.

Quoi qu'il en ſoit, il voulait enfermer *Charles XII* entre deux armées. Ce n'était pas tout ; trente mille hommes, détachés du camp devant Nerva, étaient poſtés à une lieue de cette ville ſur le chemin du roi de Suède ; vingt mille ſtrélitz étaient plus loin

ſur le même chemin ; cinq mille autres feſaient une garde avancée. Il fallait paſſer ſur le ventre à toutes ces troupes, avant que d'arriver devant le camp, qui était muni d'un rempart & d'un double foſſé. Le roi de Suède avait débarqué à Pernaw dans le golfe de Riga, avec environ ſeize mille hommes d'infanterie, & un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernaw il avait précipité ſa marche juſqu'à Revel, ſuivi de toute ſa cavalerie, & ſeulement de quatre mille fantaſſins. Il marchait toujours en avant, ſans attendre le reſte de ſes troupes. Il ſe trouva bientôt avec ſes huit mille hommes ſeulement, devant les premiers poſtes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, ſans leur donner le temps d'apprendre à quel petit nombre ils avaient à faire. Les Moſcovites, voyant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée de cinq mille hommes, qui gardait entre des rochers un poſte où cent hommes réſolus pouvaient arrêter une armée entière, s'enfuit à la première approche des Suédois. Les vingt mille hommes qui étaient derrière, voyant fuir leurs compagnons, prirent l'épouvante, & allèrent porter le déſordre dans le camp. Tous les poſtes furent emportés en deux jours ; & ce qui en d'autres occaſions eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du roi. Il parut donc enfin, avec ſes huit mille hommes fatigués d'une ſi longue marche, devant un camp de quatre-vingts mille ruſſes, bordé de cent cinquante canons. A peine ſes troupes eurent-elles pris quelque repos que, ſans délibérer, il donna ſes ordres pour l'attaque.

Le ſignal était deux fuſées, & le mot en allemand, *avec l'aide de Dieu.* Un officier-général lui ayant repréſenté la grandeur du péril : *Quoi, vous douter,* dit-il, *qu'avec mes huit mille braves ſuédois je ne paſſe ſur le corps à quatre-vingts mille moſcovites?* Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronnade dans ces paroles, il courut lui-même après cet officier : *N'êtes-vous donc pas de mon avis,* lui dit-il? *n'ai-je pas deux avantages ſur les ennemis; l'un que leur cavalerie ne pourra leur ſervir, & l'autre que, le lieu étant reſſerré, leur grand nombre ne ſera que les incommoder; & ainſi je ſerai réellement plus fort qu'eux.* L'officier n'eut garde d'être d'un autre avis, & on marcha aux Moſcovites à midi, le 30 novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchemens, ils s'avançèrent la baïonnette au bout du fuſil, ayant au dos une neige furieuſe, qui donnait au viſage des ennemis. Les Ruſſes ſe firent tuer pendant une demi-heure, ſans quitter le revers des foſſés. Le roi attaquait à la droite du camp, où était le quartier du czar; il eſpérait le rencontrer, ne ſachant pas que l'empereur lui-même avait été chercher ces quarante mille hommes, qui devaient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mouſqueterie ennemie, le roi reçut une balle à la gorge; mais c'était une balle morte qui s'arrêta dans les plis de ſa cravate noire, & qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué ſous lui. M. de *Spaar* m'a dit que le roi ſauta légérement ſur un autre cheval, en diſant : *Ces gens-ci me font faire mes exercices;* & continua de combattre & de donner les ordres avec la même préſence d'eſprit. Après trois heures

de combat, les retranchemens furent forcés de tous côtés. Le roi pourſuivit la droite juſqu'à la rivière de Nerva, avec ſon aile gauche, ſi l'on peut appeler de ce nom environ quatre mille hommes qui en pourſuivaient près de quarante mille. Le pont rompit ſous les fuyards ; la rivière fut en un moment couverte de morts. Les autres déſeſpérés retournèrent à leur camp, ſans ſavoir où ils allaient : ils trouvèrent quelques baraques derrière leſquelles ils ſe mirent; là ils ſe défendirent encore, parce qu'ils ne pouvaient pas ſe ſauver; mais enfin leurs généraux *Dolgorouky*, *Gollofkin*, *Fédérowitz*, vinrent ſe rendre au roi, & mettre leurs armes à ſes pieds. Pendant qu'on les lui préſentait, arriva le duc de *Croi*, général de l'armée, qui venait ſe rendre lui-même avec trente officiers.

(*i*) *Charles* reçut tous ces priſonniers d'importance avec une politeſſe auſſi aiſée & un air auſſi humain, que s'il leur eût fait dans ſa cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les généraux. Tous les officiers ſubalternes & les ſoldats furent conduits déſarmés juſqu'à la rivière de Nerva : on leur fournit des bateaux pour la repaſſer, & pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchait ; la droite des Moſcovites ſe battait encore : les Suédois n'avaient pas perdu ſix cents hommes : dix-huit mille moſcovites avaient été tués dans leurs retranchemens : un grand nombre était noyé : beaucoup avaient paſſé la rivière ; il en reſtait encore aſſez dans le camp pour exterminer

(*i*) Copié par le P. *Barre*, tome IX.

juſqu'au dernier ſuédois. Mais ce n'eſt pas le nombre des morts, c'eſt l'épouvante de ceux qui ſurvivent, qui fait perdre les batailles. Le roi profita du peu de jour qui reſtait, pour ſaiſir l'artillerie ennemie. Il ſe poſta avantageuſement entre leur camp & la ville : là il dormit quelques heures ſur la terre, enveloppé dans ſon manteau, en attendant qu'il pût fondre au point du jour ſur l'aile gauche des ennemis, qui n'avait point encore été tout-à-fait rompue. A deux heures du matin, le général *Vede*, qui commandait cette gauche, ayant ſu le gracieux accueil que le roi avait fait aux autres généraux, & comment il avait renvoyé tous les officiers ſubalternes & les ſoldats, l'envoya ſupplier de lui accorder la même grâce. Le vainqueur lui fit dire qu'il n'avait qu'à s'approcher à la tête de ſes troupes, & venir mettre bas les armes & les drapeaux devant lui. Ce général parut bientôt après avec ſes moſcovites, qui étaient au nombre d'environ trente mille. Ils marchèrent tête nue, ſoldats & officiers, à travers moins de ſept mille ſuédois. Les ſoldats, en paſſant devant le roi, jetaient à terre leurs fuſils & leurs épées; & les officiers portaient à ſes pieds les enſeignes & les drapeaux. Il fit repaſſer la rivière à toute cette multitude, ſans en retenir un ſeul ſoldat priſonnier. S'il les avait gardés, le nombre des priſonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Nerva, accompagné du duc de *Croi* & des autres officiers-généraux moſcovites : il leur fit rendre à tous leurs épées ; & ſachant qu'ils manquaient d'argent, & que les

marchands de Nerva ne voulaient point leur en prêter, il envoya mille ducats au duc de *Croi*, & cinq cents à chacun des officiers moſcovites, qui ne pouvaient ſe laſſer d'admirer ce traitement, dont ils n'avaient pas même d'idée. On dreſſa auſſitôt à Nerva une relation de la victoire, pour l'envoyer à Stockholm & aux alliés de la Suède; mais le roi retrancha de ſa main tout ce qui était trop avantageux pour lui & trop injurieux pour le czar. Sa modeſtie ne put empêcher qu'on ne frappât à Stockholm pluſieurs médailles pour perpétuer la mémoire de ces événemens. Entr'autres on en frappa une qui le repréſentait d'un côté ſur un piédeſtal, où paraiſſaient enchaînés un moſcovite, un danois, un polonais; de l'autre était un Hercule armé de ſa maſſue, tenant ſous ſes pieds un Cerbère, avec cette légende : *Tres uno contudit ictu.*

Parmi les priſonniers faits à la journée de Nerva, on en vit un qui était un grand exemple des révolutions de la fortune : il était fils aîné & héritier du roi de Géorgie; on le nommait le *czarafis Artſchelou;* ce titre de *czarafis* ſignifie prince, ou fils du czar, chez tous les Tartares comme en Moſcovie; car le mot de *czar* ou *tzar* voulait dire roi chez les anciens Scythes, dont tous ces peuples ſont deſcendus, & ne vient point des *Céſars* de Rome, ſi long-temps inconnus à ces barbares. Son père *Mittelleski*, czar & maître de la plus belle partie des pays qui ſont entre les montagnes d'Ararat, & les extrémités orientales de la mer Noire, avait été chaſſé de ſon royaume par ſes propres ſujets en 1688, & avait choiſi de ſe jeter entre les bras de

l'empereur de Moſcovie, plutôt que de recourir à celui des Turcs. Le fils de ce roi, âgé de dix-neuf ans, voulut ſuivre *Pierre le grand* dans ſon expédition contre les Suédois, & fut pris en combattant par quelques ſoldats finlandais, qui l'avaient déjà dépouillé, & qui allaient le maſſacrer. Le comte *Renſchild* l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, & le préſenta à ſon maître; *Charles* l'envoya à Stockholm, où ce prince malheureux mourut quelques années après. Le roi ne put s'empêcher, en le voyant partir, de faire tout haut devant ſes officiers une réflexion naturelle ſur l'étrange deſtinée d'un prince aſiatique, né au pied du mont Caucaſe, qui allait vivre captif parmi les glaces de la Suède. *C'eſt*, dit-il, *comme ſi j'étais un jour priſonnier chez les Tartares de Crimée.* Ces paroles ne firent alors aucune impreſſion; mais dans la ſuite on ne s'en ſouvint que trop, lorſque l'événement en eut fait une prédiction.

Le czar s'avançait à grandes journées avec l'armée de quarante mille ruſſes, comptant envelopper ſon ennemi de tous côtés. Il apprit, à moitié chemin, la bataille de Nerva & la diſperſion de tout ſon camp. Il ne s'obſtina pas à vouloir attaquer, avec ſes quarante mille hommes ſans expérience & ſans diſcipline, un vainqueur qui venait d'en détruire quatre-vingts mille dans un camp retranché; il retourna ſur ſes pas, pourſuivant toujours le deſſein de diſcipliner ſes troupes, pendant qu'il civiliſait ſes ſujets. Je ſais bien, dit-il, que les Suédois nous battront long-temps; mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les vaincre. Moſcou ſa capitale fut dans l'épouvante & dans la

déſolation, à la nouvelle de cette défaite. Telle était la fierté & l'ignorance de ce peuple, qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain, & que les Suédois étaient de vrais magiciens. Cette opinion fut ſi générale que l'on ordonna à ce ſujet des prières publiques à *St Nicolas*, patron de la Moſcovie. Cette prière eſt trop ſingulière, pour n'être pas rapportée. La voici:

„ O toi, qui es notre conſolateur perpétuel dans „ toutes nos adverſités, grand *St Nicolas*, infiniment „ puiſſant, par quel péché t'avons-nous offenſé dans „ nos ſacrifices, génuflexions, révérences & actions „ de grâces, pour que tu nous aies ainſi abandonnés? „ Nous avions imploré ton aſſiſtance contre ces ter- „ ribles, inſolens, enragés, épouvantables, indomp- „ tables deſtructeurs, lorſque, comme des lions & „ des ours qui ont perdu leurs petits, ils nous „ ont attaqués, effrayés, bleſſés, tués par milliers, „ nous qui ſommes ton peuple. Comme il eſt „ impoſſible que cela ſoit arrivé ſans ſortilége & „ enchantement, nous te ſupplions, ô grand *St Nicolas*, „ d'être notre champion & notre porte-étendard, „ de nous délivrer de cette foule de ſorciers, & de „ les chaſſer bien loin de nos frontières avec la „ récompenſe qui leur eſt due. „

Tandis que les Ruſſes ſe plaignaient à *St Nicolas* de leur défaite, *Charles XII* feſait rendre grâces à DIEU, & ſe préparait à de nouvelles victoires.

Le roi de Pologne s'attendit bien que ſon ennemi, vainqueur des Danois & des Moſcovites, viendrait bientôt fondre ſur lui. Il ſe ligua plus étroitement que jamais avec le czar. Ces deux princes convinrent d'une

d'une entrevue, pour prendre leurs meſures de concert. Ils ſe virent à Birzen, petite ville de Lithuanie, ſans aucune de ces formalités qui ne ſervent qu'à retarder les affaires, & qui ne convenaient ni à leur ſituation ni à leur humeur. Les princes du Nord ſe voient avec une familiarité qui n'eſt point encore établie dans le midi de l'Europe. *Pierre* & *Auguſte* paſſèrent quinze jours enſemble dans des plaiſirs qui allèrent juſqu'à l'excès : car le czar, qui voulait réformer ſa nation, ne put jamais corriger dans lui-même ſon penchant dangereux pour la débauche.

Le roi de Pologne s'engagea à fournir au czar cinquante mille hommes de troupes allemandes, qu'on devait acheter de divers princes, & que le czar devait ſoudoyer. Celui-ci de ſon côté devait envoyer cinquante mille ruſſes en Pologne, pour y apprendre l'art de la guerre, & promettait de payer au roi *Auguſte* trois millions de riſdales en deux ans. Ce traité, s'il eût été exécuté, eût pu être fatal au roi de Suède ; c'était un moyen prompt & ſûr d'aguerrir les Moſcovites ; c'était peut-être forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII ſe mit en droit d'empêcher le roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir paſſé l'hiver auprès de Nerva, il parut en Livonie auprès de cette même ville de Riga, que le roi *Auguſte* avait aſſiégée inutilement. Les troupes ſaxonnes étaient poſtées le long de la rivière de Duina, qui eſt fort large en cet endroit : il fallait diſputer le paſſage à *Charles*, qui était à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étaient pas commandés par leur prince, alors malade ; mais ils avaient à

leur tête le maréchal de *Stenau* qui fesait les fonctions de général : sous lui commandaient le prince *Ferdinand* duc de Courlande, & ce même *Patkul*, qui défendait sa patrie contre *Charles XII*, l'épée à la main, après en avoir soutenu les droits par la plume au péril de sa vie, contre *Charles XI*. Le roi de Suède avait fait construire de grands bateaux d'une invention nouvelle dont les bords beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire pouvaient se lever & se baisser, comme des ponts-levis. En se levant ils couvraient les troupes qu'ils portaient : en se baissant ils servaient de pont pour le débarquement. Il mit encore en usage un autre artifice. Ayant remarqué que le vent soufflait du nord où il était, au sud où étaient campés les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille mouillée, dont la fumée épaisse se répandant sur la rivière, dérobait aux Saxons la vue de ses troupes, & de ce qu'il allait faire. A la faveur de ce nuage, il fit avancer des barques remplies de cette même paille fumante ; de sorte que le nuage grossissant toujours, & chassé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettait dans l'impossibilité de savoir si le roi passait ou non. Cependant il conduisait seul l'exécution de son stratagème. Etant déjà au milieu de la rivière : *Hé bien*, dit-il au général *Renschild*, *la Duina ne sera pas plus méchante que la mer de Copenhague : croyez-moi, général, nous les battrons.* Il arriva en un quart d'heure à l'autre bord, & fut mortifié de ne sauter à terre que le quatrième. Il fait aussitôt débarquer son canon & forme sa bataille, sans que les ennemis, offusqués de la fumée, puissent s'y opposer que par quelques coups tirés au hasard.

Le vent ayant diſſipé ce brouillard, les Saxons virent le roi de Suède marchant déjà à eux.

Le maréchal *Stenau* ne perdit pas un moment : à peine aperçut-il les Suédois qu'il fondit ſur eux avec la meilleure partie de ſa cavalerie. Le choc violent de cette troupe, tombant ſur les Suédois dans l'inſtant qu'ils formaient leurs bataillons, les mit en déſordre. Ils s'ouvrirent, ils furent rompus & pourſuivis juſque dans la rivière. Le roi de Suède les rallia le moment d'après au milieu de l'eau, auſſi aiſément que s'il eût fait une revue. Alors ſes ſoldats marchant plus ſerrés qu'auparavant repouſſèrent le maréchal *Stenau*, & s'avancèrent dans la plaine. *Stenau* ſentit que ſes troupes étaient étonnées : il les fit retirer en habile homme dans un lieu ſec, flanqué d'un marais & d'un bois où était ſon artillerie. L'avantage du terrain, & le temps qu'il avait donné aux Saxons de revenir de leur première ſurpriſe, leur rendit tout leur courage. *Charles* ne balança pas à les attaquer : il avait avec lui quinze mille hommes, *Stenau* & le duc de Courlande environ douze mille, n'ayant pour toute artillerie qu'un canon de fer ſans affût. La bataille fut rude & ſanglante : le duc eut deux chevaux tués ſous lui : il pénétra trois fois au milieu de la garde du roi ; mais enfin ayant été renverſé de ſon cheval d'un coup de croſſe de mouſquet, le déſordre ſe mit dans ſon armée, qui ne diſputa plus la victoire. Ses cuiraſſiers le retirèrent avec peine, tout froiſſé & à demi-mort, du milieu de la mêlée, & de deſſous les chevaux qui le foulaient aux pieds.

Il bat les Saxons.

Le roi de Suède, après ſa victoire, court à

Mittau, capitale de la Courlande. Toutes les villes de ce duché ſe rendent à lui à diſcrétion : c'était un voyage, plutôt qu'une conquête. Il paſſa ſans s'arrêter en Lithuanie, ſoumettant tout ſur ſon paſſage. Il ſentit une ſatisfaction flatteuſe, & il l'avoua lui-même, quand il entra en vainqueur dans cette ville de Birzen, où le roi de Pologne & le czar avaient conſpiré ſa ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le deſſein de détrôner le roi de Pologne, par les mains des Polonais même. Là, étant un jour à table, tout occupé de cette entrepriſe, & obſervant ſa ſobriété extrême, dans un ſilence profond, paraiſſant comme enſeveli dans ſes grandes idées, un colonel allemand, qui aſſiſtait à ſon dîner, dit aſſez haut pour être entendu, que les repas que le czar & le roi de Pologne avaient faits au même endroit, étaient un peu différens de ceux de ſa majeſté. *Oui*, dit le roi en ſe levant, *& j'en troublerai plus aiſément leur digeſtion.* En effet, mêlant alors un peu de politique à la force de ſes armes, il ne tarda pas à préparer l'événement qu'il méditait.

Deſcription de la Pologne.

La Pologne, cette partie de l'ancienne Sarmatie, eſt un peu plus grande que la France, moins peuplée qu'elle, mais plus que la Suède. Ses peuples ne ſont chrétiens que depuis environ ſept cents cinquante ans. C'eſt une choſe ſingulière, que la langue des Romains, qui n'ont jamais pénétré dans ces climats, ne ſe parle aujourd'hui communément qu'en Pologne; tout y parle latin juſqu'aux domeſtiques. Ce grand pays eſt très-fertile; mais les

peuples n'en ſont que moins induſtrieux. (*k*) Les ouvriers & les marchands qu'on voit en Pologne, ſont des écoſſais, des français, ſurtout des juifs. Ils y ont près de trois cents ſynagogues ; & à force de multiplier, ils en ſeront chaſſés comme ils l'ont été d'Eſpagne. Ils achètent à vil prix les blés, les beſtiaux, les denrées du pays, les trafiquent à Dantzick & en Allemagne, & vendent chèrement aux nobles de quoi ſatisfaire l'eſpèce de luxe qu'ils connaiſſent & qu'ils aiment. Ainſi ce pays, arroſé des plus belles rivières, riche en pâturages, en mines de ſel, & couvert de moiſſons, reſte pauvre, malgré ſon abondance, parce que le peuple eſt eſclave, & que la nobleſſe eſt fière & oiſive.

Son gouvernement eſt la plus fidelle image de l'ancien gouvernement celte & gothique, corrigé ou altéré par-tout ailleurs. C'eſt le ſeul Etat qui ait conſervé le nom de république avec la dignité royale.

Chaque gentilhomme a le droit de donner ſa voix dans l'élection d'un roi, & de pouvoir l'être lui-même. Ce plus beau des droits eſt joint au plus grand des abus : le trône eſt preſque toujours à l'enchère ; & comme un Polonais eſt rarement aſſez riche pour l'acheter, il a été vendu ſouvent aux étrangers. La nobleſſe & le clergé défendent leur liberté contre leur roi, & l'ôtent au reſte de la nation. Tout le peuple y eſt eſclave ; tant la deſtinée des hommes eſt que le plus grand nombre ſoit par-tout, de façon ou d'autre, ſubjugué par le plus petit. Là, le payſan ne ſème point pour lui, mais

(*k*) Copié par le P. *Barré*, tome IX.

pour des ſeigneurs, à qui lui, ſon champ & le travail de ſes mains appartiennent, & qui peuvent le vendre & l'égorger avec le bétail de la terre. Tout ce qui eſt gentilhomme ne dépend que de ſoi. Il faut, pour les juger dans une affaire criminelle, une aſſemblée entière de la nation : il ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné; ainſi il n'eſt preſque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres; ceux-là ſe mettent au ſervice des plus puiſſans, en reçoivent un ſalaire, font les fonctions les plus baſſes. Ils aiment mieux ſervir leurs égaux que de s'enrichir par le commerce; & en panſant les chevaux de leurs maîtres, ils ſe donnent le titre d'électeurs des rois & de deſtructeurs des tyrans.

Qui verrait un roi de Pologne dans la pompe de ſa majeſté royale, le croirait le prince le plus abſolu de l'Europe; c'eſt cependant celui qui l'eſt le moins. Les Polonais font réellement avec lui ce contrat qu'on ſuppoſe chez d'autres nations, entre le ſouverain & les ſujets. Le roi de Pologne, à ſon ſacre même, & en jurant les *pacta conventa*, diſpenſe ſes ſujets du ſerment d'obéiſſance, en cas qu'il viole les lois de la république.

Il nomme à toutes les charges, & confère tous les honneurs. Rien n'eſt héréditaire en Pologne, que les terres & le rang de noble. Le fils d'un palatin & celui du roi, n'ont nul droit aux dignités de leur père; mais il y a cette grande différence entre le roi & la république, qu'il ne peut ôter aucune charge après l'avoir donnée, & que la république a le droit de lui ôter la couronne, s'il tranſgreſſait les lois de l'Etat.

La nobleſſe, jalouſe de ſa liberté, vend ſouvent ſes ſuffrages, & rarement ſes affections. A peine ont-ils élu un roi qu'ils craignent ſon ambition, & lui oppoſent leurs cabales. Les grands, qu'il a faits & qu'il ne peut défaire, deviennent ſouvent ſes ennemis, au lieu de reſter ſes créatures. Ceux qui ſont attachés à la cour ſont l'objet de la haine du reſte de la nobleſſe : ce qui forme toujours deux partis ; diviſion inévitable, & même néceſſaire, dans des pays où l'on veut avoir des rois, & conſerver ſa liberté.

Ce qui concerne la nation eſt réglé dans les états-généraux qu'on appelle diètes. Ces états ſont compoſés du corps du ſénat & de pluſieurs gentilshommes ; les ſénateurs ſont les palatins & les évêques : le ſecond ordre eſt compoſé des députés des diètes particulières de chaque palatinat. A ces grandes aſſemblées préſide l'archevêque de Gneſne, primat de Pologne, vicaire du royaume dans les interrègnes, & la première perſonne de l'Etat après le roi. Rarement y a-t-il en Pologne un autre cardinal que lui, parce que la pourpre romaine ne donnant aucune préſéance dans le ſénat, un évêque qui ſerait cardinal ſerait obligé ou de s'aſſeoir à ſon rang de ſénateur, ou de renoncer aux droits ſolides de la dignité qu'il a dans ſa patrie, pour ſoutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces diètes ſe doivent tenir, par les lois du royaume, alternativement en Pologne & en Lithuanie. Les députés y décident ſouvent leurs affaires le ſabre à la main, comme les anciens Sarmates, dont ils ſont deſcendus, & quelquefois même, au milieu de

l'ivreſſe, vice que les Sarmates ignoraient. Chaque gentilhomme député à ces états-généraux jouit du droit qu'avaient à Rome les tribuns du peuple, de s'oppoſer aux lois du ſénat. Un ſeul gentilhomme qui dit, *je proteſte*, arrête par ce mot ſeul les réſolutions unanimes de tout le reſte; & s'il part de l'endroit où ſe tient la diète, il faut alors qu'elle ſe ſépare.

On apporte aux déſordres qui naiſſent de cette loi un remède plus dangereux encore. La Pologne eſt rarement ſans deux factions. L'unanimité dans les diètes étant alors impoſſible, chaque parti forme des confédérations, dans leſquelles on décide à la pluralité des voix, ſans avoir égard aux proteſtations du plus petit nombre. Ces aſſemblées, illégitimes ſelon les lois, mais autoriſées par l'uſage, ſe font au nom du roi, quoique ſouvent contre ſon conſentement, & contre ſes intérêts; à peu près comme la ligue ſe ſervait en France du nom de *Henri III* pour l'accabler; & comme en Angleterre le parlement, qui fit mourir *Charles I* ſur un échafaud, commença par mettre le nom du prince à la tête de toutes les réſolutions qu'il prenait pour le perdre. Lorſque les troubles ſont finis, alors c'eſt aux diètes générales à confirmer ou à caſſer les actes de ces confédérations. Une diète même peut changer tout ce qu'a fait la précédente, par la même raiſon que dans les Etats monarchiques un roi peut abolir les lois de ſon prédéceſſeur, & les ſiennes propres.

La nobleſſe, qui fait les lois de la république, en fait auſſi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occaſions, & peut compoſer un corps de plus de cent mille hommes. Cette grande armée,

nommée *poſpolite*, ſe meut difficilement, & ſe gouverne mal : la difficulté des vivres & des fourrages la met dans l'impuiſſance de ſubſiſter long-temps aſſemblée. La diſcipline, la ſubordination, l'expérience lui manquent ; mais l'amour de la liberté qui l'anime la rend toujours formidable.

On peut la vaincre ou la diſſiper, ou la tenir même pour un temps dans l'eſclavage ; mais elle ſecoue bientôt le joug : ils ſe comparent eux-mêmes aux roſeaux que la tempête couche par terre, & qui ſe relèvent dès que le vent ne ſouffle plus. C'eſt pour cette raiſon qu'ils n'ont point de places de guerre ; ils veulent être les ſeuls remparts de leur république ; ils ne ſouffrent jamais que leur roi bâtiſſe des fortereſſes, de peur qu'il ne s'en ſerve, moins pour les défendre que pour les opprimer. Leur pays eſt tout ouvert, à la réſerve de deux ou trois places frontières. Que ſi dans leurs guerres, ou civiles, ou étrangères, ils s'obſtinent à ſoutenir chez eux quelque ſiége, il faut faire à la hâte des fortifications de terre, réparer de vieilles murailles à demi-ruinées, élargir des foſſés preſque comblés ; & la ville eſt priſe avant que les retranchemens ſoient achevés.

La *poſpolite* n'eſt pas toujours à cheval pour garder le pays ; elle n'y monte que par l'ordre des diètes, ou même quelquefois ſur le ſimple ordre du roi dans les dangers extrêmes.

La garde ordinaire de la Pologne eſt une armée qui doit toujours ſubſiſter aux dépens de la république. Elle eſt compoſée de deux corps ſous deux grands généraux différens. Le premier corps eſt celui de la Pologne, & doit être de trente-ſix mille

hommes : le ſecond, au nombre de douze mille, eſt celui de Lithuanie. Les deux grands généraux ſont indépendans l'un de l'autre : quoique nommés par le roi, ils ne rendent jamais compte de leurs opérations qu'à la république, & ont une autorité ſuprême ſur leurs troupes. Les colonels ſont les maîtres abſolus de leurs régimens ; c'eſt à eux à les faire ſubſiſter comme ils peuvent, & à leur payer leur ſolde. Mais étant rarement payés eux-mêmes, ils déſolent le pays, & ruinent les laboureurs, pour ſatisfaire leur avidité & celle de leurs ſoldats. (*l*) Les ſeigneurs polonais paraiſſent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes ; leurs tentes ſont plus belles que leurs maiſons. La cavalerie, qui fait les deux tiers de l'armée, eſt preſque toute compoſée de gentilshommes : elle eſt remarquable par la beauté des chevaux, & par la richeſſe des habillemens & des harnais.

Les gendarmes ſurtout, que l'on diſtingue en houſſards & pancernes, (*m*) ne marchent qu'accompagnés de pluſieurs valets, qui leur tiennent des chevaux de main, ornés de brides à plaques & clous d'argent, de ſelles brodées, d'arçons, d'étriers dorés, & quelquefois d'argent maſſif, avec de grandes houſſes traînantes à la manière des Turcs, dont les Polonais imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette cavalerie eſt parée & ſuperbe, autant l'infanterie était alors délabrée, mal vêtue, mal

(*l*) Morceau copié par le P. *Barre*.

(*m*) *Idem*. On n'en citera pas davantage ; c'eſt trop d'ennui pour l'éditeur.

armée, ſans habit d'ordonnance ni rien d'uniforme. C'eſt ainſi du moins qu'elle fut juſque vers 1710. Ces fantaſſins, qui reſſemblent à des tartares vagabonds, ſupportent avec une étonnante fermeté la faim, le froid, la fatigue & tout le poids de la guerre.

On voit encore dans les ſoldats polonais le caractère des anciens Sarmates leurs ancêtres, auſſi peu de diſcipline, la même fureur à attaquer, la même promptitude à fuir & à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage, quand ils ſont vainqueurs.

Le roi de Pologne s'était flatté d'abord que dans le beſoin ces deux armées combattraient en ſa faveur, que la *poſpolite* polonaiſe s'armerait à ſes ordres, & que toutes ces forces, jointes aux Saxons ſes ſujets, & aux Moſcovites ſes alliés, compoſeraient une multitude devant qui le petit nombre des Suédois n'oſerait paraître. Il ſe vit preſque tout à coup privé de ces ſecours, par les ſoins mêmes qu'il avait pris pour les avoir tous à la fois.

Accoutumé dans ſes pays héréditaires au pouvoir abſolu, il crut, trop peut-être, qu'il pourrait gouverner la Pologne comme la Saxe. Le commencement de ſon règne fit des mécontens ; ſes premières démarches irritèrent le parti qui s'était oppoſé à ſon élection, & aliénèrent preſque tout le reſte. La Pologne murmura de voir ſes villes remplies de garniſons ſaxonnes, & ſes frontières de troupes. Cette nation, bien plus jalouſe de maintenir ſa liberté qu'empreſſée à attaquer ſes voiſins, ne regarda point la guerre du roi *Auguſte* contre la Suède, & l'irruption

en Livonie, comme une entrepriſe avantageuſe à la république. On trompe difficilement une nation libre ſur ſes vrais intérêts. Les Polonais ſentaient que ſi cette guerre entrepriſe ſans leur conſentement était malheureuſe, leur pays ouvert de tous côtés ſerait en proie au roi de Suède ; & que ſi elle était heureuſe, ils ſeraient ſubjugués par leur roi même, qui, maître alors de la Livonie, comme de la Saxe, enclaverait la Pologne entre ces deux pays. Dans cette alternative, ou d'être eſclaves du roi qu'ils avaient élu, ou d'être ravagés par *Charles XII* juſtement outragé, ils ne formèrent qu'un cri contre la guerre, qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suède. Ils regardèrent les Saxons & les Moſcovites comme les inſtrumens de leurs chaînes. Bientôt voyant que le roi de Suède avait renverſé tout ce qui était ſur ſon paſſage, & s'avançait avec une armée victorieuſe au cœur de la Lithuanie, ils éclatèrent contre leur ſouverain, avec d'autant plus de liberté qu'il était malheureux.

Deux partis diviſaient alors la Lithuanie, celui des princes *Sapieha* & celui d'*Oginski*. Ces deux factions avaient commencé par des querelles particulières dégénérées en guerre civile. Le roi de Suède s'attacha les princes *Sapieha;* & *Oginski*, mal ſecouru par les Saxons, vit ſon parti preſque anéanti. L'armée lithuanienne, que ces troubles & le défaut d'argent réduiſaient à un petit nombre, était en partie diſperſée par le vainqueur. Le peu qui tenait pour le roi de Pologne était ſéparé en petits corps de troupes fugitives, qui erraient dans la campagne & ſubſiſtaient de rapines. *Auguſte* ne voyait en

Lithuanie que de l'impuiſſance dans ſon parti, de la haine dans ſes ſujets, & une armée ennemie conduite par un jeune roi outragé, victorieux & implacable.

Il y avait à la vérité en Pologne une armée; mais au lieu d'être de trente-ſix mille hommes, nombre preſcrit par les lois, elle n'était pas de dix-huit mille. Non-ſeulement elle était mal payée & mal armée, mais ſes généraux ne ſavaient encore quel parti prendre.

La reſſource du roi était d'ordonner à la nobleſſe de le ſuivre; mais il n'oſait s'expoſer à un refus qui eût trop découvert, & par conſéquent augmenté ſa faibleſſe.

Dans cet état de trouble & d'incertitude, tous les palatinats du royaume demandaient au roi une diète : de même qu'en Angleterre, dans les temps difficiles, tous les corps de l'Etat préſentent des adreſſes au roi, pour le prier de convoquer un parlement. *Auguſte* avait plus beſoin d'une armée que d'une diète, où les actions des rois ſont peſées. Il fallut bien cependant qu'il la convoquât, pour ne point aigrir la nation ſans retour. Elle fut donc indiquée à Varſovie pour le 2 de décembre de l'année 1701. Il s'aperçut bientôt que *Charles XII* avait pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette aſſemblée. Ceux qui tenaient pour les *Sapieha*, les *Lubomirsky* & leurs amis, le palatin *Leczinsky*, tréſorier de la couronne, qui devait ſa fortune au roi *Auguſte*, & ſurtout les partiſans des princes *Sobiesky*, étaient tous ſecrétement attachés au roi de Suède.

Le plus conſidérable de ſes partiſans, & le plus dangereux ennemi qu'eût le roi de Pologne, était le cardinal *Radjousky*, archevêque de Gneſne, primat du royaume, & préſident de la diète. C'était un homme plein d'artifice & d'obſcurités dans ſa conduite, entièrement gouverné par une femme ambitieuſe, que les Suédois appelaient *madame la cardinale*, laquelle ne ceſſait de le pouſſer à l'intrigue & à la faction. Le roi *Jean Sobieski*, prédéceſſeur d'*Auguſte*, l'avait d'abord fait évêque de Varmie, & vice-chancelier du royaume. *Radjouski*, n'étant encore qu'évêque, obtint le cardinalat par la faveur du même roi. Cette dignité lui ouvrit bientôt le chemin à celle de primat; ainſi réuniſſant dans ſa perſonne tout ce qui impoſe aux hommes, il était en état d'entreprendre beaucoup impunément.

Il eſſaya ſon crédit après la mort de *Jean*, pour mettre le prince *Jacques Sobieski* ſur le trône; mais le torrent de la haine qu'on portait au père, tout grand-homme qu'il était, en écarta le fils. Le cardinal primat ſe joignit alors à l'abbé de *Polignac*, ambaſſadeur de France, pour donner la couronne au prince de *Conti*; qui en effet fut élu. Mais l'argent & les troupes de Saxe triomphèrent de ſes négociations. Il ſe laiſſa enfin entraîner au parti qui couronna l'électeur de Saxe, & attendit avec patience l'occaſion de mettre la diviſion entre la nation & ce nouveau roi.

Les victoires de *Charles XII*, protecteur du prince *Jacques Sobiesky*, la guerre civile de Lithuanie, le ſoulèvement général de tous les eſprits contre le roi *Auguſte*, firent croire au cardinal primat que le

temps était arrivé, où il pourrait renvoyer *Auguſte* en Saxe, & r'ouvrir au fils du roi *Jean* le chemin du trône. Ce prince, autrefois l'objet innocent de la haine des Polonais, commençait à devenir leurs délices depuis que le roi *Auguſte* était haï; mais il n'oſait concevoir alors l'idée d'une ſi grande révolution, & cependant le cardinal en jetait inſenſiblement les fondemens.

Il joint ſes armes aux intrigues d'un archevêque.

D'abord il ſembla vouloir réconcilier le roi avec la république. Il envoya des lettres circulaires, dictées en apparence par l'eſprit de concorde & par la charité, piéges uſés & connus, mais où les hommes ſont toujours pris. Il écrivit au roi de Suède une lettre touchante, le conjurant au nom de celui que tous les chrétiens adorent également, de donner la paix à la Pologne & à ſon roi. *Charles XII* répondit aux intentions du cardinal plus qu'à ſes paroles. Cependant il reſtait dans le grand duché de Lithuanie avec ſon armée victorieuſe, déclarant qu'il ne voulait point troubler la diète; qu'il feſait la guerre à *Auguſte* & aux Saxons, non aux Polonais; & que loin d'attaquer la république, il venait la tirer d'oppreſſion. Ces lettres & ces réponſes étaient pour le public. Des émiſſaires qui allaient & venaient continuellement de la part du cardinal au comte *Piper*, & des aſſemblées ſecrètes chez ce prélat, étaient les reſſorts qui feſaient mouvoir la diète: elle propoſa d'envoyer une ambaſſade à *Charles XII*, & demanda unanimement au roi qu'il n'appelât plus les Moſcovites ſur les frontières, & qu'il renvoyât ſes troupes ſaxonnes.

La mauvaiſe fortune d'*Auguſte* avait déjà fait ce

que la diète exigeait de lui. La ligue conclue ſecrétement à Birzen, avec le Moſcovite, était devenue auſſi inutile qu'elle avait paru d'abord formidable. Il était bien éloigné de pouvoir envoyer au czar les cinquante mille allemands qu'il avait promis de faire lever dans l'Empire. Le czar même, dangereux voiſin de la Pologne, ne ſe preſſait pas de ſecourir alors de toutes ſes forces un royaume diviſé, dont il eſpérait recueillir quelques dépouilles. Il ſe contenta d'envoyer dans la Lithuanie vingt mille moſcovites, qui y firent plus de mal que les Suédois, fuyant par-tout devant le vainqueur, & ravageant les terres des Polonais, juſqu'à ce que pourſuivis par les généraux ſuédois, & ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournèrent par troupes dans leur pays. A l'égard des débris de l'armée ſaxonne battue à Riga, le roi *Auguſte* les envoya hiverner & ſe recruter en Saxe, afin que ce ſacrifice, tout forcé qu'il était, pût ramener à lui la nation polonaiſe irritée.

Alors la guerre ſe changea en intrigues. La diète était partagée en preſque autant de factions qu'il y avait de palatins. Un jour les intérêts du roi *Auguſte* y dominaient, le lendemain ils y étaient proſcrits. Tout le monde criait pour la liberté & la juſtice ; mais on ne ſavait point ce que c'était que d'être libre & juſte. Le temps ſe perdait à cabaler en ſecret, & à haranguer en public. La diète ne ſavait ni ce qu'elle voulait, ni ce qu'elle devait faire. Les grandes compagnies n'ont preſque jamais pris de bons conſeils dans les troubles civils, parce que les factieux y ſont hardis, & que les gens de bien y ſont timides pour l'ordinaire. La diète ſe ſépara en tumulte le

17 février de l'année 1702, après trois mois de cabales & d'irréſolutions. Les ſénateurs, qui ſont les palatins & les évêques, reſtèrent dans Varſovie. Le ſénat de Pologne a le droit de faire proviſionnellement des lois, que rarement les diètes infirment; ce corps moins nombreux, accoutumé aux affaires, fut bien moins tumultueux, & décida plus vîte.

Ils arrêtèrent qu'on enverrait au roi de Suède l'ambaſſade propoſée dans la diète, que la *poſpolite* monterait à cheval, & ſe tiendrait prête à tout événement : ils firent pluſieurs réglemens pour appaiſer les troubles de Lithuanie, & plus encore pour diminuer l'autorité de leur roi, quoique moins à craindre que celle de *Charles*.

Auguſte aima mieux alors recevoir des lois dures de ſon vainqueur que de ſes ſujets. Il ſe détermina à demander la paix au roi de Suède, & voulut entamer avec lui un traité ſecret. Il fallait cacher cette démarche au ſénat, qu'il regardait comme un ennemi encore plus intraitable. L'affaire était délicate; il s'en repoſa ſur la comteſſe de *Konigsmark*, ſuédoiſe d'une grande naiſſance, à laquelle il était alors attaché. C'eſt elle dont le frère eſt connu par ſa mort malheureuſe, & dont le fils a commandé les armées en France avec tant de ſuccès & de gloire. Cette femme, célèbre dans le monde par ſon eſprit & par ſa beauté, était plus capable qu'aucun miniſtre de faire réuſſir une négociation. De plus, comme elle avait du bien dans les Etats de *Charles XII*, & qu'elle avait été long-temps à ſa cour, elle avait un prétexte plauſible d'aller trouver ce prince.

Il refuſe de voir la mère du maréchal de *Saxe*.

Elle vint donc au camp des Suédois en Lithuanie, & s'adreſſa d'abord au comte *Piper*, qui lui promit trop légérement une audience de ſon maître. La comteſſe, parmi les perfections qui la rendaient une des plus aimables perſonnes de l'Europe, avait le talent ſingulier de parler les langues de pluſieurs pays qu'elle n'avait jamais vus, avec autant de délicateſſe que ſi elle y était née; elle s'amuſait même quelquefois à faire des vers français, qu'on eût pris pour être d'une perſonne née à Verſailles. Elle en compoſa pour *Charles XII*, que l'hiſtoire ne doit point omettre. Elle introduiſait les dieux de la fable, qui tous louaient les différentes vertus de *Charles*. La pièce finiſſait ainſi :

Enfin, chacun des dieux, diſcourant à ſa gloire,
Le plaçait par avance au temple de mémoire :
Mais Vénus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.

Tant d'eſprit & d'agrémens étaient perdus auprès d'un homme tel que le roi de Suède. Il refuſa conſtamment de la voir. Elle prit le parti de ſe trouver ſur ſon chemin, dans les fréquentes promenades qu'il feſait à cheval. Effectivement elle le rencontra un jour dans un ſentier fort étroit : elle deſcendit de carroſſe dès qu'elle l'aperçut : le roi la ſalua, ſans lui dire un ſeul mot, tourna la bride de ſon cheval, & s'en retourna dans l'inſtant; de ſorte que la comteſſe de *Konigsmark* ne remporta de ſon voyage que la ſatisfaction de pouvoir croire que le roi de Suède ne redoutait qu'elle.

Il fallut alors que le roi de Pologne ſe jetât dans les bras du ſénat. Il lui fit des propoſitions par le

palatin de Marienbourg : l'une, qu'on lui laiſſât la diſpoſition de l'armée de la république, à laquelle il payerait de ſes propres deniers deux quartiers d'avance : l'autre, qu'on lui permît de faire revenir en Pologne douze mille ſaxons. Le cardinal primat fit une réponſe auſſi dure qu'était le refus du roi de Suède. Il dit au palatin de Marienbourg, au nom de l'aſſemblée, „ qu'on avait réſolu d'envoyer „ à *Charles XII* une ambaſſade, & qu'il ne lui „ conſeillait pas de faire venir les Saxons. „

Le roi, dans cette extrémité, voulut au moins conſerver les apparences de l'autorité royale. Un de ſes chambellans alla de ſa part trouver *Charles*, pour ſavoir de lui où & comment ſa majeſté ſuédoiſe voudrait recevoir l'ambaſſade du roi ſon maître & de la république. On avait oublié malheureuſement de demander un paſſe-port aux Suédois pour ce chambellan. Le roi de Suède le fit mettre en priſon au lieu de lui donner audience, en diſant qu'il comptait recevoir une ambaſſade de la république, & rien du roi *Auguſte*. Cette violation du droit des gens n'était permiſe que par la loi du plus fort.

Alors *Charles*, ayant laiſſé derrière lui des garniſons dans quelques villes de Lithuanie, s'avança au-delà de Grodno, ville connue en Europe par les diètes qui s'y tiennent, mais mal bâtie, & plus mal fortifiée.

A quelques milles par-delà Grodno, il rencontra l'ambaſſade de la république : elle était compoſée de cinq ſénateurs. Ils voulurent d'abord faire régler un cérémonial que le roi ne connaiſſait guère ; ils

Il reçoit une ambaſſade polonaiſe.

demandèrent qu'on traitât la république de *ſéréniſſime*, qu'on envoyât au-devant d'eux les carroſſes du roi & des ſénateurs. On leur répondit que la république ſerait appelée *illuſtre*, & non *ſéréniſſime;* que le roi ne ſe ſervait jamais de carroſſe; qu'il avait auprès de lui beaucoup d'officiers & point de ſénateurs : qu'on leur enverrait un lieutenant-général, & qu'ils arriveraient ſur leurs propres chevaux.

Charles XII les reçut dans ſa tente, avec quelque appareil d'une pompe militaire; leurs diſcours furent pleins de ménagemens & d'obſcurités. On remarquait qu'ils craignaient *Charles XII*, qu'ils n'aimaient pas *Auguſte*, mais qu'ils étaient honteux d'ôter par l'ordre d'un étranger la couronne au roi qu'ils avaient élu. Rien ne ſe conclut, & *Charles XII* leur fit comprendre enfin qu'il conclurait dans Varſovie.

Sa marche fut précédée par un manifeſte, dont le cardinal & ſon parti inondèrent la Pologne en huit jours. *Charles*, par cet écrit, invitait tous les Polonais à joindre leur vengeance à la ſienne, & prétendait leur faire voir que leurs intérêts & les ſiens étaient les mêmes. Ils étaient cependant bien différens; mais le manifeſte, ſoutenu par un grand parti, par le trouble du ſénat & par l'approche du conquérant, fit de très-fortes impreſſions. Il fallut reconnaître *Charles* pour protecteur, puiſqu'il voulait l'être, & qu'on était encore trop heureux qu'il ſe contentât de ce titre.

Les ſénateurs contraires à *Auguſte* publièrent hautement l'écrit ſous ſes yeux mêmes. Le peu qui lui étaient attachés demeurèrent dans le ſilence. Enfin quand on apprit que *Charles* avançait à

grandes journées, tous ſe préparèrent en confuſion à partir : le cardinal quitta Varſovie des premiers : la plupart précipitèrent leur fuite, les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénouement de cette affaire, les autres pour aller ſoulever leurs amis. Il ne demeura auprès du roi que l'ambaſſadeur de l'empereur, celui du czar, le nonce du pape, & quelques évêques & palatins liés à ſa fortune. Il fallait fuir, & on n'avait encore rien décidé en ſa faveur. Il ſe hâta, avant de partir, de tenir un conſeil avec ce petit nombre de ſénateurs, qui repréſentaient encore le ſénat. Quelque zélés qu'ils fuſſent pour ſon ſervice, ils étaient polonais : ils avaient tous conçu une ſi grande averſion pour les troupes ſaxonnes, qu'ils n'oſèrent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au-delà de ſix mille pour ſa défenſe ; encore votèrent-ils que ces ſix mille hommes ſeraient commandés par le grand général de la Pologne, & renvoyés immédiatement après la paix. Quant aux armées de la république, ils lui en laiſſèrent la diſpoſition.

Il ſe rend maître de Varſovie.

Après ce réſultat le roi quitta Varſovie, trop faible contre ſes ennemis, & peu ſatisfait de ſon parti même. Il fit auſſitôt publier ſes univerſaux pour aſſembler la *poſpolite* & les armées, qui n'étaient guère que de vains noms : il n'y avait rien à eſpérer en Lithuanie, où étaient les Suédois. L'armée de Pologne, réduite à peu de troupes, manquait d'armes, de proviſions & de bonne volonté. La plus grande partie de la nobleſſe intimidée, irréſolue, ou mal diſpoſée, demeura dans ſes terres. En vain le roi, autoriſé par les lois de l'Etat, ordonne, ſur

peine de la vie, à tous les gentilshommes de monter à cheval, & de le ſuivre; il commençait à devenir problématique, ſi on devait lui obéir. Sa grande reſſource était dans les troupes de ſon électorat, où la forme du gouvernement entièrement abſolue ne lui laiſſait pas craindre une déſobéiſſance. Il avait déjà mandé ſecrétement douze mille ſaxons, qui s'avançaient avec précipitation. Il en feſait encore revenir huit mille, qu'il avait promis à l'empereur dans la guerre de l'Empire contre la France, & qu'il fut obligé de rappeler, par la néceſſité où il était réduit. Introduire tant de ſaxons en Pologne, c'était révolter contre lui tous les eſprits, & violer la loi faite par ſon parti même, qui ne lui en permettait que ſix mille; mais il ſavait bien que s'il était vainqueur, on n'oſerait pas ſe plaindre, & que s'il était vaincu, on ne lui pardonnerait pas d'avoir même amené les ſix mille hommes. Pendant que ces ſoldats arrivaient par troupes, & qu'il allait de palatinat en palatinat raſſembler la nobleſſe qui lui était attachée, le roi de Suède arriva enfin devant Varſovie, le 5 mai 1702. A la première ſommation les portes lui furent ouvertes. Il renvoya la garniſon polonaiſe, congédia la garde bourgeoiſe, établit par-tout des corps-de-garde, & ordonna aux habitans de venir remettre toutes leurs armes : mais content de les déſarmer, & ne voulant pas les aigrir, il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent mille francs. Le roi *Auguſte* aſſemblait alors ſes forces à Cracovie : il fut bien ſurpris d'y voir arriver le cardinal primat. Cet homme prétendait peut-être garder juſqu'au bout la décence de ſon caractère,

& chaſſer ſon roi avec des dehors reſpectueux ; il lui fit entendre que le roi de Suède paraiſſait diſpoſé à un accommodement raiſonnable, & demanda humblement la permiſſion d'aller trouver le roi. *Auguſte* accorda ce qu'il ne pouvait refuſer, c'eſt-à-dire la liberté de lui nuire.

Le cardinal primat courut incontinent voir le roi de Suède, auquel il n'avait point encore oſé ſe préſenter. Il vit ce prince à Praag, près de Varſovie, mais ſans les cérémonies dont on avait uſé avec les ambaſſadeurs de la république. Il trouva ce conquérant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de groſſes bottes, des gants de buffle qui lui venaient juſqu'au coude, dans une chambre ſans tapiſſerie, où étaient le duc de Holſtein ſon beau-frère, le comte *Piper* ſon premier miniſtre, & pluſieurs officiers-généraux. Le roi avança quelques pas au-devant du cardinal ; ils eurent enſemble debout une conférence d'un quart d'heure, que *Charles* finit en diſant tout haut : *Je ne donnerai point la paix aux Polonais qu'ils n'aient élu un autre roi.* Le cardinal, qui s'attendait à cette déclaration, la fit ſavoir auſſitôt à tous les palatinats, les aſſurant de l'extrême déplaiſir qu'il diſait en avoir, & en même temps de la néceſſité où l'on était de complaire au vainqueur.

A cette nouvelle, le roi de Pologne vit bien qu'il fallait perdre ou conſerver ſon trône par une bataille. Il épuiſa ſes reſſources pour cette grande déciſion. Toutes ſes troupes ſaxonnes étaient arrivées des frontières de Saxe ; la nobleſſe du palatinat de Cracovie, où il était encore, venait en foule lui

offrir ſes ſervices. Il encourageait lui-même chacun de ces gentilshommes à ſe ſouvenir de leurs ſermens ; ils lui promirent de verſer pour lui juſqu'à la dernière goutte de leur ſang. Fortifié de leurs ſecours, & des troupes qui portaient le nom de l'*armée de la couronne*, il alla pour la première fois chercher en perſonne le roi de Suède. Il le trouva bientôt qui s'avançait lui-même vers Cracovie.

Il défait le roi *Auguſte*. Juillet 1702.

Les deux rois parurent en préſence le 13 juillet dans une vaſte plaine auprès de Cliſſau, entre Varſovie & Cracovie. *Auguſte* avait près de vingt-quatre mille hommes ; *Charles XII* n'en avait que douze mille. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la première volée, qui fut tirée par les Saxons, le duc de Holſtein qui commandait la cavalerie ſuédoiſe, jeune prince plein de courage & de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le roi demanda s'il était mort, on lui dit que oui ; il ne répondit rien : quelques larmes tombèrent de ſes yeux : il ſe cacha un moment le viſage avec les mains ; puis tout à coup pouſſant ſon cheval à toute bride, il s'élança au milieu des ennemis, à la tête de ſes gardes.

Le roi de Pologne fit tout ce qu'on devait attendre d'un prince qui combattait pour ſa couronne. Il ramena lui-même trois fois ſes troupes à la charge ; mais il ne combattait qu'avec ſes Saxons ; les Polonais qui formaient ſon aile droite s'enfuirent tous dès le commencement de la bataille, les uns par terreur, les autres par mauvaiſe volonté. L'aſcendant de *Charles XII* prévalut. Il remporta une victoire

complète. Le camp ennemi, les drapeaux, l'artillerie, la caiſſe militaire d'*Auguſte* lui demeurèrent. Il ne s'arrêta pas ſur le champ de bataille, & marcha droit à Cracovie, pourſuivant le roi de Pologne qui fuyait devant lui.

Les bourgeois de Cracovie furent aſſez hardis pour fermer leurs portes au vainqueur. Il les fit rompre; la garniſon n'oſa tirer un ſeul coup, on la chaſſa à coups de fouet & de canne juſque dans le château, où le roi entra avec elle. Un ſeul officier d'artillerie oſant ſe préparer à mettre le feu au canon, *Charles* court à lui & lui arrache la mèche : le commandant ſe jette aux genoux du roi. Trois régimens ſuédois furent logés à diſcrétion chez les citoyens, & la ville taxée à une contribution de cent mille riſdales. Le comte de *Steinbock*, fait gouverneur de la ville, ayant ouï dire qu'on avait caché des tréſors dans les tombeaux des rois de Pologne, qui ſont à Cracovie dans l'égliſe St Nicolas, les fit ouvrir; on n'y trouva que des ornemens d'or & d'argent, qui appartenaient aux égliſes; on en prit une partie, & *Charles XII* envoya même un calice d'or à une égliſe de Suède, ce qui aurait ſoulevé contre lui les Polonais catholiques, ſi quelque choſe avait pu prévaloir contre la terreur de ſes armes.

Il ſortait de Cracovie bien réſolu de pourſuivre le roi *Auguſte* ſans relâche. A quelques milles de la ville, ſon cheval s'abattit, & lui fracaſſa la cuiſſe. Il fallut le reporter à Cracovie, où il demeura au lit ſix ſemaines entre les mains des chirurgiens. Cet accident donna à *Auguſte* le loiſir de reſpirer. Il

On croit *Charles XII* mort.

fit auſſitôt répandre dans la Pologne & dans l'Empire que *Charles XII* était mort de ſa chute. Cette fauſſe nouvelle, crue quelque temps, jeta tous les eſprits dans l'étonnement & dans l'incertitude. Dans ce petit intervalle il aſſemble à Marienbourg, puis à Lublin, tous les ordres du royaume déjà convoqués à Sendomir. La foule y fut grande : peu de palatinats refuſèrent d'y envoyer. Il regagna preſque tous les eſprits par des largeſſes, par des promeſſes, & par cette affabilité néceſſaire aux rois abſolus pour ſe faire aimer, & aux rois électifs pour ſe maintenir. La diète fut bientôt détrompée de la fauſſe nouvelle de la mort du roi de Suède ; mais le mouvement était déjà donné à ce grand corps : il ſe laiſſa emporter à l'impulſion qu'il avait reçue : tous les membres jurèrent de demeurer fidelles à leur ſouverain ; tant les compagnies ſont ſujettes aux variations. Le cardinal primat lui-même, affectant encore d'être attaché au roi *Auguſte*, vint à la diète de Lublin : il y baiſa la main au roi, & ne refuſa point de prêter le ſerment comme les autres. Ce ſerment conſiſtait à jurer que l'on n'avait rien entrepris, & qu'on n'entreprendrait rien contre *Auguſte*. Le roi diſpenſa le cardinal de la première partie du ſerment, & le prélat jura le reſte en rougiſſant. Le réſultat de cette diète fut que la république de Pologne entretiendrait une armée de cinquante mille hommes à ſes dépens pour le ſervice de ſon ſouverain ; qu'on donnerait ſix ſemaines aux Suèdois pour déclarer s'ils voulaient la paix ou la guerre, & pareil terme aux princes de *Sapieha*, les premiers auteurs des troubles

de Lithuanie, pour venir demander pardon au roi de Pologne.

Il veut détrôner le roi *Auguſte.*

Mais durant ces délibérations, *Charles XII* guéri de ſa bleſſure renverſait tout devant lui. Toujours ferme dans le deſſein de forcer les Polonais à détrôner eux-mêmes leur roi, il fit convoquer par les intrigues du cardinal primat une nouvelle aſſemblée à Varſovie, pour l'oppoſer à celle de Lublin. Ses généraux lui repréſentaient que cette affaire pourrait encore avoir des longueurs, & s'évanouir dans les délais ; que pendant ce temps les Moſcovites s'aguerriſſaient tous les jours contre les troupes qu'il avait laiſſées en Livonie & en Ingrie ; que les combats qui ſe donnaient ſouvent dans ces provinces entre les Suédois & les Ruſſes, n'étaient pas toujours à l'avantage des premiers ; & qu'enfin ſa préſence y ferait peut-être bientôt néceſſaire. *Charles*, auſſi inébranlable dans ſes projets que vif dans ſes actions, leur répondit : „ Quand je devrais reſter „ ici cinquante ans, je n'en ſortirai point que je „ n'aie détrôné le roi de Pologne. „

Il laiſſa l'aſſemblée de Varſovie combattre par des diſcours & par des écrits celle de Lublin, & chercher de quoi juſtifier ſes procédés dans les lois du royaume ; lois toujours équivoques, que chaque parti interprète à ſon gré, & que le ſuccès ſeul rend inconteſtables. Pour lui, ayant augmenté ſes troupes victorieuſes de ſix mille hommes de cavalerie, & de huit mille d'infanterie, qu'il reçut de Suède, il marcha contre les reſtes de l'armée ſaxonne, qu'il avait battue à Gliſſau, & qui avait eu le temps de ſe rallier & de ſe groſſir, pendant que

ſa chute de cheval l'avait retenu au lit. Cette armée évitait ſes approches, & ſe retirait vers la Pruſſe au nord-oueſt de Varſovie. La rivière de Bug était entre lui & les ennemis. *Charles* paſſa à la nage à la tête de ſa cavalerie : l'infanterie alla chercher un gué au-deſſus. On arrive aux Saxons, dans un lieu nommé Pultesk. Le général *Stenau* les commandait au nombre d'environ dix mille. Le roi de Suède, dans ſa marche précipitée, n'en avait pas amené davantage, ſûr qu'un moindre nombre lui ſuffiſait. La terreur de ſes armes était ſi grande, que la moitié de l'armée ſaxonne s'enfuit à ſon approche ſans rendre de combat. Le général *Stenau* fit ferme un moment avec deux régimens : le moment d'après il fut lui-même entraîné dans la fuite générale de ſon armée, qui ſe diſperſa avant d'être vaincue. Les Suédois ne firent pas mille priſonniers, & ne tuèrent pas ſix cents hommes, ayant plus de peine à les pourſuivre qu'à les défaire.

Il défait encore les Saxons. Le 1er mai 1703.

Auguſte, à qui il ne reſtait plus que les débris des Saxons battus de tous côtés, ſe retira en hâte dans Thorn, vieille ville de la Pruſſe royale, ſur la Viſtule, laquelle eſt ſous la protection des Polonais. *Charles* ſe diſpoſa auſſitôt à l'aſſiéger. Le roi de Pologne, qui ne s'y crut pas en ſureté, ſe retira, & courut dans tous les endroits de la Pologne, où il pouvait raſſembler encore quelques ſoldats, & où les courſes des Suédois n'avaient point pénétré. Cependant *Charles*, dans tant de marches ſi vives, traverſant des rivières à la nage, & courant avec ſon infanterie montée en croupe derrière ſes cavaliers, n'avait pu amener de canon devant Thorn ;

il lui fallut attendre qu'il lui en vînt de Suède par mer.

En attendant il ſe poſta à quelques milles de la ville : il s'avançait ſouvent trop près des remparts pour la reconnaître. L'habit ſimple qu'il portait toujours lui était, dans ces dangereuſes promenades, d'une utilité à laquelle il n'avait jamais penſé : il l'empêchait d'être remarqué & d'être choiſi par les ennemis, qui euſſent tiré à ſa perſonne. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ſes généraux nommé *Lieven*, qui était vêtu d'un habit (*n*) bleu galonné d'or, il craignit que ce général ne fût trop aperçu ; il lui ordonna de ſe mettre derrière lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui était ſi naturelle, que même il ne feſait pas réflexion qu'il expoſait ſa vie à un danger manifeſte pour ſauver celle de ſon ſujet. *Lieven* connaiſſant trop tard ſa faute d'avoir mis un habit remarquable, qui expoſait auſſi ceux qui étaient auprès de lui, & craignant également pour le roi, en quelque place qu'il fût, héſitait s'il devait obéir : dans le moment que durait cette conteſtation, le roi le prend par le bras, ſe met devant lui & le couvre ; au même inſtant une volée de canon, qui venait en flanc, renverſe le général mort ſur la place même que le roi quittait à peine. La mort de cet homme tué préciſément au lieu de lui, & parce qu'il l'avait voulu ſauver, ne contribua pas peu à l'affermir

(*n*) On avait, dans les premières éditions, donné un habit d'écarlate à cet officier ; mais le chapelain *Norberg* a ſi bien démontré que l'habit était bleu, qu'on a corrigé cette faute.

dans l'opinion où il fut toute ſa vie d'une prédeſtination abſolue, & lui fit croire que ſa deſtinée, qui le conſervait ſi ſingulièrement, le réſervait à l'exécution des plus grandes choſes.

Tout lui réuſſiſſait, & ſes négociations & ſes armes étaient également heureuſes. Il était comme préſent dans toute la Pologne ; car ſon grand maréchal *Renſchild* était au cœur de cet Etat avec un grand corps d'armée. Près de trente mille ſuédois ſous divers généraux, répandus au nord & à l'orient ſur les frontières de la Moſcovie, arrêtaient les efforts de tout l'empire des Ruſſes ; & *Charles* était à l'occident, à l'autre bout de la Pologne, à la tête de l'élite de ſes troupes.

Le roi de Danemarck, lié par le traité de Travendal, que ſon impuiſſance l'empêchait de rompre, demeurait dans le ſilence. Ce monarque plein de prudence n'oſait faire éclater ſon dépit de voir le roi de Suède ſi près de ſes Etats. Plus loin en tirant vers le ſud-oueſt, entre les fleuves de l'Elbe & du Veſer, le duché de Brême, dernier territoire des anciennes conquêtes de la Suède, rempli de fortes garniſons, ouvrait encore à ce conquérant les portes de la Saxe & de l'Empire. Ainſi, depuis l'Océan germanique juſqu'aſſez près de l'embouchure du Boriſthène, ce qui fait la largeur de l'Europe, & juſqu'aux portes de Moſcou, tout était dans la conſternation & dans l'attente d'une révolution entière. Ses vaiſſeaux, maîtres de la mer Baltique, étaient employés à tranſporter dans ſon pays les priſonniers faits en Pologne. La Suède, tranquille au milieu de ces grands mouvemens, goûtait une paix profonde, &

jouiſſait de la gloire de ſon roi ſans en porter le poids, puiſque ſes troupes victorieuſes étaient payées & entretenues aux dépens des vaincus.

Dans ce ſilence général du Nord devant les armes de *Charles XII*, la ville de Dantzick oſa lui déplaire. Quatorze frégates & quarante vaiſſeaux de tranſport amenaient au roi un renfort de ſix mille hommes, avec du canon & des munitions, pour achever le ſiége de Thorn. Il fallait que ce ſecours remontât la Viſtule. A l'embouchure de ce fleuve eſt Dantzick, ville riche & libre, qui jouit en Pologne, avec Thorn & Elbing, des mêmes priviléges que les villes impériales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour à tour par les Danois, la Suède & quelques princes allemands ; & elle ne l'a conſervée que par la jalouſie qu'ont ces puiſſances les unes des autres. Le comte de *Steinbock*, un des généraux ſuédois, aſſembla le magiſtrat de la part du roi, demanda le paſſage pour les troupes, & quelques munitions. Le magiſtrat, par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus forts qu'eux, n'oſa ni le refuſer, ni lui accorder nettement ſes demandes. Le général *Steinbock* ſe fit donner de force plus qu'il n'avait demandé : on exigea même de la ville une contribution de cent mille écus, par laquelle elle paya ſon refus imprudent. Enfin les troupes de renfort, le canon & les munitions étant arrivés devant Thorn, on commença le ſiége le 22 ſeptembre.

Il rançonne les villes.

Robel, gouverneur de la place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de garniſon. Au bout de ce temps, il fut forcé de ſe rendre à diſcrétion.

La garniſon fut faite priſonnière de guerre, & envoyée en Suède. *Robel* fut préſenté déſarmé au roi. Ce prince, qui ne perdait jamais une occaſion d'honorer le mérite dans ſes ennemis, lui donna une épée de ſa main, lui fit un préſent conſidérable en argent, & le renvoya ſur ſa parole. Mais la ville petite & pauvre fut condamnée à payer quarante mille écus, contribution exceſſive pour elle.

Elbing bâtie ſur un bras de la Viſtule, fondée par les chevaliers teutons, & annexée auſſi à la Pologne, ne profita pas de la faute des Dantzickois; elle balança trop à donner paſſage aux troupes ſuédoiſes. Elle en fut plus ſévérement punie que Dantzick. *Charles* y entra le 13 de décembre à la tête de quatre mille hommes, la baïonnette au bout du fuſil. Les habitans épouvantés ſe jetèrent à genoux dans les rues, & lui demandèrent miſéricorde. Il les fit tous déſarmer, logea ſes ſoldats chez les bourgeois; enſuite ayant mandé le magiſtrat, il exigea le jour même une contribution de deux cents ſoixante mille écus; il y avait dans la ville deux cents pièces de canon & quatre cents milliers de poudre qu'il ſaiſit. Une bataille gagnée ne lui eût pas valu de ſi grands avantages. Tous ces ſuccès étaient les avant-coureurs du détrônement du roi *Auguſte*.

A peine le cardinal avait juré à ſon roi de ne rien entreprendre contre lui, qu'il s'était rendu à l'aſſemblée de Varſovie, toujours ſous le prétexte de la paix. Il arriva ne parlant que de concorde & d'obéiſſance, mais accompagné de ſoldats levés dans

ſes

ſes terres. Enfin il leva le maſque, & déclara, au nom de l'aſſemblée, *Auguſte électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne.* On y prononça d'une commune voix que le trône était vacant. La volonté du roi de Suède, & par conſéquent celle de cette diète, était de donner au prince *Jacques Sobiesky* le trône du roi *Jean* ſon père. *Jacques Sobiesky* était alors à Breſlau en Siléſie, attendant avec impatience la couronne qu'avait portée ſon père. Il était un jour à la chaſſe, à quelques lieues de Breſlau, avec le prince *Conſtantin* l'un de ſes frères ; trente cavaliers ſaxons, envoyés ſecrétement par le roi *Auguſte*, ſortent tout à coup d'un bois voiſin, entourent les deux princes & les enlèvent ſans réſiſtance. On avait préparé des chevaux de relais, ſur leſquels ils furent ſur le champ conduits à Leipſick, où on les enferma étroitement. Ce coup dérangea les meſures de *Charles*, du cardinal & de l'aſſemblée de Varſovie.

On déclare *Auguſte* déchu de la couronne. 14 février 1704.

La fortune, qui ſe joue des têtes couronnées, mit preſque dans le même temps le roi *Auguſte* ſur le point d'être pris lui-même. Il était à table, à trois lieues de Cracovie, ſe repoſant ſur une garde avancée, & poſtée à quelque diſtance, lorſque le général *Renſchild* parut ſubitement, après avoir enlevé cette garde. Le roi de Pologne n'eut que le temps de monter à cheval lui onzième. Le général *Renſchild* le pourſuivit pendant quatre jours, prêt à le ſaiſir à tout moment. Le roi fuit juſqu'à Sendomir : le général ſuédois l'y ſuivit encore ; & ce ne fut que par un bonheur ſingulier que ce prince échappa.

Pendant tout ce temps le parti du roi *Auguſte*

traîtait celui du cardinal; & en était traité réciproquement de traître à la patrie. L'armée de la couronne était partagée entre les deux factions. *Auguſte*, forcé enfin d'accepter le ſecours moſcovite, ſe repentit de n'y avoir pas eu recours aſſez tôt. Il courait tantôt en Saxe, où ſes reſſources étaient épuiſées, tantôt il retournait en Pologne, où l'on n'oſait le ſervir. D'un autre côté, le roi de Suède victorieux & tranquille régnait en effet en Pologne.

Le comte *Piper*, qui avait dans l'eſprit autant de politique que ſon maître avait de grandeur dans le ſien, propoſa alors à *Charles XII* de prendre pour lui-même la couronne de Pologne. Il lui repréſentait combien l'exécution en était facile avec une armée victorieuſe, & un parti puiſſant dans le cœur d'un royaume qui lui était déjà ſoumis. Il le tentait par le titre de *défenſeur de la religion évangélique*, nom qui flattait l'ambition de *Charles*. Il était aiſé, diſait-il, de faire en Pologne ce que *Guſtave Vaſa* avait fait en Suède, d'y établir le luthéraniſme, & de rompre les chaînes du peuple, eſclave de la nobleſſe & du clergé. *Charles* fut tenté un moment; mais la gloire était ſon idole. Il lui ſacrifia ſon intérêt, & le plaiſir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au pape. Il dit au comte *Piper* qu'il était plus flatté de donner que de gagner des royaumes : il ajouta en ſouriant : „ Vous étiez fait pour être le miniſtre d'un „ prince italien. „

Le prince *Alexandre Sobiesky* refuſe le trône.

Charles était encore auprès de Thorn, dans cette partie de la Pruſſe royale qui appartient à la Pologne; il portait de là ſa vue ſur ce qui ſe paſſait à Varſovie, & tenait en reſpect les puiſſances voiſines.

Le prince *Alexandre*, frère des deux *Sobiesky* enlevés en Siléſie, vint lui demander vengeance. *Charles* la lui promit d'autant plus qu'il la croyait aiſée, & qu'il ſe vengeait lui-même. Mais impatient de donner un roi à la Pologne, il propoſa au prince *Alexandre* de monter ſur le trône, dont la fortune s'opiniâtrait à écarter ſon frère. Il ne s'attendait pas à un refus. Le prince *Alexandre* lui déclara que rien ne pourrait jamais l'engager à profiter du malheur de ſon aîné. Le roi de Suède, le comte *Piper*, tous ſes amis, & ſurtout le jeune palatin de Poſnanie, *Staniſlas Leczinsky*, le preſſèrent d'accepter la couronne. Il fut inébranlable : les princes voiſins apprirent avec étonnement ce refus inouï, & ne ſavaient lequel ils devaient admirer davantage, ou un roi de Suède, qui à l'âge de vingt-deux ans donnait la couronne de Pologne, ou le prince *Alexandre* qui la refuſait.

Fin du ſecond Livre

LIVRE TROISIEME.

ARGUMENT.

Staniſlas Leczinsky élu roi de Pologne. Mort du cardinal primat. Belle retraite du général Schullembourg. Exploits du czar. Fondation de Pétersbourg. Bataille de Frauenſtad. Charles entre en Saxe. Paix d'Altranſtad. Auguſte abdique la couronne, & la cède à Staniſlas. Le général Patkul, plénipotentiaire du czar, eſt roué & écartelé. Charles reçoit en Saxe des ambaſſadeurs de tous les princes : il va ſeul à Dreſde voir Auguſte avant de partir.

Staniſlas fait roi. LE jeune *Staniſlas Leczinsky* était alors député à l'aſſemblée de Varſovie pour aller rendre compte au roi de Suède de pluſieurs différends ſurvenus dans le temps de l'enlèvement du prince *Jacques*. *Staniſlas* avait une phyſionomie heureuſe, pleine de hardieſſe & de douceur, avec un air de probité & de franchiſe, qui de tous les avantages extérieurs eſt le plus grand, & qui donne plus de poids aux paroles que l'éloquence même. La ſageſſe avec laquelle il parla du roi *Auguſte*, de l'aſſemblée, du cardinal primat, & des intérêts différens qui diviſaient la Pologne, frappa *Charles*. Le roi *Staniſlas* m'a fait l'honneur de me raconter qu'il dit en latin au roi de Suède :

Comment pourrons-nous faire une élection, ſi les deux princes Jacques & Conſtantin Sobiesky ſont captifs ? & que *Charles* lui répondit : *Comment délivrera-t-on la république, ſi on ne fait pas une élection ?* Cette converſation fut l'unique brigue qui mit *Staniſlas* ſur le trône. *Charles* prolongea exprès la conférence, pour mieux ſonder le génie du jeune député. Après l'audience il dit tout haut qu'il n'avait jamais vu d'homme ſi propre à concilier tous les partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractère du palatin *Leczinsky*. Il ſut qu'il était plein de bravoure, endurci à la fatigue ; qu'il couchait toujours ſur une eſpèce de paillaſſe, n'exigeant aucun ſervice de ſes domeſtiques auprès de ſa perſonne ; qu'il était d'une tempérance peu commune dans ce climat, économe, adoré de ſes vaſſaux, & le ſeul ſeigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis, dans un temps où l'on ne connaiſſait de liaiſons que celles de l'intérêt & de la faction. Ce caractère, qui avait en quelques choſes du rapport avec le ſien, le détermina entièrement. Il dit tout haut après la conférence : *Voilà un homme qui ſera toujours mon ami ;* & on s'aperçut bientôt que ces mots ſignifiaient : Voilà un homme qui ſera roi.

Quand le primat de Pologne ſut que *Charles XII* avait nommé le palatin *Leczinsky*, à peu près comme *Alexandre* avait nommé *Abdalonime*, il accourut auprès du roi de Suède, pour tâcher de faire changer cette réſolution ; il voulait faire tomber la couronne à un *Lubomirsky*. „ Mais qu'avez-vous à alléguer contre „ *Staniſlas Leczinsky*, dit le conquérant ? „ Sire, dit le primat, il eſt trop jeune. Le roi repliqua

ſèchement : *Il eſt à peu près de mon âge ;* tourna le dos au prélat, & auſſitôt envoya le comte de *Hoorn* ſignifier à l'aſſemblée de Varſovie qu'il fallait élire un roi dans cinq jours, & qu'il fallait élire *Staniſlas Leczinsky*. Le comte de *Hoorn* arriva le 7 juillet ; il fixa le jour de l'élection au 12, comme il aurait ordonné le décampement d'un bataillon. Le cardinal primat, fruſtré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'aſſemblée, où il remua tout pour faire échouer une élection à laquelle il n'avait point de part. Mais le roi de Suède arriva lui-même *incognito* à Varſovie ; alors il fallut ſe taire. Tout ce que put faire le primat fut de ne point ſe trouver à l'élection ; il ſe réduiſit à une neutralité inutile, ne pouvant s'oppoſer au vainqueur, & ne voulant pas le ſeconder.

1704. Le ſamedi 12 juillet, jour fixé pour l'élection, étant venu, on s'aſſembla à trois heures après midi au Colo, champ deſtiné pour cette cérémonie : l'évêque de Poſnanie vint préſider à l'aſſemblée à la place du cardinal primat. Il arriva ſuivi des gentilshommes du parti. Le comte de *Hoorn* & deux autres officiers-généraux aſſiſtaient publiquement à cette ſolemnité, comme ambaſſadeurs extraordinaires de *Charles* auprès de la république. La ſéance dura juſqu'à neuf heures du ſoir : l'évêque de Poſnanie la finit, en déclarant au nom de la diète *Staniſlas* élu roi de Pologne : tous les bonnets ſautèrent en l'air, & le bruit des acclamations étouffa le cri des oppoſans.

Il ne ſervit de rien au cardinal primat & à ceux qui avaient voulu demeurer neutres, de s'être abſentés de l'élection, il fallut que dès le lendemain ils vinſſent

tous rendre hommage au nouveau roi : la plus grande mortification qu'ils eurent fut d'être obligés de le ſuivre au quartier du roi de Suède. Ce prince rendit au ſouverain qu'il venait de faire tous les honneurs dûs à un roi de Pologne ; & pour donner plus de poids à ſa nouvelle dignité, on lui aſſigna de l'argent & des troupes.

Charles XII partit auſſitôt de Varſovie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avait donné rendez-vous à ſon armée devant Léopold, capitale du grand palatinat de Ruſſie, place importante par elle-même, & plus encore par les richeſſes dont elle était remplie. On croyait qu'elle tiendrait quinze jours, à cauſe des fortifications que le roi *Auguſte* y avait faites. Le conquérant l'inveſtit le 5 ſeptembre, & le lendemain la prit d'aſſaut. Tout ce qui oſa réſiſter fut paſſé au fil de l'épée. Les troupes victorieuſes & maîtreſſes de la ville ne ſe débandèrent point pour courir au pillage, malgré le bruit des tréſors qui étaient dans Léopold. Elles ſe rangèrent en bataille dans la grande place. Là ce qui reſtait de la garniſon vint ſe rendre priſonnier de guerre. Le roi fit publier à ſon de trompe, que tous ceux des habitans qui auraient des effets appartenans au roi *Auguſte* ou à ſes adhérens, les apportaſſent eux-mêmes avant la fin du jour, ſur peine de la vie. Les meſures furent ſi bien priſes que peu oſèrent déſobéir ; on apporta au roi quatre cents caiſſes remplies d'or & d'argent monnayé, de vaiſſelle & de choſes précieuſes.

Ce commencement du règne de *Staniſlas* fut marqué preſque le même jour par un événement

bien différent. Quelques affaires, qui demandaient abſolument ſa préſence, l'avaient obligé de demeurer dans Varſovie. Il avait avec lui ſa mère, ſa femme & ſes deux filles. Le cardinal primat, l'évêque de Poſnanie & quelques grands de Pologne compoſaient ſa nouvelle cour. Elle était gardée par ſix mille polonais de l'armée de la couronne, depuis peu paſſés à ſon ſervice, mais dont la fidélité n'avait point encore été éprouvée. Le général *Hoorn*, gouverneur de la ville, n'avait d'ailleurs avec lui que quinze cents ſuédois. On était à Varſovie dans une tranquillité profonde, & *Staniſlas* comptait en partir dans peu de jours pour aller à la conquête de Léopold. Tout à coup il apprend qu'une armée nombreuſe approche de la ville: c'était le roi *Auguſte*, qui, par un nouvel effort, & par une des plus belles marches que jamais général ait faites, ayant donné le change au roi de Suède, venait avec vingt mille hommes fondre dans Varſovie & enlever ſon rival.

La fille de *Staniſlas*, depuis reine de France, abandonnée dans une auge, au fond d'une écurie.

Varſovie n'était pas fortifiée, & les troupes polonaiſes qui la défendaient, peu ſûres. *Auguſte* avait des intelligences dans la ville; ſi *Staniſlas* demeurait, il était perdu. Il renvoya ſa famille en Poſnanie, ſous la garde des troupes polonaiſes, auxquelles il ſe fiait le plus. Il crut dans ce déſordre avoir perdu ſa ſeconde fille âgée d'un an. Elle fut égarée par ſa nourrice: il la retrouva dans une auge d'écurie où elle avait été abandonnée dans un village voiſin: c'eſt ce que je lui ai entendu conter. Ce fut ce même enfant que la deſtinée, après de plus grandes viciſſitudes, fit depuis reine de France. Pluſieurs gentilshommes prirent des chemins différens; le nouveau

roi partit lui-même pour aller trouver *Charles XII*, apprenant de bonne heure à ſouffrir des diſgraces, & forcé de quitter ſa capitale ſix ſemaines après y avoir été élu ſouverain.

Auguſte entra dans la capitale en ſouverain irrité & victorieux. Les habitans, déjà rançonnés par le roi de Suède, le furent encore davantage par *Auguſte*. Le palais du cardinal & toutes les maiſons des ſeigneurs confédérés, tous leurs biens à la ville & à la campagne furent livrés au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette révolution paſſagère, c'eſt qu'un nonce du pape, qui était venu avec le roi *Auguſte*, demanda au nom de ſon maître qu'on lui livrât l'évêque de Poſnanie, comme juſticiable de la cour de Rome, en qualité d'évêque & de fauteur d'un prince mis ſur le trône par les armes d'un luthérien.

La cour de Rome, qui a toujours ſongé à augmenter ſon pouvoir temporel à la faveur du ſpirituel, avait depuis très-long-temps établi en Pologne une eſpèce de juriſdiction, à la tête de laquelle eſt le nonce du pape. Ses miniſtres n'avaient pas manqué de profiter de toutes les conjonctures favorables, pour étendre leur pouvoir, révéré par la multitude, mais toujours conteſté par les plus ſages. Ils s'étaient attribué le droit de juger toutes les cauſes des eccléſiaſtiques, & avaient ſurtout dans les temps de troubles uſurpé beaucoup d'autres prérogatives, dans leſquelles ils ſe ſont maintenus juſque vers l'année 1728 où l'on a retranché ces abus, qui ne ſont jamais réformés que lorſqu'ils ſont devenus tout-à-fait intolérables.

Le roi *Auguſte*, bien aiſe de punir l'évêque de

Poſnanie avec bienſéance, & de plaire à la cour de Rome, contre laquelle il ſe ſerait élevé en tout autre temps, remit le prélat polonais entre les mains du nonce. L'évêque, après avoir vu piller ſa maiſon, fut porté par des ſoldats chez le miniſtre italien, & envoyé en Saxe, où il mourut. Le comte de *Hoorn* eſſuya dans le château où il était renfermé, le feu continuel des ennemis : enfin la place n'étant pas tenable, il ſe rendit priſonnier de guerre avec ſes quinze cents ſuédois. Ce fut-là le premier avantage qu'eut le roi *Auguſte*, dans le torrent de ſa mauvaiſe fortune, contre les armes victorieuſes de ſon ennemi.

Ce dernier effort était l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses troupes aſſemblées à la hâte étaient des polonais prêts à l'abandonner à la première diſgrace, des recrues de ſaxons, qui n'avaient point encore vu des guerres, des coſaques vagabonds, plus propres à dépouiller des vaincus qu'à vaincre : tous tremblaient au ſeul nom du roi de Suède.

Ce conquérant, accompagné du roi *Staniſlas*, alla chercher ſon ennemi à la tête de l'élite de ſes troupes. L'armée ſaxonne fuyait par-tout devant lui. Les villes lui envoyaient leurs clefs de trente milles à la ronde : il n'y avait point de jour qui ne fût ſignalé par quelque avantage. Les ſuccès devenaient trop familiers à *Charles*. Il diſait que c'était aller à la chaſſe plutôt que faire la guerre, & ſe plaignait de ne point acheter la victoire.

Schullembourg échappe aux Suédois.

Auguſte confia pour quelque temps le commandement de ſon armée au comte de *Schullembourg*, général très-habile, & qui avait beſoin de toute ſon

expérience, à la tête d'une armée découragée. Il ſongea plus à conſerver les troupes de ſon maître qu'à vaincre : il feſait la guerre avec adreſſe, & les deux rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des paſſages avantageux, ſacrifia quelque cavalerie pour donner le temps à ſon infanterie de ſe retirer en ſureté. Il ſauva ſes troupes par des retraites glorieuſes, devant un ennemi avec lequel on ne pouvait guère alors acquérir que cette eſpèce de gloire.

A peine arrivé dans le palatinat de Poſnanie, il apprend que les deux rois, qu'il croyait à cinquante lieues de lui, avaient fait ces cinquante lieues en neuf jours. Il n'avait que huit mille fantaſſins & mille cavaliers ; il fallait ſe ſoutenir contre une armée ſupérieure, contre le nom du roi de Suède, & contre la crainte naturelle que tant de défaites inſpiraient aux Saxons. Il avait toujours prétendu, malgré l'avis des généraux allemands, que l'infanterie pouvait réſiſter en pleine campagne, même ſans chevaux de friſe, à la cavalerie : il en oſa faire ce jour-là l'expérience contre cette cavalerie victorieuſe, commandée par deux rois, & par l'élite des généraux ſuédois. Il ſe poſta ſi avantageuſement qu'il ne put être entouré. Son premier rang mit le genou en terre ; il était armé de piques & de fuſils : les ſoldats extrêmement ſerrés préſentaient aux chevaux des ennemis une eſpèce de rempart hériſſé de piques & de baïonnettes : le ſecond rang, un peu courbé ſur les épaules du premier, tirait par-deſſus ; & le troiſième debout feſait feu en même temps derrière les deux autres. Les Suédois fondirent avec leur

impétuosité ordinaire sur les Saxons, qui les attendirent sans s'ébranler : les coups de fusil, de pique & de baïonnette effarouchèrent les chevaux, qui se cabraient au lieu d'avancer. Par ce moyen les Suédois n'attaquèrent qu'en désordre, & les Saxons se défendirent en gardant leurs rangs.

Il en fit un bataillon quarré long ; & quoique chargé de cinq blessures, il se retira en bon ordre en cette forme, au milieu de la nuit, dans la petite ville de Gurau, à trois lieues du champ de bataille. A peine commençait-il de respirer dans cet endroit que les deux rois paraissent tout à coup derrière lui.

Au-delà de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, était un bois épais, au travers duquel le général saxon sauva son infanterie fatiguée. Les Suédois, sans se rebuter, le poursuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traversé le bois que cinq heures avant la cavalerie suédoise. Au sortir de ce bois, coule la rivière de Parts au pied d'un village nommé Rutsen. *Schullembourg* avait envoyé en diligence rassembler des bateaux ; il fait passer la rivière à sa troupe, qui était déjà diminuée de moitié. *Charles* arrive dans le temps que *Schullembourg* était à l'autre bord. Jamais vainqueur n'avait poursuivi si vivement son ennemi. La réputation de *Schullembourg* dépendait d'échapper au roi de Suède : le roi, de son côté, croyait sa gloire intéressée à prendre *Schullembourg* & le reste de son armée : il ne perd point de temps ; il fait passer sa cavalerie à un gué. Les Saxons se trouvaient enfermés entre cette rivière de Parts & le

grand fleuve de l'Oder, qui prend ſa ſource dans la Siléſie, & qui eſt déjà profond & rapide en cet endroit.

La perte de *Schullembourg* paraiſſait inévitable ; cependant, après avoir ſacrifié peu de ſoldats, il paſſa l'Oder pendant la nuit. Il ſauva ainſi ſon armée ; & *Charles* ne put s'empêcher de dire : „ Aujourd'hui „ *Schullembourg* nous a vaincus. „

C'eſt ce même *Schullembourg* qui fut depuis général des Vénitiens, & à qui la république a érigé une ſtatue dans Corfou, pour avoir défendu contre les Turcs ce rempart de l'Italie. Il n'y a que les républiques qui rendent de tels honneurs ; les rois ne donnent que des récompenſes.

Mais ce qui feſait la gloire de *Schullembourg* n'était guère utile au roi *Auguſte*. Ce prince abandonna encore une fois la Pologne à ſes ennemis ; il ſe retira en Saxe, & fit réparer avec précipitation les fortifications de Dreſde, craignant déjà, non ſans raiſon, pour la capitale de ſes Etats héréditaires.

Charles XII voyait la Pologne ſoumiſe ; ſes généraux, à ſon exemple, venaient de battre en Courlande pluſieurs petits corps moſcovites, qui, depuis la grande bataille de Nerva, ne ſe montraient plus que par pelotons, & qui, dans ces quartiers, ne feſaient la guerre que comme des tartares vagabonds, qui pillent, qui fuient & qui reparaiſſent pour fuir encore.

Par-tout où ſe trouvaient les Suédois, ils ſe croyaient ſûrs de la victoire, quand ils étaient vingt contre cent. Dans de ſi heureuſes conjonctures,

Staniſlas prépara ſon couronnement. La fortune, qui l'avait fait élire à Varſovie, & qui l'en avait chaſſé, l'y rappela encore, aux acclamations d'une foule de nobleſſe, que le ſort des armes lui attachait. Une diète y fut convoquée ; tous les obſtacles y furent applanis ; il n'y eut que la cour de Rome ſeule qui le traverſa.

Il était naturel qu'elle ſe déclarât pour le roi *Auguſte*, qui de proteſtant s'était fait catholique pour monter ſur le trône, contre *Staniſlas* placé ſur le même trône par un grand ennemi de la religion catholique. *Clément XI*, alors pape, envoya des brefs à tous les prélats de Pologne, & ſurtout au cardinal primat, par leſquels il les menaçait de l'excommunication, s'ils oſaient aſſiſter au ſacre de *Staniſlas*, & attenter en rien contre les droits du roi *Auguſte*.

Si ces brefs parvenaient aux évêques qui étaient à Varſovie, il était à craindre que quelques-uns n'obéiſſent par faibleſſe, & que la plupart ne s'en prévaluſſent pour ſe rendre plus difficiles, à meſure qu'ils ſeraient plus néceſſaires. On avait donc pris toutes les précautions pour empêcher que les lettres du pape ne fuſſent reçues dans Varſovie. Un franciſcain reçut ſecrétement les brefs pour les délivrer en main propre aux prélats. Il en donna d'abord un au ſuffragant de Chelm : ce prélat, très-attaché à *Staniſlas*, le porta au roi tout cacheté. Le roi fit venir le religieux, & lui demanda comment il avait oſé ſe charger d'une telle pièce ? Le franciſcain répondit que c'était par l'ordre de ſon général. *Staniſlas* lui ordonna d'écouter déſormais les ordres de ſon roi préférablement à ceux du général des

franciſcains, & le fit ſortir dans le moment de la ville.

Le même jour on publia un placard du roi de Suède, par lequel il était défendu à tous eccléſiaſtiques ſéculiers & réguliers dans Varſovie, ſous des peines très-grièves, de ſe mêler des affaires d'Etat. Pour plus de ſureté, il fit mettre des gardes aux portes de tous les prélats, & défendit qu'aucun étranger entrât dans la ville. Il prenait ſur lui ces petites ſévérités, afin que *Staniſlas* ne fût point brouillé avec le clergé à ſon avénement. Il diſait qu'il ſe délaſſait de ſes fatigues militaires, en arrêtant les intrigues de la cour romaine, & qu'on ſe battait contr'elle avec du papier, au lieu qu'il fallait attaquer les autres ſouverains avec des armes véritables.

Le cardinal primat était ſollicité par *Charles* & par *Staniſlas* de venir faire la cérémonie du couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzick pour ſacrer un roi qu'il n'avait point voulu élire; mais comme ſa politique était de ne jamais rien faire ſans prétexte, il voulut préparer une excuſe légitime à ſon refus. Il fit afficher pendant la nuit le bref du pape à la porte de ſa propre maiſon. Le magiſtrat de Dantzick indigné fit chercher les coupables qu'on ne trouva point. Le primat feignait d'être irrité, & était fort content: il avait une raiſon pour ne point ſacrer le nouveau roi; & il ſe ménageait en même temps avec *Charles XII*, *Auguſte*, *Staniſlas* & le pape. Il mourut peu de jours après, laiſſant ſon pays dans une confuſion affreuſe, & n'ayant réuſſi, par toutes ſes intrigues, qu'à ſe brouiller à la fois avec les trois rois *Charles*, *Auguſte* & *Staniſlas*, avec ſa

république & avec le pape, qui lui avait ordonné de venir à Rome rendre compte de ſa conduite ; mais comme les politiques mêmes ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens, il écrivit au roi *Auguſte*, en mourant, pour lui demander pardon.

4 octobre 1705. Le ſacre ſe fit tranquillement & avec pompe dans la ville de Varſovie, malgré l'uſage où l'on eſt en Pologne de couronner les rois à Cracovie. *Staniſlas Leczinsky* & ſa femme *Charlotta Opalinska* furent ſacrés roi & reine de Pologne par les mains de l'archevêque de Léopold, aſſiſté de beaucoup d'autres prélats. *Charles XII* vit cette cérémonie *incognito* : unique fruit qu'il retirait de ſes conquêtes.

Tandis qu'il donnait un roi à la Pologne ſoumiſe, que le Danemarck n'oſait le troubler, que le roi de Pruſſe recherchait ſon amitié, & que le roi *Auguſte* ſe retirait dans ſes Etats héréditaires, le czar devenait de jour en jour redoutable. Il avait faiblement ſecouru *Auguſte* en Pologne, mais il avait fait de puiſſantes diverſions en Ingrie.

Le czar s'aguerrit ; il reprend Nerva. Pour lui, non-ſeulement il commençait à être grand-homme de guerre, mais même à montrer l'art à ſes Moſcovites : la diſcipline s'établiſſait dans ſes troupes ; il avait de bons ingénieurs, une artillerie bien ſervie, beaucoup de bons officiers ; il ſavait le grand art de faire ſubſiſter des armées. Quelques-uns de ſes généraux avaient appris & à bien combattre, &, ſelon le beſoin, à ne combattre pas ; bien plus, il avait formé une marine capable de faire tête aux Suédois dans la mer Baltique.

Fort

Fort de tous ces avantages dûs à ſon ſeul génie, & de l'abſence du roi de Suède, il prit Nerva d'aſſaut après un ſiége régulier, & après avoir empêché qu'elle ne fût ſecourue par mer & par terre. Les ſoldats maîtres de la ville coururent au pillage; ils s'abandonnèrent aux barbaries les plus énormes. Le czar courait de tous côtés pour arrêter le déſordre & le maſſacre; il arracha lui-même des femmes des mains des ſoldats, qui les allaient égorger après les avoir violées. Il fut même obligé de tuer de ſa main quelques moſcovites qui n'écoutaient point ſes ordres. On montre encore à Nerva, dans l'hôtel-de-ville, la table ſur laquelle il poſa ſon épée en entrant; & on s'y reſſouvient des paroles qu'il adreſſa aux citoyens qui s'y raſſem- » blèrent : Ce n'eſt point du ſang des habitans que » cette épée eſt teinte, mais de celui des Moſcovites, » que j'ai répandu pour ſauver vos vies. » 21 août 1704. Grand mot du czar.

Si le czar avait toujours eu cette humanité, c'était le premier des hommes. Il aſpirait à plus qu'à détruire des villes; il en fondait une alors peu loin de Nerva même, au milieu de ſes nouvelles conquêtes; c'était la ville de Pétersbourg, dont il fit depuis ſa réſidence & le centre du commerce. Elle eſt ſituée entre la Finlande & l'Ingrie, dans une île marécageuſe, autour de laquelle la Néva ſe diviſe en pluſieurs bras avant de tomber dans le golfe de Finlande : lui-même traça le plan de la ville, de la fortereſſe, du port, des quais qui l'embelliſſent, & des forts qui en défendent l'entrée. Cette île inculte & déſerte, qui n'était qu'un amas de boue pendant le court été de

ces climats, & dans l'hiver qu'un étang glacé, où l'on ne pouvait aborder par terre qu'à travers des forêts ſans route & des marais profonds, & qui n'avait été juſqu'alors que le repaire des loups & des ours, fut remplie en 1703 de plus de trois cents mille hommes que le czar avait raſſemblés de ſes Etats. Les payſans du royaume d'Aſtracan, & ceux qui habitent les frontières de la Chine, furent tranſportés à Pétersbourg. Il fallut percer des forêts, faire des chemins, ſécher des marais, élever des digues, avant de jeter les fondemens de la ville. La nature fut forcée par-tout. Le czar s'obſtina à peupler un pays qui ſemblait n'être pas deſtiné pour des hommes : ni les inondations qui ruinèrent ſes ouvrages, ni la ſtérilité du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même, qui fit périr deux cents mille hommes dans ces commencemens, ne lui firent point changer de réſolution. La ville fut fondée parmi les obſtacles que la nature, le génie des peuples & une guerre malheureuſe y apportaient. Pétersbourg était déjà une ville en 1705, & ſon port était rempli de vaiſſeaux. L'empereur y attirait les étrangers par des bienfaits, diſtribuant des terres aux uns, donnant des maiſons aux autres, & encourageant tous les arts qui venaient adoucir ce climat ſauvage. Surtout il avait rendu Pétersbourg inacceſſible aux efforts des ennemis. Les généraux ſuédois, qui battaient ſouvent ſes troupes par-tout ailleurs, n'avaient pu endommager cette colonie naiſſante. Elle était tranquille au milieu de la guerre qui l'environnait.

Le czar, en ſe créant ainſi de nouveaux Etats,

tendait toujours la main au roi *Auguſte* qui perdait les ſiens ; il lui perſuada par le général *Patkul*, paſſé depuis peu au ſervice de Moſcovie, & alors ambaſſadeur du czar en Saxe, de venir à Grodno conférer encore une fois avec lui ſur l'état malheureux de ſes affaires. Le roi *Auguſte* y vint avec quelques troupes, accompagné du général *Schullembourg*, que ſon paſſage de l'Oder avait rendu illuſtre dans le Nord, & en qui il mettait ſa dernière eſpérance. Le czar y arriva, feſant marcher après lui une armée de ſoixante & dix mille hommes. Les deux monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le roi *Auguſte* détrôné ne craignait plus d'irriter les Polonais en abandonnant leur pays aux troupes moſcovites. Il fut réſolu que l'armée du czar ſe diviſerait en pluſieurs corps pour arrêter le roi de Suède à chaque pas. Ce fut dans le temps de cette entrevue que le roi *Auguſte* renouvela l'ordre de l'aigle blanc, faible reſſource alors pour lui attacher quelques ſeigneurs polonais, plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur, qui devient ridicule quand on le tient d'un prince qui n'eſt roi que de nom. La conférence des deux rois finit d'une manière extraordinaire. Le czar partit ſoudainement, & laiſſa ſes troupes à ſon allié, pour courir éteindre lui-même une rebellion dont il était menacé à Aſtracan. A peine était-il parti que le roi *Auguſte* ordonna que *Patkul* fût arrêté à Dreſde. Toute l'Europe fut ſurpriſe qu'il oſât, contre le droit des gens, & en apparence contre ſes intérêts, mettre en priſon l'ambaſſadeur du ſeul prince qui le protégeait.

Voici le nœud ſecret de cet événement, ſelon

ce que le maréchal de Saxe, fils du roi *Auguſte*, m'a fait l'honneur de me dire. *Patkul* proſcrit en Suède, pour avoir ſoutenu les priviléges de la Livonie ſa patrie, avait été général du roi *Auguſte*; mais ſon eſprit vif & altier s'acommodant mal des hauteurs du général *Flemming*, favori du roi, plus impérieux & plus vif que lui, il avait paſſé au ſervice du czar, dont il était alors général & ambaſſadeur auprès d'*Auguſte*. C'était un eſprit pénétrant; il avait démêlé que les vues de *Flemming* & du chancelier de Saxe étaient de propoſer la paix au roi de Suède à quelque prix que ce fût. Il forma auſſitôt le deſſein de les prévenir, de ménager un accommodement entre le czar & la Suède. Le chancelier éventa ſon projet, & obtint qu'on ſe ſaisît de ſa perſonne. Le roi *Auguſte* dit au czar que *Patkul* était un perfide qui les trahiſſait tous deux. Il n'était pourtant coupable que d'avoir trop bien ſervi ſon nouveau maître; mais un ſervice rendu mal à propos eſt ſouvent puni comme une trahiſon.

Cependant d'un côté les ſoixante mille ruſſes, diviſés en pluſieurs petits corps, brûlaient & ravageaient les terres des partiſans de *Staniſlas*: de l'autre, *Schullembourg* s'avançait avec ſes nouvelles troupes. La fortune des Suédois diſſipa ces deux armées en moins de deux mois. *Charles XII* & *Staniſlas* attaquèrent les corps ſéparés des Moſcovites l'un après l'autre, mais ſi vivement qu'un général moſcovite était battu avant qu'il fût la défaite de ſon compagnon.

Nul obſtacle n'arrêtait le vainqueur: s'il ſe

trouvait une rivière entre les ennemis & lui, *Charles XII* & ſes ſuédois la paſſaient à la nage. Un parti ſuédois prit le bagage d'*Auguſte*, où il y avait deux cents mille écus d'argent monnayé. *Staniſlas* ſaiſit huit cents mille ducats appartenans au prince *Menzikoff*, général moſcovite. *Charles* à la tête de ſa cavalerie fit trente lieues en vingt-quatre heures, chaque cavalier menant un cheval en main pour le monter quand le ſien ſerait rendu. Les Moſcovites, épouvantés & réduits à un petit nombre, fuyaient en déſordre au-delà du Boriſthène.

Les Saxons ſont encore défaits. 1706.

Tandis que *Charles* chaſſait devant lui les Moſcovites juſqu'au fond de la Lithuanie, *Schullembourg* repaſſa enfin l'Oder, & vint à la tête de vingt mille hommes préſenter la bataille au grand-maréchal *Renſchild*, qui paſſait pour le meilleur général de *Charles XII*, & que l'on appelait le *Parménion de l'Alexandre du Nord*. Ces deux illuſtres généraux, qui ſemblaient participer à la deſtinée de leurs maîtres, ſe rencontrèrent aſſez près de Punits, dans un lieu nommé Frauenſtad, territoire déjà fatal aux troupes d'*Auguſte*. *Renſchild* n'avait que treize bataillons & vingt-deux eſcadrons, qui feſaient en tout près de dix mille hommes. *Schullembourg* en avait une fois autant. Il eſt à remarquer qu'il y avait dans ſon armée un corps de ſix à ſept mille moſcovites, que l'on avait longtemps diſciplinés, & ſur leſquels on comptait comme ſur des ſoldats aguerris. Cette bataille de Frauenſtad ſe donna le 12 février 1706; mais ce même général *Schullembourg*, qui, avec quatre mille hommes, avait en quelque façon troublé la fortune du roi de Suède, ſuccomba ſous celle du général *Renſchild*. Le combat

ne dura pas un quart d'heure ; les Saxons ne réſiſtèrent pas un moment ; les Moſcovites jetèrent leurs armes dès qu'ils virent les Suédois : l'épouvante fut ſi ſubite, & le déſordre ſi grand, que les vainqueurs trouvèrent ſur le champ de bataille ſept mille fuſils tout chargés qu'on avait jetés à terre ſans tirer. Jamais déroute ne fut plus prompte, plus complète & plus honteuſe ; & cependant jamais général n'avait fait une ſi belle diſpoſition que *Schullembourg*, de l'aveu de tous les officiers ſaxons & ſuédois, qui virent en cette journée combien la prudence humaine eſt peu maîtreſſe des événemens.

Parmi les priſonniers il ſe trouva un régiment entier de français. Ces infortunés avaient été pris par les troupes de Saxe l'an 1704 à cette fameuſe bataille de Hochſtet ſi funeſte à la grandeur de *Louis XIV.* Ils avaient paſſé depuis au ſervice du roi *Auguſte*, qui en avait fait un régiment de dragons, & en avait donné le commandement à un français de la maiſon de *Joyeuſe*. Le colonel fut tué à la première ou plutôt à la ſeule charge des Suédois ; le régiment tout entier fut fait priſonnier de guerre. Dès le jour même ces français demandèrent à ſervir *Charles XII*, & ils furent reçus à ſon ſervice, par une deſtinée ſingulière, qui les réſervait à changer encore de vainqueur & de maître.

A l'égard des Moſcovites, ils demandèrent la vie à genoux ; mais on les maſſacra inhumainement plus de ſix heures après le combat, pour punir ſur eux les violences de leurs compatriotes, & pour ſe débarraſſer de ces priſonniers dont on n'eût ſu que faire.

Auguſte ſe vit alors ſans reſſources : il ne lui reſtait

plus que Cracovie, où il s'était enfermé avec deux régimens de moſcovites, deux de ſaxons, & quelques troupes de l'armée de la couronne, par leſquelles même il craignait d'être livré au vainqueur; mais ſon malheur fut au comble, quand il fut que *Charles XII* était enfin entré en Saxe le premier ſeptembre 1706.

Charles entre dans l'Empire. 1706.

Il avait traverſé la Siléſie ſans daigner ſeulement en faire avertir la cour de Vienne. L'Allemagne était conſternée; la diète de Ratisbonne, qui repréſente l'Empire, mais dont les réſolutions ſont ſouvent auſſi infructueuſes que ſolennelles, déclara le roi de Suède ennemi de l'Empire, s'il paſſait au-delà de l'Oder avec ſon armée; cela même le détermina à venir plutôt en Allemagne.

A ſon approche les villages furent déſerts; les habitans fuyaient de tous côtés. *Charles* en uſa alors comme à Copenhague; il fit afficher par-tout qu'il n'était venu que pour donner la paix; que tous ceux qui reviendraient chez eux, & qui payeraient les contributions qu'il ordonnerait, ſeraient traités comme ſes propres ſujets, & les autres pourſuivis ſans quartier. Cette déclaration d'un prince qu'on ſavait n'avoir jamais manqué à ſa parole, fit revenir en foule tous ceux que la peur avait écartés. Il choiſit ſon camp à Altranſtad, près de la campagne de Lutſen, champ de bataille fameux par la victoire & par la mort de *Guſtave-Adolphe*. Il alla voir la place où ce grand-homme avait été tué. Quand on l'eut conduit ſur le lieu: „ J'ai tâché, dit-il, de vivre comme lui; DIEU „ m'accordera peut-être un jour une mort auſſi „ glorieuſe. „

Il eſt le maître en Saxe.

De ce camp il ordonna aux états de Saxe de s'aſſembler, & de lui envoyer ſans délai les regiſtres des finances de l'électorat. Dès qu'il les eut en ſon pouvoir, & qu'il fut informé au juſte de ce que la Saxe pouvait fournir, il la taxa à ſix cents vingt-cinq mille riſdales par mois. Outre cette contribution, les Saxons furent obligés de fournir à chaque ſoldat ſuédois deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de bière, & quatre ſous par jour, avec du fourrage pour la cavalerie. Les contributions ainſi réglées, le roi établit une nouvelle police pour garantir les Saxons des inſultes de ſes ſoldats : il ordonna, dans toutes les villes où il mit garniſon, que chaque hôte chez qui les ſoldats logeraient, donnerait des certificats tous les mois de leur conduite, faute de quoi le ſoldat n'aurait point ſa paye. De plus, des inſpecteurs allaient tous les quinze jours de maiſon en maiſon, s'informer ſi les Suédois n'avaient point commis de dégat. Ils avaient ſoin de dédommager les hôtes, & de punir les coupables.

On ſait ſous quelle diſcipline ſévère vivaient les troupes de *Charles XII*; qu'elles ne pillaient pas les villes priſes d'aſſaut, avant d'en avoir reçu la permiſſion; qu'elles allaient même au pillage avec ordre, & le quittaient au premier ſignal. Les Suédois ſe vantent encore aujourd'hui de la diſcipline qu'ils obſervèrent en Saxe; & cependant les Saxons ſe plaignent des dégats affreux qu'ils y commirent; contradictions qu'il ſerait impoſſible de concilier, ſi l'on ne ſavait combien les hommes voient différemment les mêmes objets. Il était bien difficile

que les vainqueurs n'abuſaſſent quelquefois de leurs droits, & que les vaincus ne priſſent les plus légères léſions pour des brigandages barbares. Un jour le roi ſe promenant à cheval près de Leipſick, un payſan ſaxon vint ſe jeter à ſes pieds, pour lui demander juſtice d'un grenadier qui venait de lui enlever ce qui était deſtiné pour le dîner de ſa famille. Le roi fit venir le ſoldat : Eſt-il vrai, dit-il d'un viſage ſévère, que vous avez volé cet homme ? *Sire*, dit le ſoldat, *je ne lui ai pas fait tant de mal que votre majeſté en a fait à ſon maître; vous lui avez ôté un royaume, & je n'ai pris à ce manan qu'un dindon.* Le roi donna dix ducats de ſa main au payſan, & pardonna au ſoldat, en faveur de la hardieſſe du bon mot, en lui diſant : *Souviens-toi, mon ami, que ſi j'ai ôté un royaume au roi Auguſte, je n'en ai rien pris pour moi.*

La grande foire de Leipſick ſe tint comme à l'ordinaire : les marchands y vinrent avec une ſureté entière : on ne vit pas un ſoldat ſuédois dans la foire ; on eût dit que l'armée du roi de Suède n'était en Saxe que pour veiller à la conſervation du pays. Il commandait dans tout l'électorat avec un pouvoir auſſi abſolu & une tranquillité auſſi profonde que dans Stockholm.

Le roi *Auguſte*, errant dans la Pologne, privé à la fois de ſon royaume & de ſon électorat, écrivit enfin une lettre de ſa main à *Charles XII* pour lui demander la paix. Il chargea en ſecret le baron d'*Imhof* d'aller porter la lettre, conjointement avec M. *Fingſten* référendaire du conſeil privé ; il leur donna à tous deux ſes pleins-pouvoirs, & ſon blanc-ſigné. *Allez*, leur dit-il en propres mots, *tâchez*

de m'obtenir des conditions raiſonnables & chrétiennes. Il était réduit à la néceſſité de cacher ſes démarches pour la paix, & de ne recourir à la médiation d'aucun prince ; car étant alors en Pologne à la merci des Moſcovites, il craignait avec raiſon que le dangereux allié qu'il abandonnait ne ſe vengeât ſur lui de ſa ſoumiſſion au vainqueur. Ses deux plénipotentiaires arrivèrent de nuit au camp de *Charles XII;* ils eurent une audience ſecrète. Le roi lut la lettre. »Meſſieurs, dit-il aux plénipotentiaires, » vous aurez dans un moment ma réponſe. » Il ſe retira auſſitôt dans ſon cabinet, & fit écrire ce qui ſuit :

Je conſens de donner la paix aux conditions ſuivantes, auxquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.

1. *Que le roi Auguſte renonce pour jamais à la couronne de Pologne, qu'il reconnaiſſe Staniſlas pour légitime roi, & qu'il promette de ne jamais ſonger à remonter ſur le trône, même après la mort de Staniſlas.*

2. *Qu'il renonce à tous autres traités, & particulièrement à ceux qu'il a faits avec la Moſcovie.*

3. *Qu'il renvoie avec honneur en mon camp les princes Sobiesky, & tous les priſonniers qu'il a pu faire.*

4. *Qu'il me livre tous les déſerteurs qui ont paſſé à ſon ſervice, & nommément Jean Patkul, & qu'il ceſſe toute procédure contre ceux qui de ſon ſervice ont paſſé dans le mien.*

Il donna ce papier au comte *Piper*, le chargeant de négocier le reſte avec les plénipotentiaires du roi

Auguſte. Ils furent épouvantés de la dureté de ces propoſitions. Ils mirent en uſage le peu d'art qu'on peut employer quand on eſt ſans pouvoir, pour tâcher de fléchir la rigueur du roi de Suède. Ils eurent pluſieurs conférences avec le comte *Piper*. Ce miniſtre ne répondit autre choſe à toutes leurs inſinuations ſinon : » Telle eſt la volonté du roi » mon maître ; il ne change jamais ſes réſolutions. »

Tandis que cette paix ſe négociait ſourdement en Saxe, la fortune ſembla mettre le roi *Auguſte* en état d'en obtenir une plus honorable, & de traiter avec ſon vainqueur ſur un pied plus égal.

Le prince *Menzikoff*, généraliſſime des armées moſcovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne, dans le temps que non-ſeulement il ne ſouhaitait plus ſes ſecours, mais que même il les craignait : il avait avec lui quelques troupes polonaiſes & ſaxonnes, qui feſaient en tout ſix mille hommes. Environné avec ce petit corps de l'armée du prince *Menzikoff*, il avait tout à redouter en cas qu'on découvrît ſa négociation. Il ſe voyait en même temps détrôné par ſon ennemi, & en danger d'être arrêté priſonnier par ſon allié. Dans cette circonſtance délicate, l'armée ſe trouva en préſence d'un des généraux ſuédois nommé *Meyerfeld*, qui était à la tête de dix mille hommes à Calish, près du palatinat de Poſnanie. Le prince *Menzikoff* preſſa le roi *Auguſte* de donner bataille. Le roi très-embarraſſé différa ſous divers prétextes ; car quoique les ennemis fuſſent trois fois moins forts que lui, il y avait quatre mille ſuédois dans l'armée de *Meyerfeld* ; & c'en était aſſez pour rendre l'événement douteux.

Donner bataille aux Suédois pendant les négociations & la perdre, c'était creuſer l'abyme où il était ; il prit le parti d'envoyer un homme de confiance au général ennemi, pour lui donner part du ſecret de la paix, & l'avertir de ſe retirer ; mais cet avis eut un effet tout contraire à ce qu'il en attendait. Le général *Meyerfeld* crut qu'on lui tendait un piége pour l'intimider ; & ſur cela ſeul il ſe réſolut à riſquer le combat.

Les Ruſſes vainquirent ce jour-là les Suédois en bataille rangée pour la première fois. Cette victoire, que le roi *Auguſte* remporta preſque malgré lui, fut complète : il entra triomphant, au milieu de ſa mauvaiſe fortune, dans Varſovie, autrefois ſa capitale, ville alors démantelée & ruinée, prête à recevoir le vainqueur, quel qu'il fût, & à reconnaître le plus fort pour ſon roi. Il fut tenté de ſaiſir ce moment de proſpérité, & d'aller attaquer en Saxe le roi de Suède avec l'armée moſcovite. Mais ayant réfléchi que *Charles XII* était à la tête d'une armée ſuédoiſe juſqu'alors invincible ; que les Ruſſes l'abandonneraient au premier bruit de ſon traité commencé ; que la Saxe, ſon pays héréditaire, déjà épuiſée d'argent & d'hommes, ſerait ravagée également par les Suédois & par les Moſcovites ; que l'Empire, occupé de la guerre contre la France, ne pouvait le ſecourir ; qu'il demeurerait ſans Etats, ſans argent, ſans amis ; il conçut qu'il fallait fléchir ſous la loi qu'impoſait le roi de Suède. Cette loi ne devint que plus dure, quand *Charles* eut appris que le roi *Auguſte* avait attaqué ſes troupes pendant la négociation. Sa colère & le plaiſir d'humilier

davantage un ennemi qui venait de le vaincre, le rendirent plus inflexible ſur tous les articles du traité. Ainſi la victoire du roi *Auguſte* ne ſervit qu'à rendre ſa ſituation plus malheureuſe ; ce qui peut-être n'était jamais arrivé qu'à lui.

Il venait de faire chanter le *Te Deum* dans Varſovie, lorſque *Fingſten*, l'un de ſes plénipotentiaires, arriva de Saxe avec ce traité de paix qui lui ôtait la couronne. *Auguſte* héſita, mais il ſigna & partit pour la Saxe, dans la vaine eſpérance que ſa préſence pourrait fléchir le roi de Suède, & que ſon ennemi ſe ſouviendrait peut-être des anciennes alliances de leurs maiſons & du ſang qui les uniſſait.

Il force le roi *Auguſte* de ſigner ſon contrat d'abdication.

Ces deux princes ſe virent pour la première fois dans un lieu nommé Gutersdorf, au quartier du comte *Piper*, ſans aucune cérémonie. *Charles XII* était en groſſes bottes, ayant pour cravate un taffetas noir qui lui ſerrait le cou : ſon habit était, comme à l'ordinaire, d'un gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré. Il portait au côté une longue épée qui lui avait ſervi à la bataille de Nerva, & ſur le pommeau de laquelle il s'appuyait ſouvent. La converſation ne roula que ſur ces groſſes bottes. *Charles XII* dit au roi *Auguſte* qu'il ne les avait quittées depuis ſix ans que pour ſe coucher. Ces bagatelles furent le ſeul entretien de deux rois, dont l'un ôtait une couronne à l'autre. *Auguſte* ſurtout parlait avec un air de complaiſance & de ſatisfaction, que les princes & les hommes accoutumés aux grandes affaires, ſavent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux rois dinèrent deux fois enſemble. *Charles XII* affecta

toujours de donner la droite au roi *Auguſte* ; mais loin de rien relâcher de ſes demandes, il en fit encore de plus dures. C'était déjà beaucoup qu'un ſouverain fût forcé à livrer un général d'armée, un miniſtre public : c'était un grand abaiſſement d'être obligé d'envoyer à ſon ſucceſſeur *Staniſlas* les pierreries & les archives de la couronne ; mais ce fut le comble à cet abaiſſement, d'être réduit enfin à féliciter de ſon avénement au trône celui qui allait s'y aſſeoir à ſa place. *Charles* exigea une lettre d'*Auguſte* à *Staniſlas* : le roi détrôné ſe le fit dire plus d'une fois ; mais *Charles* voulait cette lettre, & il fallait l'écrire. La voici telle que je l'ai vue depuis peu copiée fidellement ſur l'original que le roi *Staniſlas* garde encore.

MONSIEUR ET FRERE,

NOUS avions jugé qu'il n'était pas néceſſaire d'entrer dans un commerce particulier de lettres avec votre majeſté ; cependant pour faire plaiſir à ſa majeſté ſuédoiſe, & afin qu'on ne nous impute pas que nous feſons difficulté de ſatisfaire à ſon déſir, nous vous félicitons par celle-ci de votre avénement à la couronne, & vous ſouhaitons que vous trouviez dans votre patrie des ſujets plus fidelles que ceux que nous y avons laiſſés. Tout le monde nous fera la juſtice de croire que nous n'avons été payés que d'ingratitude pour tous nos bienfaits, & que la plupart de nos ſujets ne ſe ſont appliqués qu'à avancer notre ruine. Nous ſouhaitons que vous ne ſoyez pas expoſé à de pareils malheurs, vous remettant à la protection de DIEU.

A Dreſde, le 8 avril 1707.

Votre frère & voiſin, AUGUSTE, *roi.*

Il fallut qu'*Auguſte* ordonnât lui-même à tous ſes officiers de magiſtrature de ne plus le qualifier de roi de Pologne, & qu'il fît effacer des prières publiques ce titre auquel il renonçait. Il eut moins de peine à élargir les *Sobieski* : ces princes, au ſortir de leur priſon, refuſèrent de le voir; mais le ſacrifice de *Patkul* fut ce qui dut lui coûter davantage. D'un côté le czar le redemandait hautement comme ſon ambaſſadeur; de l'autre le roi de Suède exigeait, en menaçant, qu'on le lui livrât. *Patkul* était alors enfermé dans le château de Kœnigſtein en Saxe. Le roi *Auguſte* crut pouvoir ſatisfaire *Charles XII* & ſon honneur en même temps. Il envoya des gardes pour livrer ce malheureux aux troupes ſuédoiſes; mais auparavant il envoya au gouverneur de Kœnigſtein un ordre ſecret de laiſſer échapper ſon priſonnier. La mauvaiſe fortune de *Patkul* l'emporta ſur le ſoin qu'on prenait de le ſauver. Le gouverneur ſachant que *Patkul* était très-riche, voulut lui faire acheter ſa liberté. Le priſonnier, comptant encore ſur le droit des gens, & informé des intentions du roi *Auguſte*, refuſa de payer ce qu'il penſait devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle les gardes commandés pour ſaiſir le priſonnier arrivèrent, & le livrèrent immédiatement à quatre capitaines ſuédois, qui l'emmenèrent d'abord au quartier-général d'Altranſtad, où il demeura trois mois attaché à un poteau avec une groſſe chaîne de fer. De là il fut conduit à Caſimir.

Charles XII oubliant que *Patkul* était ambaſſadeur du czar, & ſe ſouvenant ſeulement qu'il était né ſon ſujet, ordonna au conſeil de guerre de le juger avec

Il a la cruauté de faire rouer *Patkul*.

la dernière rigueur. Il fut condamné à être rompu vif & à être mis en quartiers. Un chapelain vint lui annoncer qu'il fallait mourir, ſans lui apprendre le genre du ſupplice. Alors cet homme, qui avait bravé la mort dans tant de batailles, ſe trouvant ſeul avec un prêtre, & ſon courage n'étant plus ſoutenu par la gloire ni par la colère, ſources de l'intrépidité des hommes, répandit amèrement des larmes dans le ſein du chapelain. Il était fiancé avec une dame ſaxonne nommée Mme d'*Einſiedel*, qui avait de la naiſſance, du mérite & de la beauté, & qu'il avait compté d'épouſer à peu près dans le temps même qu'on le livra au ſupplice. Il recommanda au chapelain d'aller la trouver pour la conſoler, & de l'aſſurer qu'il mourait plein de tendreſſe pour elle. Quand on l'eut conduit au lieu du ſupplice, & qu'il vit les roues & les pieux dreſſés, il tomba dans des convulſions de frayeur, & ſe rejeta dans les bras du miniſtre, qui l'embraſſa en le couvrant de ſon manteau & en pleurant. Alors un officier ſuédois lut à à haute voix un papier dans lequel étaient ces paroles :

» On fait ſavoir que l'ordre très-exprès de ſa » majeſté, notre ſeigneur très-clément, eſt que cet » homme, qui eſt traître à la patrie, ſoit roué & » écartelé pour réparation de ſes crimes & pour » l'exemple des autres. Que chacun ſe donne de » garde de la trahiſon & ſerve ſon roi fidellement. » A ces mots de *prince très-clément :* Quelle clémence ! dit *Patkul ;* & à ceux de *traître à la patrie :* Hélas ! dit-il, je l'ai trop bien ſervie. Il reçut ſeize coups, & ſouffrit le ſupplice le plus long & le plus affreux qu'on

qu'on puiſſe imaginer. Ainſi périt l'infortuné *Jean Reginold Patkul*, ambaſſadeur & général de l'empereur de Ruſſie.

Ceux qui ne voyaient en lui qu'un ſujet révolté contre ſon roi diſaient qu'il avait mérité la mort; ceux qui le regardaient comme un livonien, né dans une province laquelle avait des priviléges à défendre, & qui ſe ſouvenaient qu'il n'était ſorti de la Livonie que pour en avoir ſoutenu les droits, l'appelaient le martyr de la liberté de ſon pays. Tous convenaient d'ailleurs que le titre d'ambaſſadeur du czar devait rendre ſa perſonne ſacrée. Le ſeul roi de Suède, élevé dans les principes du deſpotiſme, crut n'avoir fait qu'un acte de juſtice, tandis que toute l'Europe condamnait ſa cruauté.

Ses membres coupés en quartiers reſtèrent expoſés ſur des poteaux juſqu'en 1713, qu'*Auguſte* étant remonté ſur ſon trône fit raſſembler ces témoignages de la néceſſité où il avait été réduit à Altranſtad: on les lui apporta à Varſovie dans une caſſette, en préſence de *Buzenval* envoyé de France. Le roi de Pologne montrant la caſſette à ce miniſtre: Voilà, lui dit-il ſimplement, les membres de *Patkul*, ſans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre ſa mémoire, & ſans que perſonne de ceux qui étaient préſens oſât parler ſur un ſujet ſi délicat & ſi triſte.

Environ ce temps-là un livonien nommé *Paikel*, officier dans les troupes ſaxonnes, fait priſonnier les armes à la main, venait d'être jugé à mort à Stockholm par arrêt du ſénat; mais il n'avait été

condamné qu'à perdre la tête. Cette différence de ſupplices dans le même cas feſait trop voir que *Charles*, en feſant périr *Patkul* d'une mort ſi cruelle, avait plus ſongé à ſe venger qu'à punir. Quoi qu'il en ſoit, *Paikel*, après ſa condamnation, fit propoſer au ſénat de donner au roi le ſecret de faire de l'or, ſi on voulait lui pardonner : il fit faire l'expérience de ſon ſecret dans la priſon, en préſence du colonel *Hamilton* & des magiſtrats de la ville ; & ſoit qu'il eût en effet découvert quelque art utile, ſoit qu'il n'eût que celui de tromper habilement, ce qui eſt beaucoup plus vraiſemblable, on porta à la monnaie de Stockholm l'or qui ſe trouva dans le creuſet à la fin de l'expérience, & on en fit au ſénat un rapport ſi juridique, & qui parut ſi important, que la reine aïeule de *Charles* ordonna de ſuſpendre l'exécution, juſqu'à ce que le roi informé de cette ſingularité envoyât ſes ordres à Stockholm.

Le roi répondit qu'il avait refuſé à ſes amis la grâce du criminel, & qu'il n'accorderait jamais à l'intérêt ce qu'il n'avait pas donné à l'amitié. Cette inflexibilité eut quelque choſe d'héroïque dans un prince, qui d'ailleurs croyait le ſecret poſſible. Le roi *Auguſte*, qui en fut informé, dit : *Je ne m'étonne pas que le roi de Suède ait tant d'indifférence pour la pierre philoſophale ; il l'a trouvée en Saxe.*

Quand le czar eut appris l'étrange paix que le roi *Auguſte*, malgré leurs traités, avait conclue à Altranſtad ; & que *Patkul*, ſon ambaſſadeur plénipotentiaire, avait été livré au roi de Suède, au mépris des lois des nations, il fit éclater ſes plaintes dans toutes les cours de l'Europe ; il écrivit à l'empereur

d'Allemagne, à la reine d'Angleterre, aux Etats-Généraux des Provinces-Unies : il appelait lâcheté & perfidie la néceſſité douloureuſe ſous laquelle *Auguſte* avait ſuccombé : il conjura toutes ces puiſſances d'interpoſer leur médiation pour lui faire rendre ſon ambaſſadeur, & pour prévenir l'affront qu'on allait faire en ſa perſonne à toutes les têtes couronnées ; il les preſſa, par le motif de leur honneur, de ne pas s'avilir juſqu'à donner de la paix d'Altranſtad une garantie que *Charles XII* leur arrachait en menaçant. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puiſſance du roi de Suède. L'empereur, l'Angleterre & la Hollande avaient alors à ſoutenir contre la France une guerre ruineuſe : ils ne jugèrent pas à propos d'irriter *Charles XII* par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un traité. A l'égard du malheureux *Patkul*, il n'y eut pas une puiſſance qui interpoſât ſes bons offices en ſa faveur, & qui ne fît voir combien peu un ſujet doit compter ſur des rois, & combien tous les rois alors craignaient celui de Suède.

On propoſa dans le conſeil du czar d'uſer de repréſailles envers les officiers ſuédois, priſonniers à Moſcou. Le czar ne voulut point conſentir à une barbarie qui eût eu des ſuites ſi funeſtes : il y avait plus de moſcovites priſonniers en Suède que de ſuédois en Moſcovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de ſon ennemi était en Saxe ſans agir. *Levenhaupt*, général du roi de Suède, qui était reſté en Pologne, à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvait garder les paſſages dans un pays ſans

fortereſſes & plein de factions. *Staniſlas* était au camp de *Charles XII.* L'empereur moſcovite ſaiſit cette conjoncture, & rentre en Pologne avec plus de ſoixante mille hommes : il les ſépare en pluſieurs corps, & marche avec un camp volant juſqu'à Léopold, où il n'y avait point de garniſon ſuédoiſe. Toutes les villes de Pologne ſont à celui qui ſe préſente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une aſſemblée à Léopold, telle à peu près que celle qui avait détrôné *Auguſte* à Varſovie.

Déſolation de la Pologne.

La Pologne avait alors deux primats, auſſi-bien que deux rois, l'un de la nomination d'*Auguſte*, l'autre de celle de *Staniſlas*. Le primat nommé par *Auguſte* convoqua l'aſſemblée de Léopold, où ſe rendirent tous ceux que ce prince avait abandonnés par la paix d'Altranſtad, & ceux que l'argent du czar avait gagnés. On y propoſa d'élire un nouveau ſouverain. Il s'en fallut peu que la Pologne n'eût alors trois rois, ſans qu'on eût pu dire quel était le véritable.

Pendant les conférences de Léopold, le czar lié d'intérêt avec l'empereur d'Allemagne, par la crainte commune où ils étaient du roi de Suède, obtint ſecrétement qu'on lui envoyât beaucoup d'officiers allemands. Ceux-ci venaient de jour en jour augmenter conſidérablement ſes forces, en apportant avec eux la diſcipline & l'expérience. Il les engageait à ſon ſervice par des libéralités ; & pour mieux encourager ſes propres troupes, il donna ſon portrait enrichi de diamans aux officiers-généraux & aux colonels qui avaient combattu à la bataille de Calish : les officiers ſubalternes eurent des médailles d'or ;

les ſimples ſoldats en eurent d'argent. Ces monumens de la victoire de Calish furent tous frappés dans ſa nouvelle ville de Pétersbourg, où les arts fleuriſſaient à meſure qu'il apprenait à ſes troupes à connaître l'émulation & la gloire.

La confuſion, la multiplicité des factions, les ravages continuels en Pologne, empêchèrent la diète de Léopold de prendre aucune réſolution. Le czar la fit transférer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles & de l'incertitude où tout le monde était : l'aſſemblée ſe contenta de ne reconnaître ni *Auguſte*, qui avait abdiqué, ni *Staniſlas* élu malgré eux ; mais ils ne furent ni aſſez unis ni aſſez hardis pour nommer un roi. Pendant ces délibérations inutiles, le parti des princes *Sapieha*, celui d'*Oginsky*, ceux qui tenaient en ſecret pour le roi *Auguſte*, les nouveaux ſujets de *Staniſlas*, ſe feſaient tous la guerre, pillaient les terres les uns des autres, & achevaient la ruine de leur pays. Les troupes ſuédoiſes, commandées par *Levenhaupt*, dont une partie était en Livonie, une autre en Lithuanie, une autre en Pologne, cherchaient toutes les troupes moſcovites. Elles brûlaient tout ce qui était ennemi de *Staniſlas*. Les Ruſſes ruinaient également amis & ennemis ; on ne voyait que des villes en cendres & des troupes errantes de polonais dépouillés de tout, qui déteſtaient également, & leurs deux rois, & *Charles XII*, & le czar.

Le roi *Staniſlas* partit d'Altranſtad avec le général *Renſchild*, ſeize régimens ſuédois & beaucoup d'argent, pour apaiſer tous ces troubles en Pologne, & ſe faire reconnaître paiſiblement. Il fut reconnu 15 juillet 1701.

par-tout où il paſſa : la diſcipline de ſes troupes, qui feſait mieux ſentir la barbarie des Moſcovites, lui gagna les eſprits : ſon extrême affabilité lui réunit preſque toutes les factions, à meſure qu'elle fut connue ; ſon argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la couronne. Le czar craignant de manquer de vivres dans un pays que ſes troupes avaient déſolé, ſe retira en Lithuanie, où était le rendez-vous de ſes corps d'armée, & où il devait établir des magaſins. Cette retraite laiſſa le roi *Staniſlas* paiſible ſouverain de preſque toute la Pologne.

Le ſeul qui le troublât alors dans ſes Etats était le comte *Siniawsky*, grand-général de la couronne, de la nomination du roi *Auguſte*. Cet homme, qui avait d'aſſez grands talens & beaucoup d'ambition, était à la tête d'un tiers parti : il ne reconnaiſſait ni *Auguſte* ni *Staniſlas ;* & après avoir tout tenté pour ſe faire élire lui-même, il ſe contentait d'être chef de parti, ne pouvant pas être roi. Les troupes de la couronne, qui étaient demeurées ſous ſes ordres, n'avaient guère d'autre ſolde que la liberté de piller impunément leur propre pays. Tous ceux qui craignaient ces brigandages, ou qui en ſouffraient, ſe donnèrent bientôt à *Staniſlas*, dont la puiſſance s'affermiſſait de jour en jour.

Le duc de *Marlborough* va voir *Charles XII.*

Le roi de Suède recevait alors dans ſon camp d'Altranſtad les ambaſſadeurs de preſque tous les princes de la chrétienté. Les uns venaient le ſupplier de quitter les terres de l'Empire ; les autres euſſent bien voulu qu'il eût tourné ſes armes contre l'empereur ; le bruit même s'était répandu par-tout qu'il devait ſe joindre à la France pour accabler la

maiſon d'Autriche. Parmi tous ces ambaſſadeurs vint le fameux *Jean* duc de *Marlborough* de la part d'*Anne* reine de la Grande-Bretagne. Cet homme qui n'a jamais aſſiégé de ville qu'il n'ait priſe, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, était à Saint-James un adroit courtiſan, dans le parlement un chef de parti, dans les pays étrangers le plus habile négociateur de ſon ſiècle. Il avait fait autant de mal à la France par ſon eſprit que par ſes armes. On a entendu dire au ſecrétaire des Etats-Généraux, M. *Fagel*, homme d'un très-grand mérite, que plus d'une fois les Etats-Généraux ayant réſolu de s'oppoſer à ce que le duc de *Marlborough* devait leur propoſer, le duc arrivait, leur parlait en français, langue dans laquelle il s'exprimait très-mal, & les perſuadait tous. C'eſt ce que le lord *Bolingbroke* m'a confirmé.

Il ſoutenait, avec le prince *Eugène* compagnon de ſes victoires, & avec *Heinſius* grand-penſionnaire de Hollande, tout le poids des entrepriſes des alliés contre la France. Il ſavait que *Charles* était aigri contre l'Empire & contre l'empereur, qu'il était ſollicité ſecrétement par les Français ; & que ſi ce conquérant embraſſait le parti de *Louis XIV*, les alliés ſeraient opprimés.

Il eſt vrai que *Charles* avait donné ſa parole de ne ſe mêler en rien de la guerre de *Louis XIV* contre les alliés ; mais le duc de *Marlborough* ne croyait pas qu'il y eût un prince aſſez eſclave de ſa parole pour ne la pas ſacrifier à ſa grandeur & à ſon intérêt. Il partit donc de la Haye dans le deſſein d'aller ſonder les intentions du roi de Suède. M. *Fabrice*, qui était 1700.

alors auprès de *Charles XII*, m'a assuré que le duc de *Marlborough* en arrivant s'adressa secrétement, non pas au comte *Piper* premier ministre, mais au baron de *Gortz*, qui commençait à partager avec *Piper* la confiance du roi. Il arriva même dans le carrosse de ce baron au quartier de *Charles XII*, & il y eut des froideurs marquées entre lui & le chancelier *Piper*. Présenté ensuite par *Piper*, avec *Robinson* ministre d'Angleterre, il parla au roi en français ; il lui dit qu'il s'estimerait heureux de pouvoir apprendre sous ses ordres ce qu'il ignorait de l'art de la guerre. Le roi ne répondit à ce compliment par aucune civilité, & parut oublier que c'était *Marlborough* qui lui parlait. Je sais même qu'il trouva que ce grand-homme était vêtu d'une manière trop recherchée, & avait l'air trop peu guerrier. La conversation fut fatigante & générale, *Charles XII* s'exprimant en suédois, & *Robinson* servant d'interprète. *Marlborough*, qui ne se hâtait jamais de faire ses propositions, & qui avait par une longue habitude acquis l'art de démêler les hommes, & de pénétrer les rapports qui sont entre leurs plus secrètes pensées, leurs actions, leurs gestes, leurs discours, étudia attentivement le roi. En lui parlant de guerre en général, il crut apercevoir dans *Charles XII* une aversion naturelle pour la France ; il remarqua qu'il se plaisait à parler des conquêtes des alliés. Il lui prononça le nom du czar, & vit que les yeux du roi s'allumaient toujours à ce nom, malgré la modération de cette conférence. Il aperçut de plus sur une table une carte de Moscovie. Il ne lui en fallut pas davantage pour juger que le véritable dessein du roi de Suède & sa seule

ambition étaient de détrôner le czar après le roi de Pologne. Il comprit que ſi ce prince reſtait en Saxe, c'était pour impoſer quelques conditions un peu dures à l'empereur d'Allemagne. Il ſavait bien que l'empereur ne réſiſterait pas, & qu'ainſi les affaires ſe termineraient aiſément. Il laiſſa *Charles XII* à ſon penchant naturel; & ſatisfait de l'avoir pénétré, il ne lui fit aucune propoſition. Ces particularités m'ont été confirmées par Mme la ducheſſe de *Marlborough* ſa veuve encore vivante. (*o*)

Le comte *Piper* juſtifié.

Comme peu de négociations s'achèvent ſans argent, & qu'on voit quelquefois des miniſtres qui vendent la haine ou la faveur de leur maître, on crut dans toute l'Europe que le duc de *Marlborough* n'avait réuſſi auprès du roi de Suède qu'en donnant à propos une groſſe ſomme au comte *Piper;* & la mémoire de ce ſuédois en eſt reſté flétrie juſqu'aujourd'hui. Pour moi qui ai remonté, autant qu'il m'a été poſſible, à la ſource de ce bruit, j'ai ſu que *Piper* avait reçu un préſent médiocre de l'empereur par les mains du comte de *Wratiſlau*, avec le conſentement du roi ſon maître, & rien du duc de *Marlborough*. Il eſt certain que *Charles* était inflexible dans le deſſein d'aller détrôner l'empereur des Ruſſes, qu'il ne recevait alors conſeil de perſonne, & qu'il n'avait pas beſoin des avis du comte *Piper* pour prendre de *Pierre Alexiowitz* une vengeance qu'il cherchait depuis ſi long-temps.

Enfin ce qui achève de juſtifier ce miniſtre, c'eſt l'honneur rendu long-temps après à ſa mémoire par

(*o*) L'auteur écrivait en 1727. On voit par d'autres dates que l'ouvrage a été retouché depuis à pluſieurs repriſes.

Charles XII, qui, ayant appris que *Piper* était mort en Ruſſie, fit tranſporter ſon corps à Stockholm, & lui ordonna à ſes dépens des obſèques magnifiques.

Le roi qui n'avait point encore éprouvé de revers, ni même de retardement dans ſes ſuccès, croyait qu'une année lui ſuffirait pour détrôner le czar, & qu'il pourrait enſuite revenir ſur ſes pas s'ériger en arbitre de l'Europe ; mais il voulait auparavant humilier l'empereur d'Allemagne.

Le baron de *Stralheim*, envoyé de Suède à Vienne, avait eu dans un repas une querelle avec le comte de *Zobor*, chambellan de l'empereur : celui-ci ayant refuſé de boire à la ſanté de *Charles XII*, & ayant dit durement que ce prince en uſait trop mal avec ſon maître, *Stralheim* lui avait donné un démenti & un ſoufflet, & avait oſé, après cette inſulte, demander réparation à la cour impériale. La crainte de déplaire au roi de Suède avait forcé l'empereur à bannir ſon ſujet qu'il devait venger. *Charles XII* ne fut pas ſatisfait ; il voulut qu'on lui livrât le comte de *Zobor*. La fierté de la cour de Vienne fut obligée de fléchir ; on mit le comte entre les mains du roi, qui le renvoya, après l'avoir gardé quelque temps priſonnier à Stétin.

Il demanda de plus, contre toutes les lois des nations, qu'on lui livrât quinze cents malheureux moſcovites qui, ayant échappé à ſes armes, avaient fui juſque ſur les terres de l'Empire. Il fallut encore que la cour de Vienne conſentît à cette étrange demande ; & ſi l'envoyé moſcovite à Vienne n'avait

adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins, ils étaient tous livrés à leurs ennemis.

La troisième & la dernière de ses demandes fut la plus forte. Il se déclara le protecteur des sujets protestans de l'empereur en Silésie, province appartenante à la maison d'Autriche, non à l'Empire. Il voulut que l'empereur leur accordât des libertés & des priviléges, établis à la vérité par les traités de Vestphalie, mais éteints, ou du moins éludés par ceux de Ryswick. L'empereur, qui ne cherchait qu'à éloigner un voisin si dangereux, plia encore, & accorda tout ce qu'on voulut. Les luthériens de Silésie eurent plus de cent églises que les catholiques furent obligés de leur céder par ce traité; mais beaucoup de ces concessions, que leur assurait la fortune du roi de Suède, leur furent ravies dès qu'il ne fut plus en état d'imposer des lois.

Réponse de l'empereur *Joseph I*, à l'internonce du pape.

L'empereur qui fit ces concessions forcées & qui plia en tout sous la volonté de *Charles XII*, s'appelait *Joseph*; il était fils aîné de *Léopold*, & frère de *Charles VI* qui lui succéda depuis. L'internonce du pape, qui résidait alors auprès de *Joseph*, lui fit des reproches fort vifs de ce qu'un empereur catholique comme lui avait fait céder l'intérêt de sa propre religion à ceux des hérétiques. *Vous êtes bien heureux*, lui répondit l'empereur en riant, *que le roi de Suède ne m'ait pas proposé de me faire luthérien; car s'il l'avait voulu, je ne sais pas ce que j'aurais fait.*

Le comte de *Wratislau*, son ambassadeur auprès de *Charles XII*, apporta à Leipsick le traité en faveur des Silésiens, signé de la main de son maître. Alors *Charles* dit qu'il était le meilleur ami de l'empereur;

cependant il ne fut pas ſans dépit que Rome l'eût traverſé autant qu'elle l'avait pu. Il regardait avec mépris la faibleſſe de cette cour qui, ayant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irréconciliable, eſt toujours en défiance de l'autre, & ne ſoutient ſon crédit que par l'habileté des négociations; cependant il ſongeait à ſe venger d'elle. Il dit au comte de *Wratiſlau* que les Suédois avaient autrefois ſubjugué Rome, & qu'ils n'avaient pas dégénéré comme elle. Il fit avertir le pape qu'il lui redemanderait un jour les effets que la reine *Chriſtine* avait laiſſés à Rome. On ne ſait juſqu'où ce jeune conquérant eût porté ſes reſſentimens & ſes armes, ſi la fortune eût ſecondé ſes deſſeins. Rien ne lui paraiſſait alors impoſſible: il avait même envoyé ſecrétement pluſieurs officiers en Aſie, & juſque dans l'Egypte, pour lever le plan des villes, & l'informer des forces de ces Etats. Il eſt certain que ſi quelqu'un eût pu renverſer l'empire des Perſans & des Turcs, & paſſer enſuite en Italie, c'était *Charles XII.* Il était auſſi jeune qu'*Alexandre*, auſſi guerrier, auſſi entreprenant, plus infatigable, plus robuſte & plus tempérant; & les Suédois valaient peut-être mieux que les Macédoniens: mais de pareils projets, qui ſont traités de divins quand ils réuſſiſſent, ne ſont regardés que comme des chimères quand on eſt malheureux.

Charles part de la Saxe.

Enfin toutes les difficultés étant applanies, toutes ſes volontés exécutées, après avoir humilié l'empereur, donné la loi dans l'Empire, avoir protégé ſa religion luthérienne au milieu des catholiques, détrôné un roi, couronné un autre, ſe voyant la terreur de tous les princes, il ſe prépara à partir. Les

délices de la Saxe, où il était reſté oiſif une année, n'avaient en rien adouci ſa manière de vivre. Il montait à cheval trois fois par jour, ſe levait à quatre heures du matin, s'habillait ſeul, ne buvait point de vin, ne reſtait à table qu'un quart d'heure, exerçait ſes troupes tous les jours, & ne connaiſſait d'autre plaiſir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suédois ne ſavaient point encore où le roi voulait les mener. On ſe doutait ſeulement dans l'armée que *Charles* pourrait aller à Moſcou. Il ordonna, quelques jours avant ſon départ, à ſon grand-maréchal des logis de lui donner par écrit la route depuis Leipſick... il s'arrêta un moment à ce mot; & de peur que le maréchal des logis ne pût rien deviner de ſes projets, il ajouta en riant: Juſqu'à toutes les capitales de l'Europe. Le maréchal lui apporta une liſte de toutes ces routes, à la tête deſquelles il avait affecté de mettre en groſſes lettres: *Route de Leipſick à Stockholm.* La plupart des Suédois n'aſpiraient qu'à y retourner; mais le roi était bien éloigné de ſonger à leur faire revoir leur patrie. „ Monſieur le maréchal, dit-il, je vois bien où vous „ voudriez me mener; mais nous ne retournerons „ pas à Stockholm ſi tôt.

L'armée était déjà en marche, & paſſait auprès de Dreſde: *Charles* était à la tête, courant toujours ſelon ſa coutume deux ou trois cents pas devant ſes gardes. On le perdit tout d'un coup de vue: quelques officiers s'avancèrent à bride abattue pour ſavoir où il pouvait être: on courut de tous côtés, on ne le trouva point: l'alarme eſt en un moment dans toute l'armée: on fait halte; les généraux s'aſſemblent; on

était déjà dans la conſternation ; on apprit enfin d'un ſaxon qui paſſait ce qu'était devenu le roi.

Son aventure avec le roi *Auguſte.*

L'envie lui avait pris, en paſſant ſi près de Dreſde, d'aller rendre une viſite au roi *Auguſte :* il était entré à cheval dans la ville, ſuivi de trois ou quatre officiers-généraux ; on leur demanda leur nom à la barrière : *Charles* dit qu'il s'appelait *Carl*, & qu'il était draban ; chacun prit un nom ſuppoſé. Le comte *Flemming* les voyant paſſer dans la place, n'eut que le temps de courir avertir ſon maître. Tout ce qu'on pouvait faire dans une occaſion pareille s'était déjà préſenté à l'idée du miniſtre : il en parlait à *Auguſte ;* mais *Charles* entra tout botté dans la chambre, avant qu'*Auguſte* eût eu même le temps de revenir de ſa ſurpriſe. Il était malade alors & en robe de chambre : il s'habilla en hâte. *Charles* déjeûna avec lui comme un voyageur qui vient prendre congé de ſon ami ; enſuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de temps qu'il employa à les parcourir, un livonien proſcrit en Suède, qui ſervait dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offrirait une occaſion plus favorable d'obtenir ſa grâce ; il conjura le roi *Auguſte* de la demander à *Charles*, bien ſûr que ce roi ne refuſerait pas cette légère condeſcendance à un prince à qui il venait d'ôter une couronne, & entre les mains duquel il était dans ce moment. *Auguſte* ſe chargea aiſément de cette affaire. Il était un peu éloigné du roi de Suède, & s'entretenait avec *Hord*, général ſuédois. Je crois, lui dit-il en ſouriant, que votre maître ne me refuſera pas. Vous ne le connaiſſez pas, repartit le général *Hord ;* il vous refuſera plutôt ici que par-tout ailleurs. *Auguſte* ne laiſſa pas de

demander au roi en termes preſſans la grâce du livonien. *Charles* la refuſa d'une manière à ne ſe là pas faire demander une ſeconde fois. Après avoir paſſé quelques heures dans cette étrange viſite, il embraſſa le roi *Auguſte* & partit. Il trouva, en rejoignant ſon armée, tous ſes généraux encore en alarmes; ils lui dirent qu'ils comptaient aſſiéger Dreſde, en cas qu'on eût retenu ſa majeſté priſonnière. Bon, dit le roi, on n'oſerait. Le lendemain, ſur la nouvelle qu'on reçut que le roi *Auguſte* tenait conſeil extraordinaire à Dreſde, vous verrez, dit le baron de *Stralheim*, qu'ils délibèrent ſur ce qu'ils devaient faire hier. A quelques jours de-là *Renſchild* étant venu trouver le roi, lui parla avec étonnement de ce voyage de Dreſde. Je me ſuis fié, dit *Charles*, ſur ma bonne fortune: j'ai vu cependant un moment qui n'était pas bien net; *Flemming* n'avait nulle envie que je ſortiſſe de Dreſde ſi tôt.

Fin du troiſième Livre.

LIVRE QUATRIEME.

ARGUMENT.

Charles victorieux quitte la Saxe; poursuit le czar; s'enfonce dans l'Ukraine. Ses pertes; sa blessure. Bataille de Pultava. Suites de cette bataille. Charles réduit à fuir en Turquie. Sa réception en Bessarabie.

Etat florissant de *Charles.*

CHARLES partit enfin de Saxe en septembre 1707, suivi d'une armée de quarante-trois mille hommes, autrefois couverte de fer, & alors brillante d'or & d'argent, & enrichie des dépouilles de la Pologne & de la Saxe. Chaque soldat emportait avec lui cinquante écus d'argent comptant; non-seulement tous les régimens étaient complets, mais il y avait dans chaque compagnie plusieurs surnuméraires. Outre cette armée, le comte *Levenhaupt*, l'un de ses meilleurs généraux, l'attendait en Pologne avec vingt mille hommes; il avait encore une autre armée de quinze mille hommes en Finlande, & de nouvelles recrues lui venaient de Suède. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le czar.

Cet empereur était alors en Lithuanie occupé à ranimer un parti, auquel le roi *Auguste* semblait avoir

avoir renoncé : ſes troupes, diviſées en pluſieurs corps, fuyaient de tous côtés au premier bruit de l'approche du roi de Suède. Il avait recommandé lui-même à tous ſes généraux de ne jamais attendre ce conquérant avec des forces inégales, & il était bien obéi.

Le roi de Suède, au milieu de ſa marche victorieuſe, reçut un ambaſſadeur de la part des Turcs. L'ambaſſadeur eut ſon audience au quartier du comte *Piper ;* c'était toujours chez ce miniſtre que ſe feſaient les cérémonies d'éclat. Il ſoutenait la dignité de ſon maître par des dehors qui avaient alors un peu de magnificence; & le roi, toujours plus mal logé, plus mal ſervi, & plus ſimplement vêtu que le moindre officier de ſon armée, diſait que ſon palais était le quartier de *Piper*. L'ambaſſadeur turc préſenta à *Charles* cent ſoldats ſuédois, qui, ayant été pris par des Calmouks, & vendus en Turquie, avaient été rachetés par le grand-ſeigneur, & que cet empereur envoyait au roi comme le préſent le plus agréable qu'il pût lui faire ; non que la fierté ottomane prétendît rendre hommage à la gloire de *Charles XII*, mais parce que le ſultan, ennemi naturel des empereurs de Moſcovie & d'Allemagne, voulait ſe fortifier contr'eux de l'amitié de la Suède & de l'alliance de la Pologne. L'ambaſſadeur complimenta *Staniſlas* ſur ſon avénement ; ainſi ce roi fut reconnu en peu de temps par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Eſpagne & la Turquie. Il n'y eut que le pape qui voulut attendre, pour le reconnaître, que le temps eût affermi ſur ſa tête cette couronne qu'une diſgrace pouvait faire tomber.

A peine *Charles* eut-il donné audience à l'ambaſſadeur de la Porte-ottomane qu'il courut chercher les Moſcovites. Les troupes du czar étaient ſorties de Pologne, & y étaient rentrées plus de vingt fois pendant le cours de la guerre : ce pays ouvert de toutes parts, n'ayant point de places fortes qui coupent la retraite d'une armée, laiſſait aux Ruſſes la liberté de reparaître ſouvent au même endroit où ils avaient été battus, & même de pénétrer dans le pays auſſi avant que le vainqueur. Pendant le ſéjour de *Charles* en Saxe, le czar s'était avancé juſqu'à Léopold, à l'extrémité méridionale de la Pologne. Il était alors vers le Nord à Grodno en Lithuanie, à cent lieues de Léopold.

Charles laiſſa en Pologne *Staniſlas*, qui, aſſiſté de dix mille ſuédois & de ſes nouveaux ſujets, avait à conſerver ſon nouveau royaume contre les ennemis étrangers & domeſtiques : pour lui, il ſe mit à la tête de ſa cavalerie, & marcha vers Grodno, au milieu des glaces, au mois de janvier 1708.

Il pourſuit le czar. 1708.

Il avait déjà paſſé le Niemen, à deux lieues de la ville ; & le czar ne ſavait encore rien de ſa marche. A la première nouvelle que les Suédois arrivent, le czar ſort par la porte du nord, & *Charles* entre par celle qui eſt au midi. Le roi n'avait avec lui que ſix cents gardes ; le reſte n'avait pu le ſuivre. Le czar fuyait avec plus de deux mille hommes, dans l'opinion que toute une armée entrait dans Grodno. Il apprend le jour même, par un transfuge polonais, qu'il n'a quitté la place qu'à ſix cents hommes, & que le gros de l'armée ennemie était encore éloigné

de plus de cinq lieues. Il ne perd point de temps ; il détache quinze cents chevaux de ſa troupe, à l'entrée de la nuit, pour aller ſurprendre le roi de Suède dans la ville. Les quinze cents moſcovites arrivèrent à la faveur de l'obſcurité juſqu'à la première garde ſuédoiſe, ſans être reconnus. Trente hommes compoſaient cette garde ; ils ſoutinrent ſeuls un demi-quart d'heure l'effort des quinze cents hommes. Le roi, qui était à l'autre bout de la ville, accourut bientôt avec le reſte de ſes ſix cents gardes. Les Ruſſes s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne fut pas long-temps ſans le joindre, ni lui ſans pourſuivre l'ennemi. Tous les corps moſcovites répandus dans la Lithuanie ſe retiraient en hâte du côté de l'Orient, dans le palatinat de Minski, près des frontières de la Moſcovie, où était leur rendez-vous. Les Suédois, que le roi partagea auſſi en divers corps, ne ceſſèrent de les ſuivre pendant plus de trente lieues de chemin. Ceux qui fuyaient, & ceux qui pourſuivaient, feſaient des marches forcées preſque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. Il y avait déjà long-temps que toutes les ſaiſons étaient devenues égales pour les ſoldats de *Charles* & pour ceux du czar ; la ſeule terreur qu'inſpirait le nom du roi *Charles* mettait alors de la différence entre les Ruſſes & les Suédois.

Depuis Grodno juſqu'au Boryſthène, en tirant vers l'Orient, ce ſont des marais, des déſerts, des forêts immenſes ; dans les endroits qui ſont cultivés, on ne trouve point de vivres ; les payſans enfouiſſent dans la terre tous les grains, & tout ce qui peut s'y conſerver : il faut ſonder la terre avec de grandes

perches ferrées, pour découvrir ces magasins souterrains. Les Moscovites & les Suédois se servirent tour à tour de ces provisions ; mais on n'en trouvait pas toujours, & elles n'étaient pas suffisantes.

Le roi de Suède, qui avait prévu ces extrémités, avait fait apporter du biscuit pour la subsistance de son armée : rien ne l'arrêtait dans sa marche. Après qu'il eut traversé la forêt de Minski, où il fallut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à ses troupes & à son bagage, il se trouva le 25 juin 1708 devant la rivière de Bérézine, vis-à-vis Borisiou.

Le czar avait rassemblé en cet endroit la plus grande partie de ses forces ; il y était avantageusement retranché. Son dessein était d'empêcher les Suédois de passer la rivière. *Charles* posta quelques régimens sur le bord de la Bérézine, à l'opposite de Borisiou, comme s'il avait voulu tenter le passage à la vue de l'ennemi. Dans le même temps il remonte avec son armée trois lieues au-delà vers la source de la rivière : il y fait jeter un pont, passe sur le ventre à un corps de trois mille hommes qui défendait ce poste, & marche à l'armée ennemie sans s'arrêter. Les Russes ne l'attendirent pas, ils décampèrent, & se retirèrent vers le Borysthène, gâtant tous les chemins & détruisant tout sur leur route pour retarder au moins les Suédois.

Il bat les Russes.

Charles surmonta tous les obstacles, avançant toujours vers le Borysthène. Il rencontra sur son chemin vingt mille moscovites retranchés dans un lieu nommé Hollosin, derrière un marais, auquel on ne pouvait aborder qu'en passant une rivière.

Charles n'attendit pas pour les attaquer que le reſte de ſon infanterie fût arrivé ; il ſe jette dans l'eau à la tête de ſes gardes à pied ; il traverſe la rivière & le marais, ayant ſouvent de l'eau au-deſſus des épaules. Pendant qu'il allait ainſi aux ennemis, il avait ordonné à ſa cavalerie de faire le tour du marais pour prendre les ennemis en flanc. Les Moſcovites, étonnés qu'aucune barrière ne pût les défendre, furent enfoncés en même temps par le roi qui les attaquait à pied, & par la cavalerie ſuédoiſe.

Cette cavalerie, s'étant fait jour à travers les ennemis, joignit le roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval ; mais quelque temps après il trouva dans la mêlée un jeune gentilhomme ſuédois, nommé *Gyllenſtiern*, qu'il aimait beaucoup, bleſſé & hors d'état de marcher ; il le força à prendre ſon cheval, & continua de commander à pied à la tête de ſon infanterie. De toutes les batailles qu'il avait données, celle-ci était peut-être la plus glorieuſe, celle où il avait eſſuyé les plus grands dangers, & où il avait montré le plus d'habileté. On en conſerva la mémoire par une médaille, où on liſait d'un côté : *Sylvæ, paludes, aggeres, hoſtes victi* : & de l'autre, ce vers de Lucain : *Victrices copias alium laturus in orbem.*

Les Ruſſes chaſſés par-tout repaſſèrent le Boryſthène qui ſépare la Pologne de leur pays. *Charles* ne tarda pas à les pourſuivre ; il paſſa ce grand fleuve après eux à Mohilou, dernière ville de la Pologne, qui appartient tantôt aux Polonais, tantôt aux czars ; deſtinée commune aux places frontières.

Le czar, qui vit alors ſon empire, où il venait

de faire naître les arts & le commerce, en proie à une guerre capable de renverser dans peu tous ses grands desseins, & peut-être son trône, songea à parler de paix : il fit hasarder quelques propositions par un gentilhomme polonais, qui vint à l'armée de Suède. *Charles XII*, accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leurs capitales, répondit : *Je traiterai avec le czar à Moscou.* Quand on rapporta au czar cette réponse hautaine : » Mon frère *Charles*, » dit-il, prétend faire toujours l'*Alexandre ;* mais je » me flatte qu'il ne trouvera pas en moi un *Darius.*

De Mohilou, place où le roi traversa le Boryssthène, si vous remontez au nord, le long de ce fleuve, toujours sur les frontières de Pologne & de Moscovie, vous trouvez, à trente lieues, le pays de Smolensko, par où passe la grande route qui va de Pologne à Moscou. Le czar fuyait par ce chemin. Le roi le suivait à grandes journées. Une partie de l'arrière-garde moscovite fut plus d'une fois aux prises avec les dragons de l'avant-garde suédoise. L'avantage demeurait presque toujours à ces derniers ; mais ils s'affaiblissaient, à force de vaincre dans de petits combats qui ne décidaient rien, & où ils perdaient toujours du monde.

Le 22 septembre de cette année 1708, le roi attaqua auprès de Smolensko un corps de dix mille hommes de cavalerie & de six mille calmouks.

Ces calmouks sont des tartares qui habitent entre le royaume d'Astracan, domaine du czar, & celui de Samarcande, pays des tartares Usbecks, & patrie de *Timur* connu sous le nom de *Tamerlan.* Le pays des Calmouks s'étend à l'Orient jusqu'aux

montagnes qui ſéparent le Mogol de l'Aſie occidentale. Ceux qui habitent vers Aſtracan ſont tributaires du czar : il prétend ſur eux un empire abſolu ; mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître, & fait qu'il ſe conduit avec eux comme le grand-ſeigneur avec les Arabes, tantôt ſouffrant leurs brigandages, & tantôt les puniſſant. Il y a toujours de ces calmouks dans les troupes de moſcovie. Le czar était même parvenu à les diſcipliner comme le reſte de ſes ſoldats.

Le roi fondit ſur cette armée, n'ayant avec lui que ſix régimens de cavalerie, & quatre mille fantaſſins. Il enfonça d'abord les Moſcovites à la tête de ſon régiment d'Oſtrogothie ; les ennemis ſe retirèrent. Le roi avança ſur eux par des chemins creux & inégaux, où les Calmouks étaient cachés : ils parurent alors, & ſe jetèrent entre le régiment où le roi combattait & le reſte de l'armée ſuédoiſe. A l'inſtant & Ruſſes & Calmouks entourèrent ce régiment & percèrent juſqu'au roi. Ils tuèrent deux aides-de-camp qui combattaient auprès de ſa perſonne. Le cheval du roi fut tué ſous lui : un écuyer lui en préſentait un autre ; mais l'écuyer & le cheval furent percés de coups. *Charles* combattit à pied entouré de quelques officiers qui accoururent incontinent autour de lui. Il les bat encore.

Pluſieurs furent pris, bleſſés ou tués, ou entraînés loin du roi par la foule qui ſe jetait ſur eux ; il ne reſtait que cinq hommes auprès de *Charles*. Il avait tué plus de douze ennemis de ſa main, ſans avoir reçu une ſeule bleſſure, par ce bonheur inexprimable qui juſqu'alors l'avait accompagné par-tout, & ſur

lequel il compta toujours. Enfin un colonel nommé *Dardof* ſe fait jour à travers des Calmouks avec ſeulement une compagnie de ſon régiment ; il arrive à temps pour dégager le roi : le reſte des ſuédois fit main baſſe ſur ces tartares. L'armée reprit ſes rangs : *Charles* monta à cheval ; & tout fatigué qu'il était, il pourſuivit les Ruſſes pendant deux lieues.

Le vainqueur était toujours dans le grand chemin de la capitale de Moſcovie. Il y a de Smolensko, auprès duquel ſe donna ce combat, juſqu'à Moſcou, environ cent de nos lieues françaiſes : l'armée n'avait preſque plus de vivres. On pria fortement le roi d'attendre que le général *Levenhaupt*, qui devait lui en amener avec un renfort de quinze mille hommes, vînt le joindre. Non-ſeulement le roi, qui rarement prenait conſeil, n'écouta point cet avis judicieux ; mais au grand étonnement de toute l'armée, il quitta le chemin de Moſcou, & fit marcher au midi vers l'Ukraine, pays des Coſaques, ſitué entre la petite Tartarie, la Pologne & la Moſcovie. Ce pays a environ cent de nos lieues du Midi au Septentrion, & preſque autant de l'Orient au Couchant. Il eſt partagé en deux parties à peu près égales par le Boryſthène, qui le traverſe en coulant du nord-oueſt au ſud-eſt : la principale ville eſt Bathurin ſur la petite rivière de Sem. La partie la plus ſeptentrionale de l'Ukraine eſt cultivée & riche. La plus méridionale, ſituée près du quarante-huitième degré, eſt un des pays des plus fertiles du monde & des plus déſerts. Le mauvais gouvernement y étouffait le bien que la nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitans de ces cantons, voiſins de la petite

Deſcription de l'Ukraine.

Tartarie, ne ſemaient ni ne plantaient, parce que les tartares de Budziac, ceux de Précop, les Moldaves, tous peuples brigands, auraient ravagé leurs moiſſons.

L'Ukraine a toujours aſpiré à être libre : mais étant entourée de la Moſcovie, des Etats du grand-ſeigneur & de la Pologne, il lui a fallu chercher un protecteur, & par conſéquent un maître dans l'un de ces trois Etats. Elle ſe mit d'abord ſous la protection de la Pologne, qui la traita trop en ſujette : elle ſe donna depuis au Moſcovite, qui la gouverna en eſclave autant qu'il le put. D'abord les Ukrainiens jouirent du privilége d'élire un prince ſous le nom de général ; mais bientôt ils furent dépouillés de ce droit, & leur général fut nommé par la cour de Moſcou.

Celui qui rempliſſait alors cette place était un gentilhomme polonais, nommé *Mazeppa*, né dans le palatinat de Podolie ; il avait été élevé page de *Jean Caſimir*, & avait pris à ſa cour quelque teinture des belles-lettres. Une intrigue qu'il eut dans ſa jeuneſſe avec la femme d'un gentilhomme polonais ayant été découverte, le mari le fit lier tout nu ſur un cheval farouche, & le laiſſa aller en cet état. Le cheval qui était du pays de l'Ukraine y retourna, & y porta *Mazeppa* demi-mort de fatigue & de faim. Quelques payſans le ſecoururent : il reſta long-temps parmi eux, & ſe ſignala dans pluſieurs courſes contre les Tartares. La ſupériorité de ſes lumières lui donna une grande conſidération parmi les Coſaques : ſa réputation s'augmentant de jour en jour obligea le czar à le faire prince de l'Ukraine. *Mazeppa.*

Un jour étant à table à Moſcou avec le czar, cet empereur lui propoſa de diſcipliner les Coſaques, & de rendre ces peuples plus dépendans. *Mazeppa* répondit que la ſituation de l'Ukraine, & le génie de cette nation, étaient des obſtacles inſurmontables. Le czar, qui commençait à être échauffé par le vin, & qui ne commandait pas toujours à ſa colère, l'appela traître, & le menaça de le faire empaler.

Mazeppa, de retour en Ukraine, forma le projet d'une révolte : l'armée de Suède, qui parut bientôt après ſur les frontières, lui en facilita les moyens : il prit la réſolution d'être indépendant, & de ſe former un puiſſant royaume de l'Ukraine & des débris de l'empire de Ruſſie. C'était un homme courageux, entreprenant & d'un travail infatigable, quoique dans une grande vieilleſſe. Il ſe ligua ſecrétement avec le roi de Suède pour hâter la chute du czar, & pour en profiter.

Le roi lui donna rendez-vous auprès de la rivière de Deſna. *Mazeppa* promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des proviſions de bouche & ſes tréſors qui étaient immenſes. L'armée ſuédoiſe marcha donc de ce côté, au grand regret de tous les officiers, qui ne ſavaient rien du traité du roi avec les Coſaques. *Charles* envoya ordre à *Levenhaupt* de lui amener en diligence ſes troupes & des proviſions dans l'Ukraine, où il projetait de paſſer l'hiver, afin que s'étant aſſuré de ce pays, il pût conquérir la Moſcovie au printemps ſuivant ; & cependant il s'avança vers la rivière de Deſna, qui tombe dans le Boryſthène à Kiovie.

Les obſtacles qu'on avait trouvés juſqu'alors dans

la route étaient légers en comparaiſon de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin. Il fallut traverſer une forêt de cinquante lieues pleine de marécages. Le général *Lagercron*, qui marchait devant avec cinq mille hommes & des pionniers, égara l'armée vers l'Orient, à trente lieues de la véritable route. Après quatre jours de marche, le roi reconnut la faute de *Lagercron :* on ſe remit avec peine dans le chemin ; mais preſque toute l'artillerie & tous les chariots reſtèrent embourbés ou abymés dans les marais.

Enfin, après douze jours d'une marche ſi pénible, pendant laquelle les Suédois avaient conſommé le peu de biſcuit qui leur reſtait, cette armée exténuée de laſſitude & de faim arrive ſur les bords de la Deſna, dans l'endroit où *Mazeppa* avait marqué le rendez-vous ; mais au lieu d'y trouver ce prince, on trouva un corps de Moſcovites qui avançait vers l'autre bord de la rivière. Le roi fut étonné ; mais il réſolut ſur le champ de paſſer la Deſna, & d'attaquer les ennemis. Les bords de cette rivière étaient ſi eſcarpés qu'on fut obligé de deſcendre les ſoldats avec des cordes. Ils traverſèrent la rivière ſelon leur manière accoutumée, les uns ſur des radeaux faits à la hâte, les autres à la nage. Le corps des Moſcovites, qui arrivait dans ce temps-là même, n'était que de huit mille hommes ; il ne réſiſta pas long-temps, & cet obſtacle fut encore ſurmonté.

Charles avançait dans ces pays perdus, incertain de ſa route & de la fidélité de *Mazeppa :* ce coſaque parut enfin, mais plutôt comme un fugitif que comme un allié puiſſant. Les Moſcovites avaient découvert

& prévenu ſes deſſeins. Ils étaient venus fondre ſur ſes coſaques, qu'ils avaient taillés en pièces : ſes principaux amis, pris les armes à la main, avaient péri au nombre de trente par le ſupplice de la roue ; ſes villes étaient réduites en cendres, ſes tréſors pillés, les proviſions qu'il préparait au roi de Suède ſaiſies : à peine avait-il pu échapper avec ſix mille hommes & quelques chevaux chargés d'or & d'argent. Toutefois il apportait au roi l'eſpérance de ſe ſoutenir par ſes intelligences dans ce pays inconnu, & l'affection de tous les Coſaques qui, enragés contre les Ruſſes, arrivaient par troupes au camp, & le firent ſubſiſter.

Charles eſpérait au moins que ſon général *Levenhaupt* viendrait réparer cette mauvaiſe fortune. Il devait amener environ quinze mille ſuédois qui valaient mieux que cent mille coſaques, & apporter des proviſions de guerre & de bouche. Il arriva à peu près dans le même état que *Mazeppa*.

Il avait déjà paſſé le Boryſthène au-deſſus de Mohilou, & s'était avancé vingt de nos lieues au-delà, ſur le chemin de l'Ukraine. Il amenait au roi un convoi de huit mille chariots, avec l'argent qu'il avait levé en Lithuanie ſur ſa route. Quand il fut vers le bourg de Leſno, près de l'endroit où les rivières de Pronia & Soſſa ſe joignent pour aller tomber loin au-deſſous dans le Boryſthène, le czar parut à la tête de près de quarante mille hommes.

Première diſgrace de *Charles*. 1708.

Le général ſuédois, qui n'en avait pas ſeize mille complets, ne voulut pas ſe retrancher. Tant de victoires avaient donné aux Suédois une ſi grande confiance qu'ils ne s'informaient jamais du nombre

de leurs ennemis, mais seulement du lieu où ils étaient. *Levenhaupt* marcha donc à eux sans balancer le 7 d'octobre après midi. Dans le premier choc les Suédois tuèrent quinze cents moscovites. La confusion se mit dans l'armée du czar; on fuyait de tous côtés. L'empereur des Russes vit le moment où il allait être entièrement défait. Il sentait que le salut de ses Etats dépendait de cette journée, & qu'il était perdu, si *Levenhaupt* joignait le roi de Suède avec une armée victorieuse.

Dès qu'il vit que ses troupes commençaient à reculer, il courut à l'arrière-garde, où étaient des cosaques & des calmouks : *Je vous ordonne*, leur dit-il, *de tirer sur quiconque fuira, & de me tuer moi-même, si j'étais assez lâche pour me retirer.* De là il retourna à l'avant-garde, & rallia ses troupes lui-même, aidé du prince *Menzikoff* & du prince *Gallitzin*. *Levenhaupt*, qui avait des ordres pressans de rejoindre son maître, aima mieux continuer sa marche que recommencer le combat, croyant en avoir assez fait pour ôter aux ennemis la résolution de le poursuivre. Belle action du czar.

Dès le lendemain à onze heures, le czar l'attaqua au bord d'un marais, & étendit son armée pour l'envelopper. Les Suédois firent face par-tout : on se battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moscovites perdirent trois fois plus de monde; mais aucun ne lâcha pied, & la victoire fut indécise.

A quatre heures le général *Bayer* amena au czar un renfort de troupes. La bataille recommença alors pour la troisième fois avec plus de furie & d'acharnement : elle dura jusqu'à la nuit : enfin le nombre

l'emporta; les Suédois furent rompus, enfoncés & pouſſés juſqu'à leur bagage. *Levenhaupt* rallia ſes troupes derrière ſes chariots. Les Suédois étaient vaincus, mais ils ne s'enfuirent point. Ils étaient environ neuf mille hommes, dont aucun ne s'écarta: le général les mit en ordre de bataille auſſi facilement que s'ils n'avaient point été vaincus. Le czar de l'autre côté paſſa la nuit ſous les armes; il défendit aux officiers, ſous peine d'être caſſés, & aux ſoldats, ſous peine de mort, de s'écarter pour piller.

Le lendemain encore il commanda au point du jour une nouvelle attaque. *Levenhaupt* s'était retiré à quelques milles dans un lieu avantageux, après avoir encloué une partie de ſon canon & mis le feu à ſes chariots.

Les Moſcovites arrivèrent aſſez à temps pour empêcher tout le convoi d'être conſumé par les flammes; ils ſe ſaiſirent de plus de ſix mille chariots qu'ils ſauvèrent. Le czar, qui voulait achever la défaite des Suédois, envoya un de ſes généraux nommé *Phlug*, les attaquer encore pour la cinquième fois: ce général leur offrit une capitulation honorable. *Levenhaupt* la refuſa, & livra un cinquième combat, auſſi ſanglant que les premiers. De neuf mille ſoldats qu'il avait encore, il en perdit environ la moitié, l'autre ne put être forcée; enfin la nuit ſurvenant, *Levenhaupt* après avoir ſoutenu cinq combats contre quarante mille hommes, paſſa la Soſſa avec environ cinq mille combattans, qui lui reſtaient. Le czar perdit près de dix mille hommes dans ces cinq combats, où il eut la gloire de vaincre

les Suédois, & *Levenhaupt* celle de diſputer trois jours la victoire, & de ſe retirer ſans avoir été forcé dans ſon dernier poſte. Il vint donc au camp de ſon maître avec l'honneur de s'être ſi bien défendu, mais n'amenant avec lui ni munitions ni armée.

Le roi de Suède ſe trouva ainſi ſans proviſions & ſans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis, au milieu d'un pays où il n'avait guère de reſſource que ſon courage.

Dans cette extrémité le mémorable hiver de 1709, plus terrible encore ſur ces frontières de l'Europe que nous ne l'avons ſenti en France, détruiſit une partie de ſon armée. *Charles* voulait braver les ſaiſons comme il feſait ſes ennemis ; il oſait faire de longues marches de troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tombèrent morts de froid ſous ſes yeux. Les cavaliers n'avaient plus de bottes ; les fantaſſins étaient ſans ſouliers & preſque ſans habits. Ils étaient réduits à ſe faire des chauſſures de peaux de bêtes, comme ils pouvaient : ſouvent ils manquaient de pain. On avait été réduit à jeter preſque tous les canons dans des marais & dans des rivières, faute de chevaux pour les traîner. Cette armée auparavant ſi floriſſante était réduite à vingt-quatre mille hommes prêts à mourir de faim. On ne recevait plus de nouvelles de la Suède, & on ne pouvait y en faire tenir. Dans cet état, un ſeul officier ſe plaignit. „ Hé quoi ! lui dit le roi, vous ennuyez-vous d'être „ loin de votre femme ? ſi vous êtes un vrai ſoldat, „ je vous menerai ſi loin que vous pourrez à peine

„ recevoir des nouvelles de Suède une fois en trois „ ans. „

Le marquis de *Brancas*, depuis ambaſſadeur en Suède, m'a conté qu'un ſoldat oſa préſenter au roi avec murmure, en préſence de toute l'armée, un morceau de pain noir & moiſi, fait d'orge & d'avoine, ſeule nourriture qu'ils avaient alors, & dont ils n'avaient pas même ſuffiſamment. Le roi reçut le morceau de pain ſans s'émouvoir, le mangea tout entier, & dit enſuite froidement au ſoldat : *Il n'eſt pas bon, mais il peut ſe manger.* Ce trait, tout petit qu'il eſt, ſi ce qui augmente le reſpect & la confiance peut être petit, contribua plus que tout le reſte à faire ſupporter à l'armée ſuédoiſe des extrémités qui euſſent été intolérables ſous tout autre général.

Dans cette ſituation il reçut enfin des nouvelles de Stockholm ; elles lui apprirent la mort de la ducheſſe de Holſtein ſa ſœur, que la petite vérole enleva au mois de décembre 1708, dans la vingt-ſeptième année de ſon âge. C'était une princeſſe auſſi douce & auſſi compatiſſante que ſon frère était impérieux dans ſes volontés, & implacable dans ſes vengeances. Il avait toujours eu pour elle beaucoup de tendreſſe ; il fut d'autant plus affligé de ſa perte que, commençant alors à devenir malheureux, il en devenait un peu plus ſenſible.

Il apprit auſſi qu'on avait levé des troupes & de l'argent, en exécution de ſes ordres ; mais rien ne pouvait arriver juſqu'à ſon camp, puiſqu'entre lui & Stockholm, il y avait près de cinq cents lieues à traverſer, & des ennemis ſupérieurs en nombre à combattre.

Le

Le czar auſſi agiſſant que lui, après avoir envoyé de nouvelles troupes au ſecours des confédérés en Pologne, réunis contre *Staniſlas*, ſous le général *Siniawski*, s'avança bientôt dans l'Ukraine, au milieu de ce rude hiver, pour faire tête au roi de Suède. Là il continua dans la politique d'affaiblir ſon ennemi par de petits combats; jugeant bien que l'armée ſuédoiſe périrait entièrement à la longue, puiſqu'elle ne pouvait être recrutée. Il fallait que le froid fût bien exceſſif, puiſque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une ſuſpenſion d'armes. Mais dès le 1er février on recommença à ſe battre au milieu des glaces & des neiges.

Après pluſieurs petits combats, & quelques déſavantages, le roi vit au mois d'avril qu'il ne lui reſtait plus que dix-huit mille ſuédois. *Mazeppa*, ſeul, ce prince des Coſaques, les feſait ſubſiſter; ſans ce ſecours l'armée eût péri de faim & de miſère. Le czar, dans cette conjoncture, fit propoſer à *Mazeppa* de rentrer ſous ſa domination : mais le coſaque fut fidelle à ſon nouvel allié, ſoit que le ſupplice affreux de la roue, dont avaient péri ſes amis, le fît craindre pour lui-même, ſoit qu'il voulût les venger.

Charles avec ſes dix-huit mille ſuédois n'avait perdu ni le deſſein ni l'eſpérance de pénétrer juſqu'à Moſcou. Il alla vers la fin de mai inveſtir Pultava, ſur la rivière Vorskla, à l'extrémité orientale de l'Ukraine, à treize grandes lieues du Boryſthène; ce terrain eſt celui des Zaporaviens, le plus étrange peuple qui ſoit ſur la terre. C'eſt un ramas d'anciens Ruſſes, Polonais & Tartares, feſant tous profeſſion

Peuple ſingulier.

d'une eſpèce de chriſtianiſme & d'un brigandage ſemblable à celui des flibuſtiers. Ils éliſent un chef qu'ils dépoſent ou qu'ils égorgent ſouvent. Ils ne ſouffrent point de femmes chez eux, mais ils vont enlever tous les enfans à vingt & trente lieues à la ronde, & les élèvent dans leurs mœurs. L'été ils ſont toujours en campagne; l'hiver ils couchent dans des granges ſpacieuſes, qui contiennent quatre ou cinq cents hommes. Ils ne craignent rien; ils vivent libres; ils affrontent la mort pour le plus léger butin avec la même intrépidité que *Charles XII* la bravait pour donner des couronnes. Le czar leur fit donner ſoixante mille florins, dans l'eſpérance qu'ils prendraient ſon parti; ils prirent ſon argent, & ſe déclarèrent pour *Charles XII* par les ſoins de *Mazeppa;* mais ils ſervirent très-peu, parce qu'ils trouvent ridicule de combattre pour autre choſe que pour piller. C'était beaucoup qu'ils ne nuiſiſſent pas; il y en eut environ deux mille tout au plus qui firent le ſervice. On préſenta dix de leurs chefs un matin au roi, mais on eut bien de la peine à obtenir d'eux qu'ils ne fuſſent point ivres; car c'eſt par-là qu'ils commencent la journée. On les mena à la tranchée; ils y firent paraître leur adreſſe à tirer avec de longues carabines; car étant montés ſur le revers, ils tuaient à la diſtance de ſix cents pas les ennemis qu'ils choiſiſſaient. *Charles* ajouta à ces bandits quelques mille valaques que lui vendit le kan de la petite Tartarie. Il aſſiégeait donc Pultava avec toutes ces troupes de Zaporaviens, de Coſaques, de Valaques, qui joints à ſes dix-huit mille ſuédois feſaient une armée d'environ trente mille hommes,

mais une armée délabrée, manquant de tout. Le czar avait fait de Pultava un magaſin. Si le roi le prenait, il ſe r'ouvrait le chemin de Moſcou, & pouvait au moins attendre dans l'abondance de toutes choſes les ſecours qu'il eſpérait encore de Suède, de Livonie, de Poméranie & de Pologne. Sa ſeule reſſource étant donc dans la priſe de Pultava, il en preſſa le ſiége avec ardeur. *Mazeppa*, qui avait des intelligences dans la ville, l'aſſura qu'il en ſerait bientôt le maître : l'eſpérance renaiſſait dans l'armée. Les ſoldats regardaient la priſe de Pultava comme la fin de toutes leurs miſères.

Le roi s'aperçut, dès le commencement du ſiége, qu'il avait enſeigné l'art de la guerre à ſes ennemis. Le prince *Menzikoff*, malgré toutes ſes précautions, jeta du ſecours dans la ville. La garniſon par ce moyen ſe trouva forte de près de cinq mille hommes.

On feſait des ſorties, & quelquefois avec ſuccès ; on fit jouer une mine ; mais ce qui rendait la ville imprenable, c'était l'approche du czar, qui s'avançait avec ſoixante & dix mille combattans. *Charles XII* alla les reconnaître le 27 mai, jour de ſa naiſſance, & battit un de leurs détachemens : mais comme il retournait à ſon camp, il reçut un coup de carabine qui lui perça la botte, & lui fracaſſa l'os du talon. On ne remarqua pas ſur ſon viſage le moindre changement qui pût faire ſoupçonner qu'il était bleſſé : il continua à donner tranquillement ſes ordres, & demeura encore près de ſix heures à cheval. Un de ſes domeſtiques s'apercevant que le ſoulier de la botte du prince était tout

ſanglant, courut chercher des chirurgiens : la douleur du roi commençait à être ſi cuiſante qu'il fallut l'aider à deſcendre de cheval, & l'emporter dans ſa tente. Les chirurgiens viſitèrent ſa plaie ; ils furent d'avis de lui couper la jambe. La conſternation de l'armée était inexprimable. Un chirurgien nommé *Neuman*, plus habile & plus hardi que les autres, aſſura qu'en feſant de profondes inciſions, il ſauverait la jambe du roi. Travaillez donc tout-à-l'heure, lui dit le roi ; taillez hardiment, ne craignez rien : il tenait lui-même ſa jambe avec les deux mains, regardant les inciſions qu'on lui feſait, comme ſi l'opération eût été faite ſur un autre.

Charles eſt enfin vaincu à Pultava. 8 juillet 1709.

Dans le temps même qu'on lui mettait un appareil, il ordonna un aſſaut pour le lendemain ; mais à peine avait-il donné cet ordre qu'on vint lui apprendre que toute l'armée ennemie s'avançait ſur lui. Il fallut alors prendre un autre parti. *Charles* bleſſé & incapable d'agir, ſe voyait entre le Boryſthène & la rivière qui paſſe à Pultava, dans un pays déſert, ſans places de ſureté, ſans munitions, vis-à-vis une armée qui lui coupait la retraite & les vivres. Dans cette extrémité il n'aſſembla point de conſeil de guerre, comme tant de relations l'ont débité ; mais la nuit du 7 au 8 de juillet il fit venir le feld-maréchal *Renſchild* dans ſa tente, & lui ordonna ſans délibération, comme ſans inquiétude, de tout diſpoſer pour attaquer le czar le lendemain. *Renſchild* ne conteſta point, & ſortit pour obéir. A la porte de la tente du roi, il rencontra le comte *Piper*, avec qui il était fort mal depuis long-temps, comme il arrive ſouvent entre le miniſtre

& le général. *Piper* lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau : Non, dit le général froidement, & passa outre pour aller donner ses ordres. Dès que le comte *Piper* fut entré dans la tente : *Renschild* ne vous a-t-il rien appris, lui dit le roi ? Rien, répondit *Piper :* Hé bien, je vous apprends donc, reprit le roi, que demain nous donnons bataille. Le comte *Piper* fut effrayé d'une résolution si désespérée ; mais il savait bien qu'on ne sesait jamais changer son maître d'idée ; il ne marqua son étonnement que par son silence, & laissa *Charles* dormir jusqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8 juillet de l'année 1709 que se donna cette bataille décisive de Pultava, entre les deux plus singuliers monarques qui fussent alors dans le monde : *Charles XII* illustre par neuf années de victoires, *Pierre Alexiowitz* par neuf années de peines, prises pour former des troupes égales aux troupes suédoises : l'un glorieux d'avoir donné des Etats, l'autre d'avoir civilisé les siens : *Charles* aimant les dangers, & ne combattant que pour la gloire : *Alexiowitz* ne fuyant point le péril, & ne sesant la guerre que pour ses intérêts : le monarque suédois libéral par grandeur d'ame, le moscovite ne donnant jamais que par quelque vue : celui-là d'une sobriété & d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, & qui n'avait été barbare qu'une fois ; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation & de son pays, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, & trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours. *Charles* avait le titre d'*invincible*, qu'un moment pouvait

lui ôter ; les nations avaient déjà donné à *Pierre Alexiowitz* le nom de *grand*, qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre, parce qu'il ne le devait pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille & du lieu où elle fut donnée, il faut ſe figurer Pultava au nord, le camp du roi de Suède au ſud, tirant un peu vers l'orient, ſon bagage derrière lui à environ un mille, & la rivière de Pultava au nord de la ville, coulant de l'orient à l'occident.

Le czar avait paſſé la rivière à une lieue de Pultava, du côté de l'occident, & commençait à former ſon camp.

A la pointe du jour les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie : le reſte fut laiſſé dans le camp avec environ trois mille hommes ; quatre mille demeurèrent au bagage. De ſorte que l'armée ſuédoiſe marcha aux ennemis, forte d'environ vingt & un mille hommes, dont il y avait environ ſeize mille ſuédois.

Les généraux *Renſchild*, *Roos*, *Levenhaupt*, *Slipenbak*, *Hoorn*, *Sparre*, *Hamilton*, le prince de *Wirtemberg* parent du roi, & quelques autres, dont la plupart avaient vu la bataille de Nerva, feſaient tous ſouvenir les officiers ſubalternes de cette journée, où huit mille ſuédois avaient détruit une armée de quatre-vingts mille moſcovites dans un camp retranché. Les officiers le diſaient aux ſoldats ; tous s'encourageaient en marchant.

Le roi conduiſait la marche, porté ſur un brancard à la tête de ſon infanterie. Une partie de la

cavalerie s'avança par ſon ordre pour attaquer celle des ennemis ; la bataille commença par cet engagement à quatre heures & demie du matin : la cavalerie ennemie était à l'occident, à la droite du camp moſcovite ; le prince *Menzikoff* & le comte *Golowin* l'avaient diſpoſée par intervalles entre des redoutes garnies de canons. Le général *Slipenbak*, à la tête des Suédois, fondit ſur cette cavalerie. Tous ceux qui ont ſervi dans les troupes ſuédoiſes ſavent qu'il était preſque impoſſible de réſiſter à la fureur de leur premier choc. Les eſcadrons moſcovites furent rompus & enfoncés. Le czar accourut lui-même pour les rallier ; ſon chapeau fut percé d'une balle de mouſquet ; *Menzikoff* eut trois chevaux tués ſous lui : les Suédois crièrent victoire.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée ; il avait envoyé au milieu de la nuit le général *Creuts*, avec cinq mille cavaliers ou dragons, qui devaient prendre les ennemis en flanc, tandis qu'il les attaquerait de front ; mais ſon malheur voulut que *Creuts* s'égarât, & ne parût point. Le czar, qui s'était cru perdu, eut le temps de rallier ſa cavalerie. Il fondit à ſon tour ſur celle du roi, qui n'étant point ſoutenue par le détachement de *Creuts*, fut rompue à ſon tour. *Slipenbak* même fut fait priſonnier dans cet engagement. En même temps ſoixante & douze canons tiraient du camp ſur la cavalerie ſuédoiſe, & l'infanterie ruſſienne débouchant de ſes lignes venait attaquer celle de *Charles*.

Le czar détacha alors le prince *Menzikoff*, pour aller ſe poſter entre Pultava & les Suédois : le prince *Menzikoff* exécuta avec habileté & avec promptitude

l'ordre de ſon maître; non-ſeulement il coupa la communication entre l'armée ſuédoiſe & les troupes reſtées au camp devant Pultava, mais ayant rencontré un corps de réſerve de trois mille hommes, il l'enveloppa & le tailla en pièces. Si *Menzikoff* fit cette manœuvre de lui-même, la Ruſſie lui dut ſon ſalut : ſi le czar l'ordonna, il était un digne adverſaire de *Charles XII.* Cependant l'infanterie moſcovite ſortait de ſes lignes, & s'avançait en bataille dans la plaine. D'un autre côté la cavalerie ſuédoiſe ſe ralliait à un quart de lieue de l'armée ennemie; & le roi, aidé de ſon feld-maréchal *Renſchild*, ordonnait tout pour un combat général.

Il rangea ſur deux lignes ce qui lui reſtait de troupes, ſon infanterie occupant le centre, ſa cavalerie les deux ailes. Le czar diſpoſa ſon armée de même; il avait l'avantage du nombre & celui de ſoixante & douze canons, tandis que les Suédois ne lui en oppoſaient que quatre, & qu'ils commençaient à manquer de poudre.

L'empereur moſcovite était au centre de ſon armée, n'ayant alors que le titre de major-général, & ſemblait obéir au général *Czermetoff;* mais il allait comme empereur de rang en rang monté ſur un cheval turc, qui était un préſent du grand-ſeigneur, exhortant les capitaines & les ſoldats, & promettant à chacun des récompenſes.

A neuf heures du matin la bataille recommença; une des premières volées du canon moſcovite emporta les deux chevaux du brancard de *Charles*, il en fit atteler deux autres : une ſeconde volée mit le brancard en pièces & renverſa le roi. De vingt-quatre drabans

qui ſe relayaient pour le porter, vingt & un furent tués. Les Suédois conſternés s'ébranlèrent, & le canon ennemi continuant à les écraſer, la première ligne ſe replia ſur la ſeconde, & la ſeconde s'enfuit. Ce ne fut en cette dernière action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie ruſſe qui mit en déroute l'armée ſuédoiſe; tant les choſes étaient changées.

Tous les écrivains ſuédois diſent qu'ils auraient gagné la bataille ſi on n'avait point fait de fautes; mais tous les officiers prétendent que c'en était une grande de la donner, & une plus grande encore de s'enfermer dans ces pays perdus, malgré l'avis des plus ſages, contre un ennemi aguerri, trois fois plus fort que *Charles XII* par le nombre d'hommes & par les reſſources qui manquaient aux Suédois. Le ſouvenir de Nerva fut la principale cauſe du malheur de *Charles* à Pultava.

Déjà le prince de *Wirtemberg*, le général *Renſchild* & pluſieurs officiers principaux étaient priſonniers, le camp devant Pultava forcé, & tout dans une confuſion à laquelle il n'y avait plus de reſſource. Le comte *Piper* avec quelques officiers de la chancellerie étaient ſortis de ce camp, & ne ſavaient ni ce qu'ils devaient faire, ni ce qu'était devenu le roi; ils couraient de côté & d'autre dans la plaine. Un major nommé *Bère* s'offrit de les conduire au bagage; mais les nuages de pouſſière & de fumée qui couvraient la campagne, & l'égarement d'eſprit naturel dans cette déſolation, les conduiſirent droit ſur la contreſcarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garniſon.

Le roi ne voulut point fuir, & ne pouvait ſe

défendre. Il avait en ce moment auprès de lui le général *Poniatowski*, colonel de la garde ſuédoiſe du roi *Staniſlas*, homme d'un mérite rare, que ſon attachement pour la perſonne de *Charles* avait engagé à le ſuivre en Ukraine ſans aucun commandement. C'était un homme qui, dans toutes les occurrences de ſa vie & dans les dangers, où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours ſon parti ſur le champ, & bien & avec bonheur. Il fit ſigne à deux drabans, qui prirent le roi par-deſſous les bras & le mirent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de ſa bleſſure.

Poniatowski, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occaſion général par néceſſité, rallia cinq cents cavaliers auprès de la perſonne du roi; les uns étaient des drabans, les autres des officiers, quelques-uns de ſimples cavaliers: cette troupe raſſemblée, & ranimée par le malheur de ſon prince, ſe fit jour à travers plus de dix régimens moſcovites, & conduiſit *Charles* au milieu des ennemis l'eſpace d'une lieue juſqu'au bagage de l'armée ſuédoiſe.

Le roi fuyant & pourſuivi eut ſon cheval tué ſous lui; le colonel *Gieta*, bleſſé & perdant tout ſon ſang, lui donna le ſien. Ainſi on remit deux fois à cheval dans ſa fuite ce conquérant, qui n'avait pu y monter pendant la bataille.

Cette retraite étonnante était beaucoup dans un ſi grand malheur; mais il fallait fuir plus loin; on trouva dans le bagage le carroſſe du comte *Piper*, car le roi n'en eut jamais depuis qu'il ſortit de Stockholm.

On le mit dans cette voiture, & l'on prit avec précipitation la route du Boryſthène. Le roi, qui depuis le moment où on l'avait mis à cheval juſqu'à ſon arrivée au bagage, n'avait pas dit un ſeul mot, demanda alors ce qu'était devenu le comte *Piper*. Il eſt pris avec toute la chancellerie, lui répondit-on. Et le général *Renſchild* & le duc de *Wirtemberg*, ajouta-t-il ? Ils ſont auſſi priſonniers, lui dit *Poniatowski*. *Priſonniers chez des Ruſſes!* reprit *Charles* en hauſſant les épaules ; *allons donc, allons plutôt chez les Turcs*. On ne remarquait pourtant point d'abattement ſur ſon viſage, & quiconque l'eût vu alors, & eût ignoré ſon état, n'eût point ſoupçonné qu'il était vaincu & bleſſé.

Charles s'enfuit chez les Turcs.

Pendant qu'il s'éloignait, les Ruſſes ſaiſirent ſon artillerie dans le camp devant Pultava, ſon bagage, ſa caiſſe militaire, où ils trouvèrent ſix millions en eſpèces, dépouilles des Polonais & des Saxons. Près de neuf mille hommes ſuédois ou coſaques furent tués dans la bataille ; environ ſix mille furent pris. Il reſtait encore environ ſeize mille hommes, tant ſuédois & polonais que coſaques, qui fuyaient vers le Boryſthène, ſous la conduite du général *Levenhaupt*. Il marcha d'un côté avec ſes troupes fugitives ; le roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carroſſe où il était rompit dans la marche, on le remit à cheval. Pour comble de diſgrace, il s'égara pendant la nuit dans un bois ; là ſon courage ne pouvant plus ſuppléer à ſes forces épuiſées, les douleurs de ſa bleſſure devenues plus inſupportables par la fatigue, ſon cheval étant tombé de laſſitude, il ſe coucha quelques heures au pied

d'un arbre, en danger d'être ſurpris à tout moment par les vainqueurs qui le cherchaient de tous côtés.

Enfin la nuit du 9 au 10 juillet il ſe trouva vis-à-vis le Boryſthène. *Levenhaupt* venait d'arriver avec les débris de l'armée. Les Suédois revirent, avec une joie mêlée de douleur, leur roi qu'ils croyaient mort. L'ennemi approchait ; on n'avait ni pont pour paſſer le fleuve, ni temps pour en faire, ni poudre pour ſe défendre, ni proviſions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avait mangé depuis deux jours. Cependant les reſtes de cette armée étaient des ſuédois, & ce roi vaincu était *Charles XII.* Preſque tous les officiers croyaient qu'on attendrait là de pied ferme les Ruſſes, & qu'on périrait ou qu'on vaincrait ſur le bord du Boryſthène. *Charles* eût pris ſans doute cette réſolution, s'il n'eût été accablé de faibleſſe. Sa plaie ſuppurait, il avait la fièvre ; & on a remarqué que la plupart des hommes les plus intrépides perdent dans la fièvre de la ſuppuration cet inſtinct de valeur, qui comme les autres vertus demande une tête libre. *Charles* n'était plus lui-même. C'eſt ce qu'on m'a aſſuré, & qui eſt plus vraiſemblable. On l'entraîna comme un malade qui ne ſe connaît plus. Il y avait encore par bonheur une mauvaiſe calèche qu'on avait amenée à tout haſard juſqu'en cet endroit : on l'embarqua ſur un petit bateau ; le roi ſe mit dans un autre avec le général *Mazeppa*. Celui-ci avait ſauvé pluſieurs coffres pleins d'argent ; mais le courant étant trop rapide, & un vent violent commençant à ſouffler, ce coſaque jeta plus des trois quarts de ſes tréſors dans le fleuve pour ſoulager le bateau. *Mullern*, chancelier du roi, & le comte *Poniatowski*,

homme plus que jamais néceſſaire au roi par les reſſources que ſon eſprit lui fourniſſait dans les diſgraces, paſſèrent dans d'autres barques avec quelques officiers. Trois cents cavaliers & un très-grand nombre de polonais & de coſaques, ſe fiant ſur la bonté de leurs chevaux, haſardèrent de paſſer le fleuve à la nage. Leur troupe bien ſerrée réſiſtait au courant & rompait les vagues; mais tous ceux qui s'écartèrent un peu au-deſſous furent emportés & abymés dans le fleuve. De tous les fantaſſins qui riſquèrent le paſſage, aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les débris de l'armée étaient dans cette extrémité, le prince *Menzikoff* s'approchait avec dix mille cavaliers ayant chacun un fantaſſin en croupe. Les cadavres des Suédois morts dans le chemin de leurs bleſſures, de fatigue & de faim, montraient aſſez au prince *Menzikoff* la roûte qu'avait priſe le gros de l'armée fugitive. Le prince envoya au général ſuédois un trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre officiers-généraux furent auſſitôt envoyés par *Levenhaupt* pour recevoir la loi du vainqueur. Avant ce jour ſeize mille ſoldats du roi *Charles* euſſent attaqué toutes les forces de l'empire moſcovite, & euſſent péri juſqu'au dernier plutôt que de ſe rendre; mais après une bataille perdue, après avoir fui pendant deux jours, ne voyant plus leur prince, qui était contraint de fuir lui-même, les forces de chaque ſoldat étant épuiſées, leur courage n'étant plus ſoutenu par aucune eſpérance, l'amour de la vie l'emporta ſur l'intrépidité. Il n'y eut que le colonel *Troutſetre* qui, voyant approcher les Moſcovites, s'ébranla avec un bataillon ſuédois pour les

charger, eſpérant entraîner le reſte des troupes. Mais *Levenhaupt* fut obligé d'arrêter ce mouvement inutile. La capitulation fut achevée, & cette armée entière fut faite priſonnière de guerre. Quelques ſoldats déſeſpérés de tomber entre les mains des Moſcovites ſe précipitèrent dans le Boryſthène. Deux officiers du régiment de ce brave *Troutfetre* s'entretuèrent, le reſte fut fait eſclave. Ils défilèrent tous en préſence du prince *Menzikoff*, mettant les armes à ſes pieds, comme trente mille moſcovites avaient fait neuf ans auparavant devant le roi de Suède à Nerva. Mais au lieu que le roi avait alors renvoyé tous ces priſonniers moſcovites qu'il ne craignait pas, le czar retint les ſuédois pris à Pultava.

Ces malheureux furent diſperſés depuis dans les Etats du czar, mais particulièrement en Sibérie, vaſte province de la grande Tartarie, qui du côté de l'Orient s'étend juſqu'aux frontières de l'empire chinois. Dans ce pays barbare, où l'uſage du pain n'était pas même connu, les Suédois, devenus ingénieux par le beſoin, y exercèrent les métiers & les arts dont ils pouvaient avoir quelque teinture. Alors toutes les diſtinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'officier, qui ne put exercer aucun métier, fut réduit à fendre & à porter le bois du ſoldat devenu tailleur, drapier, menuiſier, ou maçon, ou orfèvre, & qui gagnait de quoi ſubſiſter. Quelques officiers devinrent peintres, d'autres architectes. Il y en eut qui enſeignèrent les langues, les mathématiques ; ils y établirent même des écoles publiques, qui avec le temps devinrent ſi utiles & ſi connues, qu'on y envoyait des enfans de Moſcou.

Le comte *Piper*, premier miniſtre du roi de Suède, fut long-temps enfermé à Pétersbourg. Le czar était perſuadé, comme le reſte de l'Europe, que ce miniſtre avait vendu ſon maître au duc de *Marlborough*, & avait attiré ſur la Moſcovie les armes de la Suède qui auraient pu pacifier l'Europe. Il lui rendit ſa captivité plus dure. Ce miniſtre mourut quelques années après en Moſcovie, peu ſecouru par ſa famille qui vivait à Stockholm dans l'opulence, & plaint inutilement par ſon roi, qui ne voulut jamais s'abaiſſer à offrir pour ſon miniſtre une rançon qu'il craignait que le czar n'acceptât pas ; car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre *Charles* & le czar.

L'empereur moſcovite, pénétré d'une joie qu'il ne ſe mettait pas en peine de diſſimuler, recevait ſur le champ de bataille les priſonniers qu'on lui amenait en foule, & demandait à tout moment : Où eſt donc mon frère *Charles* ?

Grandeur du czar.

Il fit aux généraux ſuédois l'honneur de les inviter à ſa table. Entr'autres queſtions qu'il leur fit, il demanda au général *Renſchild* à combien les troupes du roi ſon maître pouvaient monter avant la bataille. *Renſchild* répondit que le roi ſeul en avait la liſte, qu'il ne communiquait à perſonne ; mais que pour lui il penſait que le tout pouvait aller à environ trente mille hommes, ſavoir dix-huit mille ſuédois, & le reſte coſaques. Le czar parut ſurpris, & demanda comment ils avaient pu haſarder de pénétrer dans un pays ſi reculé, & d'aſſiéger Pultava avec ce peu de monde. Nous n'avons pas toujours été conſultés, reprit le général ſuédois ; mais comme fidelles ſerviteurs, nous avons obéi aux ordres de notre maître

ſans jamais y contredire. Le czar ſe tourna, à cette réponſe, vers quelques-uns de ſes courtiſans, autrefois ſoupçonnés d'avoir trempé dans des conſpirations contre lui : » Ah ! dit-il, voilà comme il faut ſervir » ſon ſouverain. » Alors prenant un verre de vin : A la » ſanté, dit-il, de mes maîtres dans l'art de la guerre. » *Renſchild* lui demanda qui étaient ceux qu'il honorait d'un ſi beau titre ? » Vous, Meſſieurs les généraux » ſuédois, reprit le czar. Votre majeſté eſt donc bien » ingrate, reprit le comte, d'avoir tant maltraité ſes » maîtres ! » Le czar, après le repas, fit rendre les épées à tous les officiers-généraux, & les traita comme un prince qui voulait donner à ſes ſujets des leçons de généroſité & de la politeſſe qu'il connaiſſait. Mais ce même prince, qui traita ſi bien les généraux ſuédois, fit rouer tous les coſaques qui tombèrent dans ſes mains.

Cependant cette armée ſuédoiſe, ſortie de la Saxe ſi triomphante, n'était plus. La moitié avait péri de miſère ; l'autre moitié était eſclave ou maſſacrée. *Charles XII* avait perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux, & de près de cent combats. Il fuyait dans une méchante calèche, ayant à ſon côté le major-général *Hord*, bleſſé dangereuſement. Le reſte de ſa troupe ſuivait, les uns à pied, les autres à cheval, quelques-uns dans des charrettes, à travers un déſert où ils ne voyaient ni huttes, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemins ; tout y manquait, juſqu'à l'eau même. C'était dans le commencement de juillet. Le pays eſt ſitué au quarante-ſeptième degré. Le ſable aride du déſert rendait la chaleur du ſoleil plus inſupportable ; les chevaux tombaient ;

les

les hommes étaient près de mourir de ſoif. Un ruiſſeau d'eau bourbeuſe fut l'unique reſſource qu'on trouva vers la nuit ; on remplit des outres de cette eau, qui ſauva la vie à la petite troupe du roi de Suède. Après cinq jours de marche il ſe trouva ſur le rivage du fleuve Hippanis, aujourd'hui nommé le Bogh par les barbares, qui ont défiguré juſqu'au nom de ces pays, que des colonies grecques firent fleurir autrefois. Ce fleuve ſe joint à quelques milles de là au Boryſthène, & tombe avec lui dans la mer Noire.

Au-delà du Bogh, du côté du midi, eſt la petite ville d'Oczakou, frontière de l'empire des Turcs. Les habitans voyant venir à eux une troupe de gens de guerre, dont l'habillement & le langage leur étaient inconnus, refuſèrent de les paſſer à Oczakou, ſans un ordre de *Mehemet* bacha, gouverneur de la ville. Le roi envoya un exprès à ce gouverneur, pour lui demander le paſſage ; ce turc, incertain de ce qu'il devait faire dans un pays où une fauſſe démarche coûte ſouvent la vie, n'oſa rien prendre ſur lui ſans avoir auparavant la permiſſion du ſéraſquier de la province, qui réſide à Bender dans la Beſſarabie. Pendant qu'on attendait cette permiſſion, les Ruſſes, qui avaient pris l'armée du roi priſonnière, avaient paſſé le Boryſthène, & approchaient pour le prendre lui-même. Enfin le bacha d'Oczakou envoya dire au roi qu'il fournirait une petite barque pour ſa perſonne & pour deux ou trois hommes de ſa ſuite. Dans cette extrémité les Suédois prirent de force ce qu'ils ne pouvaient avoir de gré : quelques-uns allèrent à l'autre bord, dans une petite nacelle, ſe ſaiſir de

quelques bateaux, & les amenèrent à leur rivage : ce fut leur ſalut ; car les patrons des barques turques, craignant de perdre une occaſion de gagner beaucoup, vinrent en foule offrir leurs ſervices. Préciſément dans le même temps la réponſe favorable du ſéraſquier de Bender arrivait auſſi, & le roi eut la douleur de voir cinq cents hommes de ſa ſuite ſaiſis par ſes ennemis, dont il entendait les bravades inſultantes. Le bacha d'Oczakou lui demanda par un interprète pardon de ſes retardemens, qui étaient cauſe de la priſe de ces cinq cents hommes, & le ſupplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au grand-ſeigneur. *Charles* le promit, non ſans lui faire une réprimande, comme s'il eût parlé à un de ſes ſujets.

Le commandant de Bender, qui était en même temps ſéraſquier, titre qui répond à celui de général, & bacha de la province, qui ſignifie gouverneur & intendant, envoya en hâte un aga complimenter le roi, & lui offrir une tente magnifique, avec les proviſions, le bagage, les chariots, les commodités, les officiers, toute la ſuite néceſſaire pour le conduire avec ſplendeur juſqu'à Bender : car tel eſt l'uſage des Turcs, non-ſeulement de défrayer les ambaſſadeurs juſqu'au lieu de leur réſidence, mais de fournir tout abondamment aux princes réfugiés chez eux pendant le temps de leur ſéjour.

Fin du quatrième Livre.

LIVRE CINQUIEME.

ARGUMENT.

Etat de la Porte ottomane. Charles ſéjourne près de Bender. Ses occupations. Ses intrigues à la Porte. Ses deſſeins. Auguſte remonte ſur ſon trône. Le roi de Danemarck fait une deſcente en Suède. Tous les autres Etats de Charles ſont attaqués. Le czar triomphe dans Moſcou. Affaire du Pruth. Hiſtoire de la czarine, payſanne devenue impératrice.

Achmet III gouvernait alors l'empire de Turquie. Il avait été mis en 1703 ſur le trône à la place de ſon frère *Muſtapha*, par une révolution ſemblable à celle qui avait donné en Angleterre la couronne de *Jacques II* à ſon gendre *Guillaume*. *Muſtapha* gouverné par ſon muphti, que les Turcs abhorraient, ſouleva contre lui tout l'empire. Son armée, avec laquelle il comptait punir les mécontens, ſe joignit à eux. Il fut pris, dépoſé en cérémonie, & ſon frère tiré du ſérail pour devenir ſultan, ſans qu'il y eût preſque une goutte de ſang répandue. *Achmet* renferma le ſultan dépoſé dans le ſérail de Conſtantinople, où il vécut encore quelques années, au grand étonnement de la Turquie, accoutumée à voir la mort de ſes princes ſuivre toujours leur détrônement.

Le nouveau ſultan, pour toute récompenſe d'une couronne qu'il devait aux miniſtres, aux généraux, aux officiers des janiſſaires, enfin à ceux qui avaient eu part à la révolution, les fit tous périr les uns après les autres, de peur qu'un jour ils n'en tentaſſent une ſeconde. Par le ſacrifice de tant de braves gens il affaiblit les forces de l'empire; mais il affermit ſon trône, du moins pour quelques années. Il s'appliqua depuis à amaſſer des tréſors : c'eſt le premier des ottomans qui ait oſé altérer un peu la monnaie & établir de nouveaux impôts; mais il a été obligé de s'arrêter dans ces deux entrepriſes, de crainte d'un ſoulèvement; car la rapacité & la tyrannie du grand-ſeigneur ne s'étendent preſque jamais que ſur les officiers de l'empire, qui, quels qu'ils ſoient, ſont eſclaves domeſtiques du ſultan; mais le reſte des muſulmans vit dans une ſécurité profonde, ſans craindre ni pour leurs vies, ni pour leurs fortunes, ni pour leur liberté.

Tel était l'empereur des Turcs, chez qui le roi de Suède vint chercher un aſile. Il lui écrivit dès qu'il fut ſur ſes terres; ſa lettre eſt du 13 juillet 1709. Il en courut pluſieurs copies différentes, qui toutes paſſent aujourd'hui pour infidelles; mais de toutes celles que j'ai vues, il n'en eſt aucune qui ne marquât de la hauteur, & qui ne fût plus conforme à ſon courage qu'à ſa ſituation. Le ſultan ne lui fit réponſe que vers la fin de ſeptembre. La fierté de la Porte ottomane fit ſentir à *Charles XII* la différence qu'elle mettait entre l'empereur turc & un roi d'une partie de la Scandinavie, chrétien, vaincu & fugitif. Au reſte toutes ces lettres, que les rois écrivent très-

rarement eux-mêmes, ne ſont que de vaines formalités qui ne font connaître ni le caractère des ſouverains ni leurs affaires.

Charles XII en Turquie n'était en effet qu'un captif honorablement traité. Cependant il concevait le deſſein d'armer l'empire ottoman contre ſes ennemis. Il ſe flattait de ramener la Pologne ſous le joug, & de ſoumettre la Ruſſie; il avait un envoyé à Conſtantinople; mais celui qui le ſervit le plus dans ſes vaſtes projets fut le comte *Poniatowski*, lequel alla à Conſtantinople ſans miſſion, & ſe rendit bientôt néceſſaire au roi, agréable à la Porte, & enfin dangereux aux grands-viſirs mêmes. (*p*)

Un de ceux qui ſecondèrent plus adroitement ſes deſſeins fut le médecin *Fonſeca* portugais, juif établi à Conſtantinople, homme ſavant & délié, capable d'affaires & le ſeul philoſophe peut-être de ſa nation: ſa profeſſion lui procurait des entrées à la Porte ottomane, & ſouvent la confiance des viſirs. Je l'ai fort connu à Paris; il m'a confirmé toutes les particularités que je vais raconter. Le comte *Poniatowski* m'a dit lui-même, & m'a écrit qu'il avait eu l'adreſſe de faire tenir des lettres à la ſultane *Validé* mère de l'empereur régnant, autrefois maltraitée par ſon fils, mais qui commençait à prendre du crédit dans le ſérail. Une juive, qui approchait ſouvent de cette princeſſe, ne ceſſait de lui raconter les exploits du roi de Suède, & la charmait par ſes récits. La ſultane, par une ſecrète inclination, dont preſque toutes les

(*p*) C'eſt de lui dont je tiens non-ſeulement les remarques qui ont été imprimées, & dont le chapelain *Norberg* a fait uſage, mais encore beaucoup d'autres manuſcrits concernant cette hiſtoire.

femmes ſe ſentent ſurpriſes en faveur des hommes extraordinaires, même ſans les avoir vus, prenait hautement dans le ſérail le parti de ce prince : elle ne l'appelait que ſon lion. *Quand voulez-vous donc*, diſait-elle quelquefois au ſultan ſon fils, *aider mon lion à dévorer ce czar* ? Elle paſſa même par deſſus les lois auſtères du ſérail, au point d'écrire de ſa main pluſieurs lettres au comte *Poniatowski*, entre les mains duquel elles ſont encore au temps qu'on écrit cette hiſtoire.

Cependant on avait conduit le roi avec honneur à Bender, par le déſert qui s'appelait autrefois la ſolitude des Gètes. Les Turcs eurent ſoin que rien ne manquât ſur ſa route de tout ce qui pouvait rendre ſon voyage plus agréable. Beaucoup de polonais, de ſuédois, de coſaques échappés les uns après les autres des mains des Moſcovites, venaient par différens chemins groſſir ſa ſuite ſur la route. Il avait avec lui dix-huit cents hommes, quand il ſe trouva à Bender : tout ce monde était nourri, logé, eux & leurs chevaux, aux dépens du grand-ſeigneur.

Le roi voulut camper auprès de Bender, au lieu de demeurer dans la ville. Le ſeraſquier *Juſſuf* bacha lui fit dreſſer une tente magnifique, & on en fournit à tous les ſeigneurs de ſa ſuite. Quelque temps après le prince ſe fit bâtir une maiſon dans cet endroit : ſes officiers en firent autant à ſon exemple : les ſoldats dreſſèrent des baraques ; de ſorte que ce camp devint inſenſiblement une petite ville. Le roi n'étant point encore guéri de ſa bleſſure, il fallut lui tirer du pied un os carié ; mais dès qu'il put monter à

cheval, il reprit ſes fatigues ordinaires, toujours ſe levant avant le ſoleil, laſſant trois chevaux par jour, feſant faire l'exercice à ſes ſoldats. Pour tout amuſement il jouait quelquefois aux échecs : ſi les petites choſes peignent les hommes, il eſt permis de rapporter qu'il feſait toujours marcher le roi à ce jeu ; il s'en ſervait plus que des autres pièces, & par-là il perdait toutes les parties.

Il ſe trouvait à Bender dans une abondance de toutes choſes, bien rare pour un prince vaincu & fugitif : car outre les proviſions plus que ſuffiſantes, & les cinq cents écus par jour qu'il recevait de la magnificence ottomane, il tirait encore de l'argent de la France, & il empruntait des marchands de Conſtantinople. Une partie de cet argent ſervit à ménager des intrigues dans le ſérail, à acheter la faveur des viſirs, ou à procurer leur perte. Il répandait l'autre partie avec profuſion parmi ſes officiers & les janiſſaires qui lui ſervaient de gardes à Bender. *Grothuſen*, ſon favori & tréſorier, était le diſpenſateur de ſes libéralités : c'était un homme qui, contre l'uſage de ceux qui ſont en cette place, aimait autant à donner que ſon maître. Il lui apporta un jour un compte de ſoixante mille écus en deux lignes : dix mille écus donnés aux Suédois & aux janiſſaires par les ordres généreux de ſa majeſté, & le reſte mangé par moi. „ Voilà comme j'aime que mes amis me „ rendent leurs comptes, dit ce prince : *Mullern* me „ fait lire des pages entières pour des ſommes de dix „ mille francs. J'aime mieux le ſtyle laconique de „ *Grothuſen*. „ Un de ſes vieux officiers, ſoupçonné d'être un peu avare, ſe plaignit à lui de ce que ſa

majeſté donnait tout à *Grothuſen* : » Je ne donne de » l'argent, répondit le roi, qu'à ceux qui ſavent en » faire uſage. » Cette générosité le réduiſit ſouvent à n'avoir pas de quoi donner. Plus d'économie dans ſes libéralités eût été auſſi honorable & plus utile; mais c'était le défaut de ce prince de pouſſer à l'excès toutes les vertus.

Beaucoup d'étrangers accouraient de Conſtantinople pour le voir. Les Turcs, les Tartares du voiſinage y venaient en foule; tous le reſpectaient & l'admiraient. Son opiniâtreté à s'abſtenir du vin, & ſa régularité à aſſiſter deux fois par jour aux prières publiques, leur feſaient dire : *C'eſt un vrai muſulman.* Ils brûlaient d'impatience de marcher avec lui à la conquête de la Moſcovie.

Dans ce loiſir de Bender, qui fut plus long qu'il ne penſait, il prit inſenſiblement du goût pour la lecture. Le baron *Fabrice*, gentilhomme du duc de Holſtein, jeune homme aimable, qui avait dans l'eſprit cette gaieté & ce tour aiſé qui plaît aux princes, fut celui qui l'engagea à lire. Il était envoyé auprès de lui à Bender pour y ménager les intérêts du jeune duc de Holſtein, & il y réuſſit en ſe rendant agréable. Il avait lu tous les bons auteurs français. Il fit lire au roi les tragédies de *Pierre Corneille*, celles de *Racine* & les ouvrages de *Deſpréaux*. Le roi ne prit nul goût aux ſatires de ce dernier, qui en effet ne ſont pas ſes meilleures pièces ; mais il aimait fort ſes autres écrits. Quand on lui lut ce trait de la ſatire huitième, où l'auteur traite *Alexandre* de fou & d'enragé, il déchira le feuillet.

De toutes les tragédies françaiſes, Mithridate était

celle qui lui plaisait davantage, parce que la situation de ce roi vaincu & respirant la vengeance, était conforme à la sienne. Il montrait avec le doigt à M. *Fabrice* les endroits qui le frappaient ; mais il n'en voulait lire aucun tout haut, ni hasarder jamais un mot en français. Même quand il vit depuis à Bender M. *Désaleurs*, ambassadeur de France à la Porte, homme d'un mérite distingué, mais qui ne savait que sa langue naturelle, il répondit à cet ambassadeur en latin ; & sur ce que M. *Désaleurs* protesta qu'il n'entendait pas quatre mots de cette langue, le roi, plutôt que de parler français, fit venir un interprète.

Telles étaient les occupations de *Charles XII* à Bender, où il attendait qu'une armée de turcs vînt à son secours. Son envoyé présentait des mémoires en son nom au grand-visir, & *Poniatowski* les soutenait par le crédit qu'il savait se donner. L'insinuation réussit par-tout : il ne paraissait vêtu qu'à la turque : il se procurait toutes les entrées. Le grand-seigneur lui fit présent d'une bourse de mille ducats, & le grand-visir lui dit : *Je prendrai votre roi d'une main, & une épée dans l'autre, & je le mènerai à Moscou, à la tête de deux cents mille hommes.* Ce grand-visir s'appelait *Chourlouli Ali bacha ;* il était fils d'un paysan du village de Chourlou. Ce n'est point parmi les Turcs un reproche qu'une telle extraction ; on n'y connaît point la noblesse, soit celle à laquelle les emplois sont attachés, soit celle qui ne consiste que dans des titres. Les services seuls sont sensés tout faire, c'est l'usage de presque tout l'Orient ; usage très-naturel & très-bon, si les dignités pouvaient n'être

données qu'au mérite ; mais les vifirs ne ſont d'ordinaire que des créatures d'un eunuque noir, ou d'une eſclave favorite.

Le premier miniſtre changea bientôt d'avis. Le roi ne pouvait que négocier, & le czar pouvait donner de l'argent ; il en donna, & ce fut de celui même de *Charles XII* qu'il ſe ſervit. La caiſſe militaire priſe à Pultava fournit de nouvelles armes contre le vaincu ; il ne fut alors plus queſtion de faire la guerre aux Ruſſes. Le crédit du czar fut tout-puiſſant à la Porte ; elle accorda à ſon envoyé des honneurs dont les miniſtres moſcovites n'avaient point encore joui à Conſtantinople : on lui permit d'avoir un ſérail, c'eſt-à-dire un palais dans le quartier des Francs, & de communiquer avec les miniſtres étrangers. Le czar crut même pouvoir demander qu'on lui livrât le général *Mazeppa*, comme *Charles XII* s'était fait livrer le malheureux *Patkul*. *Chourlouli Ali bacha* ne ſavait plus rien refuſer à un prince qui demandait en donnant des millions : ainſi ce même grand-vifir, qui auparavant avait promis ſolemnellement de mener le roi de Suède en Moſcovie avec deux cents mille hommes, oſa bien lui faire propoſer de conſentir au ſacrifice du général *Mazeppa*. *Charles* fut outré de cette demande. On ne ſait juſqu'où le vifir eût pouſſé l'affaire, ſi *Mazeppa*, âgé de ſoixante & dix ans, ne fût mort préciſément dans cette conjoncture. La douleur & le dépit du roi augmentèrent, quand il apprit que *Tolſtoy*, devenu l'ambaſſadeur du czar à la Porte, était publiquement ſervi par des ſuédois faits eſclaves à Pultava, & qu'on vendait tous les jours ces braves ſoldats dans le marché de

Le czar demande *Mazeppa* comme *Charles* s'était fait livrer *Patkul*.

Conſtantinople. L'ambaſſadeur moſcovite diſait même hautement que les troupes muſulmanes, qui étaient à Bender, y étaient plus pour s'aſſurer du roi que pour lui faire honneur.

Charles, abandonné par le grand-viſir vaincu par l'argent du czar en Turquie, après l'avoir été par ſes armes dans l'Ukraine, ſe voyait trompé, dédaigné par la Porte, preſque priſonnier parmi des Tartares. Sa ſuite commençait à déſeſpérer. Lui ſeul tint ferme, & ne parut pas abattu un moment; il crut que le ſultan ignorait les intrigues de *Chourlouli Ali*, ſon grand-viſir: il réſolut de les lui apprendre, & *Poniatowski* ſe chargea de cette commiſſion hardie. Le grand-ſeigneur va tous les vendredis à la moſquée entouré de ſes ſolaks, eſpèces de gardes, dont les turbans ſont ornés de plumes ſi hautes qu'elles dérobent le ſultan à la vue du peuple. Quand on a quelque placet à préſenter au grand-ſeigneur, on tâche de ſe mêler parmi ces gardes, & on lève en haut le placet. Quelquefois le ſultan daigne le prendre lui-même; mais le plus ſouvent il ordonne à un aga de s'en charger, & ſe fait enſuite repréſenter les placets au ſortir de la moſquée. Il n'eſt pas à craindre qu'on oſe l'importuner de mémoires inutiles, & de placets ſur des bagatelles, puiſqu'on écrit moins à Conſtantinople en toute une année qu'à Paris en un ſeul jour. On ſe haſarde encore moins à préſenter des mémoires contre les miniſtres, à qui pour l'ordinaire le ſultan les renvoie ſans les lire. *Poniatowski* n'avait que cette voie pour faire paſſer juſqu'au grand-ſeigneur les plaintes du roi de Suède. Il dreſſa un mémoire accablant contre le grand-viſir. M. de

Fériol, alors ambaſſadeur de France, & qui m'a conté le fait, fit traduire le mémoire en turc. On donna quelque argent à un grec pour le préſenter. Ce grec s'étant mêlé parmi les gardes du grand-ſeigneur, leva le papier ſi haut, ſi long-temps, & fit tant de bruit que le ſultan l'aperçut, & prit lui-même le mémoire.

On ſe ſervit pluſieurs fois de ce moyen pour préſenter au ſultan des mémoires contre ſes viſirs : un ſuédois nommé *Leloing*, en donna encore un autre bientôt après. *Charles XII*, dans l'empire des Turcs, était réduit à employer les reſſources d'un ſujet opprimé.

Quelques jours après le ſultan envoya au roi de Suède, pour toute réponſe à ſes plaintes, vingt-cinq chevaux arabes, dont l'un, qui avait porté ſa hauteſſe, était couvert d'une ſelle & d'une houſſe enrichies de pierreries, avec des étriers d'or maſſif. Ce préſent fut accompagné d'une lettre obligeante, mais conçue en termes généraux, & qui feſait ſoupçonner que le miniſtre n'avait rien fait que du conſentement du ſultan. *Chourlouli*, qui ſavait diſſimuler, envoya auſſi cinq chevaux très-rares au roi. *Charles* dit fièrement à celui qui les amenait : *Retournez vers votre maître, & dites-lui que je ne reçois point de préſens de mes ennemis.*

M. *Poniatowski*, ayant déjà oſé faire préſenter un mémoire contre le grand-viſir, conçut alors le hardi deſſein de le faire dépoſer. Il ſavait que ce viſir déplaiſait à la ſultane mère, que le kiſlar aga, chef des eunuques noirs, & l'aga des janiſſaires le

haïſſaient : il les excita tous trois à parler contre lui. C'était une choſe bien ſurprenante de voir un chrétien, un polonais, un agent ſans caractère d'un roi ſuédois réfugié chez les Turcs, cabaler preſque ouvertement à la Porte contre un vice-roi de l'empire ottoman, qui de plus était utile & agréable à ſon maître. *Poniatowski* n'eût jamais réuſſi, & l'idée ſeule du projet lui eût coûté la vie, ſi une puiſſance plus forte que toutes celles qui étaient dans ſes intérêts, n'eût porté les derniers coups à la fortune du grand-viſir *Chourlouli*.

Le ſultan avait un jeune favori, qui a depuis gouverné l'empire ottoman, & a été tué en Hongrie en 1716 à la bataille de Peterwaradin, gagnée ſur les Turcs par le prince *Eugène de Savoie*. Son nom était *Coumourgi Ali bacha*. Sa naiſſance n'était guère différente de celle de *Chourlouli :* il était fils d'un porteur de charbon, comme *Coumourgi* le ſignifie ; car *Coumour* veut dire *charbon* en turc. L'empereur *Achmet II*, oncle d'*Achmet III*, ayant rencontré dans un petit bois près d'Andrinople *Coumourgi* encore enfant, dont l'extrême beauté le frappa, le fit conduire dans ſon ſérail. Il plut à *Muſtapha*, fils aîné & ſucceſſeur de *Mahomet*. *Achmet III* en fit ſon favori. Il n'avait alors que la charge de ſelictar aga, porte-épée de la couronne. Son extrême jeuneſſe ne lui permettait pas de prétendre à l'emploi de grand-viſir : mais il avait l'ambition d'en faire. La faction de Suède ne put jamais gagner l'eſprit de ce favori. Il ne fut en aucun temps l'ami de *Charles*, ni d'aucun prince chrétien, ni d'aucun de leurs miniſtres ; mais en cette occaſion, il ſervait le roi *Charles XII* ſans le vouloir ; il s'unit avec la

ſultane *Validé* & les grands-officiers de la Porte, pour faire tomber *Chourlouli* qu'ils haïſſaient tous. Ce vieux miniſtre, qui avait long-temps & bien ſervi ſon maître, fut la victime du caprice d'un enfant & des intrigues d'un étranger. On le dépouilla de ſa dignité & de ſes richeſſes : on lui ôta ſa femme, qui était fille du dernier ſultan *Muſtapha ;* & il fut relégué à Caffa, autrefois Théodoſie, dans la Tartarie Crimée. On donna le bul, c'eſt-à-dire le ſceau de l'empire, à *Numan Couprougli*, petit-fils du grand *Couprougli* qui prit Candie. Ce nouveau viſir était tel que les chrétiens mal-inſtruits ont peine à ſe figurer un turc ; homme d'une vertu inflexible, ſcrupuleux obſervateur de la loi, il oppoſait ſouvent la juſtice aux volontés du ſultan. Il ne voulut point entendre parler de la guerre contre le moſcovite, qu'il traitait d'injuſte & d'inutile ; mais le même attachement à ſa loi qui l'empêchait de faire la guerre au czar, malgré la foi des traités, lui fit reſpecter les devoirs de l'hoſpitalité envers le roi de Suède. Il diſait à ſon maître : ,,La loi te défend ,, d'attaquer le czar qui ne t'a point offenſé, mais ,, elle t'ordonne de ſecourir le roi de Suède qui eſt ,, malheureux chez toi. ,, Il fit tenir à ce prince huit cents bourſes, (une bourſe vaut cinq cents écus) & lui conſeilla de s'en retourner paiſiblement dans ſes Etats, par les terres de l'empereur d'Allemagne, ou par des vaiſſeaux français, qui étaient alors au port de Conſtantinople, & que M. de *Fériol*, ambaſſadeur de France à la Porte, offrait à *Charles* pour le tranſporter à Marſeille. Le comte *Poniatowski* négocia plus que jamais avec ce miniſtre, & acquit dans les négociations une ſupériorité que l'or des Moſcovites

ne pouvait plus lui disputer auprès d'un visir incorruptible. La faction russe crut que la meilleure ressource pour elle était d'empoisonner un négociateur si dangereux. On gagna un de ses domestiques, qui devait lui donner du poison dans du café ; le crime fut découvert avant l'exécution ; on trouva le poison entre les mains du domestique dans une petite fiole que l'on porta au grand-seigneur. L'empoisonneur fut jugé en plein divan & condamné aux galères ; parce que la justice des Turcs ne punit jamais de mort les crimes qui n'ont pas été exécutés.

Charles XII, toujours persuadé que tôt ou tard il réussirait à faire déclarer l'empire turc contre celui de Russie, n'accepta aucune des propositions qui tendaient à un retour paisible dans ses Etats ; il ne cessait de représenter comme formidable aux Turcs ce même czar qu'il avait si long-temps méprisé : ses émissaires insinuaient sans cesse que *Pierre Alexiowitz* voulait se rendre maître de la navigation de la mer Noire, qu'après avoir subjugué les Cosaques il en voulait à la Tartarie Crimée. Tantôt ses représentations animaient la Porte, tantôt les ministres russes les rendaient sans effet.

Tandis que *Charles XII* fesait ainsi dépendre sa destinée des volontés des visirs, qu'il recevait des bienfaits & des affronts d'une puissance étrangère, qu'il fesait présenter des placets au sultan, qu'il subsistait de ses libéralités dans un désert, tous ses ennemis réveillés attaquaient ses Etats.

La bataille de Pultava fut d'abord le signal d'une révolution dans la Pologne. Le roi *Auguste* y retourna, protestant contre son abdication, contre la paix

d'Altranſtad, & accuſant publiquement de brigandage & de barbarie *Charles XII* qu'il ne craignait plus. Il mit en priſon *Fingsten* & *Imhof*, ſes plénipotentiaires qui avaient ſigné ſon abdication, comme s'ils avaient en cela paſſé leurs ordres & trahi leur maître. Ses troupes ſaxonnes, qui avaient été le prétexte de ſon détrônement, le ramenèrent à Varſovie, accompagné de la plupart des palatins polonais, qui, lui ayant autrefois juré fidélité, avaient fait depuis les mêmes ſermens à *Staniſlas*, & revenaient en faire de nouveaux à *Auguſte*. *Siniawski* même rentra dans ſon parti, & perdant l'idée de ſe faire roi, ſe contenta de reſter grand-général de la couronne. *Flemming*, ſon premier miniſtre, qui avait été obligé de quitter pour un temps la Saxe, de peu d'être livré avec *Patkul*, contribua alors par ſon adreſſe à ramener à ſon maître une grande partie de la nobleſſe polonaiſe.

Le pape releva ſes peuples du ſerment de fidélité qu'ils avaient fait à *Staniſlas*. Cette démarche du ſaint-père faite à propos, & appuyée des forces d'*Auguſte*, fut d'un aſſez grand poids : elle affermit le crédit de la cour de Rome en Pologne, où l'on n'avait nulle envie de conteſter alors aux premiers pontifes le droit chimérique de ſe mêler du temporel des rois. Chacun retournait volontiers ſous la domination d'*Auguſte*, & recevait ſans répugnance une abſolution inutile, que le nonce ne manqua pas de faire valoir comme néceſſaire.

La puiſſance de *Charles* & la grandeur de la Suède touchèrent alors à leur dernier période. Plus de dix têtes couronnées voyaient depuis long-temps avec crainte & avec envie la domination ſuédoiſe

s'étendant

s'étendant loin de ſes bornes naturelles, au-delà de la mer Baltique, depuis la Duna juſqu'à l'Elbe. La chute de *Charles* & ſon abſence réveillèrent les intérêts & les jalouſies de tous ces princes, aſſoupies long-temps par des traités & par l'impuiſſance de les rompre.

Le czar plus puiſſant qu'eux tous enſemble, profitant de la victoire, prit Vibourg & toute la Carélie, inonda la Finlande de troupes, mit le ſiége devant Riga, & envoya un corps d'armée en Pologne pour aider *Auguſte* à remonter ſur le trône. Cet empereur était alors ce que *Charles* avait été autrefois, l'arbitre de la Pologne & du Nord; mais il ne conſultait que ſes intérêts, au lieu que *Charles* n'avait jamais écouté que ſes idées de vengeance & de gloire. Le monarque ſuédois avait ſecouru ſes alliés, & accablé ſes ennemis, ſans exiger le moindre fruit de ſes victoires : le czar ſe conduiſant plus en prince, & moins en héros, ne voulut ſecourir le roi de Pologne qu'à condition qu'on lui céderait la Livonie; & que cette province, pour laquelle *Auguſte* avait allumé la guerre, reſterait aux Moſcovites pour toujours.

Le roi de Danemarck oubliant le traité de Travendal, comme *Auguſte* celui d'Altranſtad, ſongea dès-lors à ſe rendre maître des duchés de Holſtein & de Brême; ſur leſquels il renouvela ſes prétentions. Le roi de Pruſſe avait d'anciens droits ſur la Poméranie ſuédoiſe, qu'il voulait faire revivre. Le duc de Meckelbourg voyait avec dépit que la Suède poſſédât encore Viſmar, la plus belle ville du duché : ce prince devait épouſer une nièce de

l'empereur moſcovite ; & le czar ne demandait qu'un prétexte pour s'établir en Allemagne, à l'exemple des Suédois. *George*, électeur de Hanover, cherchait de ſon côté à s'enrichir des dépouilles de *Charles*. L'évêque de Munſter aurait bien voulu faire valoir quelques droits, s'il en avait eu le pouvoir.

Douze à treize mille ſuédois défendaient la Poméranie & les autres pays que *Charles* poſſédait en Allemagne : c'était là que la guerre allait ſe porter. Cet orage alarma l'empereur & ſes alliés. C'eſt une loi de l'Empire, que quiconque attaque une de ſes provinces eſt réputé l'ennemi de tout le corps germanique.

Mais il y avait encore un plus grand embarras. Tous ces princes, à la réſerve du czar, étaient réunis alors contre *Louis XIV*, dont la puiſſance avait été quelque temps auſſi redoutable à l'Empire que celle de *Charles*.

L'Allemagne s'était trouvée, au commencement du ſiècle, preſſée du Midi au Nord, entre les armées de la France & de la Suède. Les Français avaient paſſé le Danube, & les Suédois l'Oder ; ſi leurs forces, alors victorieuſes, s'étaient jointes, l'Empire eût été perdu. Mais la même fatalité qui accabla la Suède avait auſſi humilié la France : toutefois la Suède avait encore des reſſources, & *Louis XIV* feſait la guerre avec vigueur, quoique malheureuſement. Si la Poméranie & le duché de Brême devenaient le théâtre de la guerre, il était à craindre que l'Empire n'en ſouffrît, & qu'étant affaibli de ce côté, il n'en fût moins fort contre *Louis XIV*. Pour prévenir ce danger, l'empereur, les princes

d'Allemagne, *Anne* reine d'Angleterre, les Etats-Généraux des Provinces-Unies conclurent à la Haye, ſur la fin de l'année 1709, un des plus ſinguliers traités que jamais on ait ſignés.

Il fut ſtipulé par ces puiſſances que la guerre contre les Suédois ne ſe ferait point en Poméranie, ni dans aucune des provinces de l'Allemagne; & que les ennemis de *Charles XII* pourraient l'attaquer par-tout ailleurs. Le roi de Pologne & le czar accédèrent eux-mêmes à ce traité; ils y firent inſérer un article auſſi extraordinaire que le traité même: ce fut que les douze mille ſuédois, qui étaient en Poméranie, n'en pourraient ſortir pour aller défendre leurs autres provinces.

Pour aſſurer l'exécution de ce traité, on propoſa d'aſſembler une armée conſervatrice de cette neutralité imaginaire. Elle devait camper ſur le bord de l'Oder: ç'eût été une nouveauté ſingulière qu'une armée levée pour empêcher une guerre: ceux mêmes qui devaient la ſoudoyer avaient pour la plupart beaucoup d'intérêt à faire cette guerre, qu'on prétendait écarter; le traité portait qu'elle ſerait compoſée des troupes de l'empereur, du roi de Pruſſe, de l'électeur de Hanover, du landgrave de Heſſe, de l'évêque de Munſter.

Il arriva ce qu'on devait naturellement attendre d'un pareil projet; il ne fut point exécuté: les princes qui devaient fournir leur contingent pour lever cette armée ne donnèrent rien: il n'y eut pas deux régimens formés: on parla beaucoup de neutralité, perſonne ne la garda; & tous les princes du Nord, qui avaient des intérêts à démêler avec

le roi de Suède, reſtèrent en pleine liberté de ſe diſputer les dépouilles de ce prince.

Dans ces conjonctures, le czar, après avoir laiſſé ſes troupes en quartier dans la Lithuanie, & avoir ordonné le ſiége de Riga, s'en retourna à Moſcou étaler à ſes peuples un appareil auſſi nouveau que tout ce qu'il avait fait juſqu'alors dans ſes Etats : ce fut un triomphe tel à peu près que celui des anciens Romains. Il fit ſon entrée dans Moſcou ſous ſept arcs triomphaux, dreſſés dans les rues ornées de tout ce que le climat peut fournir, & de ce que le commerce floriſſant par ſes ſoins y avait pu apporter. Un régiment des gardes commençait la marche, ſuivi des pièces d'artillerie priſes ſur les Suédois à Leſno & à Pultava : chacune était traînée par huit chevaux couverts de houſſes d'écarlate pendantes à terre : enſuite venaient les étendards, les timbales, les drapeaux gagnés à ces deux batailles, portés par les officiers & par les ſoldats qui les avaient pris : toutes ces dépouilles étaient ſuivies des plus belles troupes du czar. Après qu'elles eurent défilé, on vit ſur un char fait exprès (*q*) paraître le brancard de *Charles XII*, trouvé ſur le champ de bataille de Pultava tout briſé de deux coups de canon : derrière ce brancard marchaient deux à deux tous les priſonniers : on y voyait le comte *Piper*, premier miniſtre de Suède, le célèbre maréchal *Renſchild*, le comte de *Levenhaupt*, les généraux *Slipenbak*, *Stackelberg*, *Hamilton*, tous

1 janvier 1710.

(*q*) M. *Norberg*, confeſſeur de *Charles XII*, reprend ici l'auteur, & aſſure que ce brancard était porté à la main. On s'en rapporte ſur ces circonſtances eſſentielles à ceux qui les ont vues.

les officiers & les ſoldats qu'on diſperſa depuis dans la grande Ruſſie. Le czar paraiſſait immédiatement après eux ſur le même cheval qu'il avait monté à la bataille de Pultava. A quelques pas de lui on voyait les généraux qui avaient eu part au ſuccès de cette journée. Un autre régiment des gardes venait enſuite. Les chariots de munitions des Suédois fermaient la marche.

Cette pompe paſſa au bruit de toutes les cloches de Moſcou, au ſon des tambours, des timbales, des trompettes & d'un nombre infini d'inſtrumens de muſique, qui ſe feſaient entendre par repriſes, avec les ſalves de deux cents pièces de canon, & les acclamations de cinq cents mille hommes, qui s'écriaient, *vive l'empereur notre père*, à chaque pauſe que feſait le czar dans cette entrée triomphale.

Cet appareil impoſant augmenta la vénération de ſes peuples pour ſa perſonne : tout ce qu'il avait fait d'utile en leur faveur le rendait peut-être moins grand à leurs yeux. Il fit cependant continuer le blocus de Riga. Les généraux s'emparèrent du reſte de la Livonie, & d'une partie de la Finlande. En même temps le roi de Danemarck vint avec toute ſa flotte faire une deſcente en Suède : il y débarqua dix-ſept mille hommes, qu'il laiſſa ſous la conduite du comte de *Reventlau*.

La Suède était alors gouvernée par une régence compoſée de quelques ſénateurs, que le roi établit quand il partit de Stockholm. Le corps du ſénat, qui croyait que le gouvernement lui appartenait de droit, était jaloux de la régence. L'Etat ſouffrit de ces diviſions ; mais quand après la bataille de Pultava,

la première nouvelle qu'on apprit dans Stockholm fut que le roi était à Bender à la merci des Tartares & des Turcs, & que les Danois étaient deſcendus en Scanie, où ils avaient pris la ville d'Helſinbourg, alors les jalouſies ceſſèrent ; on ne ſongea qu'à ſauver la Suède. Elle commençait à être épuiſée de troupes réglées ; car quoique *Charles* eût toujours fait ſes grandes expéditions à la tête de petites armées, cependant les combats innombrables qu'il avait livrés pendant neuf années ; la néceſſité de recruter continuellement ſes troupes, d'entretenir ſes garniſons, & les corps d'armée qu'il fallait toujours avoir ſur pied dans la Finlande, dans l'Ingrie, la Livonie, la Poméranie, Brème, Verden ; tout cela avait coûté à la Suède, pendant le cours de la guerre, plus de deux cents cinquante mille ſoldats ; il ne reſtait pas huit mille hommes d'anciennes troupes, qui avec les milices nouvelles étaient les ſeules reſſources de la Suède.

La nation eſt née belliqueuſe ; & tout peuple prend inſenſiblement le génie de ſon roi. On ne s'entretenait d'un bout du pays à l'autre que des actions prodigieuſes de *Charles*, de ſes généraux, & des vieux corps qui avaient combattu ſous eux à Nerva, à la Duna, à Cliſſau, à Pultusk, à Holloſin. Les moindres ſuédois en prenaient un eſprit d'émulation & de gloire. La tendreſſe pour le roi, la pitié, la haine irréconciliable contre les Danois, s'y joignirent encore. Dans bien d'autres pays les payſans ſont eſclaves, ou traités comme tels : ceux-ci feſant un corps dans l'Etat ſe regardaient comme des citoyens, & ſe formaient des ſentimens plus

grands; de ſorte que ces milices devenaient en peu de temps les meilleures troupes du Nord.

Le général *Steinbock* ſe mit par ordre de la régence à la tête de huit mille hommes d'anciennes troupes, & d'environ douze mille de ces nouvelles milices, pour aller chaſſer les Danois, qui ravageaient toute la côte d'Helſinbourg, & qui étendaient déjà leurs contributions fort avant dans les terres.

On n'eut ni le temps ni les moyens de donner aux milices des habits d'ordonnance : la plupart de ces laboureurs vinrent vêtus de leurs ſarraux de toile, ayant à leurs ceintures des piſtolets attachés avec des cordes. *Steinbock*, à la tête de cette armée extraordinaire, ſe trouva en préſence des Danois à trois lieues d'Helſinbourg. Il voulut laiſſer à ſes troupes quelques jours de repos, ſe retrancher, & donner à ſes nouveaux ſoldats le temps de s'accoutumer à l'ennemi; mais tous ces payſans demandèrent la bataille le même jour qu'ils arrivèrent. 10 mars 1710.

Des officiers qui y étaient m'ont dit les avoir vus alors preſque tous écumer de colère; tant la haine nationale des Suédois contre les Danois eſt extrême. *Steinbock* profita de cette diſpoſition des eſprits, qui dans un jour de bataille vaut autant que la diſcipline militaire; on attaqua les Danois, & c'eſt-là qu'on vit ce dont il n'y a peut-être pas deux exemples de plus, des milices toutes nouvelles égaler dans le premier combat l'intrépidité des vieux corps. Deux régimens de ces payſans armés à la hâte taillèrent en pièces le régiment des gardes du roi de Danemarck, dont il ne reſta que dix hommes.

Les Danois entièrement défaits ſe retirèrent ſous le canon d'Helſinbourg. Le trajet de Suède en Zéeland eſt ſi court que le roi de Danemarck apprit le même jour à Copenhague la défaite de ſon armée en Suède; il envoya ſa flotte pour embarquer les débris de ſes troupes. Les Danois quittèrent la Suède avec précipitation cinq jours après la bataille; mais ne pouvant emmener leurs chevaux, & ne voulant pas les laiſſer à l'ennemi, ils les tuèrent tous aux environs d'Helſinbourg, & mirent le feu à leurs proviſions, brûlant leurs grains & leurs bagages, & laiſſant dans Helſinbourg quatre mille bleſſés dont la plus grande partie mourut par l'infection de tant de chevaux tués, & par le défaut de proviſions, dont leurs compatriotes mêmes les privaient pour empêcher que les Suédois n'en jouiſſent.

Dans le même temps les payſans de la Dalécarlie ayant ouï dire, dans le fond de leurs forêts, que leur roi était priſonnier chez les Turcs, députèrent à la régence de Stockholm, & offrirent d'aller à leurs dépens, au nombre de vingt mille, délivrer leur maître des mains de ſes ennemis. Cette propoſition, qui marquait plus de courage & d'affection qu'elle n'était utile, fut écoutée avec plaiſir, quoique rejetée, & on ne manqua pas d'en inſtruire le roi, en lui envoyant le détail de la bataille d'Helſinbourg.

Charles reçut dans ſon camp, près de Bender, ces nouvelles conſolantes au mois de juillet 1710. Peu de temps après un autre événement le confirma dans ſes eſpérances.

Le grand-vifir *Couprougli*, qui s'oppofait à fes deffeins, fut dépofé après deux mois de miniftère. La petite cour de *Charles XII*, & ceux qui tenaient encore pour lui en Pologne, publiaient que *Charles* fefait & défefait les vifirs, & qu'il gouvernait l'empire turc du fond de fa retraite de Bender ; mais il n'avait aucune part à la difgrace de ce favori. La rigide probité du vifir fut, dit-on, la feule cauſe de fa chute : fon prédéceſſeur ne payait point les janiffaires du tréſor impérial, mais de l'argent qu'il fefait venir par fes extorfions : *Couprougli* les paya de l'argent du tréſor. *Achmet* lui reprocha qu'il préférait l'intérêt des fujets à celui de l'empereur : *Ton prédéceſſeur Chourlouli*, lui dit-il, *ſavait bien trouver d'autres moyens de payer mes troupes.* Le grand-vifir répondit : *S'il avait l'art d'enrichir ta hauteſſe par des rapines, c'eſt un art que je fais gloire d'ignorer.*

Le ſecret profond du ſérail permet rarement que de pareils diſcours tranſpirent dans le public ; mais celui-ci fut ſu avec la diſgrace de *Couprougli*. Ce vifir ne paya point ſa hardieſſe de ſa tête, parce que la vraie vertu ſe fait quelquefois reſpecter, lors même qu'elle déplaît. On lui permit de ſe retirer dans l'île de Négrepont. J'ai ſu ces particularités par des lettres de M. *Bru* mon parent, premier drogman à la Porte ottomane ; & je les rapporte pour faire connaître l'eſprit de ce gouvernement.

Le grand-ſeigneur fit alors revenir d'Alep *Baltagi Mehemet*, bacha de Syrie, qui avait déjà été grand-vifir avant *Chourlouli*. Les *Baltagis* du ſérail, ainſi nommés de *balta*, qui ſignifie *coignée*, ſont des eſclaves qui coupent le bois pour l'uſage des princes

du ſang ottoman & des ſultanes. Ce viſir avait été baltagi dans ſa jeuneſſe, & en avait toujours retenu le nom, ſelon la coutume des Turcs, qui prennent ſans rougir le nom de leur première profeſſion, ou celle de leur père, ou du lieu de leur naiſſance.

Dans le temps que *Baltagi Mehemet* était valet dans le ſérail, il fut aſſez heureux pour rendre quelques petits ſervices au prince *Achmet*, alors priſonnier d'Etat ſous l'empire de ſon frère *Muſtapha:* on laiſſe aux princes du ſang ottoman pour leurs plaiſirs quelques femmes d'un âge à ne plus avoir d'enfans, (& cet âge arrive de bonne heure en Turquie) mais aſſez belles encore pour plaire. *Achmet* devenu ſultan donna une de ſes eſclaves, qu'il avait beaucoup aimée, en mariage à *Baltagi Mehemet.* Cette femme par ſes intrigues fit ſon mari grand-viſir : une autre intrigue le déplaça ; & une troiſième le fit encore grand-viſir.

Quand *Baltagi Mehemet* vint recevoir le bul de l'empire, il trouva le parti du roi de Suède dominant dans le ſérail. La ſultane *Validé*, *Ali Coumourgi* favori du grand-ſeigneur, le kislar aga chef des eunuques noirs, & l'aga des janiſſaires, voulaient la guerre contre le czar : le ſultan y était déterminé : le premier ordre qu'il donna au grand-viſir fut d'aller combattre les Moſcovites avec deux cents mille hommes. *Baltagi Mehemet* n'avait jamais fait la guerre ; mais ce n'était point un imbécille, comme les Suédois mécontens de lui l'ont repréſenté. Il dit au grand-ſeigneur, en recevant de ſa main un ſabre garni de pierreries : *Ta hauteſſe ſait que j'ai été élevé à me ſervir d'une hache pour fendre du bois, & non*

d'une épée pour commander tes armées; je tâcherai de te bien ſervir; mais ſi je ne réuſſis pas, ſouviens-toi que je t'ai ſupplié de ne me le point imputer. Le ſultan l'aſſura de ſon amitié, & le viſir ſe prépara à obéir.

La première démarche de la Porte ottomane fut de mettre au château des ſept tours l'ambaſſadeur moſcovite. La coutume des Turcs eſt de commencer d'abord par faire arrêter les miniſtres des princes auxquels ils déclarent la guerre. Obſervateurs de l'hoſpitalité en tout le reſte, ils violent en cela le droit le plus ſacré des nations. Ils commettent cette injuſtice ſous prétexte d'équité, s'imaginant, ou voulant faire croire qu'ils n'entreprennent jamais que de juſtes guerres, parce qu'elles ſont conſacrées par l'approbation de leur muphti. Sur ce principe ils ſe croient armés pour châtier les violateurs de traités que ſouvent ils rompent eux-mêmes, & croient punir les ambaſſadeurs des rois leurs ennemis, comme complices des infidélités de leurs maîtres.

A cette raiſon ſe joint le mépris ridicule qu'ils affectent pour les princes chrétiens, & pour les ambaſſadeurs, qu'ils ne regardent d'ordinaire que comme des conſuls de marchands.

Le han des Tartares de Crimée, que nous nommons le kan, reçut ordre de ſe tenir prêt avec quarante mille tartares. Ce prince gouverne le Nagaï, le Budziack, avec une partie de la Circaſſie, & toute la Crimée, province connue dans l'antiquité ſous le nom de Cherſonèſe taurique, où les Grecs portèrent leur commerce & leurs armes, & fondèrent de puiſſantes villes, & où les Génois pénétrèrent

depuis, lorſqu'ils étaient les maîtres du commerce de l'Europe. On voit en ce pays des ruines des villes grecques, & quelques monumens des Génois, qui ſubſiſtent encore au milieu de la déſolation & de la barbarie.

Le kan eſt appelé par ſes ſujets empereur; mais avec ce grand titre, il n'en eſt pas moins l'eſclave de la Porte. Le ſang ottoman dont les kans ſont deſcendus, & le droit qu'ils prétendent à l'empire des Turcs, au défaut de la race du grand-ſeigneur, rendent leur famille reſpectable au ſultan même, & leurs perſonnes redoutables. C'eſt pourquoi le grand-ſeigneur n'oſe détruire la race des kans tartares; mais il ne laiſſe preſque jamais vieillir ces princes ſur le trône. Leur conduite eſt toujours éclairée par les bachas voiſins, leurs Etats entourés de janiſſaires, leurs volontés traverſées par les grands-viſirs, leurs deſſeins toujours ſuſpects. Si les Tartares ſe plaignent du kan, la Porte le dépoſe ſur ce prétexte; s'il en eſt trop aimé, c'eſt un plus grand crime dont il eſt plutôt puni; ainſi preſque tous paſſent de la ſouveraineté à l'exil, & finiſſent leurs jours à Rhodes, qui eſt d'ordinaire leur priſon & leur tombeau.

Les Tartares leurs ſujets ſont les peuples les plus brigands de la terre, & en même temps, ce qui ſemble inconcevable, les plus hoſpitaliers. Ils vont à cinquante lieues de leur pays attaquer une caravane, détruire des villages; mais qu'un étranger, quel qu'il ſoit, paſſe dans leur pays, non-ſeulement il eſt reçu par-tout, logé & défrayé; mais dans quelque lieu qu'il paſſe, les habitans ſe diſputent l'honneur de l'avoir pour hôte; le maître de la

maiſon, ſa femme, ſes filles le ſervent à l'envi. Les Scythes leurs ancêtres leur ont tranſmis ce reſpect inviolable pour l'hoſpitalité, qu'ils ont conſervé, parce que le peu d'étrangers qui voyagent chez eux, & le bas prix de toutes les denrées, ne leur rendent point cette vertu trop onéreuſe.

Quand les Tartares vont à la guerre avec l'armée ottomane, ils ſont nourris par le grand-ſeigneur : le butin qu'ils font eſt leur ſeule paye ; auſſi ſont-ils plus propres à piller qu'à combattre régulièrement.

Le kan gagné par les préſens & par les intrigues du roi de Suède, obtint d'abord que le rendez-vous général des troupes ſerait à Bender même, ſous les yeux de *Charles XII*, afin de lui marquer mieux que c'était pour lui qu'on feſait la guerre.

Le nouveau viſir *Baltagi Mehemet*, n'ayant pas les mêmes engagemens, ne voulait pas flatter à ce point un prince étranger. Il changea l'ordre, & ce fut à Andrinople que s'aſſembla cette grande armée. C'eſt toujours dans les vaſtes & fertiles plaines d'Andrinople qu'eſt le rendez-vous pour des armées turques, quand ce peuple fait la guerre aux chrétiens : les troupes venues d'Aſie & d'Afrique s'y repoſent & s'y rafraîchiſſent quelques ſemaines ; mais le grand-viſir, pour prévenir le czar, ne laiſſa repoſer l'armée que trois jours, & marcha vers le Danube, & de là vers la Beſſarabie.

Les troupes des Turcs ne ſont plus aujourd'hui ſi formidables qu'autrefois, lorſqu'elles conquirent tant d'Etats dans l'Aſie, dans l'Afrique & dans l'Europe : alors la force du corps, la valeur & le

nombre des Turcs triomphaient d'ennemis moins robuſtes qu'eux & plus mal diſciplinés; mais aujourd'hui que les chrétiens entendent mieux l'art de la guerre, ils battent preſque toujours les Turcs en bataille rangée, même à forces inégales. Si l'empire ottoman a depuis peu fait quelques conquêtes, ce n'eſt que ſur la république de Veniſe, eſtimée plus ſage que guerrière, défendue par des étrangers, & mal ſecourue par les princes chrétiens toujours diviſés entr'eux.

Les janiſſaires & les ſpahis attaquent en déſordre, incapables d'écouter le commandement & de ſe rallier : leur cavalerie qui devrait être excellente, attendu la bonté & la légéreté de leurs chevaux, ne ſaurait ſoutenir le choc de la cavalerie allemande : l'infanterie ne ſavait point encore faire un uſage avantageux de la baïonnette au bout du fuſil : de plus les Turcs n'ont pas eu un grand général de terre parmi eux depuis *Couprougli*, qui conquit l'île de Candie. Un eſclave nourri dans l'oiſiveté & dans le ſilence du ſérail, fait viſir par faveur, & général malgré lui, conduiſait une armée levée à la hâte, ſans expérience, ſans diſcipline, contre des troupes moſcovites aguerries par douze ans de guerre & fières d'avoir vaincu les Suédois.

Le czar, ſelon toutes les apparences, devait vaincre *Baltagi Mehemet;* mais il fit la même faute avec les Turcs que le roi de Suède avait commiſe avec lui ; il mépriſa trop ſon ennemi. Sur la nouvelle de l'armement des Turcs, il quitta Moſcou ; & ayant ordonné qu'on changeât le ſiége de Riga en blocus, il aſſembla ſur les frontières de Pologne

(*r*) quatre-vingts mille hommes de ſes troupes. Avec cette armée il prit ſon chemin par la Moldavie & la Valachie, autrefois le pays des Daces, aujourd'hui habité par des chrétiens grecs tributaires du grand-ſeigneur.

La Moldavie était gouvernée alors par le prince *Cantemir*, grec d'origine, qui réuniſſait les talens des anciens Grecs, la ſcience des lettres & celle des armes. On le feſait deſcendre du fameux *Timur*, connu ſous le nom de *Tamerlan*. Cette origine paraiſſait plus belle qu'une grecque ; on prouvait cette deſcendance par le nom de ce conquérant. *Timur*, dit-on, reſſemble à *Temir;* le titre de kan, que poſſédait *Timur* avant de conquérir l'Aſie, ſe retrouve dans le nom de *Cantemir;* auſſi le prince *Cantemir* eſt deſcendant de *Tamerlan*. Voilà les fondemens de la plupart des généalogies.

De quelque maiſon que fût *Cantemir*, il devait toute ſa fortune à la Porte ottomane. A peine avait-il reçu l'inveſtiture de ſa principauté qu'il trahit l'empereur turc ſon bienfaiteur, pour le czar dont il eſpérait davantage. Il ſe flattait que le vainqueur de *Charles XII* triompherait aiſément d'un viſir peu eſtimé, qui n'avait jamais fait la guerre, & qui avait choiſi pour ſon kiaia, c'eſt-à-dire pour ſon lieutenant, l'intendant des douanes de Turquie. Il comptait que tous ſes gens ſe rangeraient de ſon parti ; les patriarches grecs l'encouragèrent à cette défection. Le czar ayant donc fait un traité ſecret

(*r*) Le chapelain *Norberg* prétend que le czar força le quatrième homme de ſes ſujets capable de porter les armes, de le ſuivre à cette guerre. Si cela eût été vrai, l'armée eût été au moins de deux millions de ſoldats.

avec ce prince, & l'ayant reçu dans ſon armée, s'avança dans le pays, & arriva au mois de juin 1711 ſur le bord ſeptentrional du fleuve Hieraſe, aujourd'hui le Pruth, près d'Yaſſi capitale de la Moldavie.

Dès que le grand-viſir eut appris que *Pierre Alexiowitz* marchait de ce côté, il quitta auſſitôt ſon camp; & ſuivant le cours du Danube, il alla paſſer ce fleuve ſur un pont de bateaux près d'un bourg nommé Saccia, au même endroit où *Darius* fit conſtruire autrefois le pont qui porta ſon nom. L'armée turque fit tant de diligence qu'elle parut bientôt en préſence des Moſcovites, la rivière de Pruth entre deux.

Le czar, ſûr du prince de Moldavie, ne s'attendait pas que les Moldaves duſſent lui manquer: mais ſouvent le prince & les ſujets ont des intérêts très-différens. Ceux-ci aimaient la domination turque, qui n'eſt jamais fatale qu'aux grands, & qui affecte de la douceur pour les peuples tributaires: ils redoutaient les chrétiens, & ſurtout les Moſcovites, qui les avaient toujours traités avec inhumanité. Ils portèrent toutes leurs proviſions à l'armée ottomane: les entrepreneurs, qui s'étaient engagés à fournir des vivres aux Moſcovites, exécutèrent avec le grand-viſir le marché même qu'ils avaient fait avec le czar. Les Valaques voiſins des Moldaves montrèrent aux Turcs la même affection; tant l'ancienne idée de la barbarie moſcovite avait aliéné tous les eſprits.

Le czar ainſi trompé dans ſes eſpérances, peut-être trop légérement priſes, vit tout d'un coup ſon armée

armée ſans vivres & ſans fourrages. Les ſoldats déſertaient par troupes, & bientôt cette armée ſe trouva réduite à moins de trente mille hommes près de périr de miſère. Le czar éprouvait ſur le Pruth, pour s'être livré à *Cantemir*, ce que *Charles XII* avait éprouvé à Pultava pour avoir trop compté ſur *Mazeppa*. Cependant les Turcs paſſent la rivière, enferment les Ruſſes, & forment devant eux un camp retranché. Il eſt ſurprenant que le czar ne diſputât point le paſſage de la rivière, ou du moins qu'il ne réparât pas cette faute en livrant bataille aux Turcs immédiatement après le paſſage, au lieu de leur donner le temps de faire périr ſon armée de faim & de fatigue. Il ſemble que ce prince fit dans cette campagne tout ce qu'il fallait pour être perdu. Il ſe trouva ſans proviſions, ayant la rivière de Pruth derrière lui, cent cinquante mille turcs devant lui & quarante mille tartares, qui le harcelaient continuellement à droite & à gauche. Dans cette extrémité, il dit publiquement : » Me voilà du » moins auſſi mal que mon frère *Charles* l'était à » Pultava. »

Le comte *Poniatowski*, infatigable agent du roi de Suède, était dans l'armée du grand-viſir avec quelques polonais & quelques ſuédois, qui tous croyaient la perte du czar inévitable.

Dès que *Poniatowski* vit que les armées feraient infailliblement en préſence, il le manda au roi de Suède, qui partit auſſitôt de Bender, ſuivi de quarante officiers, jouiſſant par avance du plaiſir de combattre l'empereur moſcovite. Après beaucoup de pertes & de marches ruineuſes, le czar pouſſé vers

le Pruth n'avait pour tout retranchement que des chevaux de friſe & des chariots : quelques troupes de janiſſaires & de ſpahis vinrent fondre ſur ſon armée ſi mal retranchée; mais ils attaquèrent en déſordre, & les Moſcovites ſe défendirent avec une vigueur que la préſence de leur prince & le déſeſpoir leur donnaient.

Les Turcs furent deux fois repouſſés. Le lendemain M. *Poniatowski* conſeilla au grand-viſir d'affamer l'armée moſcovite, qui, manquant de tout, ſerait obligée dans un jour de ſe rendre à diſcrétion avec ſon empereur.

Le czar a depuis avoué plus d'une fois qu'il n'avait jamais rien ſenti de ſi cruel dans ſa vie que les inquiétudes qui l'agitèrent cette nuit : il roulait dans ſon eſprit tout ce qu'il avait fait depuis tant d'années pour la gloire & le bonheur de ſa nation : tant de grands ouvrages, toujours interrompus par des guerres, allaient peut-être périr avec lui avant d'avoir été achevés ; il fallait ou être détruit par la faim, ou attaquer près de cent quatre-vingts mille hommes avec des troupes languiſſantes, diminuées de la moitié, une cavalerie preſque toute démontée & des fantaſſins exténués de faim & de fatigue.

Il appela le général *Czeremetof* vers le commencement de la nuit, & lui ordonna, ſans balancer & ſans prendre conſeil, que tout fût prêt à la pointe du jour pour aller attaquer les Turcs la baïonnette au bout du fuſil.

Il donna de plus ordre exprès qu'on brûlât tous les bagages, & que chaque officier ne réſervât qu'un ſeul chariot; afin que s'ils étaient vaincus, les

ennemis ne puſſent du moins profiter du butin qu'ils eſpéraient.

Après avoir tout réglé avec le général pour la bataille, il ſe retira dans ſa tente accablé de douleur & agité de convulſions, mal dont il était ſouvent attaqué, & qui redoublait toujours avec violence, quand il avait quelque grande inquiétude. Il défendit que perſonne oſât de la nuit entrer dans ſa tente, ſous quelque prétexte que ce pût être, ne voulant pas qu'on vînt lui faire des remontrances ſur une réſolution déſeſpérée, mais néceſſaire, encore moins qu'on fût témoin du triſte état où il ſe ſentait.

Cependant on brûla ſelon ſon ordre la plus grande partie de ſes bagages. Toute l'armée ſuivit cet exemple, quoiqu'à regret; pluſieurs enterrèrent ce qu'ils avaient de plus précieux. Les officiers-généraux ordonnaient déjà la marche, & tâchaient d'inſpirer à l'armée une confiance qu'ils n'avaient pas eux-mêmes; chaque ſoldat, épuiſé de fatigue & de faim, marchait ſans ardeur & ſans eſpérance. Les femmes, dont l'armée était trop remplie, pouſſaient des cris qui énervaient encore les courages : tout le monde attendait le lendemain matin la mort ou la ſervitude. Ce n'eſt point une exagération, c'eſt à la lettre ce qu'on a entendu dire à des officiers qui ſervaient dans cette armée.

Il y avait alors dans le camp moſcovite une femme auſſi ſingulière peut-être que le czar même. Elle n'était encore connue que ſous le nom de *Catherine*. Sa mère était une malheureuſe payſanne, nommée *Erb-Magden*, du village de Ringen en Eſtonie, province où les peuples ſont ſerfs, & qui était en ce

Catherine, depuis impératrice.

temps-là ſous la domination de la Suède ; jamais elle ne connut ſon père ; elle fut baptiſée ſous le nom de *Marthe*. Le vicaire de la paroiſſe l'éleva par charité juſqu'à quatorze ans ; à cet âge elle fut ſervante à Marienbourg chez un miniſtre luthérien de ce pays nommé *Gluk*.

En 1702, à l'âge de dix-huit ans, elle épouſa un dragon ſuédois. Le lendemain de ſes noces, un parti des troupes de Suède ayant été battu par les Moſcovites, ce dragon qui avait été à l'action ne reparut plus ; ſans que ſa femme pût ſavoir s'il avait été fait priſonnier, & ſans même que depuis ce temps elle en pût jamais rien apprendre.

Quelques jours après, faite priſonnière elle-même par le général *Bauer*, elle ſervit chez lui, enſuite chez le maréchal *Czeremetof* : celui-ci la donna à *Menzikoff*, homme qui a connu les plus extrêmes viciſſitudes de la fortune, ayant été de garçon pâtiſſier, général & prince, enſuite dépouillé de tout & relégué en Sibérie, où il eſt mort dans la miſère & dans le déſeſpoir.

Ce fut à un ſouper chez le prince *Menzikoff* que l'empereur la vit & en devint amoureux. Il l'épouſa ſecrétement en 1707, non pas ſéduit par des artifices de femme, mais parce qu'il lui trouva une fermeté d'ame capable de ſeconder ſes entrepriſes, & même de les continuer après lui. Il avait déjà répudié depuis long-temps ſa première femme *Ottokeſa*, fille d'un boïard, accuſée de s'oppoſer aux changemens qu'il feſait dans ſes Etats. Ce crime était le plus grand aux yeux du czar. Il ne voulait dans ſa famille que des perſonnes qui penſaſſent

comme lui. Il crut rencontrer dans cette eſclave étrangère les qualités d'un ſouverain, quoiqu'elle n'eût aucune des vertus de ſon ſexe : il dédaigna pour elle les préjugés qui euſſent arrêté un homme ordinaire ; il la fit couronner impératrice : le même génie qui la fit femme de *Pierre Alexiowitz* lui donna l'empire après la mort de ſon mari. L'Europe a vu avec ſurpriſe cette femme, qui ne ſut jamais ni lire (*s*) ni écrire, réparer ſon éducation & ſes faibleſſes par ſon courage, & remplir avec gloire le trône d'un légiſlateur.

Lorſqu'elle épouſa le czar, elle quitta la religion luthérienne, où elle était née, pour la moſcovite : on la rebaptiſa ſelon l'uſage du rite ruſſien ; & au lieu du nom de *Marthe*, elle prit le nom de *Catherine*, ſous lequel elle a été connue depuis. Cette femme étant donc au camp de Pruth, tint un conſeil avec les officiers-généraux & le vice-chancelier *Schaffirof*, pendant que le czar était dans ſa tente.

On conclut qu'il fallait demander la paix aux Turcs, & engager le czar à faire cette démarche. Le vice-chancelier écrivit une lettre au grand-viſir au nom de ſon maître ; la czarine entra avec cette lettre dans la tente du czar, malgré la défenſe ; & ayant, après bien des prières, des conteſtations & des

(*s*) Le ſieur *la Mottraye* prétend qu'on lui avait donné une belle éducation, qu'elle liſait & écrivait très-bien. Le contraire eſt connu de tout le monde ; on ne ſouffre point en Livonie que les payſans apprennent à lire & à écrire, à cauſe de l'ancien privilége nommé le *bénéfice des clercs*, établi autrefois chez les nouveaux chrétiens barbares, & ſubſiſtant dans ces pays. Les mémoires ſur leſquels on rapporte ce fait diſent d'ailleurs que la princeſſe *Eliſabeth*, depuis impératrice, ſignait toujours pour ſa mère dès ſon enfance.

larmes, obtenu qu'il la fignât, elle raſſembla ſur le champ toutes ſes pierreries, tout ce qu'elle avait de plus précieux, tout ſon argent; elle en emprunta même des officiers-généraux; & ayant compoſé de cet amas un préſent conſidérable, elle l'envoya à *Oſman* aga, lieutenant du grand-viſir, avec la lettre ſignée par l'empereur moſcovite. *Mehemet Baltagi*, conſervant d'abord la fierté d'un viſir & d'un vainqueur, répondit : » Que le czar m'envoie ſon » premier miniſtre, & je verrai ce que j'ai à faire. » Le vice-chancelier *Schaffirof* vint auſſitôt chargé de quelques préſens, qu'il offrit publiquement lui-même au grand-viſir, aſſez conſidérables pour lui marquer qu'on avait beſoin de lui, mais trop peu pour le corrompre.

La première demande du viſir fut que le czar ſe rendît avec toute ſon armée à diſcrétion. Le vice-chancelier répondit que ſon maître allait l'attaquer dans un quart-d'heure, & que les Moſcovites périraient juſqu'au dernier, plutôt que de ſubir des conditions ſi infames. *Oſman* ajouta ſes remontrances aux paroles de *Schaffirof*.

Mehemet Baltagi n'était pas guerrier : il voyait que les janiſſaires avaient été repouſſés la veille. *Oſman* lui perſuada aiſément de ne pas mettre au haſard d'une bataille des avantages certains. Il accorda donc d'abord une ſuſpenſion d'armes pour ſix heures, pendant laquelle on conviendrait des conditions du traité.

Pendant qu'on parlementait, il arriva un petit accident qui peut faire connaître que les Turcs ſont ſouvent plus jaloux de leurs paroles que nous ne

croyons. Deux gentilshommes italiens, parens de M. *Brillo*, lieutenant-colonel d'un régiment de grenadiers au ſervice du czar, s'étant écartés pour chercher quelque fourrage, furent pris par des tartares qui les emmenèrent à leur camp, & offrirent de les vendre à un officier des janiſſaires. Le turc indigné qu'on oſât ainſi violer la trève, fit arrêter les tartares, & les conduiſit lui-même devant le grand-viſir avec ces deux priſonniers.

Le viſir renvoya ces deux gentilshommes au camp du czar, & fit trancher la tête aux tartares qui avaient eu le plus de part à leur enlèvement.

Cependant le kan des Tartares s'oppoſait à la concluſion d'un traité qui lui ôtait l'eſpérance du pillage. *Poniatowski* ſecondait le kan par les raiſons les plus preſſantes ; mais *Oſman* l'emporta ſur l'impatience tartare & ſur les inſinuations de *Poniatowski*.

Le viſir crut faire aſſez pour le grand-ſeigneur ſon maître, de conclure une paix avantageuſe. Il exigea que les Moſcovites rendiſſent Azoph, qu'ils brûlaſſent les galères qui étaient dans ce port, qu'ils démoliſſent des citadelles importantes bâties ſur les Palus-Méotides, & que tout le canon & les munitions de ces fortereſſes demeuraſſent au grand-ſeigneur ; que le czar retirât ſes troupes de la Pologne ; qu'il n'inquiétât plus le petit nombre de coſaques qui étaient ſous la protection des Polonais, ni ceux qui dépendaient de la Turquie, & qu'il payât dorénavant aux Tartares un ſubſide de quarante mille ſequins par an, tribut odieux, impoſé depuis long-temps, mais dont le czar avait affranchi ſon pays.

Enfin le traité allait être ſigné, ſans qu'on eût ſeulement fait mention du roi de Suède. Tout ce que *Poniatowski* put obtenir du viſir, fut qu'on inſérât un article par lequel le moſcovite s'engageait à ne point troubler le retour de *Charles XII;* & ce qui eſt aſſez ſingulier, il fut ſtipulé dans cet article que le czar & le roi de Suède feraient la paix s'ils en avaient envie, & s'ils pouvaient s'accorder.

A ces conditions le czar eut la liberté de ſe retirer avec ſon armée, ſon canon, ſon artillerie, ſes drapeaux, ſon bagage. Les Turcs lui fournirent des vivres, & tout abonda dans ſon camp deux heures après la ſignature du traité, qui fut commencé le 21 juillet 1711, & ſigné le premier août.

Dans le temps que le czar, échappé de ce mauvais pas, ſe retirait tambour battant & enſeignes déployées, arrive le roi de Suède, impatient de combattre, & de voir ſon ennemi entre ſes mains. Il avait couru plus de cinquante lieues à cheval depuis Bender juſqu'auprès d'Yaſſi. Il arriva dans le temps que les Ruſſes commençaient à faire paiſiblement leur retraite; il fallait, pour pénétrer au camp des Turcs, aller paſſer le Pruth ſur un pont à trois lieues de là. *Charles XII*, qui ne feſait rien comme les autres hommes, paſſa la rivière à la nage au haſard de ſe noyer, & traverſa le camp moſcovite au haſard d'être pris : il parvint à l'armée turque, & deſcendit à la tente du comte *Poniatowski*, qui m'a conté & écrit ce fait. Le comte s'avança triſtement vers lui, & lui apprit comment il venait de perdre une occaſion qu'il ne recouvrerait peut-être jamais.

Le roi outré de colère va droit à la tente du grand-

vifir ; il lui reproche, avec un vifage enflammé, le traité qu'il vient de conclure. „ J'ai droit, dit le „ grand-vifir d'un air calme, de faire la guerre „ & la paix. „ Mais, reprend le roi, n'avais-tu pas „ toute l'armée mofcovite en ton pouvoir ? Notre „ loi nous ordonne, repartit gravement le vifir, de „ donner la paix à nos ennemis, quand ils implorent „ notre miféricorde. Hé t'ordonne-t-elle, inſiſte le „ roi en colère, de faire un mauvais traité, quand tu „ peux impofer telles lois que tu veux ? Ne dépendait-„ il pas de toi d'amener le czar priſonnier à Conſ-„ tantinople ? „

Le turc pouſſé à bout répondit féchement : „ Hé „ qui gouvernerait ſon empire en ſon abſence ? il ne „ faut pas que tous les rois ſoient hors de chez eux.„ *Charles* repliqua par un ſourire d'indignation : il ſe jeta ſur un ſopha, & regardant le vifir d'un air plein de colère & de mépris, il étendit ſa jambe vers lui, & embarraſſant exprès ſon éperon dans la robe du turc, il la lui déchira, ſe releva ſur le champ, remonta à cheval, & retourna à Bender, le déſeſpoir dans le cœur.

Poniatowski reſta encore quelque temps avec le grand-vifir, pour eſſayer par des voies plus douces de l'engager à tirer un meilleur parti du czar ; mais l'heure de la prière étant venue, le turc, ſans répondre un ſeul mot, alla ſe laver & prier DIEU.

Fin du cinquième Livre.

LIVRE SIXIEME.

ARGUMENT.

Intrigues à la Porte ottomane. Le kan des Tartares & le bacha de Bender veulent forcer Charles de partir. Il ſe défend avec quarante domeſtiques contre une armée. Il eſt pris & traité en priſonnier.

LA fortune du roi de Suède, ſi changée de ce qu'elle avait été, le perſécutait dans les moindres choſes : il trouva à ſon retour ſon petit camp de Bender & tout le logement inondés des eaux du Nieſter : il ſe retira à quelques milles, près d'un village nommé Varnitza ; & comme s'il eût eu un ſecret preſſentiment de ce qui devait lui arriver, il fit bâtir en cet endroit une large maiſon de pierre, capable en un beſoin de ſoutenir quelques heures un aſſaut. Il la meubla même magnifiquement contre ſa coutume, pour impoſer plus de reſpect aux Turcs.

Il en conſtruiſit auſſi deux autres, l'une pour ſa chancellerie, l'autre pour ſon favori *Grothuſen*, qui tenait une de ſes tables. Tandis que le roi bâtiſſait ainſi près de Bender, comme s'il eût voulu reſter toujours en Turquie, *Baltagi Mehemet*, craignant plus que jamais les intrigues & les plaintes de ce prince à la Porte, avait envoyé le réſident de l'empereur d'Allemagne demander lui-même à Vienne

un paſſage pour le roi de Suède par les terres héréditaires de la maiſon d'Autriche. Cet envoyé avait rapporté en trois ſemaines de temps une promeſſe de la régence impériale de rendre à *Charles XII* les honneurs qui lui étaient dûs, & de le conduire en toute ſureté en Poméranie.

On s'était adreſſé à cette régence de Vienne, parce qu'alors l'empereur d'Allemagne, *Charles* ſucceſſeur de *Joſeph I*, était en Eſpagne, où il diſputait la couronne à *Philippe V.* Pendant que l'envoyé allemand exécutait à Vienne cette commiſſion, le grand-viſir envoya trois bachas au roi de Suède, pour lui ſignifier qu'il fallait quitter les terres de l'empire turc.

Le roi, qui ſavait l'ordre dont ils étaient chargés, leur fit d'abord dire que s'ils oſaient lui rien propoſer contre ſon honneur, & lui manquer de reſpect, il les ferait pendre tous trois ſur l'heure. Le bacha de Salonique, qui portait la parole, déguiſa la dureté de ſa commiſſion ſous les termes les plus reſpectueux. *Charles* finit l'audience ſans daigner ſeulement répondre; ſon chancelier *Mullern*, qui reſta avec ces trois bachas, leur expliqua en peu de mots le refus de ſon maître, qu'ils avaient aſſez compris par ſon ſilence.

Le grand-viſir ne ſe rebuta pas: il ordonna à *Iſmaël* bacha, nouveau ſéraſquier de Bender, de menacer le roi de l'indignation du ſultan, s'il ne ſe déterminait pas ſans délai. Ce ſéraſquier était d'un tempérament doux & d'un eſprit conciliant, qui lui avait attiré la bienveillance de *Charles* & l'amitié de tous les Suédois. Le roi entra en conférence avec

lui ; mais ce fut pour lui dire qu'il ne partirait que quand *Achmet* lui aurait accordé deux choſes, la punition de ſon grand-viſir, & cent mille hommes pour retourner en Pologne.

Baltagi Mehemet ſentait bien que *Charles* reſtait en Turquie pour le perdre ; il eut ſoin de faire mettre des gardes ſur toutes les routes de Bender à Conſtantinople, pour intercepter les lettres du roi. Il fit plus ; il lui retrancha ſon thaïm, c'eſt-à-dire la proviſion que la Porte fournit aux princes à qui elle accorde un aſile. Celle du roi de Suède était immenſe, conſiſtant en cinq cents écus par jour en argent, & dans une proviſion de tout ce qui peut contribuer à l'entretien d'une cour dans la ſplendeur & dans l'abondance.

Dès que le roi ſut que le viſir avait oſé retrancher ſa ſubſiſtance, il ſe tourna vers ſon grand-maître-d'hôtel, & lui dit : ,, Vous n'avez eu que deux tables ,, juſqu'à préſent, je vous ordonne d'en tenir quatre ,, dès demain. ,,

Les officiers de *Charles XII* étaient accoutumés à ne trouver rien d'impoſſible de ce qu'il ordonnait : cependant on n'avait ni proviſions ni argent ; on fut obligé d'emprunter à vingt, à trente, à quarante pour cent, des officiers, des domeſtiques & des janiſſaires devenus riches par les profuſions du roi. M. *Fabrice* l'envoyé de Holſtein, *Jeffreys* miniſtre d'Angleterre, leurs ſecrétaires, leurs amis donnèrent ce qu'ils avaient. Le roi, avec ſa fierté ordinaire & ſans inquiétude du lendemain, ſubſiſtait de ces dons qui n'auraient pas ſuffi long-temps. Il fallut tromper la vigilance des gardes, & envoyer ſecrétement à

Conſtantinople pour emprunter de l'argent des négocians européens. Tous refuſèrent d'en prêter à un roi qui ſemblait s'être mis hors d'état de jamais rendre. Un ſeul marchand anglais, nommé *Couk*, oſa enfin prêter environ quarante mille écus, ſatisfait de les perdre ſi le roi de Suède venait à mourir. On apporta cet argent au petit camp du roi, dans le temps qu'on commençait à manquer de tout, & à ne plus eſpérer de reſſource.

Dans cet intervalle M. *Poniatowski* écrivit du camp même du grand-viſir, une relation de la campagne du Pruth, dans laquelle il accuſait *Baltagi Mehemet* de lâcheté & de perfidie. Un vieux janiſſaire, indigné de la faibleſſe du viſir, & de plus gagné par les préſens de *Poniatowski*, ſe chargea de cette relation; & ayant obtenu un congé, il préſenta lui-même la lettre au ſultan.

Poniatowski partit du camp quelques jours après, & alla à la Porte ottomane former des intrigues contre le grand-viſir ſelon ſa coutume.

Les circonſtances étaient favorables : le czar en liberté ne ſe preſſait pas d'accomplir ſes promeſſes : les clefs d'Azoph ne venaient point ; le grand-viſir qui en était reſponſable, craignant avec raiſon l'indignation de ſon maître, n'oſait s'aller préſenter devant lui.

Le ſérail était alors plus rempli que jamais d'intrigues & de factions. Ces cabales que l'on voit dans toutes les cours, & qui ſe terminent d'ordinaire dans les nôtres par quelque déplacement de miniſtre, ou tout au plus par quelque exil, font toujours tomber à Conſtantinople plus d'une tête ; il en coûta la vie

à l'ancien vifir *Chourlouli* & à *Ofman*, ce lieutenant de *Baltagi Mehemet*, qui était le principal auteur de la paix du Pruth, & qui depuis cette paix avait obtenu une charge conſidérable à la Porte. On trouva parmi les tréſors d'*Ofman* la bague de la czarine, & vingt mille pièces d'or au coin de Saxe & de Moſcovie ; ce fut une preuve que l'argent ſeul avait tiré le czar du précipice, & avait ruiné la fortune de *Charles XII.* Le vifir *Baltagi Mehemet* fut relégué dans l'île de Lemnos, où il mourut trois ans après. Le ſultan ne ſaiſit ſon bien ni à ſon exil ni à ſa mort : il n'était pas riche, & ſa pauvreté juſtifia ſa mémoire.

A ce grand-vifir ſuccéda *Juſſuf*, c'eſt-à-dire *Joſeph*, dont la fortune était auſſi ſingulière que celle de ſes prédéceſſeurs. Né ſur les frontières de la Moſcovie, & fait priſonnier par les Turcs à l'âge de ſix ans avec ſa famille, il avait été vendu à un janiſſaire. Il fut long-temps valet dans le ſérail, & devint enfin la ſeconde perſonne de l'empire où il avait été eſclave ; mais ce n'était qu'un fantôme de miniſtre. Le jeune *Selictar Ali Coumourgi* l'éleva à ce poſte gliſſant, en attendant qu'il pût s'y placer lui-même ; & *Juſſuf* ſa créature n'eut d'autre emploi que d'appoſer les ſceaux de l'empire aux volontés du favori. La politique de la cour ottomane parut toute changée dès les premiers jours de ce viſirat : les plénipotentiaires du czar qui reſtaient à Conſtantinople, & comme miniſtres, & comme otages, y furent mieux traités que jamais : le grand-vifir confirma avec eux la paix du Pruth : mais ce qui mortifia le plus le roi de Suède, ce fut d'apprendre que les liaiſons ſecrètes qu'on

prenait à Conſtantinople avec le czar, étaient le fruit de la médiation des ambaſſadeurs d'Angleterre & de Hollande.

Conſtantinople, depuis la retraite de *Charles* à Bender, était devenue ce que Rome a été ſi ſouvent, le centre des négociations de la chrétienté. Le comte *Deſaleurs*, ambaſſadeur de France, y appuyait les intérêts de *Charles* & de *Staniſlas* : le miniſtre de l'empereur allemand les traverſait : les factions de Suède & de Moſcovie s'entre-choquaient, comme on a vu long-temps celles de France & d'Eſpagne agiter la cour de Rome.

L'Angleterre & la Hollande, qui paraiſſaient neutres, ne l'étaient pas : le nouveau commerce que le czar avait ouvert dans Pétersbourg attirait l'attention de ces deux nations commerçantes.

Les Anglais & les Hollandais ſeront toujours pour le prince qui favoriſera le plus leur trafic. Il y avait beaucoup à gagner avec le czar : il n'eſt donc pas étonnant que les miniſtres d'Angleterre & de Hollande le ſerviſſent ſecrétement à la Porte ottomane. Une des conditions de cette nouvelle amitié fut que l'on ferait ſortir inceſſamment *Charles* des terres de l'empire turc ; ſoit que le czar eſpérât ſe ſaiſir de ſa perſonne ſur les chemins, ſoit qu'il crût *Charles* moins redoutable dans ſes Etats qu'en Turquie, où il était toujours ſur le point d'armer les forces ottomanes contre l'empire des Ruſſes.

Le roi de Suède ſollicitait toujours la Porte de le renvoyer par la Pologne avec une nombreuſe armée. Le divan réſolut en effet de le renvoyer, mais avec une ſimple eſcorte de ſept à huit mille hommes ;

non plus comme un roi qu'on voulait ſecourir, mais comme un hôte dont on voulait ſe défaire. Pour cet effet le ſultan *Achmet* lui écrivit en ces termes :

Très-puiſſant entre les rois adorateurs de JESUS, *redreſſeur des torts & des injures, & protecteur de la juſtice dans les ports & les républiques du Midi & du Septentrion; éclatant en majeſté, ami de l'honneur & de la gloire, & de notre ſublime Porte*, Charles, *roi de Suède, dont* DIEU *couronne les entrepriſes de bonheur.*

» AUSSITOT que le très-illuſtre *Achmet*, ci-devant » chiaoux pachi, aura eu l'honneur de vous pré- » ſenter cette lettre, ornée de notre ſceau impérial, » ſoyez perſuadé & convaincu de la vérité de nos » intentions qui y ſont contenues, à ſavoir, que » quoique nous nous fuſſions propoſé de faire mar- » cher de nouveau contre le czar nos troupes toujours » victorieuſes, cependant ce prince, pour éviter le » juſte reſſentiment que nous avait donné ſon retar- » dement à exécuter le traité conclu ſur les bords » du Pruth, & renouvelé depuis à notre ſublime » Porte, ayant rendu à notre empire le château & » la ville d'Azoph, & cherché, par la médiation » des ambaſſadeurs d'Angleterre & de Hollande, nos » anciens amis, à cultiver avec nous les liens d'une » conſtante paix, nous la lui avons accordée & » donné à ſes plénipotentiaires, qui nous reſtent » pour otages, notre ratification impériale, après » avoir reçu la ſienne de leurs mains.

» Nous avons donné au très-honorable & vaillant » *Delvet Gherai*, han de Budziack, de Crimée, de

» Nagaï

» Nagay & de Circaſſie, & à notre très-ſage conſeiller » & généreux ſéraſquier de Bender, *Iſmaël*, (que » DIEU perpétue & augmente leur magnificence & » prudence) nos ordres inviolables & ſalutaires pour » votre retour par la Pologne, ſelon votre premier » deſſein qui nous a été renouvelé de votre part. » Vous devez donc vous préparer à partir ſous les » auſpices de la providence, & avec une honorable » eſcorte, l'hiver prochain, pour vous rendre dans » vos provinces, ayant ſoin de paſſer en ami par » celles de la Pologne.

» Tout ce qui ſera néceſſaire pour votre voyage » vous ſera fourni par ma ſublime Porte, tant en » argent qu'en hommes, chevaux & chariots. Nous » vous exhortons ſurtout, & vous recommandons » de donner vos ordres les plus poſitifs & les plus » clairs à tous les Suédois & autres gens qui ſe » trouvent auprès de vous, de ne commettre aucun » déſordre, & de ne faire aucune action qui tende » directement ou indirectement à violer cette paix & » amitié.

» Vous conſerverez par-là notre bienveillance, » dont nous chercherons à vous donner d'auſſi » grandes & d'auſſi fréquentes marques qu'il s'en » préſentera d'occaſions. Nos troupes deſtinées pour » vous accompagner recevront des ordres conformes » à nos intentions impériales.

» Donné à notre ſublime Porte de Conſtantinople, » le 14 de la lune rebyul eurech 1214. » Ce qui revient au 19 avril 1712.

Cette lettre ne fit point encore perdre l'eſpérance

au roi de Suède : il écrivit au ſultan qu'il ſerait toute ſa vie reconnaiſſant des faveurs dont ſa hauteſſe l'avait comblé ; mais qu'il croyait le ſultan trop juſte pour le renvoyer avec la ſimple eſcorte d'un camp volant, dans un pays encore inondé des troupes du czar. En effet, l'empereur ruſſe, malgré le premier article de la paix du Pruth, par lequel il s'était engagé à retirer toutes ſes troupes de la Pologne, y en avait fait encore paſſer de nouvelles ; & ce qui ſemble étonnant, c'eſt que le grand-ſeigneur n'en ſavait rien.

La mauvaiſe politique de la Porte, d'avoir toujours par vanité des ambaſſadeurs des princes chrétiens à Conſtantinople, & de ne pas entretenir un ſeul agent dans les cours chrétiennes, fait que ceux-ci pénètrent & conduiſent quelquefois les réſolutions les plus ſecrètes du ſultan, & que le divan eſt toujours dans une profonde ignorance de ce qui ſe paſſe publiquement chez les chrétiens.

Le ſultan, enfermé dans ſon ſérail parmi ſes femmes & ſes eunuques, ne voit que par les yeux de ſon grand-viſir : ce miniſtre, auſſi inacceſſible que ſon maître, occupé des intrigues du ſérail, & ſans correſpondance au-dehors, eſt d'ordinaire trompé, ou trompe le ſultan, qui le dépoſe ou le fait étrangler à la première faute, pour en choiſir un autre auſſi ignorant ou auſſi perfide, qui ſe conduit comme ſes prédéceſſeurs, & qui tombe bientôt comme eux.

Telle eſt pour l'ordinaire l'inaction & la ſécurité profonde de cette cour, que ſi les princes chrétiens ſe liguaient contre elle, leurs flottes ſeraient aux

Dardanelles, & leur armée de terre aux portes d'Andrinople, avant que les Turcs euſſent ſongé à ſe défendre; mais les divers intérêts qui diviſeront toujours la chrétienté ſauveront les Turcs d'une deſtinée que leur peu de politique & leur ignorance dans la guerre & dans la marine ſemblent leur préparer aujourd'hui.

Achmet était ſi peu informé de ce qui ſe paſſait en Pologne, qu'il envoya un aga pour voir s'il était vrai que les armées du czar y fuſſent encore : deux ſecrétaires du roi de Suède, qui ſavaient la langue turque, accompagnèrent l'aga, afin de ſervir de témoins contre lui en cas qu'il fît un faux rapport.

Cet aga vit par ſes yeux la vérité, & en vint rendre compte au ſultan même. *Achmet* indigné allait faire étrangler le grand-viſir : mais le favori qui le protégeait, & qui croyait avoir beſoin de lui, obtint ſa grâce, & le ſoutint encore quelque temps dans le miniſtère.

Les Ruſſes étaient protégés ouvertement par le viſir, & ſecrétement par *Ali Coumourgi*, qui avait changé de parti; mais le ſultan était ſi irrité, l'infraction du traité était ſi manifeſte, & les janiſſaires, qui font trembler ſouvent les miniſtres, les favoris & les ſultans, demandaient ſi hautement la guerre, que perſonne dans le ſérail n'oſa ouvrir un avis modéré.

Auſſitôt le grand-ſeigneur fit mettre aux ſept tours les ambaſſadeurs moſcovites, déjà auſſi accoutumés à aller en priſon qu'à l'audience. La guerre eſt de nouveau déclarée contre le czar, les queues de cheval arborées, les ordres donnés à tous les bachas d'aſſembler une armée de deux cents mille combattans. Le

ſultan lui-même quitta Conſtantinople & vint établir ſa cour à Andrinople, pour être moins éloigné du théâtre de la guerre.

Pendant ce temps une ambaſſade ſolemnelle envoyée au grand-ſeigneur de la part d'*Auguſte*, & de la république de Pologne, s'avançait ſur le chemin d'Andrinople ; le palatin de Mazovie était à la tête de l'ambaſſade, avec une ſuite de plus de trois cents perſonnes.

Tout ce qui compoſait l'ambaſſade fut arrêté & retenu priſonnier dans l'un des faubourgs de la ville : jamais le parti du roi de Suède ne s'était plus flatté que dans cette occaſion ; cependant ce grand appareil devint encore inutile, & toutes ſes eſpérances furent trompées.

Si l'on en croit un miniſtre public, homme ſage & clair-voyant, qui réſidait alors à Conſtantinople, le jeune *Coumourgi* roulait déjà dans ſa tête d'autres deſſeins que de diſputer des déſerts au czar de Moſcovie dans une guerre douteuſe. Il projetait d'enlever aux Vénitiens le Péloponnèſe, nommé aujourd'hui la Morée, & de ſe rendre maître de la Hongrie.

Il n'attendait, pour exécuter ſes grands deſſeins, que l'emploi de premier viſir, dont ſa jeuneſſe l'écartait encore. Dans cette idée il avait plus beſoin d'être l'allié que l'ennemi du czar ; ſon intérêt ni ſa volonté n'étaient pas de garder plus long-temps le roi de Suède, encore moins d'armer la Turquie en ſa faveur. Non-ſeulement il voulait renvoyer ce prince, mais il diſait ouvertement qu'il ne fallait plus ſouffrir déſormais aucun miniſtre chrétien à Conſtantinople ; que tous ces ambaſſadeurs ordinaires n'étaient que

des eſpions honorables, qui corrompaient ou qui trahiſſaient les viſirs, & donnaient depuis trop long-temps le mouvement aux intrigues du ſérail; que les Francs établis à Péra, & dans les Echelles du Levant, ſont des marchands qui n'ont beſoin que d'un conſul & non d'un ambaſſadeur. Le grand-viſir, qui devait ſon établiſſement & ſa vie même au favori, & qui de plus le craignait, ſe conformait à ſes intentions d'autant plus aiſément qu'il s'était vendu aux Moſcovites, & qu'il eſpérait ſe venger du roi de Suède qui avait voulu le perdre. Le muphti, créature d'*Ali Coumourgi*, était auſſi l'eſclave de ſes volontés : il avait conſeillé la guerre contre le czar, quand le favori la voulait; & il la trouva injuſte dès que ce jeune homme eut changé d'avis; ainſi à peine l'armée fut aſſemblée qu'on écouta des propoſitions d'accommodement. Le vice-chancelier *Schaffirof*, & le jeune *Czeremetof*, plénipotentiaires & otages du czar à la Porte, promirent, après bien des négociations, que le czar retirerait ſes troupes de la Pologne. Le grand-viſir, qui ſavait bien que le czar n'exécuterait pas ce traité, ne laiſſa pas de le ſigner; & le ſultan, content d'avoir en apparence impoſé des lois aux Ruſſes, reſta encore à Andrinople. Ainſi on vit en moins de ſix mois la paix jurée avec le czar, enſuite la guerre déclarée, & la paix renouvelée encore.

Le principal article de tous ces traités fut toujours qu'on ferait partir le roi de Suède. Le ſultan ne voulait point commettre ſon honneur & celui de l'empire ottoman, en expoſant le roi à être pris ſur la route par ſes ennemis. Il fut ſtipulé qu'il partirait, mais que les ambaſſadeurs de Pologne & de Moſcovie

répondraient de la ſureté de ſa perſonne ; ces ambaſſadeurs jurèrent au nom de leurs maîtres que ni le czar, ni le roi *Auguſte*, ne troubleraient ſon paſſage ; & que *Charles* de ſon côté ne tenterait d'exciter aucun mouvement en Pologne. Le divan, ayant ainſi réglé la deſtinée de *Charles*, *Iſmaël*, ſéraſquier de Bender, ſe tranſporta à Varnitza, où le roi était campé, & vint lui rendre compte des réſolutions de la Porte, en lui inſinuant adroitement qu'il n'y avait plus à différer & qu'il fallait partir.

Charles ne répondit autre choſe, ſinon que le grand-ſeigneur lui avait promis une armée & non une eſcorte, & que des rois devaient tenir leur parole.

Cependant le général *Flemming*, miniſtre & favori du roi *Auguſte*, entretenait une correſpondance ſecrète avec le kan de Tartarie & le ſéraſquier de Bender. *La Mare*, gentilhomme français, colonel au ſervice de Saxe, avait fait plus d'un voyage de Bender à Dreſde, & tous ces voyages étaient ſuſpects.

Préciſément dans ce temps, le roi de Suède fit arrêter, ſur les frontières de la Valachie, un courrier que *Flemming* envoyait au prince de Tartarie. Les lettres lui furent apportées : on les déchiffra : on y vit une intelligence marquée entre les Tartares & la cour de Dreſde ; mais elles étaient conçues en termes ſi ambigus & ſi généraux, qu'il était difficile de démêler ſi le but du roi *Auguſte* était ſeulement de détacher les Turcs du parti de la Suède, ou s'il voulait que le kan livrât *Charles* à ſes Saxons en le reconduiſant en Pologne.

Il ſemblait difficile d'imaginer qu'un prince auſſi généreux qu'*Auguſte* voulût, en ſaiſiſſant la perſonne

du roi de Suède, hasarder la vie de ses ambassadeurs, & de trois cents gentilshommes polonais qui étaient retenus dans Andrinople, comme des gages de la sureté de *Charles*.

Mais d'un autre côté, on savait que *Flemming*, ministre absolu d'*Auguste*, était très-délié & peu scrupuleux. Les outrages faits au roi électeur par le roi de Suède semblaient rendre toute vengeance excusable; & on pouvait penser que si la cour de Dresde achetait *Charles* du kan des Tartares, elle pourrait acheter aisément de la cour ottomane la liberté des otages polonais.

Ces raisons furent agitées entre le roi, *Mullern* son chancelier privé, & *Grothusen* son favori. Ils lurent & relurent les lettres; & la malheureuse situation où ils étaient les rendant plus soupçonneux, ils se déterminèrent à croire ce qu'il y avait de plus triste.

Quelques jours après, le roi fut confirmé dans ses soupçons par le départ précipité d'un comte *Sapieha* réfugié auprès de lui, qui le quitta brusquement pour aller en Pologne se jeter entre les bras d'*Auguste*. Dans toute autre occasion *Sapieha* ne lui aurait paru qu'un mécontent; mais dans ces conjonctures délicates, il ne balança pas à le croire un traître. Les instances réitérées qu'on lui fit alors de partir changèrent ses soupçons en certitude. L'opiniâtreté de son caractère se joignant à toutes ces vraisemblances, il demeura ferme dans l'opinion qu'on voulait le trahir & le livrer à ses ennemis, quoique ce complot n'ait jamais été prouvé.

Il pouvait se tromper dans l'idée qu'il avait que

le roi *Auguſte* avait marchandé ſa perſonne avec les Tartares ; mais il ſe trompait encore davantage en comptant ſur le ſecours de la cour ottomane. Quoi qu'il en ſoit, il réſolut de gagner du temps.

Il dit au bacha de Bender qu'il ne pouvait partir ſans avoir auparavant de quoi payer ſes dettes ; car quoiqu'on lui eût rendu depuis long-temps ſon thaïm, ſes libéralités l'avaient toujours forcé d'emprunter. Le bacha lui demanda ce qu'il voulait ; le roi répondit au haſard, *mille bourſes*, qui font quinze cents mille francs de notre argent en monnaie forte. Le bacha en écrivit à la Porte : le ſultan, au lieu de mille bourſes qu'on lui demandait, en accorda douze cents, & écrivit au bacha la lettre ſuivante.

LETTRE du grand-ſeigneur au bacha de Bender.

» LE but de cette lettre impériale eſt pour vous » faire ſavoir que ſur votre recommandation & » repréſentation, & ſur celle du très-noble *Delvet* » *Gherai* han à notre ſublime Porte, notre impériale » magnificence a accordé mille bourſes au roi de » Suède, qui ſeront envoyées à Bender ſous la » conduite & la charge du très-illuſtre *Mehemet Bacha*, » ci-devant *Chiaoux Pachi*, pour reſter ſous votre » garde juſqu'au temps du départ du roi de Suède, » dont DIEU dirige les pas ; & lui être données » alors avec deux cents bourſes de plus, comme » un ſurcroit de notre libéralité impériale qui » excède ſa demande.

„ Quant à la route de Pologne qu'il eſt réſolu de „ prendre, vous aurez ſoin, vous & le han, qui devez „ l'accompagner, de prendre des meſures ſi pru- „ dentes & ſi ſages que pendant tout le paſſage, les „ troupes qui ſont ſous votre commandement, & les „ gens du roi de Suède, ne cauſent aucun dommage „ & ne faſſent aucune action qui puiſſe être réputée „ contraire à la paix qui ſubſiſte encore entre notre „ ſublime Porte & le royaume & la république de „ Pologne ; en ſorte que le roi paſſe comme ami „ ſous notre protection.

„ Ce que feſant, comme vous lui recomman- „ derez bien expreſſément de faire, il recevra tous „ les honneurs & les égards dûs à ſa majeſté de la „ part des Polonais, ce dont nous ont fait aſſurer „ les ambaſſadeurs du roi *Auguſte* & de la république, „ en s'offrant même à cette condition, auſſi-bien „ que quelques autres nobles polonais, ſi nous le „ requérons, pour otages & ſureté de ſon paſſage.

„ Lorſque le temps dont vous ſerez convenu „ avec le très-noble *Delvet Gherai* pour la marche „ ſera venu, vous vous mettrez à la tête de vos „ braves ſoldats, entre leſquels ſeront les Tartares, „ ayant à leur tête le han, & vous conduirez le roi „ de Suède avec ſes gens.

„ Qu'ainſi il plaiſe au ſeul DIEU tout-puiſſant „ de diriger vos pas & les leurs ; le bacha d'Aulos „ reſtera à Bender pour le garder en votre abſence, „ avec un corps de ſpahis & un autre de janiſſaires; „ & en ſuivant nos ordres & nos intentions impé- „ riales en tous ces points & articles, vous vous „ rendrez digne de la continuation de notre faveur

» impériale, auſſi-bien que des louanges & des récom-
» penſes dues à tous ceux qui les obſervent.

» Fait à notre réſidence impériale de Conſtan-
» tinople, le 2 de la lune de cheval 1214 de
» l'hégire. »

Pendant qu'on attendait cette réponſe du grand-ſeigneur, le roi écrivit à la Porte pour ſe plaindre de la trahiſon dont il ſoupçonnait le kan des Tartares; mais les paſſages étaient bien gardés : de plus le miniſtère lui était contraire; les lettres ne parvinrent point au ſultan; le viſir empêcha même M. *Deſaleurs* de venir à Andrinople où était la Porte, de peur que ce miniſtre, qui agiſſait pour le roi de Suède, ne voulût déranger le deſſein qu'on avait de le faire partir.

Charles, indigné de ſe voir en quelque ſorte chaſſé des terres du grand-ſeigneur, ſe détermina à ne point partir du tout.

Il pouvait demander à s'en retourner par les terres d'Allemagne, ou s'embarquer ſur la mer Noire, pour ſe rendre à Marſeille par la Méditerranée; mais il aima mieux ne demander rien & attendre les événemens.

Quand les douze cents bourſes furent arrivées, ſon tréſorier *Grothuſen*, qui avait appris la langue turque dans ce long ſéjour, alla voir le bacha ſans interprète, dans le deſſein de tirer de lui les douze cents bourſes, & de former enſuite à la Porte quelque intrigue nouvelle, toujours ſur cette fauſſe ſuppoſition, que le parti ſuédois armerait enfin l'empire ottoman contre le czar.

Grothuſen dit au bacha que le roi ne pouvait avoir ſes équipages prêts ſans argent ; » Mais, dit le bacha, » c'eſt nous qui ferons tous les frais de votre départ ; » votre maître n'a rien à dépenſer tant qu'il ſera » ſous la protection du mien. »

Grothuſen répliqua qu'il y avait tant de différence entre les équipages turcs & ceux des Francs qu'il fallait avoir recours aux artiſans ſuédois & polonais qui étaient à Varnitza.

Il l'aſſura que ſon maître était diſpoſé à partir, & que cet argent faciliterait & avancerait ſon départ. Le bacha trop confiant donna les douze cents bourſes ; il vint quelques jours après demander au roi d'une manière très-reſpectueuſe les ordres pour le départ.

Sa ſurpriſe fut extrême quand le roi lui dit qu'il n'était pas prêt à partir, & qu'il lui fallait encore mille bourſes. Le bacha, confondu à cette réponſe, fut quelque temps ſans pouvoir parler. Il ſe retira vers une fenêtre, où on le vit verſer quelques larmes. Enſuite s'adreſſant au roi : » Il m'en coûtera la tête, » dit-il, pour avoir obligé ta majeſté ; j'ai donné les » douze cents bourſes malgré l'ordre exprès de mon » ſouverain. » Ayant dit ces paroles, il s'en retournait plein de triſteſſe.

Le roi l'arrêta, & lui dit qu'il l'excuſerait auprès du ſultan. » Ah ! repartit le turc en s'en allant, » mon maître ne ſait point excuſer les fautes ; il ne » ſait que les punir. »

Iſmaël bacha alla apprendre cette nouvelle au kan des Tartares, lequel ayant reçu le même ordre que le bacha, de ne point ſouffrir que les douze cents

bourſes fuſſent données avant le départ du roi, & ayant conſenti qu'on délivrât cet argent, appréhendait auſſi-bien que le bacha l'indignation du grand-ſeigneur. Ils écrivirent tous deux à la Porte pour ſe juſtifier ; ils proteſtèrent qu'ils n'avaient donné les douze cents bourſes que ſur les promeſſes poſitives d'un miniſtre du roi de partir ſans délai ; & ils ſupplièrent ſa hauteſſe que le refus du roi ne fût point attribué à leur déſobéiſſance.

Charles perſiſtant toujours dans l'idée que le kan & le bacha voulaient le livrer à ſes ennemis, ordonna à M. *Funk*, alors ſon envoyé auprès du grand-ſeigneur, de porter contre eux ſes plaintes, & de demander encore mille bourſes. Son extrême généroſité, & le peu de cas qu'il feſait de l'argent, l'empêchaient de ſentir qu'il y avait de l'aviliſſement dans cette propoſition. Il ne la feſait que pour s'attirer un refus, & pour avoir un nouveau prétexte de ne point partir : mais c'était être réduit à d'étranges extrémités que d'avoir beſoin de pareils artifices. *Savari* ſon interprète, homme adroit & entreprenant, porte ſa lettre à Andrinople, malgré la ſévérité avec laquelle le grand-viſir feſait garder les paſſages.

Funk fut obligé d'aller faire cette demande dangereuſe. Pour toute réponſe, on le fit mettre en priſon. Le ſultan indigné fit aſſembler un divan extraordinaire & y parla lui-même, ce qu'il ne fait que très-rarement. Tel fut ſon diſcours ſelon la traduction qu'on en fit alors.

» Je n'ai preſque connu le roi de Suède que par » la défaite de Pultava & par la prière qu'il m'a

„ faite de lui accorder un afile dans mon empire : „ je n'ai, je crois, nul beſoin de lui, & n'ai ſujet „ ni de l'aimer ni de le craindre; cependant, ſans „ conſulter d'autres motifs que l'hoſpitalité d'un „ muſulman, & ma généroſité qui répand la roſée „ de ſes faveurs ſur les grands comme ſur les petits, „ ſur les étrangers comme ſur mes ſujets, je l'ai „ reçu & ſecouru de tout, lui, ſes miniſtres, ſes „ officiers, ſes ſoldats, & n'ai ceſſé pendant trois „ ans & demi de l'accabler de préſens.

„ Je lui ai accordé une eſcorte conſidérable pour „ le conduire dans ſes Etats. Il a demandé mille „ bourſes pour payer quelques frais, quoique je „ les faſſe tous : au lieu de mille, j'en ai accordé „ douze cents ; après les avoir tirées de la main „ du féraſquier de Bender, il en demande encore „ mille autres, & ne veut point partir, ſous pré- „ texte que l'eſcorte eſt trop petite, au lieu qu'elle „ n'eſt que trop grande pour paſſer par un pays „ ami.

„ Je demande donc ſi c'eſt violer les lois de „ l'hoſpitalité que de renvoyer ce prince, & ſi les „ puiſſances étrangères doivent m'accuſer de vio- „ lence & d'injuſtice, en cas qu'on ſoit réduit à le „ faire partir par force. „ Tout le divan répondit que le grand-ſeigneur agiſſait avec juſtice.

Le muphti déclara que l'hoſpitalité n'eſt point de commande aux muſulmans envers les infidelles, encore moins envers les ingrats ; & il donna ſon fetfa, eſpèce de mandement qui accompagne preſque toujours les ordres importans du grand-ſeigneur ; ces fetfa ſont révérés comme des oracles, quoique

ceux dont ils émanent ſoient des eſclaves du ſultan comme les autres.

L'ordre & le fetfa furent portés à Bender par le *Bouyouk Imraour*, grand-maître des écuries & un chiaou bacha premier huiſſier. Le bacha de Bender reçut l'ordre chez le kan des Tartares ; auſſitôt il alla à Varnitza demander ſi le roi voulait partir comme ami, ou le réduire à exécuter les ordres du ſultan.

Charles XII menacé n'était pas maître de ſa colère : » Obéis à ton maître, ſi tu l'oſes, lui dit-il, & ſors » de ma préſence. » Le bacha indigné s'en retourna au grand galop contre l'uſage ordinaire des Turcs : en s'en retournant, il rencontra *Fabrice*, & lui cria toujours en courant : » Le roi ne veut point écouter » la raiſon ; tu vas voir des choſes bien étranges. » Le jour même il retrancha les vivres au roi, & lui ôta ſa garde de janiſſaires. Il fit dire aux polonais & aux coſaques, qui étaient à Varnitza, que s'ils voulaient avoir des vivres, il fallait quitter le camp du roi de Suède, & venir ſe mettre dans la ville de Bender ſous la protection de la Porte. Tous obéirent & laiſſèrent le roi réduit aux officiers de ſa maiſon & à trois cents ſoldats ſuédois contre vingt mille tartares & ſix mille turcs.

Il n'y avait plus de proviſions dans le camp pour les hommes, ni pour les chevaux. Le roi ordonna qu'on tuât hors du camp à coups de fuſil vingt de ces beaux chevaux arabes que le grand-ſeigneur lui avait envoyés, en diſant : » Je ne veux ni de leurs » proviſions ni de leurs chevaux. » Ce fut un régal pour les troupes tartares qui, comme on ſait,

trouvent la chair de cheval délicieuſe. Cependant les Turcs & les Tartares inveſtirent de tous côtés le petit camp du roi.

Ce prince ſans s'étonner fit faire des retranchemens réguliers par ſes trois cents ſuédois : il y travailla lui-même ; ſon chancelier, ſon tréſorier, ſes ſecrétaires, les valets de chambre, tous ſes domeſtiques aidaient à l'ouvrage. Les uns barricadaient les fenêtres, les autres enfonçaient des ſolives derrière les portes en forme d'arc-boutans.

Quand on eut bien barricadé la maiſon, & que le roi eut fait le tour de ſes prétendus retranchemens, il ſe mit à jouer aux échecs tranquillement avec ſon favori *Grothuſen*, comme ſi tout eût été dans une ſécurité profonde. Heureuſement *Fabrice*, l'envoyé de Holſtein, ne s'était point logé à Varnitza, mais dans un petit village entre Varnitza & Bender, où demeurait auſſi M. *Jeffreys* envoyé d'Angleterre auprès du roi de Suède. Ces deux miniſtres voyant l'orage prêt à éclater, prirent ſur eux de ſe rendre médiateurs entre les Turcs & le roi. Le kan, & ſurtout le bacha de Bender, qui n'avait nulle envie de faire violence à ce monarque, reçurent avec empreſſement les offres de ces deux miniſtres : ils eurent enſemble à Bender deux conférences, où aſſiſtèrent cet huiſſier du ſérail & le grand-maître des écuries, qui avaient apporté l'ordre du ſultan & le fetfa du muphti.

M. *Fabrice* (*t*) leur avoua que ſa majeſté ſuédoiſe avait de juſtes raiſons de croire qu'on voulait le

(*t*) Tout ce récit eſt rapporté par M. *Fabrice* dans ſes lettres.

livrer à ſes ennemis en Pologne. Le kan, le bacha & les autres jurèrent ſur leurs têtes, prirent DIEU à témoin qu'ils déteſtaient une ſi horrible perfidie, qu'ils verſeraient tout leur ſang plutôt que de ſouffrir qu'on manquât ſeulement de reſpect au roi en Pologne; ils dirent qu'ils avaient entre leurs mains les ambaſſadeurs ruſſes & polonais, dont la vie leur répondait du moindre affront qu'on oſerait faire au roi de Suède. Enfin ils ſe plaignirent amèrement des ſoupçons outrageans que le roi concevait ſur des perſonnes qui l'avaient ſi bien reçu & ſi bien traité. Quoique les ſermens ne ſoient ſouvent que le langage de la perfidie, *Fabrice* ſe laiſſa perſuader : il crut voir dans leurs proteſtations cet air de vérité que le menſonge n'imite jamais qu'imparfaitement. Il ſavait bien qu'il y avait eu une ſecrète correſpondance entre le kan tartare & le roi *Auguſte;* mais il demeura convaincu qu'il ne s'était agi dans leur négociation que de faire ſortir *Charles XII* des terres du grand-ſeigneur. Soit que *Fabrice* ſe trompât ou non, il les aſſura qu'il repréſenterait au roi l'injuſtice de ſes défiances. » Mais prétendez-vous le forcer à » partir ? ajouta-t-il. Oui, dit le bacha ; tel eſt l'ordre » de notre maître. » Alors il les pria encore une fois de bien conſidérer ſi cet ordre était de verſer le ſang d'une tête couronnée ? » Oui, repliqua le kan en » colère, ſi cette tête couronnée déſobéit au grand- » ſeigneur dans ſon empire. »

Cependant tout étant prêt pour l'aſſaut, la mort de *Charles XII* paraiſſait inévitable, & l'ordre du ſultan n'étant pas poſitivement de le tuer en cas de réſiſtance, le bacha engagea le kan à ſouffrir qu'on

envoyât

envoyât dans le moment un exprès à Andrinople, où était alors le grand-ſeigneur, pour avoir les derniers ordres de ſa hauteſſe.

M. *Jeffreys* & M. *Fabrice*, ayant obtenu ce peu de relâche, courent en avertir le roi; ils arrivent avec l'empreſſement de gens qui apportaient une nouvelle heureuſe; mais ils furent très-froidement reçus: il les appela médiateurs volontaires, perſiſta à ſoutenir que l'ordre du ſultan & le fetfa du muphti étaient forgés, puiſqu'on venait d'envoyer demander de nouveaux ordres à la Porte.

Le miniſtre anglais ſe retira, bien réſolu de ne ſe plus mêler des affaires d'un prince ſi inflexible. M. *Fabrice* aimé du roi, & plus accoutumé à ſon humeur que le miniſtre anglais, reſta avec lui pour le conjurer de ne pas haſarder une vie ſi précieuſe dans une occaſion ſi inutile.

Le roi, pour toute réponſe, lui fit voir ſes retranchemens, & le pria d'employer ſa médiation ſeulement pour lui faire avoir des vivres; on obtint aiſément des Turcs de laiſſer paſſer des proviſions dans le camp du roi, en attendant que le courrier fût revenu d'Andrinople. Le kan même avait défendu à ſes tartares, impatiens du pillage, de rien attenter contre les Suédois juſqu'à nouvel ordre; de ſorte que *Charles XII* ſortait quelquefois de ſon camp avec quarante chevaux, & courait au milieu des troupes tartares, qui lui laiſſaient reſpectueuſement le paſſage libre: il marchait même droit à leurs rangs, & ils s'ouvraient plutôt que de réſiſter.

Enfin l'ordre du grand-ſeigneur étant venu, de paſſer au fil de l'épée tous les ſuédois qui feraient

la moindre réſiſtance, & de ne pas épargner la vie du roi, le bacha eut la complaiſance de montrer cet ordre à M. *Fabrice*, afin qu'il fît un dernier effort ſur l'eſprit de *Charles*. *Fabrice* vint faire auſſitôt ce triſte rapport. » Avez-vous vu l'ordre dont vous » parlez ? dit le roi. Oui, répondit *Fabrice*. Hé bien » dites-leur de ma part que c'eſt un ſecond ordre » qu'ils ont ſuppoſé, & que je ne veux point » partir. » *Fabrice* ſe jeta à ſes pieds, ſe mit en colère, lui reprocha ſon opiniâtreté : tout fut inutile. » Retournez à vos Turcs, lui dit le roi en ſouriant ; » s'ils m'attaquent, je ſaurai bien me défendre. »

Les chapelains du roi ſe mirent auſſi à genoux devant lui, le conjurant de ne pas expoſer à un maſſacre certain les malheureux reſtes de Pultava, & ſurtout ſa perſonne ſacrée ; l'aſſurant de plus que cette réſiſtance était injuſte, qu'il violait les droits de l'hoſpitalité, en s'opiniâtrant à reſter par force chez des étrangers qui l'avaient ſi long-temps & ſi généreuſement ſecouru. Le roi, qui ne s'était point fâché contre *Fabrice*, ſe mit en colère contre ſes prêtres, & leur dit qu'il les avait pris pour faire les prières, & non pour lui dire leurs avis.

Le général *Hord* & le général *Dardoff*, dont le ſentiment avait toujours été de ne pas tenter un combat dont la fuite ne pouvait être que funeſte, montrèrent au roi leurs eſtomacs couverts de bleſſures reçues à ſon ſervice ; & l'aſſurant qu'ils étaient prêts de mourir pour lui, ils le ſupplièrent que ce fût au moins dans une occaſion plus néceſſaire. » Je ſais par vos bleſſures & par les miennes, leur » dit *Charles XII*, que nous avons vaillamment » combattu enſemble ; vous avez fait votre devoir

» juſqu'à préſent, faites-le encore aujourd'hui. » Il n'y eut plus alors qu'à obéir; chacun eut honte de ne pas chercher à mourir avec le roi. Ce prince préparé à l'aſſaut ſe flattait en ſecret du plaiſir & de l'honneur de ſoutenir, avec trois cents ſuédois, les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à ſon poſte : ſon chancelier *Mullern*, le ſecrétaire *Empreus* & les clercs devaient défendre la maiſon de la chancellerie; le baron *Fief*, à la tête des officiers de la bouche, était à un autre poſte : les palefreniers, les cuiſiniers avaient un autre endroit à garder, car avec lui tout était ſoldat; il courait à cheval de ſes retranchemens à ſa maiſon, promettant des récompenſes à tout le monde, créant des officiers, & aſſurant de faire capitaines les moindres valets qui combattraient avec courage.

On ne fut pas long-temps ſans voir l'armée des Turcs & des Tartares qui venaient attaquer le petit retranchement avec dix pièces de canon & deux mortiers. Les queues de cheval flottaient en l'air, les clairons ſonnaient, les cris de *alla*, *alla*, ſe feſaient entendre de tous côtés. Le baron de *Grothuſen* remarqua que les Turcs ne mêlaient dans leurs cris aucune injure contre le roi, & qu'ils l'appelaient ſeulement *Demirbash*, tête de fer. Auſſitôt il prend le parti de ſortir ſeul ſans armes des retranchemens; il s'avança dans les rangs des janiſſaires, qui preſque tous avaient reçu de l'argent de lui. » Eh quoi! mes amis, leur dit-il en » propres mots, venez-vous maſſacrer trois cents » ſuédois ſans défenſe? Vous, braves janiſſaires, » qui avez pardonné à cent mille ruſſes, quand

„ ils vous ont crié *amman*, (pardon) avez-vous „ oublié les bienfaits que vous avez reçus de nous ? „ & voulez-vous aſſaſſiner ce grand roi de Suède „ que vous aimez tant, & qui vous a fait tant de „ libéralités ? Mes amis, il ne demande que trois „ jours, & les ordres du ſultan ne ſont pas ſi ſévères „ qu'on vous le fait croire. „

Ces paroles firent un effet que *Grothuſen* n'attendait pas lui-même. Les janiſſaires jurèrent ſur leurs barbes qu'ils n'attaqueraient point le roi, & qu'ils lui donneraient les trois jours qu'il demandait. En vain on donna le ſignal de l'aſſaut : les janiſſaires, loin d'obéir, menacèrent de ſe jeter ſur leurs chefs, ſi l'on n'accordait pas trois jours au roi de Suède ; ils vinrent en tumulte à la tente du bacha de Bender, criant que les ordres du ſultan étaient ſuppoſés : à cette ſédition inopinée le bacha n'eut à oppoſer que la patience.

Il feignit d'être content de la généreuſe réſolution des janiſſaires, & leur ordonna de ſe retirer à Bender. Le kan des Tartares, homme violent, voulait donner immédiatement l'aſſaut avec ſes troupes ; mais le bacha, qui ne prétendait pas que les Tartares euſſent ſeuls l'honneur de prendre le roi, tandis qu'il ſerait puni peut-être de la déſobéiſſance de ſes janiſſaires, perſuada au kan d'attendre juſqu'au lendemain.

Le bacha, de retour à Bender, aſſembla tous les officiers des janiſſaires & les plus vieux ſoldats ; il leur lut & leur fit voir l'ordre poſitif du ſultan & le fetfa du muphti. Soixante des plus vieux, qui avaient des barbes blanches vénérables, & qui avaient reçu mille préſens des mains du roi,

propoſèrent d'aller eux-mêmes le ſupplier de ſe remettre entre leurs mains, & de ſouffrir qu'ils lui ſerviſſent de gardes.

Le bacha le permit; il n'y avait point d'expédient qu'il n'eût pris, plutôt que d'être réduit à faire tuer ce prince. Ces ſoixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, ſeules armes des janiſſaires quand ils ne vont point au combat; car les Turcs regardent comme barbare la coutume des chrétiens, de porter des épées en temps de paix, & d'entrer armés chez leurs amis & dans leurs égliſes.

Ils s'adreſſèrent au baron de *Grothuſen* & au chancelier *Mullern;* ils leur dirent qu'ils venaient dans le deſſein de ſervir de fidelles gardes au roi; & que s'il voulait, ils le conduiraient à Andrinople, où il pourrait parler lui-même au grand-ſeigneur. Dans le temps qu'ils feſaient cette propoſition, le roi liſait des lettres qui arrivaient de Conſtantinople, & que *Fabrice*, qui ne pouvait plus le voir, lui avait fait tenir ſecrétement par un janiſſaire. Elles étaient du comte *Poniatowski*, qui ne pouvait le ſervir à Bender ni à Andrinople, étant retenu à Conſtantinople par ordre de la Porte, depuis l'indiſcrète demande des mille bourſes. Il mandait au roi que les ordres du ſultan, pour ſaiſir ou maſſacrer ſa perſonne royale en cas de réſiſtance, n'étaient que trop réels; qu'à la vérité le ſultan était trompé par ſes miniſtres, mais que plus l'empereur était trompé dans cette affaire, plus il voulait être obéi; qu'il fallait céder au temps & plier ſous la néceſſité; qu'il prenait la

liberté de lui conſeiller de tout tenter auprès des miniſtres par la voie des négociations ; de ne point mettre de l'inflexibilité où il ne fallait que de la douceur, & d'attendre de la politique & du temps le remède à un mal que la violence aigrirait ſans reſſource.

Mais ni les propoſitions de ces vieux janiſſaires, ni les lettres de *Poniatowski*, ne purent donner ſeulement au roi l'idée qu'il pouvait fléchir ſans déshonneur. Il aimait mieux mourir de la main des Turcs que d'être en quelque ſorte leur priſonnier : il renvoya ces janiſſaires ſans les vouloir voir, & leur fit dire que s'ils ne ſe retiraient, il leur ferait couper la barbe ; ce qui eſt dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards, remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournèrent en criant : » Ah la tête de fer ! » puiſqu'il veut périr, qu'il périſſe. » Ils vinrent rendre compte au bacha de leur commiſſion, & apprendre à leurs camarades à Bender l'étrange réception qu'on leur avait faite. Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du bacha ſans délai, & eurent autant d'impatience d'aller à l'aſſaut qu'ils en avaient eu peu pour le jour précédent.

L'ordre eſt donné dans le moment : les Turcs marchent aux retranchemens : les Tartares les attendaient déjà, & les canons commençaient à tirer. Les janiſſaires d'un côté, & les tartares de l'autre, forcent en un inſtant ce petit camp ; à peine vingt ſuédois tirèrent l'épée ; les trois cents ſoldats furent enveloppés & faits priſonniers ſans réſiſtance. Le roi était alors à cheval entre ſa maiſon & ſon camp, avec les généraux *Hord*, *Dardoff* & *Sparre* : voyant

que tous les soldats s'étaient laissés prendre en sa présence, il dit de sang-froid à ces trois officiers : „ Allons défendre la maison ; nous combattrons, „ ajouta-t-il en souriant, *pro aris & focis.* „

Aussitôt il galope avec eux vers cette maison, où il avait mis environ quarante domestiques en sentinelle, & qu'on avait fortifiée du mieux qu'on avait pu.

Ces généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur maître, ne pouvaient se lasser d'admirer qu'il voulût de sang-froid, & en plaisantant, se défendre contre dix canons & toute une armée ; ils le suivirent avec quelques gardes & quelques domestiques, qui fesaient en tout vingt personnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent assiégée de janissaires ; déjà même près de deux cents turcs ou tartares étaient entrés par une fenêtre, & s'étaient rendus maîtres de tous les appartemens, à la réserve d'une grande salle où les domestiques du roi s'étaient retirés. Cette salle était heureusement près de la porte par où le roi voulait entrer avec sa petite troupe de vingt personnes ; il s'était jeté en bas de son cheval le pistolet & l'épée à la main, & sa suite en avait fait autant.

Les janissaires tombent sur lui de tous côtés ; ils étaient animés par la promesse qu'avait fait le bacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auraient seulement touché son habit, en cas qu'on pût le prendre. Il blessait, & il tuait tous ceux qui s'approchaient de sa personne. Un janissaire qu'il avait blessé lui appuya son mousqueton sur le visage : si le

bras du turc n'avait fait un mouvement causé par la foule, qui allait & qui venait comme des vagues, le roi était mort : la balle glissa sur son nez, lui emporta un bout de l'oreille, & alla casser le bras au général *Hord*, dont la destinée était d'être toujours blessé à côté de son maître.

Le roi enfonça son épée dans l'estomac du janissaire ; en même temps ses domestiques, qui étaient enfermés dans la grande salle, en ouvrent la porte : le roi entre comme un trait suivi de sa petite troupe ; on referme la porte dans l'instant, & on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver. Voilà *Charles XII* dans cette salle enfermé avec toute sa suite, qui consistait en près de soixante hommes, officiers, gardes, secrétaires, valets de chambre, domestiques de toute espèce.

Les janissaires & les Tartares pillaient le reste de la maison, & remplissaient les appartemens. » Allons » un peu chasser de chez moi ces barbares, dit-il ; » & se mettant à la tête de son monde, il ouvrit lui-même la porte de la salle, qui donnait dans son appartement à coucher ; il entre, & fait feu sur ceux qui pillaient.

Les Turcs, chargés de butin, épouvantés de la subite apparition de ce roi qu'ils étaient accoutumés à respecter, jettent leurs armes, sautent par la fenêtre, ou se retirent jusque dans les caves : le roi profitant de leur désordre, & les siens animés par le succès, poursuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou blessent ceux qui ne fuient point, & en un quart-d'heure nettoient la maison d'ennemis.

Le roi aperçut dans la chaleur du combat deux janissaires qui se cachaient sous son lit ; il en tua un

d'un coup d'épée ; l'autre lui demanda pardon en criant *amman*. » Je te donne la vie, dit le roi au » turc, à condition que tu iras faire au bacha un » fidelle récit de ce que tu as vu. » Le turc promit aiſément ce qu'on voulut ; & on lui permit de ſauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois étant enfin maîtres de la maiſon, refermèrent & barricadèrent encore les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes : une chambre baſſe pleine de mouſquets & de poudre avait échappé à la recherche tumultueuſe des janiſſaires : on s'en ſervit à propos ; les Suédois tiraient à travers les fenêtres preſque à bout portant ſur cette multitude de turcs, dont ils tuèrent deux cents en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maiſon ; mais les pierres étant fort molles, il ne feſait que des trous & ne renverſait rien.

Le kan des Tartares & le bacha, qui voulaient prendre le roi en vie, honteux de perdre du monde, & d'occuper une armée entière contre ſoixante perſonnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maiſon, pour obliger le roi de ſe rendre. Ils firent lancer ſur le toit, contre les portes & contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées ; la maiſon fut en flammes en un moment. Le toit tout embraſé était prêt à fondre ſur les Suédois. Le roi donna tranquillement ſes ordres pour éteindre le feu. Trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, & aidé de deux ſuédois il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent. Il ſe trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie ; mais la précipitation, inſéparable d'un tel embarras,

empêcha d'y penſer. L'embraſement redoubla avec plus de rage : l'appartement du roi était conſumé ; la grande ſalle, où les Suédois ſe tenaient, était remplie d'une fumée affreuſe, mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des appartemens voiſins ; la moitié du toit était abymée dans la maiſon même, l'autre tombait en dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde, nommé *Walberg*, oſa dans cette extrémité crier qu'il fallait ſe rendre. » Voilà un étrange » homme, dit le roi, qui s'imagine qu'il n'eſt pas » plus beau d'être brûlé que d'être priſonnier. » Un autre garde, nommé *Roſen*, s'aviſa de dire que la maiſon de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierre, & était à l'épreuve du feu ; qu'il fallait faire une ſortie, gagner cette maiſon & s'y défendre. » Voilà un vrai ſuédois, » s'écria le roi : il embraſſa ce garde & le créa colonel ſur le champ. » Allons, mes amis, dit-il, prenez » avec vous le plus de poudre & de plomb que » vous pourrez, & gagnons la chancellerie l'épée » à la main. »

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maiſon toute embraſée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante, que les Suédois n'en ſortaient point ; mais leur étonnement fut encore plus grand, lorſqu'ils virent ouvrir les portes, & le roi & les ſiens fondre ſur eux en déſeſpérés. *Charles* & ſes principaux officiers étaient armés d'épées & de piſtolets : chacun tira deux coups à la fois à l'inſtant que la porte s'ouvrit ; & dans le même clin d'œil, jetant leurs piſtolets & s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de

cinquante pas. Mais le moment d'après, cette petite troupe fut entourée : le roi, qui était en bottes, ſelon ſa coutume, s'embarraſſa dans ſes éperons & tomba : vingt & un janiſſaires ſe jettent auſſitôt ſur lui ; il jette en l'air ſon épée pour s'épargner la douleur de la rendre ; les Turcs l'emmènent au quartier du bacha ; les uns le tenant ſous les jambes, les autres ſous les bras, comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le roi ſe vit ſaiſi, la violence de ſon tempérament, & la fureur où un combat ſi long & ſi terrible avait dû le mettre, firent place tout à coup à la douceur & à la tranquillité. Il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colère. Il regardait les janiſſaires en ſouriant, & ceux-ci le portaient en criant, *alla*, avec une indignation mêlée de reſpect. Ses officiers furent pris au même temps & dépouillés par les Turcs & par les Tartares. Ce fut le 12 février de l'an 1713 qu'arriva cet étrange événement, qui eut encore des ſuites ſingulières. (*u*)

(*u*) M. *Norberg*, qui n'était pas préſent à cet événement, n'a fait que ſuivre ici dans ſon hiſtoire celle de M. de *Voltaire* ; mais il l'a tronquée, il en a ſupprimé les circonſtances intéreſſantes, & n'a pu juſtifier la témérité de *Charles XII*. Tout ce qu'il a pu dire contre M. de *Voltaire* au ſujet de cette affaire de Bender, ſe réduit à l'aventure du ſieur *Fréderic*, valet de chambre du roi de Suède, que quelques-uns prétendaient avoir été brûlé dans la maiſon du roi, & que d'autres diſaient avoir été coupé en deux par les Tartares. *La Mottraye* prétend auſſi que le roi de Suède ne dit point ces paroles : nous combattrons *pro aris & focis* ; mais M. *Fabrice* qui était préſent aſſure que le roi prononça ces mots, que *la Mottraye* n'était pas plus à portée d'écouter qu'il n'était capable de les comprendre, ne ſachant pas un mot de latin.

Fin du ſixième Livre.

LIVRE SEPTIÈME.

ARGUMENT.

Les Turcs transférent Charles à Démirtash. Le roi Staniſlas eſt pris dans le même temps. Action hardie de M. de Villelongue. Révolution dans le ſérail. Bataille donnée en Poméranie. Altena brûlé par les Suédois. Charles part enfin pour retourner dans ſes Etats. Sa manière étrange de voyager. Son arrivée à Stralſund. Diſgraces de Charles. Succès de Pierre le grand. Son triomphe dans Pétersbourg.

LE bacha de Bender attendait *Charles* gravement dans ſa tente, ayant près de lui *Marco* pour interprète. Il reçut ce prince avec un profond reſpect, & le ſupplia de ſe repoſer ſur un ſopha ; mais le roi, ne prenant pas ſeulement garde aux civilités du turc, ſe tint debout dans la tente.

» Le tout-puiſſant ſoit béni, dit le bacha, de ce » que ta majeſté eſt en vie ; mon déſeſpoir eſt amer » d'avoir été réduit par ta majeſté à exécuter les » ordres de ſa hauteſſe. » Le roi, fâché ſeulement de ce que ſes trois cents ſoldats s'étaient laiſſés prendre dans leurs retranchemens, dit au bacha : » Ah ! s'ils s'étaient défendus comme ils devaient, » on ne nous aurait pas forcés en dix jours. Hélas ! » dit le turc, voilà du courage bien mal employé. »

Il fit reconduire le roi à Bender, ſur un cheval richement caparaçonné. Ses ſuédois étaient ou tués ou pris ; tout ſon équipage, ſes meubles, ſes papiers, ſes hardes les plus néceſſaires pillées ou brûlées ; on voyait ſur les chemins les officiers ſuédois preſque nus, enchaînés deux à deux, & ſuivant à pied des tartares ou des janiſſaires. Le chancelier, les généraux n'avaient point un autre ſort ; ils étaient eſclaves des ſoldats à qui ils étaient échus en partage.

Iſmaël bacha ayant conduit *Charles XII* dans ſon ſérail de Bender, lui céda ſon appartement & le fit ſervir en roi, non ſans prendre la précaution de mettre des janiſſaires en ſentinelle à la porte de la chambre. On lui prépara un lit ; mais il ſe jeta tout botté ſur un ſopha & dormit profondément. Un officier, qui ſe tenait debout auprès de lui, lui couvrit la tête d'un bonnet, que le roi jeta en ſe réveillant de ſon premier ſommeil ; & le turc voyait avec étonnement un ſouverain qui couchait en bottes & nue tête. Le lendemain matin *Iſmaël* introduiſit *Fabrice* dans la chambre du roi. *Fabrice* trouva ce prince avec ſes habits déchirés, ſes bottes, ſes mains & toute ſa perſonne couvertes de ſang & de poudre, les ſourcils brûlés ; mais l'air ſerein dans cet état affreux. Il ſe jeta à genoux devant lui, ſans pouvoir proférer une parole : raſſuré bientôt par la manière libre & douce dont le roi lui parlait, il reprit avec lui ſa familiarité ordinaire, & tous deux s'entretinrent en riant du combat de Bender. » On prétend, dit » *Fabrice*, que votre majeſté a tué vingt janiſſaires » de ſa main. Bon, bon, dit le roi, on augmente

» toujours les choſes de la moitié. » Au milieu de cette converſation, le bacha préſenta au roi ſon favori *Grothuſen* & le colonel *Ribbins*, qu'il avait eu la généroſité de racheter à ſes dépens. *Fabrice* ſe chargea de la rançon des autres priſonniers.

Jeffreys, l'envoyé d'Angleterre, ſe joignit à lui pour fournir à cette dépenſe. Un français que la curioſité avait amené à Bender, & qui a écrit une partie des événemens que l'on rapporte, donna auſſi ce qu'il avait. Ces étrangers aſſiſtés des ſoins, & même de l'argent du bacha, rachetèrent non-ſeulement les officiers, mais encore leurs habits, des mains des Turcs & des Tartares.

Dès le lendemain on conduiſit le roi priſonnier dans un chariot couvert d'écarlate ſur le chemin d'Andrinople : ſon tréſorier *Grothuſen* était avec lui : le chancelier *Mullern* & quelques officiers ſuivaient dans un autre char : pluſieurs étaient à cheval ; & lorſqu'ils jetaient les yeux ſur le chariot où était le roi, ils ne pouvaient retenir leurs larmes. Le bacha était à la tête de l'eſcorte. *Fabrice* lui repréſenta qu'il était honteux de laiſſer le roi ſans épée, & le pria de lui en donner une. » DIEU m'en préſerve, » dit le bacha, il voudrait nous en couper la » barbe ; » cependant il la lui rendit quelques heures après.

Comme on conduiſait ainſi priſonnier & déſarmé ce roi, qui peu d'années auparavant avait donné la loi à tant d'Etats, & qui s'était vu l'arbitre du Nord & la terreur de l'Europe, on vit au même endroit un autre exemple de la fragilité des grandeurs humaines.

Le roi *Staniſlas* avait été arrêté ſur les terres des Turcs, & on l'amenait priſonnier à Bender, dans le temps même qu'on transférait *Charles XII.*

Staniſlas n'étant plus ſoutenu par la main qui l'avait fait roi, ſe trouvant ſans argent, & par conſéquent ſans parti en Pologne, s'était retiré d'abord en Poméranie; & ne pouvant plus ſe conſerver ſon royaume, il avait défendu, autant qu'il l'avait pu, les Etats de ſon bienfaiteur. Il avait même paſſé en Suède, pour précipiter les ſecours dont on avait beſoin dans la Poméranie & dans la Livonie; il avait fait tout ce qu'on devait attendre de l'ami de *Charles XII.* En ce temps, le premier roi de Pruſſe, prince très-ſage, s'inquiétant avec raiſon du voiſinage des Moſcovites, imagina de ſe liguer avec *Auguſte* & la république de Pologne, pour renvoyer les Ruſſes dans leur pays, & de faire entrer *Charles XII* lui-même dans ce projet. Trois grands événemens devaient en être le fruit, la paix du Nord, le retour de *Charles* dans ſes Etats & une barrière oppoſée aux Ruſſes devenus formidables à l'Europe. Le préliminaire de ce traité, dont dépendait la tranquillité publique, était l'abdication de *Staniſlas.* Non-ſeulement *Staniſlas* l'accepta, mais il ſe chargea d'être le négociateur d'une paix qui lui enlevait la couronne; la néceſſité, le bien public, la gloire du ſacrifice & l'intérêt de *Charles* à qui il devait tout & qu'il aimait, le déterminèrent. Il écrivit à Bender: il expoſa au roi de Suède l'état des affaires, les malheurs & le remède: il le conjura de ne point s'oppoſer à une abdication devenue néceſſaire par les conjonctures, & honorable par

les motifs : il le preſſa de ne point immoler les intérêts de la Suède à ceux d'un ami malheureux qui s'immolait au bien public ſans répugnance. *Charles XII* reçut ces lettres à Varnitza : il dit en colère au courrier en préſence de pluſieurs témoins : » Si mon » ami ne veut pas être roi, je ſaurai bien en faire » un autre. »

Staniſlas s'obſtina au ſacrifice que *Charles* refuſait. Ces temps étaient deſtinés à des ſentimens & à des actions extraordinaires. *Staniſlas* voulut aller lui-même fléchir *Charles;* & il haſarda, pour abdiquer un trône, plus qu'il n'avait fait pour s'en emparer. Il ſe déroba un jour à dix heures du ſoir de l'armée ſuédoiſe qu'il commandait en Poméranie, & partit avec le baron *Sparre*, qui a été depuis ambaſſadeur en Angleterre & en France, & avec un autre colonel. Il prend le nom d'un français nommé *Haran*, alors major au ſervice de Suède, & qui eſt mort depuis commandant de Dantzick. Il côtoie toute l'armée des ennemis, arrêté pluſieurs fois & relâché ſur un paſſe-port obtenu au nom de *Haran;* il arrive enfin après bien des périls aux frontières de Turquie.

Quand il eſt arrivé en Moldavie, il renvoie à ſon armée le baron *Sparre*, entre dans Yaſſi capitale de la Moldavie ; ſe croyant en ſureté dans un pays où le roi de Suède avait été ſi reſpecté, il était bien loin de ſoupçonner ce qui ſe paſſait alors.

On lui demande qui il eſt : il ſe dit major d'un régiment au ſervice de *Charles XII.* On l'arrête à ce ſeul nom ; il eſt mené devant le hoſpodar de Moldavie, qui, ſachant déjà par les gazettes que *Staniſlas* s'était éclipſé de ſon armée, concevait quelques

ſoupçons

ſoupçons de la vérité. On lui avait dépeint la figure du roi, très-aiſé à reconnaître à un viſage plein & aimable & à un air de douceur aſſez rare.

Le hoſpodar l'interrogea, lui fit beaucoup de queſtions captieuſes, & enfin lui demanda quel emploi il avait dans l'armée ſuédoiſe. *Staniſlas* & le hoſpodar parlaient latin. *Major ſum*, lui dit *Staniſlas*. *Imo maximus es*, lui répondit le moldave : & auſſitôt lui préſentant un fauteuil, il le traita en roi ; mais auſſi il le traita en roi priſonnier, & on fit une garde exacte autour d'un couvent grec, dans lequel il fut obligé de reſter juſqu'à ce qu'on eût des ordres du ſultan. Les ordres vinrent de le conduire à Bender, dont on feſait partir *Charles*.

La nouvelle en vint au bacha, dans le temps qu'il accompagnait le chariot du roi de Suède. Le bacha le dit à *Fabrice* : celui-ci, s'approchant du chariot de *Charles XII*, lui apprit qu'il n'était pas le ſeul roi priſonnier entre les mains des Turcs, & que *Staniſlas* était à quelques milles de lui, conduit par des ſoldats. » Courez à lui ; mon cher *Fabrice*, lui dit *Charles*, » ſans ſe déconcerter d'un tel accident : dites-lui » bien qu'il ne faſſe jamais de paix avec le roi *Auguſte* ; » aſſurez-le que dans peu nos affaires changeront. » Telle était l'inflexibilité de *Charles* dans ſes opinions, que tout abandonné qu'il était en Pologne, tout pourſuivi dans ſes propres Etats, tout captif dans une litière turque, conduit priſonnier, ſans ſavoir où on le menait, il comptait encore ſur ſa fortune, & eſpérait toujours un ſecours de cent mille hommes de la Porte ottomane. *Fabrice* courut s'acquitter de ſa commiſſion, accompagné d'un janiſſaire, avec la

permiſſion du bacha. Il trouva à quelques milles le gros de ſoldats qui conduiſait *Staniſlas :* il s'adreſſa au milieu d'eux à un cavalier vêtu à la françaiſe & aſſez mal monté, & lui demanda en allemand où était le roi de Pologne ? Celui à qui il parla était *Staniſlas* lui-même qu'il n'avait pas reconnu ſous ce déguiſement. » Hé quoi ! dit le roi, ne vous ſou- » venez-vous donc plus de moi ? » Alors *Fabrice* lui apprit le triſte état où était le roi de Suède & la fermeté inébranlable, mais inutile, de ſes deſſeins.

Quand *Staniſlas* fut près de Bender, le bacha qui revenait, après avoir accompagné *Charles XII* quelques milles, envoya au roi polonais un cheval arabe avec un harnais magnifique.

Il fut reçu dans Bender au bruit de l'artillerie, & à la liberté près qu'il n'eut pas d'abord, il n'eut point à ſe plaindre du traitement qu'on lui fit. (*x*) Cependant on conduiſait *Charles* ſur le chemin d'Andrinople. Cette ville était déjà remplie du bruit de ſon combat. Les Turcs le condamnaient & l'admiraient ; mais le divan irrité menaçait déjà de le reléguer dans une île de l'Archipel.

Le roi de Pologne *Staniſlas*, qui m'a fait l'honneur de m'apprendre la plupart de ces particularités, m'a confirmé auſſi qu'il fut propoſé dans le divan de le confiner lui-même dans une île de la Grèce ; mais quelques mois après, le grand-ſeigneur adouci le laiſſa partir.

(*x*) Le bon chapelain *Norberg* prétend qu'on ſe contredit ici, en diſant que le roi *Staniſlas* fut retenu en priſonnier & ſervi en roi dans Bender. Comment ce pauvre homme ne voyait-il pas qu'on peut être à la fois honoré & priſonnier ?

M. *Deſaleurs*, qui aurait pu prendre ſon parti, & empêcher qu'on ne fît cet affront aux rois chrétiens, était à Conſtantinople, auſſi-bien que M. *Poniatowski*, dont on craignait toujours le génie fécond en reſſources. La plupart des ſuédois reſtés dans Andrinople étaient en priſon ; le trône du ſultan paraiſſait inacceſſible de tous côtés aux plaintes du roi de Suède.

Le marquis de *Fierville*, envoyé ſecrétement de la part de la France auprès de *Charles* à Bender, était pour lors à Andrinople. Il oſa imaginer de rendre ſervice à un prince dans le temps que tout l'abandonnait ou l'opprimait. Il fut heureuſement ſecondé dans ce deſſein par un gentilhomme français, d'une ancienne maiſon de Champagne, nommé de *Villelongue*, homme intrépide, qui n'ayant pas alors une fortune ſelon ſon courage, & charmé d'ailleurs de la réputation du roi de Suède, était venu chez les Turcs dans le deſſein de ſe mettre au ſervice de ce prince.

M. de *Fierville*, avec l'aide de ce jeune homme, écrivit un mémoire au nom du roi de Suède, dans lequel ce monarque demandait vengeance au ſultan de l'inſulte faite en ſa perſonne à toutes les têtes couronnées, & de la trahiſon vraie ou fauſſe du kan & du bacha de Bender.

On y accuſait le viſir & les autres miniſtres d'avoir été corrompus par les Moſcovites, d'avoir trompé le grand-ſeigneur, d'avoir empêché les lettres du roi de parvenir juſqu'à ſa hauteſſe, & d'avoir, par ſes artifices, arraché du ſultan cet ordre ſi contraire à l'hoſpitalité muſulmane, par lequel on avait violé

le droit des nations d'une manière si indigne d'un grand empereur, en attaquant avec vingt mille hommes un roi qui n'avait pour se défendre que ses domestiques, & qui comptait sur la parole sacrée du sultan.

Quand ce mémoire fut écrit, il fallut le faire traduire en turc, & l'écrire d'une écriture particulière sur un papier fait exprès, dont on doit se servir pour tout ce qu'on présente au sultan.

On s'adressa à quelques interprètes français qui étaient dans la ville; mais les affaires du roi de Suède étaient si désespérées, & le visir déclaré si ouvertement contre lui qu'aucun interprète n'osa seulement traduire l'écrit de M. de *Fierville*. On trouva enfin un autre étranger, dont la main n'était point connue à la Porte, qui, moyennant quelque récompense & l'assurance d'un secret profond, traduisit le mémoire en turc, & l'écrivit sur le papier convenable : le baron d'*Arvidson*, officier des troupes de Suède, contrefit la signature du roi. *Fierville*, qui avait le sceau royal, l'apposa à l'écrit, & on cacheta le tout avec les armes de Suède. *Villelongue* se chargea de remettre lui-même ce paquet entre les mains du grand-seigneur, lorsqu'il irait à la mosquée selon la coutume. On s'était déjà servi d'une pareille voie pour présenter au sultan des mémoires contre ses ministres; mais cela même rendait le succès de cette entreprise plus difficile, & le danger beaucoup plus grand.

Le visir qui prévoyait que les Suédois demanderaient justice à son maître, & qui n'était que trop instruit par le malheur de ses prédécesseurs, avait

expreſſément défendu qu'on laiſſât approcher perſonne du grand-ſeigneur, & avait ordonné ſurtout qu'on arrêtât tous ceux qui ſe préſenteraient auprès de la moſquée avec des placets.

Villelongue ſavait cet ordre, & n'ignorait pas qu'il y allait de ſa tête. Il quitta ſon habit franc, prit un vêtement à la grecque; & ayant caché dans ſon ſein la lettre qu'il voulait préſenter, il ſe promena de bonne heure près de la moſquée où le grand-ſeigneur devait aller. Il contrefit l'inſenſé, s'avança en danſant au milieu de deux haies de janiſſaires, entre leſquelles le grand-ſeigneur allait paſſer; il laiſſait tomber exprès quelques pièces d'argent de ſes poches pour amuſer les gardes.

Dès que le ſultan approcha, on voulut faire retirer *Villelongue*, il ſe jeta à genoux, & ſe débattit entre les mains des janiſſaires : ſon bonnet tomba; de grands cheveux qu'il portait le firent reconnaître pour un franc : il reçut pluſieurs coups, & fut très-maltraité. Le grand-ſeigneur, qui était déjà proche, entendit ce tumulte, & en demanda la cauſe. *Villelongue* lui cria de toutes ſes forces, *amman! amman! miſéricorde!* en tirant la lettre de ſon ſein. Le ſultan commanda qu'on le laiſſât approcher. *Villelongue* court à lui dans le moment, embraſſe ſon étrier, & lui préſente l'écrit en lui diſant : *Sued Crall dan*, c'eſt le roi de Suède qui te le donne. Le ſultan mit la lettre dans ſon ſein, & continua ſon chemin vers la moſquée. Cependant on s'aſſure de *Villelongue*, & on le conduit en priſon dans les bâtimens extérieurs du ſérail.

Le ſultan, au ſortir de la moſquée, après avoir lu

la lettre, voulut lui-même interroger le priſonnier. Ce que je raconte ici paraîtra peut-être peu croyable; mais enfin je n'avance rien que ſur la foi des lettres de M. de *Villelongue* lui-même; quand un ſi brave officier aſſure un fait ſur ſon honneur, il mérite quelque croyance. Il m'a donc aſſuré que le ſultan quitta l'habit impérial, comme auſſi le turban particulier qu'il porte, & ſe déguiſa en officier des janiſſaires, ce qui lui arrivait aſſez ſouvent. Il amena avec lui un vieillard de l'île de Malthe, qui lui ſervit d'interprète. A la faveur de ce déguiſement, *Villelongue* jouit d'un honneur qu'aucun ambaſſadeur chrétien n'a jamais eu : il eut tête à tête une conférence d'un quart-d'heure avec l'empereur turc. Il ne manqua pas d'expliquer les griefs du roi de Suède, d'accuſer les miniſtres, & de demander vengeance avec d'autant plus de liberté qu'en parlant au ſultan même, il était cenſé ne parler qu'à ſon égal. Il avait reconnu aiſément le grand-ſeigneur malgré l'obſcurité de la priſon, & il n'en fut que plus hardi dans la converſation. Le prétendu officier des janiſſaires dit à *Villelongue* ces propres paroles : ,, Chrétien, ,, aſſure-toi que le ſultan mon maître a l'ame d'un ,, empereur, & que ſi ton roi de Suède a raiſon, ,, il lui fera juſtice. ,, *Villelongue* fut bientôt élargi : on vit quelques ſemaines après un changement ſubit dans le ſérail, dont les Suédois attribuèrent la cauſe à cette unique conférence. Le muphti fut dépoſé; le kan des Tartares exilé à Rhodes, le ſéraſquier bacha de Bender relégué dans une île de l'Archipel.

La Porte ottomane eſt ſi ſujette à de pareils orages

qu'il eſt bien difficile de décider ſi en effet le ſultan voulait apaiſer le roi de Suède par ces ſacrifices. La manière dont ce prince fut traité ne prouve pas que la Porte s'empreſſât beaucoup à lui plaire.

Le favori *Ali Coumourgi* fut ſoupçonné d'avoir fait ſeul tous ces changemens pour ſes intérêts particuliers. On dit qu'il fit exiler le kan de Tartarie & le ſéraſquier de Bender, ſous prétexte qu'ils avaient délivré au roi les douze cents bourſes malgré l'ordre du grand-ſeigneur. Il mit ſur le trône des Tartares le frère du kan dépoſé, jeune homme de ſon âge, qui aimait peu ſon frère, & ſur lequel *Ali Coumourgi* comptait beaucoup dans les guerres qu'il méditait. A l'égard du grand-viſir *Juſſuf*, il ne fut dépoſé que quelques ſemaines après ; & *Soliman* bacha eut le titre de premier viſir.

Je ſuis obligé de dire que M. de *Villelongue* & pluſieurs ſuédois m'ont aſſuré que la ſimple lettre préſentée au ſultan au nom du roi, avait cauſé tous ces grands changemens à la Porte; mais M. de *Fierville* m'a de ſon côté aſſuré tout le contraire. J'ai trouvé quelquefois de pareilles contrariétés dans les mémoires que l'on m'a confiés. En ce cas, tout ce que doit faire un hiſtorien, c'eſt de conter ingénument le fait, ſans vouloir pénétrer les motifs, & de ſe borner à dire préciſément ce qu'il ſait, au lieu de deviner ce qu'il ne ſait pas.

Cependant on avait conduit *Charles XII* dans le petit château de Démirtash auprès d'Andrinople. Une foule innombrable de turcs s'était rendue en cet endroit pour voir arriver ce prince : on le tranſporta de ſon chariot au château ſur un ſopha ; mais *Charles*,

pour n'être point vu de cette multitude, ſe mit un carreau ſur la tête.

La Porte ſe fit prier quelques jours de ſouffrir qu'il habitât à Démotica, petite ville à ſix lieues d'Andrinople, près du fameux fleuve Hébrus, aujourd'hui appelé Merizza. *Coumourgi* dit au grand-viſir *Soliman* : » Va, fais avertir le roi de Suède » qu'il peut reſter à Démotica toute ſa vie : je te » réponds qu'avant un an il demandera à s'en aller » de lui-même ; mais ſurtout ne lui fais point tenir » d'argent. »

Ainſi on transféra le roi à la petite ville de Démotica, où la Porte lui aſſigna un thaïm conſidérable de proviſions pour lui & pour ſa ſuite : on lui accorda ſeulement vingt-cinq écus par jour en argent, pour acheter du cochon & du vin, deux ſortes de proviſions que les Turcs ne fourniſſent pas ; mais la bourſe de cinq cents écus par jour, qu'il avait à Bender, lui fut retranchée.

A peine fut-il à Démotica avec ſa petite cour, qu'on dépoſa le grand-viſir *Soliman ;* ſa place fut donnée à *Ibrahim Molla*, fier, brave & groſſier à l'excès. Il n'eſt pas inutile de ſavoir ſon hiſtoire, afin que l'on connaiſſe plus particulièrement tous ces vice-rois de l'empire ottoman, dont la fortune de *Charles* a ſi long-temps dépendu.

Il avait été ſimple matelot à l'avénement du ſultan *Achmet III.* Cet empereur ſe déguiſait ſouvent en homme privé, en iman, ou en dervis ; il ſe gliſſait le ſoir dans les cafés de Conſtantinople, & dans les lieux publics, pour entendre ce qu'on diſait de lui, & pour recueillir par lui-même les

ſentimens du peuple. Il entendit un jour ce *Molla* qui ſe plaignait que les vaiſſeaux turcs ne revenaient jamais avec des priſes, & qui jurait que s'il était capitaine de vaiſſeau, il ne rentrerait jamais dans le port de Conſtantinople ſans ramener avec lui quelque bâtiment des infidelles. Le grand-ſeigneur ordonna dès le lendemain qu'on lui donnât un vaiſſeau à commander, & qu'on l'envoyât en courſe. Le nouveau capitaine revint quelques jours après avec une barque malthoiſe & une galiote de Gènes. Au bout de deux ans on le fit capitaine général de la mer, & enfin grand-viſir. Dès qu'il fut dans ce poſte, il crut pouvoir ſe paſſer du favori ; & pour ſe rendre néceſſaire, il projeta de faire la guerre aux Moſcovites ; dans cette intention il fit dreſſer une tente près de l'endroit où demeurait le roi de Suède.

Il invita ce prince à l'y venir trouver, avec le nouveau kan des Tartares & l'ambaſſadeur de France. Le roi, d'autant plus altier qu'il était malheureux, regardait comme le plus ſenſible des affronts qu'un ſujet oſât l'envoyer chercher : il ordonna à ſon chancelier *Mullern* d'y aller à ſa place ; & de peur que les Turcs ne lui manquaſſent de reſpect, & ne le forçaſſent à commettre ſa dignité, ce prince, extrême en tout, ſe mit au lit, & réſolut de n'en pas ſortir tant qu'il ſerait à Démotica. Il reſta dix mois couché, feignant d'être malade : le chancelier *Mullern*, *Grothuſen* & le colonel *Dubens* étaient les ſeuls qui mangeaſſent avec lui. Ils n'avaient aucune des commodités dont les Francs ſe ſervent ; tout avait été pillé à l'affaire de Bender ; de ſorte qu'il s'en fallait bien qu'il y eût dans leurs repas de

la pompe & de la délicateſſe. Ils ſe ſervaient eux-mêmes : & ce fut le chancelier *Mullern* qui fit pendant tout ce temps la fonction de cuiſinier.

Tandis que *Charles XII* paſſait ſa vie dans ſon lit, il apprit la déſolation de toutes ſes provinces ſituées hors de la Suède.

Le général *Steinbock*, illuſtre pour avoir chaſſé les Danois de la Scanie, & pour avoir vaincu leurs meilleures troupes avec des payſans, ſoutint encore quelque temps la réputation des armes ſuédoiſes. Il défendit autant qu'il put la Poméranie & Brême, & ce que le roi poſſédait encore en Allemagne ; mais il ne put empêcher les Saxons & les Danois réunis d'aſſiéger Stade, ville forte & conſidérable, ſituée près de l'Elbe dans le duché de Brême. La ville fut bombardée & réduite en cendres, & la garniſon obligée de ſe rendre à diſcrétion, avant que *Steinbock* pût s'avancer pour la ſecourir.

Ce général, qui avait environ douze mille hommes, dont la moitié était cavalerie, pourſuivit les ennemis qui étaient une fois plus forts, & les atteignit enfin dans le duché de Meckelbourg, près d'un lieu nommé Gadebesck, & d'une petite rivière qui porte ce nom : il arriva vis-à-vis des Saxons & des Danois le 20 décembre 1712. Il était ſéparé d'eux par un marais. Les ennemis campés derrière ce marais étaient appuyés à un bois : ils avaient l'avantage du nombre & du terrain, & on ne pouvait aller à eux qu'en traverſant le marécage ſous le feu de leur artillerie.

Steinbock paſſe à la tête de ſes troupes, arrive en ordre de bataille, & engage un des combats des plus

ſanglans & des plus acharnés qui ſe fût encore donné entre ces deux nations rivales. Après trois heures de cette mêlée ſi vive, les Danois & les Saxons furent enfoncés, & quittèrent le champ de bataille.

Un fils du roi *Auguſte* & de la comteſſe de *Konigſmarck*, connu ſous le nom de comte de *Saxe*, fit dans cette bataille ſon apprentiſſage de l'art de la guerre. C'eſt ce même comte de *Saxe* qui eut depuis l'honneur d'être élu duc de Courlande, & à qui il n'a manqué que la force pour jouir du droit le plus inconteſtable qu'un homme puiſſe jamais avoir ſur une ſouveraineté, je veux dire les ſuffrages unanimes du peuple. C'eſt lui qui s'eſt acquis depuis une gloire plus réelle en ſauvant la France à la bataille de Fontenoy, en conquérant la Flandre, & en méritant la réputation du plus grand général de nos jours. Il commandait un régiment à Gadebeſck, & y eut un cheval tué ſous lui : je lui ai entendu dire que les Suédois gardèrent toujours leurs rangs, & que même après que la victoire fut décidée, les premières lignes de ces braves troupes ayant à leurs pieds leurs ennemis morts ; il n'y eut pas un ſoldat ſuédois qui oſât ſeulement ſe baiſſer pour les dépouiller, avant que la prière eût été faite ſur le champ de bataille ; tant ils étaient inébranlables dans la diſcipline ſévère à laquelle leur roi les avait accoutumés.

Steinbock après cette victoire, ſe ſouvenant que les Danois avaient mis Stade en cendres, alla s'en venger ſur Altena, qui appartient au roi de Danemarck. Altena eſt au-deſſous de Hambourg, ſur le fleuve de l'Elbe, qui peut apporter dans ſon port

d'aſſez gros vaiſſeaux. Le roi de Danemarck favoriſait cette ville de beaucoup de priviléges ; ſon deſſein était d'y établir un commerce floriſſant : déjà même l'induſtrie des Altenais, encouragée par les ſages vues du roi, commençait à mettre leur ville au nombre des villes commerçantes & riches. Hambourg en concevait de la jalouſie, & ne ſouhaitait rien tant que ſa deſtruction. Dès que *Steinbock* fut à la vue d'Altena, il envoya dire par un trompette aux habitans qu'ils euſſent à ſe retirer avec ce qu'ils pourraient emporter d'effets, & qu'on allait détruire leur ville de fond en comble.

Les magiſtrats vinrent ſe jeter à ſes pieds, & offrirent cent mille écus de rançon. *Steinbock* en demanda deux cents mille. Les Altenais ſupplièrent qu'il leur fût permis au moins d'envoyer à Hambourg où étaient leurs correſpondances, & aſſurèrent que le lendemain ils apporteraient cette ſomme : le général ſuédois répondit qu'il fallait la donner ſur l'heure, ou qu'on allait embraſer Altena ſans délai.

Ses troupes étaient dans le faubourg le flambeau à la main : une faible porte de bois & un foſſé déjà comblé étaient les ſeules défenſes des Altenais. Ces malheureux furent obligés de quitter leurs maiſons avec précipitation au milieu de la nuit : c'était le 9 janvier 1713 : il feſait un froid rigoureux, augmenté par un vent de Nord violent, qui ſervit à étendre l'embraſement avec plus de promptitude dans la ville, & à rendre plus inſupportables les extrémités où le peuple fut réduit dans la campagne. Les hommes, les femmes, courbés ſous le fardeau des meubles qu'ils emportaient, ſe réfugièrent, en pleurant & en

pouſſant des hurlemens, ſur les côteaux voiſins qui étaient couverts de glace. On voyait pluſieurs jeunes gens qui portaient ſur leurs épaules des vieillards paralytiques. Quelques femmes nouvellement accouchées emportèrent leurs enfans, & moururent de froid avec eux ſur la colline, en regardant de loin les flammes qui conſumaient leur patrie. Tous les habitans n'étaient pas encore ſortis de la ville, lorſque les Suédois y mirent le feu. Altena brûla depuis minuit juſqu'à dix heures du matin. Preſque toutes les maiſons étaient de bois : tout fut conſumé ; & il ne parut pas le lendemain qu'il y eût eu une ville en cet endroit.

Les vieillards, les malades, & les femmes les plus délicates, réfugiés dans les glaces pendant que leurs maiſons étaient en feu, ſe traînèrent aux portes de Hambourg, & ſupplièrent qu'on leur ouvrît & qu'on leur ſauvât la vie : mais on refuſa de les recevoir, parce qu'il régnait dans Altena quelques maladies contagieuſes ; & les Hambourgeois n'aimaient pas aſſez les Altenais pour s'expoſer, en les recueillant, à infecter leur propre ville. Ainſi la plupart de ces miſérables expirèrent ſous les murs de Hambourg, en prenant le ciel à témoin de la barbarie des Suédois, & de celle des Hambourgeois qui ne paraiſſait pas moins inhumaine.

Toute l'Allemagne cria contre cette violence : les miniſtres & les généraux de Pologne & de Danemarck écrivirent au comte de *Steinbock*, pour lui reprocher une cruauté ſi grande, qui, faite ſans néceſſité & demeurant ſans excuſe, ſoulevait contre lui le ciel & la terre.

Steinbock répondit » qu'il ne s'était porté à ces » extrémités que pour apprendre aux ennemis du roi » ſon maître à ne plus faire une guerre de barbares, » & à reſpecter le droit des gens ; qu'ils avaient » rempli la Poméranie de leurs cruautés, dévaſté » cette belle province, & vendu près de cent » mille habitans aux Turcs ; que les flambeaux qui » avaient mis Altena en cendres étaient les repré- » ſailles des boulets rouges par qui Stade avait été » conſumée. »

C'était avec cette fureur que les Suédois & leurs ennemis ſe feſaient la guerre. Si *Charles XII* avait paru alors dans la Poméranie, il eſt à croire qu'il eût pu retrouver ſa première fortune. Ses armées, quoiqu'éloignées de ſa préſence, étaient encore animées de ſon eſprit ; mais l'abſence du chef eſt toujours dangereuſe aux affaires, & empêche qu'on ne profite des victoires. *Steinbock* perdit par les détails ce qu'il avait gagné par des actions ſignalées, qui en un autre temps auraient été déciſives.

Tout vainqueur qu'il était, il ne put empêcher les Moſcovites, les Saxons & les Danois de ſe réunir. On lui enleva des quartiers : il perdit du monde dans pluſieurs eſcarmouches : deux mille hommes de ſes troupes ſe noyèrent en paſſant l'Eider, pour aller hiverner dans le Holſtein. Toutes ces pertes étaient ſans reſſource, dans un pays où il était entouré de tous côtés d'ennemis puiſſans.

Il voulut défendre le pays du Holſtein contre le Danemarck ; mais malgré ſes ruſes & ſes efforts, le pays fut perdu, toute l'armée fut détruite, & *Steinbock* fut priſonnier.

La Poméranie ſans défenſe, à la réſerve de Stralſund, de l'île de Rugen & de quelques lieux circonvoiſins, devint la proie des alliés : elle fut ſequeſtrée entre les mains du roi de Pruſſe. Les Etats de Brême furent remplis de garniſons danoiſes. Au même temps les Ruſſes inondaient la Finlande, & y battaient les Suédois, que la confiance abandonnait, & qui, étant inférieurs en nombre, commençaient à n'avoir plus ſur leurs ennemis aguerris la ſupériorité de la valeur.

Pour achever les malheurs de la Suède, ſon roi s'obſtinait à reſter à Démotica, & ſe repaiſſait encore de l'eſpérance de ce ſecours turc, ſur lequel il ne devait plus compter.

Ibrahim Molla, ce viſir ſi fier, qui s'obſtinait à la guerre contre les Moſcovites, malgré les vues du favori, fut étranglé entre deux portes.

La place du viſir était devenue ſi dangereuſe que perſonne n'oſait l'occuper : elle demeura vacante pendant ſix mois. Enfin, le favori *Ali Coumourgi* prit le titre de grand-viſir. Alors toutes les eſpérances du roi de Suède tombèrent. Il connaiſſait *Coumourgi*, d'autant mieux qu'il en avait été ſervi, quand les intérêts de ce favori s'accordaient avec les ſiens.

Il avait été onze mois à Démotica enſeveli dans l'inaction & dans l'oubli ; cette oiſiveté extrême, ſuccédant tout à coup aux plus violens exercices, lui avait donné enfin la maladie qu'il feignait. On le croyait mort dans toute l'Europe. Le conſeil de régence qu'il avait établi à Stockholm, quand il partit de ſa capitale, n'entendait plus parler de lui. Le ſénat vint en corps ſupplier la princeſſe *Ulrique*

Eléonore, sœur du roi, de se charger de la régence, pendant cette longue absence de son frère : elle l'accepta ; mais quand elle vit que le sénat voulait l'obliger à faire la paix avec le czar & le roi de Danemarck, qui attaquaient la Suède de tous côtés, cette princesse jugeant bien que son frère ne ratifierait jamais la paix, se démit de la régence, & envoya en Turquie un long détail de cette affaire.

Le roi reçut le paquet de sa sœur à Démotica. Le despotisme qu'il avait sucé en naissant lui fesait oublier qu'autrefois la Suède avait été libre, & que le sénat gouvernait anciennement le royaume conjointement avec les rois. Il ne regardait ce corps que comme une troupe de domestiques, qui voulaient commander dans la maison en l'absence du maître ; il leur écrivit que s'ils prétendaient gouverner, il leur enverrait une de ses bottes, & que ce serait d'elle dont il faudrait qu'ils prissent les ordres.

Pour prévenir donc ces prétendus attentats en Suède contre son autorité, & pour défendre enfin son pays, n'espérant plus rien de la Porte ottomane, & ne comptant plus que sur lui seul, il fit signifier au grand-visir qu'il souhaitait partir & s'en retourner par l'Allemagne.

M. *Desaleurs*, ambassadeur de France, qui s'était chargé des affaires de la Suède, fit la demande de sa part. ,, Hé bien, dit le visir au comte *Desaleurs*, ,, n'avais-je pas bien dit que l'année ne se passerait ,, pas sans que le roi de Suède demandât à partir ? ,, Dites-lui qu'il est à son choix de s'en aller ou de ,, demeurer ; mais qu'il se détermine bien, & qu'il

,, fixe

» fixe le jour de ſon départ, afin qu'il ne nous jette » pas une ſeconde fois dans l'embarras de Bender. »

Le comte *Deſaleurs* adoucit au roi la dureté de ces paroles. Le jour fut choiſi ; mais *Charles*, avant que de quitter la Turquie, voulut étaler la pompe d'un grand roi, quoique dans la miſère d'un fugitif. Il donna à *Grothuſen* le titre d'ambaſſadeur extraordinaire, & l'envoya prendre congé dans les formes à Conſtantinople, ſuivi de quatre-vingts perſonnes toutes ſuperbement vêtues.

Les reſſorts ſecrets qu'il fallut faire jouer, pour amaſſer de quoi fournir à cette dépenſe, étaient plus humilians que l'ambaſſade n'était pompeuſe.

M. *Deſaleurs* prêta au roi quarante mille écus ; *Grothuſen* avait des agens à Conſtantinople qui empruntaient en ſon nom, à cinquante pour cent d'intérêt, mille écus d'un juif, deux cents piſtoles d'un marchand anglais, mille francs d'un turc.

On amaſſa ainſi de quoi jouer en préſence du divan la brillante comédie de l'ambaſſade ſuédoiſe. *Grothuſen* reçut à Conſtantinople tous les honneurs que la Porte fait aux ambaſſadeurs extraordinaires de rois le jour de leur audience. Le but de tout ce fracas était d'obtenir de l'argent du grand-viſir ; mais ce miniſtre fut inexorable.

Grothuſen propoſa d'emprunter un million de la Porte. Le viſir repliqua ſèchement que ſon maître ſavait donner quand il voulait, & qu'il était au-deſſous de ſa dignité de prêter : qu'on fournirait au roi abondamment ce qui était néceſſaire pour ſon voyage, d'une manière digne de celui qui le renvoyait : que peut-être même la Porte lui ferait

quelque préſent en or non-monnayé, mais qu'on n'y devait pas compter.

Enfin, le premier octobre 1714, le roi de Suède ſe mit en route pour quitter la Turquie. Un capigi bacha avec ſix chiaoux le vinrent prendre au château de Démirtash, où ce prince demeurait depuis quelques jours : on lui préſenta de la part du grand-ſeigneur une large tente d'écarlate brodée d'or, un ſabre avec une poignée garnie de pierreries, & huit chevaux arabes d'une beauté parfaite, avec des ſelles ſuperbes dont les étriers étaient d'argent maſſif. Il n'eſt pas indigne de l'hiſtoire de dire qu'un écuyer arabe, qui avait ſoin de ces chevaux, donna au roi leur généalogie ; c'eſt un uſage établi depuis long-temps chez ces peuples, qui ſemblent faire beaucoup plus d'attention à la nobleſſe des chevaux qu'à celle des hommes ; ce qui peut-être n'eſt pas ſi déraiſonnable, puiſque chez les animaux les races dont on a ſoin, & qui ſont ſans mélange, ne dégénèrent jamais.

Soixante chariots, chargés de toutes ſortes de proviſions, & trois cents chevaux, formaient le convoi. Le capigi bacha, ſachant que pluſieurs turcs avaient prêté de l'argent aux gens de la ſuite du roi à un gros intérêt, lui dit que l'uſure étant contraire à la loi mahométane, il ſuppliait ſa majeſté de liquider toutes ſes dettes, & d'ordonner au réſident, qu'il laiſſait à Conſtantinople, de ne payer que le capital. „ Non, dit le roi, ſi mes domeſtiques ont „ donné des billets de cent écus, je veux les payer, „ quand ils n'en auraient reçu que dix. „

Il fit propoſer aux créanciers de le ſuivre, avec

l'assurance d'être payés de leurs frais & de leurs dettes. Plusieurs entreprirent le voyage de Suède, & *Grothusen* eut soin qu'ils fussent payés.

Les Turcs, afin de montrer plus de déférence pour leur hôte, le fesaient voyager à très-petites journées ; mais cette lenteur respectueuse gênait l'impatience du roi. Il se levait dans la route, à trois heures du matin, selon sa coutume. Dès qu'il était habillé, il éveillait lui-même le capigi & les chiaoux, & ordonnait la marche au milieu de la nuit noire. La gravité turque était dérangée par cette manière nouvelle de voyager ; mais le roi prenait plaisir à leur embarras, & disait qu'il se vengeait un peu de l'affaire de Bender.

Tandis qu'il gagnait les frontières des Turcs, *Staniſlas* en sortait par un autre chemin, & allait se retirer en Allemagne dans le duché de Deux-Ponts, province qui confine au palatinat du Rhin & à l'Alsace, & qui appartenait aux rois de Suède depuis que *Charles X*, successeur de *Christine*, avait joint cet héritage à la couronne. *Charles* assigna à *Staniſlas* e revenu de ce duché, estimé alors environ soixante & dix mille écus. Ce fut-là qu'aboutirent pour lors tant de projets, tant de guerres & tant d'espérances. *Staniſlas* voulait & aurait pu faire un traité avantageux avec le roi *Auguſte ;* mais l'indomptable opiniâtreté de *Charles XII* lui fit perdre ses terres & ses biens réels en Pologne, pour lui conserver le titre de roi.

Ce prince resta dans le duché de Deux-Ponts jusqu'à la mort de *Charles ;* alors cette province retournant à un prince de la maison palatine, il

choiſit ſa retraite à Veiſſembourg dans l'Alſace françaiſe. M. *Sum*, envoyé du roi *Auguſte*, en porta ſes plaintes au duc d'Orléans régent de France. Le duc d'Orléans répondit à M. *Sum* ces paroles remarquables : „ Monſieur, mandez au roi votre „ maître que la France a toujours été l'aſile des „ rois malheureux. „

Le roi de Suède étant arrivé ſur les confins de l'Allemagne, apprit que l'empereur avait ordonné qu'on le reçût dans toutes les terres de ſon obéiſſance avec une magnificence convenable. Les villes & les villages, où les maréchaux des logis avaient par avance marqué ſa route, feſaient des préparatifs pour le recevoir; tous ces peuples attendaient avec impatience de voir paſſer cet homme extraordinaire, dont les victoires & les malheurs, les moindres actions & le repos même avaient fait tant de bruit en Europe & en Aſie. Mais *Charles* n'avait nulle envie d'eſſuyer toute cette pompe, ni de montrer en ſpectacle le priſonnier de Bender; il avait réſolu même de ne jamais rentrer dans Stockholm, qu'il n'eût auparavant réparé ſes malheurs par une meilleure fortune.

Quand il fut à Tergowitz ſur les frontières de la Tranſilvanie, après avoir congédié ſon eſcorte turque, il aſſembla ſa ſuite dans une grange; & il leur dit à tous de ne ſe mettre point en peine de ſa perſonne, & de ſe trouver le plutôt qu'ils pourraient à Stralſund en Poméranie ſur le bord de la mer Baltique, environ à trois cents lieues de l'endroit où ils étaient.

Il ne prit avec lui que *During*, & quitta toute

ſa ſuite gaiement, la laiſſant dans l'étonnement, dans la crainte & dans la triſteſſe. Il prit une perruque noire pour ſe déguiſer, car il portait toujours ſes cheveux; mit un chapeau bordé d'or, avec un habit gris d'épine & un manteau bleu; prit le nom d'un officier allemand, & courut la poſte à cheval avec ſon compagnon de voyage.

Il évita dans ſa route, autant qu'il le put, les terres de ſes ennemis déclarés & ſecrets, prit ſon chemin par la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Bavière, le Virtemberg, le Palatinat, la Veſtphalie & le Meckelbourg; ainſi il fit preſque le tour de l'Allemagne, & allongea ſon chemin de la moitié. A la fin de la première journée, après avoir couru ſans relâche, le jeune *During*, qui n'était pas endurci à ces fatigues exceſſives comme le roi de Suède, s'évanouit en deſcendant de cheval. Le roi, qui ne voulait pas s'arrêter un moment ſur la route, demanda à *During*, quand celui-ci fut revenu à lui, combien il avait d'argent? *During* ayant répondu qu'il avait environ mille écus en or: » Donne-m'en » la moitié, dit le roi; je vois bien que tu n'es pas » en état de me ſuivre, j'achèverai la route tout » ſeul. » *During* le ſupplia de daigner ſe repoſer du moins trois heures, l'aſſurant qu'au bout de ce temps il ſerait en état de remonter à cheval & de ſuivre ſa majeſté; il le conjura de penſer à tous les riſques qu'il allait courir. Le roi inexorable ſe fit donner les cinq cents écus, & demanda des chevaux. Alors *During*, effrayé de la réſolution du roi, s'aviſa d'un ſtratagème innocent: il tira à part le maître de la poſte, & lui montrant le roi de Suède: » Cet

» homme, lui dit-il, eſt mon couſin ; nous voyageons » enſemble pour la même affaire ; il voit que je ſuis » malade, & ne veut pas ſeulement m'attendre trois » heures ; donnez-lui, je vous prie, le plus méchant » cheval de votre écurie, & cherchez-moi quelque » chaiſe ou quelque chariot de poſte. »

Il mit deux ducats dans la main du maître de la poſte, qui ſatisfit exactement à toutes ſes demandes. On donna au roi un cheval rétif & boiteux : ce monarque partit ſeul à dix heures du ſoir dans cet équipage, au milieu d'une nuit noire, avec le vent, la neige & la pluie. Son compagnon de voyage, après avoir dormi quelques heures, ſe mit en route dans un chariot traîné par de forts chevaux. A quelques milles il rencontra au point du jour le roi de Suède, qui ne pouvant plus faire marcher ſa monture, s'en allait de ſon pied gagner la poſte prochaine.

Il fut forcé de ſe mettre ſur le chariot de *During* ; il dormit ſur de la paille. Enſuite ils continuèrent leur route, courant à cheval le jour, & dormant ſur une charrette la nuit ſans s'arrêter en aucun lieu.

Après ſeize jours de courſe, non ſans danger
21 novembre 1714. d'être arrêtés plus d'une fois, ils arrivèrent enfin aux portes de la ville de Stralſund à une heure après minuit.

Le roi cria à la ſentinelle qu'il était un courrier dépêché de Turquie par le roi de Suède, qu'il fallait qu'on le fît parler dans le moment au général *Ducker* gouverneur de la place. La ſentinelle répondit qu'il

était tard, que le gouverneur était couché, & qu'il fallait attendre le point du jour.

Le roi repliqua qu'il venait pour des affaires importantes, & leur déclara que s'ils n'allaient pas réveiller le gouverneur ſans délai, ils ſeraient tous punis le lendemain matin. Un ſergent alla enfin réveiller le gouverneur. *Ducker* s'imagina que c'était peut-être un des généraux du roi de Suède : on fit ouvrir les portes ; on introduiſit ce courrier dans ſa chambre.

Ducker à moitié endormi, lui demanda des nouvelles du roi de Suède : le roi le prenant par le bras, » Hé quoi ! dit-il, *Ducker*, mes plus fidelles ſujets » m'ont-ils oublié ? » Le général reconnut le roi : il ne pouvait croire ſes yeux ; il ſe jette en bas du lit, embraſſe les genoux de ſon maître en verſant des larmes de joie. La nouvelle en fut répandue à l'inſtant dans la ville, tout le monde ſe leva : les ſoldats vinrent entourer la maiſon du gouverneur. Les rues ſe remplirent des habitans qui ſe demandaient les uns aux autres : Eſt-il vrai que le roi eſt ici ? On fit des illuminations à toutes les fenêtres ; le vin coula dans les rues, à la lumière de mille flambeaux & au bruit de l'artillerie.

Cependant on mena le roi au lit : il y avait ſeize jours qu'il ne s'était couché : il fallut couper ſes bottes ſur les jambes qui s'étaient enflées par l'extrême fatigue. Il n'avait ni linge ni habits : on lui fit une garderobe en hâte de ce qu'on put trouver de plus convenable dans la ville. Quand il eut dormi quelques heures, il ne ſe leva que pour aller faire la revue de ſes troupes & viſiter les fortifications. Le jour même

il envoya par-tout ſes ordres pour recommencer une guerre plus vive que jamais contre tous ſes ennemis. Au reſte toutes ces particularités, ſi conformes au caractère extraordinaire de *Charles XII*, m'ont été confirmées par le comte de *Croiſſy*, ambaſſadeur auprès de ce prince, après m'avoir été appriſes par M. *Fabrice*.

L'Europe était alors dans un état bien différent de celui où elle était quand *Charles* la quitta en 1709.

La guerre qui en avait ſi long-temps déchiré toute la partie méridionale, c'eſt-à-dire l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Eſpagne, le Portugal & l'Italie, était éteinte. Cette paix générale avait été produite par des brouilleries particulières arrivées à la cour d'Angleterre. Le comte d'*Oxford* miniſtre habile, & le lord *Bolingbroke*, un des plus brillans génies & l'homme le plus éloquent de ſon ſiècle, prévalurent contre le fameux duc de *Marlborough*, & engagèrent la reine *Anne* à faire la paix avec *Louis XIV*. La France, n'ayant plus l'Angleterre pour ennemie, força bientôt les autres puiſſances à s'accommoder.

Philippe V, petit-fils de *Louis XIV*, commençait à régner paiſiblement ſur les débris de la monarchie eſpagnole. L'empereur d'Allemagne, devenu maître de Naples & de la Flandre, s'affermiſſait dans ſes vaſtes Etats. *Louis XIV* n'aſpirait plus qu'à achever en paix ſa longue carrière.

Anne reine d'Angleterre, était morte le 10 août 1714, haïe de la moitié de ſa nation pour avoir donné la paix à tant d'Etats. Son frère *Jacques Stuart*, prince malheureux, exclu du trône preſque en

naiſſant, n'ayant point paru alors en Angleterre pour tenter de recueillir une ſucceſſion que de nouvelles lois lui auraient donnée, ſi ſon parti eût prévalu, *George I*, électeur de Hanover, fut reconnu unanimement roi de la Grande-Bretagne. Le trône appartenait à cet électeur, non en vertu du ſang, quoiqu'il deſcendît d'une fille de *Jacques*, mais en vertu d'un acte du parlement de la nation.

George, appelé dans un âge avancé à gouverner un peuple dont il n'entendait point la langue, & chez qui tout lui était étranger, ſe regardait comme l'électeur de Hanover plutôt que comme le roi d'Angleterre. Toute ſon ambition était d'agrandir ſes Etats d'Allemagne. Il repaſſait preſque tous les ans la mer pour revoir des ſujets dont il était adoré. Au reſte il ſe plaiſait plus à vivre en homme qu'en maître. La pompe de la royauté était pour lui un fardeau peſant. Il vivait avec un petit nombre d'anciens courtiſans qu'il admettait à ſa familiarité. Ce n'était pas le roi de l'Europe qui eût le plus d'éclat; mais il était un des plus ſages & le ſeul qui connût ſur le trône les douceurs de la vie privée & de l'amitié. Tels étaient les principaux monarques, & telle la ſituation du midi de l'Europe.

Les changemens arrivés dans le Nord étaient d'une autre nature. Ses rois étaient en guerre, & ſe réuniſſaient contre le roi de Suède.

Auguſte était depuis long-temps remonté ſur le trône de Pologne avec l'aide du czar & du conſentement de l'empereur d'Allemagne, d'*Anne* d'Angleterre & des Etats-Généraux, qui tous garans du traité d'Altranſtad, quand *Charles XII* impoſait les lois, ſe

déſiſtèrent de leur garantie quand il ne fut plus à craindre.

Mais *Auguſte* ne jouiſſait pas d'un pouvoir tranquille. La république de Pologne, en reprenant ſon roi, reprit bientôt ſes craintes du pouvoir arbitraire : elle était en armes pour l'obliger à ſe conformer aux *pacta conventa*, contrat ſacré entre les peuples & les rois, & ſemblait n'avoir rappelé ſon maître que pour lui déclarer la guerre. Dans les commencemens de ces troubles, on n'entendait pas prononcer le nom de *Staniſlas ;* ſon parti ſemblait anéanti, & on ne ſe reſſouvenait en Pologne du roi de Suède que comme d'un torrent qui avait pour un temps changé le cours de toutes choſes dans ſon paſſage.

Pultava & l'abſence de *Charles XII*, en feſant tomber *Staniſlas*, avaient auſſi entraîné la chute du duc de Holſtein neveu de *Charles*, qui venait d'être dépouillé de ſes Etats par le roi de Danemarck. Le roi de Suède avait aimé tendrement le père : il était pénétré & humilié des malheurs du fils ; de plus, n'ayant rien fait en ſa vie que pour la gloire, la chute des ſouverains qu'il avait faits ou rétablis fut pour lui auſſi ſenſible que la perte de tant de provinces.

C'était à qui s'enrichirait de ſes pertes. *Frédéric-Guillaume*, depuis peu roi de Pruſſe, qui paraiſſait avoir autant d'inclination à la guerre que ſon père avait été pacifique, commença par ſe faire livrer Stetin & une partie de la Poméranie, ſur laquelle il avait des droits pour quatre cents mille écus payés au roi de Danemarck & au czar.

George électeur de Hanover, devenu roi d'Angleterre, avait auſſi ſéqueſtré entre ſes mains le duché de Brème & de Verden, que le roi de Danemarck lui avait mis en dépôt pour ſoixante mille piſtoles. Ainſi on diſpoſait des dépouilles de *Charles XII*, & ceux qui les avaient en garde devenaient par leurs intérêts des ennemis auſſi dangereux que ceux qui les avaient priſes.

Quant au czar, il était ſans doute le plus à craindre: ſes anciennes défaites, ſes victoires, ſes fautes même, ſa perſévérance à s'inſtruire & à montrer à ſes ſujets ce qu'il avait appris, ſes travaux continuels, en avaient fait un grand-homme en tout genre. Déjà Riga était pris; la Livonie, l'Ingrie, la Carélie, la moitié de la Finlande, tant de provinces qu'avaient conquiſes les rois ancêtres de *Charles*, étaient ſous le joug moſcovite.

Pierre Alexiowitz, qui vingt ans auparavant n'avait pas une barque dans la mer Baltique, ſe voyait alors maître de cette mer, à la tête d'une flotte de trente grands vaiſſeaux de ligne.

Un de ces vaiſſeaux avait été conſtruit de ſes propres mains; il était le meilleur charpentier, le meilleur amiral, le meilleur pilote du Nord. Il n'y avait point de paſſage difficile qu'il n'eût ſondé lui-même, depuis le fond du golfe de Bothnie juſqu'à l'Océan, ayant joint le travail d'un matelot aux expériences d'un philoſophe & aux deſſeins d'un empereur, & étant devenu amiral par degrés & à force de victoires, comme il avait voulu parvenir au généralat ſur terre.

Tandis que le prince *Gallitzin*, général formé par

lui & l'un de ceux qui ſecondèrent le mieux ſes entrepriſes, achevait la conquête de la Finlande, prenait la ville de Vaſa & battait les Suédois, cet empereur ſe mit en mer pour aller conquérir l'île d'Aland, ſituée dans la mer Baltique à douze lieues de Stockholm.

Il partit pour cette expédition au commencement de juillet 1714, pendant que ſon rival *Charles XII* ſe tenait dans ſon lit à Démotica. Il s'embarqua au port de Cronſlot, qu'il avait bâti depuis quelques années à quatre milles de Pétersbourg. Ce nouveau port, la flotte qu'il contenait, les officiers & les matelots qui la montaient, tout cela était ſon ouvrage; & de quelque côté qu'il jetât les yeux, il ne voyait rien qu'il n'eût créé en quelque ſorte.

La flotte ruſſe ſe trouva le 15 juillet à la hauteur d'Aland. Elle était compoſée de trente vaiſſeaux de ligne, de quatre-vingts galères & de cent demi-galères. Elle portait vingt mille ſoldats : l'amiral *Apraxin* la commandait : l'empereur ruſſe y ſervait en qualité de contre-amiral. La flotte ſuédoiſe vint le 16 à ſa rencontre, commandée par le vice-amiral *Erinſchild*; elle était moins forte des deux tiers, toutefois elle ſe battit pendant trois heures. Le czar s'attacha au vaiſſeau d'*Erinſchild*, & le prit après un combat opiniâtre.

Le jour de la victoire il débarqua ſeize mille hommes dans Aland; & ayant pris pluſieurs ſoldats ſuédois qui n'avaient pu encore s'embarquer ſur la flotte d'*Erinſchild*, il les amena priſonniers ſur ſes vaiſſeaux. Il rentra dans ſon port de Cronſlot avec le grand vaiſſeau d'*Erinſchild*, trois autres de moindre

grandeur, une frégate & ſix galères, dont il s'était rendu maître dans ce combat.

De Cronſlot il arriva dans le port de Pétersbourg, ſuivi de toute ſa flotte victorieuſe & des vaiſſeaux pris ſur les ennemis. Il fut ſalué d'une triple décharge de cent cinquante canons : après quoi il fit une entrée triomphale, qui le flatta encore davantage que celle de Moſcou, parce qu'il recevait ces honneurs dans ſa ville favorite, en un lieu où dix ans auparavant il n'y avait pas une cabane, & où il voyait alors trente-quatre mille cinq cents maiſons ; enfin, parce qu'il ſe trouvait non-ſeulement à la tête d'une marine victorieuſe, mais de la première flotte ruſſe qu'on eût jamais vue dans la mer Baltique, & au milieu d'une nation à qui le nom de flotte n'était pas même connu avant lui.

On obſerva à Pétersbourg à peu près les mêmes cérémonies qui avaient décoré le triomphe à Moſcou. Le vice-amiral ſuédois fut le principal ornement de ce triomphe nouveau : *Pierre Alexiowitz* y parut en qualité de contre-amiral. Un boïard ruſſien, nommé *Romanodowsky*, lequel repréſentait le czar dans des occaſions ſolemnelles, était aſſis ſur un trône, ayant à ſes côtés douze ſénateurs. Le contre-amiral lui préſenta la relation de ſa victoire, & on le déclara vice-amiral, en conſidération de ſes ſervices ; cérémonie bizarre, mais utile dans un pays où la ſubordination militaire était une des nouveautés que le czar avait introduites.

L'empereur moſcovite, enfin victorieux des Suédois ſur mer & ſur terre, & ayant aidé à les chaſſer de la Pologne, y dominait à ſon tour. Il

s'était rendu médiateur entre la république & *Auguſte*; gloire auſſi flatteuſe peut-être que d'y avoir fait un roi. Cet éclat & toute la fortune de *Charles* avaient paſſé au czar; il en jouiſſait même plus utilement que n'avait fait ſon rival, car il feſait ſervir tous ſes ſuccès à l'avantage de ſon pays. S'il prenait une ville, les principaux artiſans allaient porter à Pétersbourg leur induſtrie: il tranſportait en Moſcovie les manufactures, les arts, les ſciences des provinces conquiſes ſur la Suède: ſes Etats s'enrichiſſaient par ſes victoires; ce qui de tous les conquérans le rendait le plus excuſable.

La Suède, au contraire, privée de preſque toutes ſes provinces au-delà de la mer, n'avait plus ni commerce, ni argent, ni crédit. Ses vieilles troupes ſi redoutables avaient péri dans les batailles ou de miſère. Plus de cent mille ſuédois étaient eſclaves dans les vaſtes Etats du czar, & preſque autant avaient été vendus aux Turcs & aux Tartares. L'eſpèce d'hommes manquait ſenſiblement; mais l'eſpérance renaquit dès qu'on ſut le roi à Stralſund.

Les impreſſions de reſpect & d'admiration pour lui étaient encore ſi fortes dans l'eſprit de ſes ſujets que la jeuneſſe des campagnes ſe préſenta en foule pour s'enrôler, quoique les terres n'euſſent pas aſſez de mains pour les cultiver.

Fin du ſeptième Livre.

LIVRE HUITIEME.

ARGUMENT.

Charles marie la princeſſe ſa ſœur au prince de Heſſe. Il eſt aſſiégé dans Stralſund, & ſe ſauve en Suède. Entrepriſe du baron de Gortz ſon premier miniſtre. Projets d'une réconciliation avec le czar, & d'une deſcente en Angleterre. Charles aſſiège Frédérickshal en Norvège. Il eſt tué. Son caractère. Gortz eſt décapité.

LE roi, au milieu de ces préparatifs, donna la ſœur qui lui reſtait, *Ulrique Eléonore*, en mariage au prince *Frédéric de Heſſe-Caſſel.* La reine douairière, grand'mère de *Charles XII* & de la princeſſe, âgée de quatre-vingts ans, fit les honneurs de cette fête le 4 avril 1715 dans le palais de Stockholm, & mourut peu de temps après.

Ce mariage ne fut point honoré de la préſence du roi; il reſta dans Stralſund, occupé à achever les fortifications de cette place importante, menacée par les rois de Danemarck & de Pruſſe. Il déclara cependant ſon beau-frère généraliſſime de ſes armées en Suède. Ce prince avait ſervi les Etats-Généraux dans les guerres contre la France : il était regardé comme un bon général ; qualité qui n'avait pas peu contribué à lui faire épouſer une ſœur de *Charles XII.*

Les mauvais ſuccès ſe ſuivaient alors auſſi rapidement qu'autrefois les victoires. Au mois de juin de cette année 1715, les troupes allemandes du roi d'Angleterre & celles de Danemarck inveſtirent la forte ville de Viſmar : les Danois & les Saxons, réunis au nombre de trente-ſix mille, marchèrent en même temps vers Stralſund pour en former le ſiége. Les rois de Danemarck & de Pruſſe coulèrent à fond près de Stralſund cinq vaiſſeaux ſuédois. Le czar était alors ſur la mer Baltique avec vingt grands vaiſſeaux de guerre, & cent cinquante de tranſport, ſur leſquels il y avait trente mille hommes. Il menaçait la Suède d'une deſcente : tantôt il avançait juſqu'à la côte de Helſinbourg, tantôt il ſe préſentait à la hauteur de Stockholm. Toute la Suède était en armes ſur les côtes, & n'attendait que le moment de cette invaſion. Dans ce même temps ſes troupes de terre chaſſaient de poſte en poſte les Suédois des places qu'ils poſſédaient encore dans la Finlande vers le golfe de Bothnie ; mais le czar ne pouſſa pas plus loin ſes entrepriſes.

A l'embouchure de l'Oder, fleuve qui partage en deux la Poméranie, & qui, après avoir coulé ſous Stetin, tombe dans la mer Baltique, eſt la petite île d'Uſedom : cette place eſt très-importante par ſa ſituation, qui commande l'Oder à droite & à gauche ; celui qui en eſt le maître l'eſt auſſi de la navigation du fleuve. Le roi de Pruſſe avait délogé les Suédois de cette île, & s'en était ſaiſi, auſſi-bien que de Stetin qu'il gardait en ſéqueſtre ; *le tout*, diſait-il, *pour l'amour de la paix*. Les Suédois avaient repris l'île d'Uſedom au mois de mai 1715. Ils y avaient deux forts ;

forts ; l'un était le fort de la Suine, sur la branche de l'Oder qui porte ce nom ; l'autre, de plus de conséquence, était Pennamonder sur l'autre cours de la rivière. Le roi de Suède n'avait, pour garder ces deux forts & toute l'île, que deux cents cinquante soldats poméraniens commandés par un vieil officier suédois, nommé *Kuze-Slerp*, dont le nom mérite d'être conservé.

Le roi de Prusse envoie le 4 août quinze cents hommes de pied, & huit cents dragons pour débarquer dans l'île : ils arrivent & mettent pied à terre, sans opposition, du côté du fort de la Suine. Le commandant suédois leur abandonna ce fort comme le moins important : & ne pouvant partager le peu qu'il avait de monde, il se retira dans le château de Pennamonder avec sa petite troupe, résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Il fallut donc l'assiéger dans les formes. On embarque pour cet effet de l'artillerie à Stetin ; on renforce les troupes prussiennes de mille fantassins & de quatre cents cavaliers. Le 18 août on ouvre la tranchée en deux endroits, & la place est vivement battue par le canon & par les mortiers. Pendant le siége, un soldat suédois, chargé en secret d'une lettre de *Charles XII*, trouva le moyen d'aborder dans l'île & de s'introduire dans Pennamonder : il rendit la lettre au commandant ; elle était conçue en ces termes : „ Ne faites aucun feu que quand les ennemis seront „ au bord du fossé ; défendez-vous jusqu'à la dernière „ goutte de votre sang ; je vous recommande à votre „ bonne fortune. CHARLES. „

Slerp, ayant vu ce billet, résolut d'obéir & de

mourir, comme il lui était ordonné, pour le ſervice de ſon maître. Le 22, au point du jour, les ennemis donnèrent l'aſſaut : les aſſiégés, n'ayant tiré que quand ils virent les aſſiégeans au bord du foſſé, en tuèrent un grand nombre : mais le foſſé était comblé, la brèche large, le nombre des aſſiégeans trop ſupérieur. On entra dans le château par deux endroits à la fois. Le commandant ne ſongea alors qu'à vendre chèrement ſa vie & à obéir à la lettre. Il abandonne les brèches par où les ennemis entraient, il retranche près d'un baſtion ſa petite troupe, qui a l'audace & la fidélité de le ſuivre ; il la place de façon qu'elle ne peut être entourée. Les ennemis courent à lui étonnés de ce qu'il ne demande point quartier. Il ſe bat pendant une heure entière, & après avoir perdu la moitié de ſes ſoldats, il eſt tué enfin avec ſon lieutenant & ſon major. Alors cent ſoldats, qui reſtaient avec un ſeul officier, demandèrent la vie, & furent faits priſonniers : on trouva dans la poche du commandant la lettre de ſon maître, qui fut portée au roi de Pruſſe.

Pendant que *Charles* perdait l'île d'Uſedom & les îles voiſines, qui furent bientôt priſes ; que Viſmar était prêt de ſe rendre ; qu'il n'avait plus de flotte, que la Suède était menacée, il était dans la ville de Stralſund ; & cette place était déjà aſſiégée par trente-ſix mille hommes.

Stralſund, ville devenue fameuſe en Europe par le ſiége qu'y ſoutint le roi de Suède, eſt la plus forte place de la Poméranie. Elle eſt bâtie entre la mer Baltique & le lac de Franken, ſur le détroit de Gella : on n'y peut arriver de terre que ſur une chauſſée

étroite, défendue par une citadelle & par des retranchemens qu'on croyait inacceſſibles. Elle avait une garniſon de près de neuf mille hommes, & de plus le roi de Suède lui-même. Les rois de Danemarck & de Pruſſe entreprirent ce ſiége avec une armée de trente-ſix mille hommes, compoſée de pruſſiens, de danois & de ſaxons.

L'honneur d'aſſiéger *Charles XII* était un motif ſi preſſant qu'on paſſa par-deſſus tous les obſtacles, & qu'on ouvrit la tranchée la nuit du 19 au 20 octobre de cette année 1715. Le roi de Suède, dans le commencement du ſiége, diſait qu'il ne comprenait pas comment une place bien fortifiée, & munie d'une garniſon ſuffiſante, pouvait être priſe. Ce n'eſt pas que dans le cours de ſes conquêtes paſſées il n'eût pris pluſieurs places, mais preſque jamais par un ſiége régulier; la terreur de ſes armes avait alors tout emporté : d'ailleurs il ne jugeait pas des autres par lui-même & n'eſtimait pas aſſez ſes ennemis. Les aſſiégeans preſſèrent leurs ouvrages avec une activité & des efforts qui furent ſecondés par un haſard très-ſingulier.

On ſait que la mer Baltique n'a ni flux ni reflux. Le retranchement qui couvrait la ville, & qui était appuyé, du côté de l'Occident, à un marais impraticable, & du côté de l'Orient à la mer, ſemblait hors de toute inſulte. Perſonne n'avait fait attention que, lorſque les vents d'Occident ſoufflaient avec quelque violence, ils refoulaient les eaux de la mer Baltique vers l'Orient, & ne leur laiſſaient que trois pieds de profondeur vers ce retranchement, qu'on eût cru bordé d'une mer impraticable. Un ſoldat s'étant laiſſé

tomber du haut du retranchement dans la mer, fut étonné de trouver fond : il conçut que cette découverte pourrait faire ſa fortune : il déſerta & alla au quartier du comte de *Wackerbarth*, général des troupes ſaxonnes, donner avis qu'on pouvait paſſer la mer à gué, & pénétrer ſans peine au retranchement des Suédois. Le roi de Pruſſe ne tarda pas à profiter de l'avis.

Le lendemain donc à minuit, le vent d'Occident ſoufflant encore, le lieutenant-colonel *Koppen* entra dans l'eau, ſuivi de dix-huit cents hommes : deux mille s'avançaient en même temps ſur la chauſſée qui conduiſait à ce retranchement : toute l'artillerie des Pruſſiens tirait, & les Pruſſiens & les Danois donnaient l'alarme d'un autre côté.

Les Suédois ſe crurent ſûrs de renverſer ces deux mille hommes qu'ils voyaient venir ſi témérairement en apparence ſur la chauſſée ; mais tout à coup *Koppen* avec ſes dix-huit cents hommes entre dans le retranchement du côté de la mer. Les Suédois entourés & ſurpris ne purent réſiſter : le poſte fut enlevé après un grand carnage. Quelques ſuédois s'enfuirent vers la ville ; les aſſiégeans les y pourſuivirent : ils entraient pêle-mêle avec les fuyards : deux officiers & quatre ſoldats ſaxons étaient déjà ſur le pont-levis ; mais on eut le temps de le lever : ils furent pris, & la ville fut ſauvée pour cette fois.

On trouva dans ces retranchemens vingt-quatre canons, que l'on tourna contre Stralſund. Le ſiége fut pouſſé avec l'opiniâtreté & la confiance que devait donner ce premier ſuccès. On canonna & on bombarda la ville preſque ſans relâche.

Vis-à-vis Stralſund, dans la mer Baltique, eſt l'île de Rugen, qui ſert de rempart à cette place, & où la garniſon & les bourgeois auraient pu ſe retirer, s'ils avaient eu des barques pour les tranſporter. Cette île était d'une conſéquence extrême pour *Charles* : il voyait bien que, ſi les ennemis en étaient les maîtres, il ſe trouverait aſſiégé par terre & par mer, & que, ſelon toutes les apparences, il ſerait réduit ou à s'enſevelir ſous les ruines de Stralſund, ou à ſe voir priſonnier de ces mêmes ennemis, qu'il avait ſi long-temps mépriſés, & auxquels il avait impoſé des lois ſi dures. Cependant le malheureux état de ſes affaires ne lui avait pas permis de mettre dans Rugen une garniſon ſuffiſante ; il n'y avait pas plus de deux mille hommes de troupes.

Ses ennemis feſaient depuis trois mois toutes les diſpoſitions néceſſaires pour deſcendre dans cette île, dont l'abord eſt très-difficile ; enfin ayant fait conſtruire des barques, le prince d'*Anhalt*, à l'aide d'un temps favorable, débarqua dans Rugen le 15 novembre avec douze mille hommes. Le roi préſent par-tout était dans cette île ; il avait joint ſes deux mille ſoldats, qui étaient retranchés près d'un petit port, à trois lieues de l'endroit où l'ennemi avait abordé ; il ſe met à leur tête & marche au milieu de la nuit dans un ſilence profond. Le prince d'*Anhalt* avait déjà retranché ſes troupes, par une précaution qui ſemblait inutile. Les officiers qui commandaient ſous lui ne s'attendaient pas d'être attaqués la nuit même, & croyaient *Charles XII* à Stralſund ; mais le prince d'*Anhalt*, qui ſavait de quoi *Charles* était capable, avait fait creuſer un

foſſé profond, bordé de chevaux de friſe, & prenait toutes ſes ſuretés, comme s'il eût eu une armée ſupérieure en nombre à combattre.

A deux heures du matin *Charles* arrive aux ennemis ſans faire le moindre bruit. Ses ſoldats ſe diſaient les uns aux autres : *Arrachez les chevaux de friſe.* Ces paroles furent entendues des ſentinelles : l'alarme eſt donnée auſſitôt dans le camp, les ennemis ſe mettent ſous les armes. Le roi ayant ôté les chevaux de friſe, vit devant lui un large foſſé : *Ah*, dit-il, *eſt-il poſſible ! je ne m'y attendais pas.* Cette ſurpriſe ne le découragea point : il ne ſavait pas combien de troupes étaient débarquées ; ſes ennemis ignoraient de leur côté à quel petit nombre ils avaient à faire. L'obſcurité de la nuit ſemblait favorable à *Charles :* il prend ſon parti ſur le champ : il ſe jette dans le foſſé accompagné des plus hardis, & ſuivi en un inſtant de tout le reſte ; les chevaux de friſe arrachés, la terre éboulée, les troncs & les branches d'arbre qu'on put trouver, les ſoldats tués par les coups de mouſquet tirés au haſard, ſervirent de faſcines. Le roi, les généraux qu'il avait avec lui, les officiers & les ſoldats les plus intrépides, montent ſur l'épaule les uns des autres comme à un aſſaut. Le combat s'engage dans le camp ennemi. L'impétuoſité ſuédoiſe mit d'abord le déſordre parmi les Danois & les Pruſſiens ; mais le nombre était trop inégal : les Suédois furent repouſſés après un quart-d'heure de combat, & repaſſèrent le foſſé. Le prince d'*Anhalt* les pourſuivit alors dans la plaine ; il ne ſavait pas que dans ce moment c'était *Charles XII* lui-même qui fuyait devant lui. Ce roi malheureux rallia ſa

troupe en plein champ, & le combat recommença avec une opiniâtreté égale de part & d'autre. *Grothuſen* le favori du roi, & le général *Dardof*, tombèrent morts auprès de lui. *Charles* en combattant paſſa ſur le corps de ce dernier qui reſpirait encore. *During*, qui l'avait ſeul accompagné dans ſon voyage de Turquie à Stralſund, fut tué à ſes yeux.

Au milieu de cette mêlée, un lieutenant danois, dont je n'ai jamais pu ſavoir le nom, reconnut *Charles*, & lui ſaiſiſſant d'une main ſon épée, & de l'autre le tirant avec force par les cheveux : „ Rendez-vous, Sire, lui dit-il, ou je vous tue. „ *Charles* avait à ſa ceinture un piſtolet : il le tira de la main gauche ſur cet officier, qui en mourut le lendemain matin. Le nom du roi *Charles*, qu'avait prononcé ce danois, attira en un inſtant une foule d'ennemis. Le roi fut entouré. Il reçut un coup de fuſil au-deſſous de la mamelle gauche : le coup, qu'il appellait une contuſion, enfonçait de deux doigts. Le roi était à pied, & près d'être tué ou pris. Le comte *Poniatowski* combattait dans ce moment auprès de ſa perſonne. Il lui avait ſauvé la vie à Pultava, il eut le bonheur de la lui ſauver encore dans ce combat de Rugen, & le remit à cheval.

Les Suédois ſe retirèrent vers un endroit de l'île nommé Alteferre, où il y avait un fort dont ils étaient encore maîtres. De là le roi repaſſa à Stralſund, obligé d'abandonner les braves troupes qui l'avaient ſi bien ſecondé dans cette entrepriſe ; elles furent faites priſonnières de guerre deux jours après.

Parmi ces priſonniers ſe trouva ce malheureux

régiment français, compoſé des débris de la bataille d'Hochſtet, qui avait paſſé au ſervice du roi *Auguſte*, & de là à celui du roi de Suède : la plupart des ſoldats furent incorporés dans un nouveau régiment d'un fils du prince d'*Anhalt*, qui fut leur quatrième maître. Celui qui commandait dans Rugen ce régiment errant, était alors ce même comte de *Villelongue*, qui avait ſi généreuſement expoſé ſa vie à Andrinople pour le ſervice de *Charles XII.* Il fut pris avec ſa troupe, & ne fut enſuite que très-mal récompenſé de tant de ſervices, de fatigues & de malheurs.

Le roi, après tous ces prodiges de valeur qui ne ſervaient qu'à affaiblir ſes forces, renfermé dans Stralſund & près d'y être forcé, était tel qu'on l'avait vu à Bender. Il ne s'étonnait de rien ; le jour il feſait faire des coupures & des retranchemens derrière les murailles ; la nuit il feſait des ſorties ſur l'ennemi : cependant Stralſund était battu en brèche ; les bombes pleuvaient ſur les maiſons ; la moitié de la ville était en cendres : les bourgeois loin de murmurer, pleins d'admiration pour leur maître, dont les fatigues, la ſobriété & le courage les étonnaient, étaient tous devenus ſoldats ſous lui. Ils l'accompagnaient dans les ſorties ; ils étaient pour lui une ſeconde garniſon.

Un jour que le roi dictait des lettres pour la Suède à un ſecrétaire, une bombe tomba ſur la maiſon, perça le toit, & vint éclater près de la chambre même du roi. La moitié du plancher tomba en pièces ; le cabinet où le roi dictait étant pratiqué en partie dans une groſſe muraille, ne ſouffrit point

de l'ébranlement; & par un bonheur étonnant, nul des éclats qui ſautaient en l'air n'entra dans ce cabinet dont la porte était ouverte. Au bruit de la bombe, & au fracas de la maiſon qui ſemblait tomber, la plume échappa des mains du ſecrétaire. „ Qu'y a-t-il donc? lui dit le roi d'un air tranquille; „ pourquoi n'écrivez-vous pas? „ Celui-ci ne put répondre que ces mots : „ Eh! Sire, la bombe! Hé bien, reprit le roi, „ qu'a de commun la bombe „ avec la lettre que je vous dicte? continuez. „

Il y avait alors dans Stralſund un ambaſſadeur de France enfermé avec le roi de Suède, C'était un *Colbert*, comte de *Croiſſy*, lieutenant-général des armées de France, frère du marquis de *Torcy* célèbre miniſtre d'Etat, & parent de ce fameux *Colbert* dont le nom doit être immortel en France. Envoyer un homme à la tranchée ou en ambaſſade auprès de *Charles XII*, c'était preſque la même choſe. Le roi entretenait *Croiſſy* des heures entières dans les endroits les plus expoſés, pendant que le canon & les bombes tuaient du monde à côté & derrière eux, ſans que le roi s'aperçut du danger, ni que l'ambaſſadeur voulût lui faire ſeulement ſoupçonner qu'il y avait des endroits plus convenables pour parler d'affaires. Ce miniſtre fit ce qu'il put avant le ſiége, pour ménager un accommodement entre les rois de Suède & de Pruſſe; mais celui-ci demandait trop, & *Charles XII* ne voulait rien céder. Le comte de *Croiſſy* n'eut donc, dans ſon ambaſſade, d'autre ſatisfaction que celle de jouir de la familiarité de cet homme ſingulier. Il couchait ſouvent auprès de lui ſur le même manteau : il avait,

en partageant ſes dangers & ſes fatigues, acquis le droit de lui parler avec liberté. *Charles* encourageait cette hardieſſe dans ceux qu'il aimait : il diſait quelquefois au comte de *Croiſſy* : *Veni, maledicamus de rege :* » Allons, diſons un peu de mal de *Charles XII.* » C'eſt ce que cet ambaſſadeur m'a raconté.

Croiſſy reſta juſqu'au 13 novembre dans la ville ; & enfin ayant obtenu des ennemis permiſſion de ſortir avec ſes bagages, il prit congé du roi de Suède, qu'il laiſſa au milieu des ruines de Stralſund avec une garniſon dépérie des deux tiers, réſolu de ſoutenir un aſſaut.

En effet, on en donna un deux jours après à l'ouvrage à corne. Les ennemis s'en emparèrent deux fois, & en furent deux fois chaſſés. Le roi y combattit toujours parmi les grenadiers : enfin le nombre prévalut ; les aſſiégeans en demeurèrent les maîtres. *Charles* reſta encore deux jours dans la ville, attendant à tout moment un aſſaut général. Il s'arrêta le 21 juſqu'à minuit ſur un petit ravelin tout ruiné par les bombes & par le canon : le jour d'après, les officiers principaux le conjurèrent de ne plus reſter dans une place qu'il n'était plus queſtion de défendre ; mais la retraite était devenue auſſi dangereuſe que la place même. La mer Baltique était couverte de vaiſſeaux moſcovites & danois. On n'avait dans le port de Stralſund qu'une petite barque à voiles & à rames. Tant de périls, qui rendaient cette retraite glorieuſe, y déterminèrent *Charles*. Il s'embarqua la nuit du 20 décembre 1715 avec dix perſonnes ſeulement. Il fallut caſſer la glace dont la mer était couverte dans le port : ce

travail pénible dura plusieurs heures avant que la barque pût voguer librement. Les amiraux ennemis avaient des ordres précis de ne point laisser sortir *Charles* de Stralsund, & de le prendre mort ou vif. Heureusement ils étaient sous le vent, & ne purent l'aborder : il courut un danger encore plus grand en passant à la vue de l'île de Rugen, près d'un endroit nommé la *Babette*, où les Danois avaient élevé une batterie de douze canons. Ils tirèrent sur le roi. Les matelots fesaient force de voiles & de rames pour s'éloigner; un coup de canon tua deux hommes à côté de *Charles;* un autre fracassa le mât de la barque. Au milieu de ces dangers le roi arriva vers deux de ses vaisseaux qui croisaient dans la mer Baltique : dès le lendemain Stralsund se rendit ; la garnison fut faite prisonnière de guerre, & *Charles* aborda à Isted en Scanie, & de là se rendit à Carelscroon, dans un état bien autre que quand il en partit quinze ans auparavant, sur un vaisseau de cent-vingt canons, pour aller donner les lois au Nord.

Si près de sa capitale, on s'attendait qu'il la reverrait après cette longue absence ; mais son dessein était de n'y rentrer qu'après des victoires. Il ne pouvait se résoudre d'ailleurs à revoir des peuples qui l'aimaient & qu'il était forcé d'opprimer pour se défendre contre ses ennemis. Il voulut seulement voir sa sœur : il lui donna rendez-vous sur le bord du lac Veter en Ostrogothie ; il s'y rendit en poste, suivi d'un seul domestique, & s'en retourna après avoir resté un jour avec elle.

De Carelscroon, où il séjourna l'hiver, il

ordonna de nouvelles levées d'hommes dans ſon royaume. Il croyait que tous ſes ſujets n'étaient nés que pour le ſuivre à la guerre, & il les avait accoutumés à le croire auſſi. On enrôlait de jeunes gens de quinze ans : il ne reſta dans pluſieurs villages que des vieillards, des enfans & des femmes ; on voyait même en beaucoup d'endroits les femmes ſeules labourer la terre.

Il était encore plus difficile d'avoir une flotte. Pour y ſuppléer on donna des commiſſions à des armateurs, qui, moyennant des priviléges exceſſifs & ruineux pour le pays, équipèrent quelques vaiſſeaux : ces efforts étaient les dernières reſſources de la Suède. Pour ſubvenir à tant de frais, il fallut prendre la ſubſtance des peuples. Il n'y eut point d'extorſion que l'on n'inventât ſous le nom de taxe & d'impôt. On fit la viſite dans toutes les maiſons, & on en tira la moitié des proviſions pour être miſes dans les magaſins du roi ; on acheta pour ſon compte tout le fer qui était dans le royaume, que le gouvernement paya en billets, & qu'il vendit en argent. Tous ceux qui portaient des habits où il entrait de la ſoie, qui avaient des perruques, & des épées dorées, furent taxés. On mit un impôt exceſſif ſur les cheminées. Le peuple accablé de tant d'exactions ſe fût révolté ſous tout autre roi ; mais le payſan le plus malheureux de la Suède ſavait que ſon maître menait une vie encore plus dure & plus frugale que lui ; ainſi tout ſe ſoumettait ſans murmure à des rigueurs que le roi endurait le premier.

Le danger public fit même oublier les miſères parti-

culières. On s'attendait à tout moment à voir les Moſcovites, les Danois, les Pruſſiens, les Saxons, les Anglais même deſcendre en Suède; cette crainte était ſi bien fondée & ſi forte que ceux qui avaient de l'argent ou des meubles précieux les enfouiſſaient dans la terre.

En effet, une flotte anglaiſe avait déjà paru dans la mer Baltique, ſans qu'on ſût quels étaient ſes ordres; & le roi de Danemarck avait la parole du czar, que les Moſcovites joints aux Danois fondraient en Suède au printemps de 1716.

Charles, ne pouvant faire la guerre au czar, va la faire en Norvége. 1716.

Ce fut une ſurpriſe extrême pour toute l'Europe attentive à la fortune de *Charles XII*, quand au lieu de défendre ſon pays menacé par tant de princes, il paſſa en Norvége au mois de mars 1716 avec vingt mille hommes.

Depuis *Annibal* on n'avait point encore vu de général qui, ne pouvant ſe ſoutenir chez lui-même contre ſes ennemis, fût allé leur faire la guerre au cœur de leurs Etats. Le prince de Heſſe ſon beau-frère l'accompagna dans cette expédition.

On ne peut aller de Suède en Norvége que par des défilés aſſez dangereux, & quand on les a paſſés, on rencontre, de diſtance en diſtance, des flaques d'eau que la mer y forme entre des rochers: il fallait faire des ponts chaque jour. Un petit nombre de danois aurait pu arrêter l'armée ſuédoiſe; mais on n'avait pas prévu cette invaſion ſubite. L'Europe fut encore plus étonnée que le czar demeurât tranquille au milieu de ces événemens, & ne fît pas une deſcente en Suède, comme il en était convenu avec ſes alliés.

La raiſon de cette inaction était un deſſein des plus grands, mais en même temps des plus difficiles à exécuter qu'ait jamais formés l'imagination humaine.

Le baron *Henri de Gortz*, né en Franconie, & baron immédiat de l'Empire, ayant rendu des ſervices importans au roi de Suède pendant le ſéjour de ce monarque à Bender, était depuis devenu ſon favori & ſon premier miniſtre.

Jamais homme ne fut ſi ſouple & ſi audacieux à la fois, ſi plein de reſſources dans les diſgraces, ſi vaſte dans ſes deſſeins, ni ſi actif dans ſes démarches; nul projet ne l'effrayait, nul moyen ne lui coûtait; il prodiguait les dons, les promeſſes, les ſermens, la vérité & le menſonge.

Il allait de Suède en France, en Angleterre, en Hollande, eſſayer lui-même les reſſorts qu'il voulait faire jouer. Il eût été capable d'ébranler l'Europe, & il en avait conçu l'idée. Ce que ſon maître était à la tête d'une armée, il l'était dans le cabinet; auſſi prit-il ſur *Charles XII* un aſcendant qu'aucun miniſtre n'avait eu avant lui.

Ce roi qui à l'âge de vingt ans n'avait donné que des ordres au comte *Piper*, recevait alors des leçons du baron de *Gortz* : d'autant plus ſoumis à ce miniſtre que le malheur le mettait dans la néceſſité d'écouter des conſeils, & que *Gortz* ne lui en donnait que de conformes à ſon courage. Il remarqua que de tant de princes réunis contre la Suède, *George* électeur de Hanover, roi d'Angleterre, était celui contre lequel *Charles* était le plus piqué, parce que c'était le ſeul que *Charles* n'eût point offenſé; que

George était entré dans la querelle ſous prétexte de l'apaiſer, & uniquement pour garder Brême & Verden, auxquels il ſemblait n'avoir d'autre droit que de les avoir achetés à vil prix du roi de Danemarck, à qui ils n'appartenaient pas.

Il entrévit auſſi de bonne heure que le czar était ſecrétement mécontent des alliés, qui tous l'avaient empêché d'avoir un établiſſement dans l'empire d'Allemagne, où ce monarque, devenu trop dangereux, n'aſpirait qu'à mettre le pied. Viſmar, la ſeule ville qui reſtât encore aux Suédois ſur les côtes d'Allemagne, venait enfin de ſe rendre aux Pruſſiens & aux Danois le 14 février 1716. Ceux-ci ne voulurent pas ſeulement ſouffrir que les troupes moſcovites, qui étaient dans le Meckelbourg, paruſſent à ce ſiége. De pareilles défiances, réitérées depuis deux ans, avaient aliéné l'eſprit du czar, & avaient peut-être empêché la ruine de la Suède. Il y a beaucoup d'exemples d'Etats alliés conquis par une ſeule puiſſance; il y en a bien peu d'un grand empire conquis par pluſieurs alliés. Si leurs forces réunies l'abattent, leurs diviſions le relèvent bientôt.

Il s'imagine qu'il rétablira *Staniſlas* en Pologne, & le Prétendant en Angleterre.

Dès l'année 1714 le czar eût pu faire une deſcente en Suède; mais ſoit qu'il ne s'accordât pas avec les rois de Pologne, d'Angleterre, de Danemarck & de Pruſſe, alliés juſtement jaloux; ſoit qu'il ne crût pas encore ſes troupes aſſez aguerries pour attaquer ſur ſes propres foyers cette même nation, dont les ſeuls payſans avaient vaincu l'élite des troupes danoiſes, il recula toujours cette entrepriſe.

Ce qui l'avait arrêté encore était le beſoin d'argent. Le czar était un des plus puiſſans monarques du monde, mais un des moins riches : ſes revenus ne montaient pas alors à plus de vingt-quatre millions de nos livres. Il avait découvert des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre; mais le profit en était encore incertain, & le travail ruineux. Il établiſſait un grand commerce ; mais les commencemens ne lui apportaient que des eſpérances : ſes provinces nouvellement conquiſes augmentaient ſa puiſſance & ſa gloire, ſans accroître encore ſes revenus. Il fallait du temps pour fermer les plaies de la Livonie, pays abondant, mais déſolé par quinze ans de guerre, par le fer, par le feu & par la contagion, vide d'habitans, & qui était alors à charge à ſon vainqueur. Les flottes qu'il entretenait, les nouvelles entrepriſes qu'il feſait tous les jours, épuiſaient ſes finances. Il avait été réduit à la mauvaiſe reſſource de hauſſer les monnaies ; remède qui ne guérit jamais les maux d'un Etat, & qui eſt ſurtout préjudiciable à un pays qui reçoit des étrangers plus de marchandiſes qu'il ne leur en fournit.

Voilà en partie les fondemens ſur leſquels *Gortz* bâtit le deſſein d'une révolution. Il oſa propoſer au roi de Suède d'acheter la paix de l'empereur moſcovite à quelque prix que ce pût être; lui feſant enviſager le czar irrité contre les rois de Pologne & d'Angleterre, & lui donnant à entendre que *Pierre Alexiowitz* & *Charles XII* réunis pourraient faire trembler le reſte de l'Europe.

Il n'y avait pas moyen de faire la paix avec le czar, ſans céder une grande partie des provinces qui

qui ſont à l'orient & au nord de la mer Baltique; mais il lui fit conſidérer qu'en cédant ces provinces que le czar poſſédait déjà, & qu'on ne pouvait reprendre, le roi pourrait avoir la gloire de remettre à la fois *Staniſlas* ſur le trône de Pologne, de replacer le fils de *Jacques II* ſur celui d'Angleterre, & de rétablir le duc de Holſtein dans ſes Etats.

Charles, flatté de ces grandes idées, ſans pourtant y compter beaucoup, donna carte blanche à ſon miniſtre. *Gortz* partit de Suède muni d'un plein-pouvoir qui l'autoriſait à tout ſans reſtriction, & le rendait plénipotentiaire auprès de tous les princes avec qui il jugerait à propos de négocier. Il fit d'abord ſonder la cour de Moſcou par le moyen d'un écoſſais nommé *Areskins*, premier médecin du czar, dévoué au parti du prétendant, ainſi que l'étaient preſque tous les écoſſais qui ne ſubſiſtaient pas des faveurs de la cour de Londres.

Ce médecin fit valoir au prince *Menzikoff* l'importance & la grandeur du projet, avec toute la vivacité d'un homme qui y était intéreſſé. Le prince *Menzikoff* goûta ſes ouvertures; le czar les approuva. Au lieu de deſcendre en Suède, comme il en était convenu avec les alliés, il fit hiverner ſes troupes dans le Meckelbourg, & il y vint lui-même ſous prétexte de terminer les querelles qui commençaient à naître entre le duc de Meckelbourg & la nobleſſe de ce pays; mais pourſuivant en effet ſon deſſein favori d'avoir une principauté en Allemagne, & comptant engager le duc de Meckelbourg à lui vendre ſa ſouveraineté.

Les alliés furent irrités de cette démarche: ils ne

voulaient point d'un voiſin ſi terrible, qui, ayant une fois des terres en Allemagne, pourrait un jour s'en faire élire empereur, & en opprimer les ſouverains. Plus ils étaient irrités, plus le grand projet du baron de *Gortz* s'avançait vers le ſuccès. Il négociait cependant avec tous les princes confédérés, pour mieux cacher ſes intrigues ſecrètes. Le czar les amuſait tous auſſi par des eſpérances. *Charles XII*, cependant, était en Norvége avec ſon beau-frère le prince de Heſſe, à la tête de vingt mille hommes ; la province n'était gardée que par onze mille danois diviſés en pluſieurs corps, que le roi & le prince de Heſſe paſſèrent au fil de l'épée.

Charles avança juſqu'à Chriſtiania, capitale de ce royaume : la fortune recommençait à lui devenir favorable dans ce coin du monde ; mais jamais le roi ne prit aſſez de précautions pour faire ſubſiſter ſes troupes. Une armée & une flotte danoiſe approchaient pour défendre la Norvége. *Charles*, qui manquait de vivres, ſe retira en Suède, attendant l'iſſue des vaſtes entrepriſes de ſon miniſtre.

Cet ouvrage demandait un profond ſecret & des préparatifs immenſes, deux choſes aſſez incompatibles. *Gortz* fit chercher juſque dans les mers de l'Aſie un ſecours, qui, tout odieux qu'il paraiſſait, n'en eût pas été moins utile pour une deſcente en Ecoſſe, & qui du moins eût apporté en Suède de l'argent, des hommes & des vaiſſeaux.

Il y avait long-temps que des pirates de toutes nations, & particulièrement des anglais, ayant fait entr'eux une aſſociation, infeſtaient les mers de l'Europe & de l'Amérique. Pourſuivis par-tout ſans

quartier, ils venaient de se retirer sur les côtes de Madagascar, grande île à l'orient de l'Afrique. C'étaient des hommes désespérés, presque tous connus par des actions auxquelles il ne manquait que de la justice pour être héroïques. Ils cherchaient un prince qui voulût les recevoir sous sa protection; mais les lois des nations leur fermaient tous les ports du monde.

Dès qu'ils furent que *Charles XII* était retourné en Suède, ils espérèrent que ce prince passionné pour la guerre, obligé de la faire, & manquant de flotte & de soldats, leur ferait une bonne composition; ils lui envoyèrent un député, qui vint en Europe sur un vaisseau hollandais, & qui alla proposer au baron de *Gortz* de les recevoir dans le port de Gottembourg, où ils s'offraient de se rendre avec soixante vaisseaux chargés de richesses.

Le baron fit agréer au roi la proposition; on envoya même l'année suivante deux gentilshommes suédois, l'un nommé *Cromstrom*, & l'autre *Mendal*, pour consommer la négociation avec ces corsaires de Madagascar. On trouva depuis un secours plus noble & plus important dans le cardinal *Albéroni*, puissant génie, qui a gouverné l'Espagne assez long-temps pour sa gloire, & trop peu pour la grandeur de cet Etat.

Il entra avec ardeur dans le projet de mettre le fils de *Jacques II* sur le trône d'Angleterre. Cependant, comme il ne venait que de mettre le pied dans le ministère, & qu'il avait l'Espagne à rétablir avant que de songer à bouleverser d'autres royaumes, il semblait qu'il ne pouvait de plusieurs années mettre

la main à cette grande machine ; mais en moins de deux ans on le vit changer la face de l'Eſpagne, lui rendre ſon crédit dans l'Europe, engager, à ce qu'on prétend, les Turcs à attaquer l'empereur d'Allemagne, & tenter en même temps d'ôter la régence de France au duc d'Orléans, & la couronne de la Grande-Bretagne au roi *George :* tant un ſeul homme eſt dangereux, quand il eſt abſolu dans un puiſſant Etat, & qu'il a de la grandeur & du courage dans l'eſprit.

Gortz ayant ainſi diſperſé à la cour de Moſcovie & à celle d'Eſpagne les premières étincelles de l'embraſement qu'il méditait, alla ſecrétement en France, de là en Hollande, où il vit les adhérens du prétendant.

Il s'informa plus particulièrement de leurs forces, du nombre & de la diſpoſition des mécontens d'Angleterre, de l'argent qu'ils pouvaient fournir & des troupes qu'ils pouvaient mettre ſur pied. Les mécontens ne demandaient qu'un ſecours de dix mille hommes, & feſaient enviſager une révolution ſûre avec l'aide de ces troupes.

Le comte de *Gyllembourg*, ambaſſadeur de Suède en Angleterre, inſtruit par le baron de *Gortz*, eut pluſieurs conférences à Londres avec les principaux mécontens : il les encouragea, & leur promit tout ce qu'ils voulurent ; le parti du prétendant alla juſqu'à fournir des ſommes conſidérables que *Gortz* toucha en Hollande. Il négocia l'achat de quelques vaiſſeaux, en acheta ſix en Bretagne avec des armes de toute eſpèce.

Il envoya alors ſecrétement en France pluſieurs

officiers, entr'autres le chevalier de *Folard*, qui, ayant fait trente campagnes dans les armées françaiſes, & y ayant fait peu de fortune, avait été depuis peu offrir ſes ſervices au roi de Suède, moins par des vues intéreſſées que par le déſir de ſervir ſous un roi qui avait une réputation ſi étonnante. Le chevalier de *Folard* eſpérait d'ailleurs faire goûter à ce prince les nouvelles idées qu'il avait ſur la guerre ; il avait étudié toute ſa vie cet art en philoſophe, & il a depuis communiqué ſes découvertes au public dans ſes commentaires ſur *Polybe*. Ses vues furent goûtées de *Charles XII*, qui lui-même avait fait la guerre d'une manière nouvelle, & qui ne ſe laiſſait conduire en rien par la coutume ; il deſtina le chevalier de *Folard* à être un des inſtrumens dont il voulait ſe ſervir dans la deſcente projetée en Ecoſſe. Ce gentilhomme exécuta en France les ordres ſecrets du baron de *Gortz*. Beaucoup d'officiers français, un plus grand nombre d'irlandais, entrèrent dans cette conjuration d'une eſpèce nouvelle, qui ſe tramait en même temps en Angleterre, en France, en Moſcovie, & dont les branches s'étendaient ſecrétement d'un bout de l'Europe à l'autre.

Ces préparatifs étaient encore peu de choſe pour le baron de *Gortz ;* mais c'était beaucoup d'avoir commencé. Le point le plus important, & ſans lequel rien ne pouvait réuſſir, était d'achever la paix entre le czar & *Charles ;* il reſtait beaucoup de difficultés à applanir. Le baron *Oſterman*, miniſtre d'Etat en Moſcovie, ne s'était point laiſſé entraîner d'abord aux vues de *Gortz ;* il était auſſi circonſpect que le miniſtre de *Charles* était entreprenant. Sa politique

lente & mesurée voulait laisser tout mûrir ; le génie impatient de l'autre prétendait recueillir immédiatement après avoir semé. *Osterman* craignait que l'empereur son maître, ébloui par l'éclat de cette entreprise, n'accordât à la Suède une paix trop avantageuse ; il retardait par ses longueurs & par ses obstacles la conclusion de cette affaire.

Le czar voyage en France.

Heureusement pour le baron de *Gortz*, le czar lui-même vint en Hollande au commencement de 1717. Son dessein était de passer en France : il lui manquait d'avoir vu cette nation célèbre, qui est depuis plus de cent ans censurée, enviée & imitée par tous ses voisins ; il voulait y satisfaire sa curiosité insatiable de voir & d'apprendre, & exercer en même temps sa politique.

Gortz vit deux fois à la Haye cet empereur ; il avança plus dans ces deux conférences qu'il n'eût fait en six mois avec des plénipotentiaires. Tout prenait un tour favorable : ses grands desseins paraissaient couverts d'un secret impénétrable : il se flattait que l'Europe ne les apprendrait que par l'exécution. Il ne parlait cependant à la Haye que de paix : il disait hautement qu'il voulait regarder le roi d'Angleterre comme le pacificateur du Nord : il pressait même en apparence la tenue d'un congrès à Brunswick, où les intérêts de la Suède & de ses ennemis devaient être décidés à l'amiable.

Le premier qui découvrit ses intrigues fut le duc d'Orléans, régent de France ; il avait des espions dans toute l'Europe. Ce genre d'hommes, dont le métier est de vendre le secret de leurs amis, & qui subsiste de délations & souvent même de calomnies,

s'était tellement multiplié en France ſous ſon gouvernement, que la moitié de la nation était devenue l'eſpion de l'autre. Le duc d'Orléans, lié avec le roi d'Angleterre par des engagemens perſonnels, lui découvrit les menées qui ſe tramaient contre lui.

Dans le même temps les Hollandais, qui prenaient des ombrages de la conduite de *Gortz*, communiquèrent leurs ſoupçons au miniſtre anglais. *Gortz* & *Gyllembourg* pourſuivaient leurs deſſeins avec chaleur, lorſqu'ils furent arrêtés tous deux, l'un à Deventer, en Gueldre, & l'autre à Londres.

Comme *Gyllembourg*, ambaſſadeur de Suède, avait violé le droit des gens, en conſpirant contre le prince auprès duquel il était envoyé, on viola ſans ſcrupule le même droit en ſa perſonne. Mais on s'étonna que les Etats-Généraux, par une complaiſance inouïe pour le roi d'Angleterre, miſſent en priſon le baron de *Gortz*. Ils chargèrent même le comte de *Welderen* de l'interroger. Cette formalité ne fut qu'un outrage de plus, lequel devenant inutile ne tourna qu'à leur confuſion. *Gortz* demanda au comte de *Welderen* s'il était connu de lui? „ Oui, Monſieur, répondit „ le hollandais. Hé bien, dit le baron de *Gortz*, ſi „ vous me connaiſſez, vous devez ſavoir que je ne „ dis que ce que je veux. „ L'interrogatoire ne fut guère pouſſé plus loin : tous les ambaſſadeurs, mais particulièrement le marquis de *Monteléon*, miniſtre d'Eſpagne en Angleterre, proteſtèrent contre l'attentat commis envers la perſonne de *Gortz* & de *Gyllembourg*. Les Hollandais étaient ſans excuſe : ils avaient non-ſeulement violé un droit ſacré en arrêtant le premier miniſtre du roi de Suède, qui n'avait rien machiné

contre eux ; mais ils agiſſaient directement contre les principes de cette liberté précieuſe qui a attiré chez eux tant d'étrangers, & qui a été le fondement de leur grandeur.

A l'égard du roi d'Angleterre, il n'avait rien fait que de juſte en arrêtant priſonnier un ennemi. Il fit pour ſa juſtification imprimer les lettres du baron de *Gortz* & du comte de *Gyllembourg*, trouvées dans les papiers du dernier. Le roi de Suède était alors dans la province de Scanie ; on lui apporta ces lettres imprimées, avec la nouvelle de l'enlèvement de ſes deux miniſtres. Il demanda en ſouriant ſi on n'avait pas auſſi imprimé les ſiennes. Il ordonna auſſitôt qu'on arrêtât à Stockholm le réſident anglais avec toute ſa famille & ſes domeſtiques ; il défendit ſa cour au réſident hollandais, qu'il fit garder à vue. Cependant il n'avoua ni ne déſavoua le baron de *Gortz* : trop fier pour nier une entrepriſe qu'il avait approuvée, & trop ſage pour convenir d'un deſſein éventé preſque dans ſa naiſſance ; il ſe tint dans un ſilence dédaigneux avec l'Angleterre & la Hollande.

Le czar prit tout un autre parti. Comme il n'était point nommé, mais obſcurément impliqué dans les lettres de *Gyllembourg* & de *Gortz*, il écrivit au roi d'Angleterre une longue lettre pleine de complimens ſur la conſpiration, & d'aſſurance d'une amitié ſincère ; le roi *George* reçut ſes proteſtations ſans les croire, & ſeignit de ſe laiſſer tromper. Une conſpiration tramée par des particuliers, quand elle eſt découverte, eſt anéantie ; mais une conſpiration de rois n'en prend que de nouvelles forces. Le czar arriva à Paris au mois de mai de la même année 1717.

Il ne s'y occupa pas uniquement à voir les beautés de l'art & de la nature, à viſiter les académies, les bibliothèques publiques, les cabinets des curieux, les maiſons royales : il propoſa au duc d'Orléans, régent de France, un traité dont l'acceptation eût pu mettre le comble à la grandeur moſcovite. Son deſſein était de ſe réunir avec le roi de Suède qui lui cédait de grandes provinces, d'ôter entièrement aux Danois l'empire de la mer Baltique, d'affaiblir les Anglais par une guerre civile, & d'attirer à la Moſcovie tout le commerce du Nord. Il ne s'éloignait pas même de remettre le roi *Staniſlas* aux priſes avec le roi *Auguſte*, afin que le feu étant allumé de tous côtés, il pût courir pour l'attiſer ou pour l'éteindre, ſelon qu'il y trouverait ſes avantages. Dans ces vues, il propoſa au régent de France la médiation entre la Suède & la Moſcovie, & de plus une alliance offenſive & défenſive avec ces couronnes & celle d'Eſpagne. Ce traité qui paraiſſait ſi naturel, ſi utile à ces nations, & qui mettait dans leurs mains la balance de l'Europe, ne fut cependant pas accepté du duc d'Orléans. Il prenait préciſément dans ce temps des engagemens tout contraires ; il ſe liguait avec l'empereur d'Allemagne & *George* roi d'Angleterre. La raiſon d'Etat changeait alors dans l'eſprit de tous les princes, au point que le czar était prêt de ſe déclarer contre ſon ancien allié le roi *Auguſte*, & d'embraſſer les querelles de *Charles* ſon mortel ennemi ; pendant que la France allait en faveur des Allemands & des Anglais faire la guerre au petit-fils de *Louis XIV*, après l'avoir ſoutenu ſi long-temps contre ces mêmes ennemis aux dépens de tant de

tréſors & de ſang. Tout ce que le czar obtint par des voies indirectes fut que le régent interpoſât ſes bons offices pour l'élargiſſement du baron de *Gortz* & du comte de *Gyllenbourg*. Il s'en retourna dans ſes Etats à la fin de juin, après avoir donné à la France le ſpectacle rare d'un empereur qui voyageait pour s'inſtruire; mais trop de français ne virent en lui que les dehors groſſiers que ſa mauvaiſe éducation lui avait laiſſés; & le légiſlateur, le créateur d'une nation nouvelle, le grand-homme leur échappa.

Ce qu'il cherchait dans le duc d'Orléans, il le trouva bientôt dans le cardinal *Albéroni*, devenu tout-puiſſant en Eſpagne. *Albéroni* ne ſouhaitait rien tant que le rétabliſſement du prétendant, & comme miniſtre de l'Eſpagne que l'Angleterre avait ſi mal-traitée, & comme ennemi perſonnel du duc d'Orléans, lié avec l'Angleterre contre l'Eſpagne, & enfin comme prêtre d'une Egliſe pour laquelle le père du prétendant avait ſi mal-à-propos perdu ſa couronne.

Le duc d'*Ormond*, auſſi aimé en Angleterre que le duc de *Marlborough* y était admiré, avait quitté ſon pays à l'avénement du roi *George*; & s'étant alors retiré à Madrid, il alla, muni de pleins-pouvoirs du roi d'Eſpagne & du prétendant, trouver le czar ſur ſon paſſage à Mittau en Courlande, accompagné d'*Irnegan* autre anglais, homme habile & entreprenant. Il demanda la princeſſe *Anne Petrowna*, fille du czar, en mariage pour le fils de *Jacques II*, (*y*) eſpérant

(*y*) Le cardinal *Albéroni* lui-même a certifié la vérité de tous ces récits dans une lettre de remercîment à l'auteur. Au reſte M. *Norberg*, auſſi mal inſtruit des affaires de l'Europe que mauvais écrivain, prétend que le duc d'*Ormond* ne quitta pas l'Angleterre à l'avénement du roi *George I*, mais immédiatement après la mort de la reine *Anne*; comme ſi *George I* n'avait pas été le ſucceſſeur immédiat de cette reine.

que cette alliance attacherait plus étroitement le czar aux intérêts de ce prince malheureux. Mais cette propoſition faillit à reculer les affaires pour un temps, au lieu de les avancer. Le baron de *Gortz* avait, dans ſes projets, deſtiné depuis long-temps cette princeſſe au duc de Holſtein, qui en effet l'a épouſée depuis. Dès qu'il ſut cette propoſition du duc d'*Ormond*, il en fut jaloux & s'appliqua à la traverſer. Il ſortit de priſon au mois d'août, auſſi-bien que le comte de *Gyllembourg*, ſans que le roi de Suède eût daigné faire la moindre excuſe au roi d'Angleterre, ni montrer le plus léger mécontentement de la conduite de ſon miniſtre.

En même temps on élargit à Stockholm le réſident anglais & toute ſa famille, qui avait été traitée avec beaucoup plus de ſévérité que *Gyllembourg* ne l'avait été à Londres.

Gortz en liberté fut un ennemi déchaîné, qui outre les puiſſans motifs qui l'agitaient, eut encore celui de la vengeance. Il ſe rendit en poſte auprès du czar, & ſes inſinuations prévalurent plus que jamais auprès de ce prince. D'abord il l'aſſura qu'en moins de trois mois il leverait, avec un ſeul plénipotentiaire de Moſcovie, tous les obſtacles qui retardaient la concluſion de la paix avec la Suède : il prit entre ſes mains une carte géographique que le czar avait deſſinée lui-même ; & tirant une ligne depuis Vibourg juſqu'à la mer Glaciale, en paſſant par le lac Ladoga, il ſe fit fort de porter ſon maître à céder ce qui était à l'orient de cette ligne, auſſi-bien que la Carélie, l'Ingrie & la Livonie : enſuite il jeta des propoſitions de mariage entre la fille de ſa majeſté czarienne

& le duc de Holſtein, le flattant que ce duc lui pourrait céder ſes Etats moyennant un équivalent ; que par-là il ſerait membre de l'Empire, lui montrant de loin la couronne impériale, ſoit pour quelqu'un de ſes deſcendans, ſoit pour lui-même. Il flattait ainſi les vues ambitieuſes du monarque moſcovite, ôtait au prétendant la princeſſe czarienne, en même temps qu'il lui ouvrait le chemin de l'Angleterre ; & il rempliſſait toutes ſes vues à la fois.

Le czar nomma l'île d'Aland pour les conférences que ſon miniſtre d'Etat *Oſterman* devait avoir avec le baron de *Gortz*. On pria le duc d'*Ormond* de s'en retourner, pour ne pas donner de trop violens ombrages à l'Angleterre, avec laquelle le czar ne voulait rompre que ſur le point de l'invaſion : on retint ſeulement à Pétersbourg *Irnegan* le confident du duc d'*Ormond*, qui fut chargé des intrigues, & qui logea dans la ville avec tant de précaution qu'il ne ſortait que de nuit, & ne voyait jamais les miniſtres du czar que déguiſé tantôt en payſan, tantôt en tartare.

Dès que le duc d'*Ormond* fut parti, le czar fit valoir au roi d'Angleterre ſa complaiſance d'avoir renvoyé le plus grand partiſan du prétendant ; & le baron de *Gortz* plein d'eſpérance retourna en Suède.

Il retrouva ſon maître à la tête de trente-cinq mille hommes de troupes réglées, & les côtes bordées de milices. Il ne manquait au roi que de l'argent : le crédit était épuiſé en dedans & en dehors du royaume. La France, qui lui avait fourni quelques ſubſides dans les dernières années de *Louis XIV*, n'en

donnait plus ſous la régence du duc d'Orléans, qui ſe conduiſait par des vues toutes contraires. L'Eſpagne en promettait, mais elle n'était pas encore en état d'en fournir beaucoup. Le baron de *Gortz* donna alors une libre étendue à un projet qu'il avait déjà eſſayé avant d'aller en France & en Hollande; c'était de donner au cuivre la même valeur qu'à l'argent; de ſorte qu'une pièce de cuivre, dont la valeur intrinſèque eſt un demi-ſou, paſſait pour quarante ſous avec la marque du prince; à peu près comme dans une ville aſſiégée les gouverneurs ont ſouvent payé les ſoldats & les bourgeois avec de la monnaie de cuir, en attendant qu'on pût avoir des eſpèces réelles. Ces monnaies fictives, inventées par la néceſſité, & auxquelles la bonne foi ſeule peut donner un crédit durable, ſont comme des billets de change, dont la valeur imaginaire peut excéder aiſément les fonds qui ſont dans un Etat.

Ces reſſources ſont d'un excellent uſage dans un pays libre : elles ont quelquefois ſauvé une république; mais elles ruinent preſque ſurement une monarchie, car les peuples manquant bientôt de confiance, le miniſtre eſt réduit à manquer de bonne foi : les monnaies idéales ſe multiplient avec excès, les particuliers enfouiſſent leur argent, & la machine ſe détruit avec une confuſion accompagnée ſouvent des plus grands malheurs. C'eſt ce qui arriva au royaume de Suède.

Le baron de *Gortz*, ayant d'abord répandu avec diſcrétion dans le public les nouvelles eſpèces, fut entraîné en peu de temps au-delà de ſes meſures par la rapidité du mouvement qu'il ne pouvait plus

conduire. Toutes les marchandiſes & toutes les denrées ayant monté à un prix exceſſif, il fut forcé d'augmenter le nombre des eſpèces de cuivre. Plus elles ſe multiplièrent, plus elles furent décréditées ; la Suède inondée de cette fauſſe monnaie ne forma qu'un cri contre le baron de *Gortz*. Les peuples, toujours pleins de vénération pour *Charles XII*, n'oſaient preſque le haïr, & feſaient tomber le poids de leur averſion ſur un miniſtre qui, comme étranger, & comme gouvernant les finances, était doublement aſſuré de la haine publique.

Un impôt qu'il voulut mettre ſur le clergé acheva de le rendre exécrable à la nation ; les prêtres, qui trop ſouvent joignent leur cauſe à celle de DIEU, l'appelèrent publiquement athée, parce qu'il leur demandait de l'argent. Les nouvelles eſpèces de cuivre avaient l'empreinte de quelques dieux de l'antiquité, on en prit occaſion d'appeler ces pièces de monnaie *les dieux du baron de Gortz*.

A la haine publique contre lui ſe joignit la jalouſie des miniſtres, implacable à meſure qu'elle était alors impuiſſante. La ſœur du roi & le prince ſon mari le craignaient comme un homme attaché par ſa naiſſance au duc de Holſtein, & capable de lui mettre un jour la couronne de Suède ſur la tête. Il n'avait plu dans le royaume qu'à *Charles XII;* mais cette averſion générale ne ſervait qu'à confirmer l'amitié du roi, dont les ſentimens s'affermiſſaient toujours par les contradictions. Il marqua alors au baron une confiance qui allait juſqu'à la ſoumiſſion : il lui laiſſa un pouvoir abſolu dans le gouvernement intérieur du royaume, & s'en remit à lui ſans réſerve

ſur tout ce qui regardait les négociations avec le czar ; il lui recommanda ſurtout de preſſer les conférences de l'île d'Aland.

En effet, dès que *Gortz* eut achevé à Stockholm les arrangemens des finances qui demandaient ſa préſence, il partit pour aller conſommer avec le miniſtre du czar le grand ouvrage qu'il avait entamé.

Voici les conditions préliminaires de cette alliance, qui devait changer la face de l'Europe, telles qu'elles furent trouvées dans les papiers de *Gortz* après ſa mort.

Le czar retenant pour lui toute la Livonie, & une partie de l'Ingrie & de la Carélie, rendait à la Suède tout le reſte ; il s'uniſſait avec *Charles XII* dans le deſſein de rétablir le roi *Staniſlas* ſur le trône de Pologne, & s'engageait à rentrer dans ce pays avec quatre-vingts mille moſcovites, pour détrôner ce même roi *Auguſte*, en faveur duquel il avait fait dix ans la guerre. Il fourniſſait au roi de Suède les vaiſſeaux néceſſaires pour tranſporter dix mille ſuédois en Angleterre & trente mille en Allemagne : les forces réunies de *Pierre* & de *Charles* devaient attaquer le roi d'Angleterre dans ſes Etats de Hanover, & ſurtout dans Brème & Verden ; les mêmes troupes auraient ſervi à rétablir le duc de Holſtein, & forcé le roi de Pruſſe à accepter un traité par lequel on lui ôtait une partie de ce qu'il avait pris. *Charles* en uſa dès-lors comme ſi ſes armées victorieuſes, renforcées de celles du czar, avaient déjà exécuté tout ce qu'on méditait. Il fit demander hautement à l'empereur d'Allemagne l'exécution du traité d'Altranſtad. A peine la cour de Vienne daigna-t-elle

répondre à la propoſition d'un prince dont elle croyait n'avoir rien à craindre.

Le roi de Pologne eut moins de ſécurité ; il vit l'orage qui groſſiſſait de tous les côtés. La nobleſſe polonaiſe était confédérée contre lui ; & depuis ſon rétabliſſement, il lui fallait toujours ou combattre ſes ſujets, ou traiter avec eux. Le czar, médiateur à craindre, avait cent galères auprès de Dantzick & quatre-vingts mille hommes ſur les frontières de Pologne. Tout le Nord était en jalouſies & en alarmes. *Flemming* le plus défiant de tous les hommes, & celui dont les puiſſances voiſines devaient le plus ſe défier, ſoupçonna le premier les deſſeins du czar & ceux du roi de Suède en faveur de *Staniſlas*. Il voulut le faire enlever dans le duché de Deux-Ponts, comme on avait ſaiſi *Jacques Sobiesky* en Siléſie. Un de ces français entreprenans & inquiets, qui vont tenter la fortune dans les pays étrangers, avait amené depuis peu quelques partiſans français comme lui au ſervice du roi de Pologne. Il communiqua au miniſtre *Flemming* un projet, par lequel il répondait d'aller avec trente officiers français déterminés, enlever *Staniſlas* dans ſon palais, & l'amener priſonnier à Dreſde. Le projet fut approuvé. Ces entrepriſes étaient alors aſſez communes. Quelques-uns de ceux qu'en Italie on appelle *braves*, avaient fait des coups pareils dans le Milanais durant la dernière guerre entre l'Allemagne & la France. Depuis même, pluſieurs français réfugiés en Hollande avaient oſé pénétrer juſqu'à Verſailles, dans le deſſein d'enlever le dauphin, & s'étaient ſaiſis de la perſonne du premier écuyer, preſque ſous les fenêtres du château de *Louis XIV*.

L'aventurier

L'aventurier diſpoſa donc ſes hommes & ſes relais pour ſurprendre & pour enlever *Staniſlas*. L'entrepriſe fut découverte la veille de l'exécution. Pluſieurs ſe ſauvèrent, quelques-uns furent pris. Ils ne devaient point s'attendre à être traités comme des priſonniers de guerre, mais comme des bandits. *Staniſlas*, au lieu de les punir, ſe contenta de leur faire quelques reproches pleins de bonté ; il leur donna même de l'argent pour ſe conduire, & montra par cette bonté généreuſe qu'en effet *Auguſte* ſon rival avait raiſon de le craindre. (z)

Cependant *Charles* partit une ſeconde fois pour la conquête de la Norvége au mois d'octobre 1718. Il avait ſi bien pris toutes ſes meſures, qu'il eſpérait ſe rendre maître en ſix mois de ce royaume. Il aima mieux aller conquérir des rochers au milieu des neiges & des glaces, dans l'âpreté de l'hiver, qui tue les animaux en Suède même, où l'air eſt moins rigoureux, que d'aller reprendre ſes belles provinces d'Allemagne des mains de ſes ennemis. C'eſt qu'il eſpérait que ſa nouvelle alliance avec le czar le mettrait bientôt en état de reſſaiſir toutes ces provinces ; bien plus, ſa gloire était flattée d'enlever un royaume à ſon ennemi victorieux.

A l'embouchure du fleuve Tiſtendall, près de la manche de Danemarck, entre les villes de Bahus & d'Anſlo, eſt ſituée Frederichshall, place forte & importante qu'on regardait comme la clef du royaume.

(z) Voilà ce que *Norberg* appelle manquer de reſpect aux têtes couronnées, comme ſi ce récit véritable contenait une injure, & comme ſi on devait aux rois qui ſont morts autre choſe que la vérité. Penſe-t-il que l'hiſtoire doive reſſembler aux ſermons prêchés devant les rois, dans leſquels on leur fait des complimens ?

Charles en forma le ſiége au mois de décembre. Le ſoldat, tranſi de froid, pouvait à peine remuer la terre endurcie ſous la glace ; c'était ouvrir la tranchée dans une eſpèce de roc : mais les Suédois ne pouvaient ſe rebuter en voyant à leur tête un roi qui partageait leurs fatigues. Jamais *Charles* n'en eſſuya de plus grandes. Sa conſtitution éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles s'était fortifiée au point, qu'il dormait en plein champ en Norvége au cœur de l'hiver ſur de la paille, ou ſur une planche, enveloppé ſeulement d'un manteau, ſans que ſa ſanté en fût altérée. Pluſieurs de ſes ſoldats tombaient morts de froid dans leurs poſtes ; & les autres preſque gelés, voyant leur roi qui ſouffrait comme eux, n'oſaient proférer une plainte. Ce fut quelque temps avant cette expédition, qu'ayant entendu parler en Scanie d'une femme nommée *Johns Dotter*, qui avait vécu pluſieurs mois ſans prendre d'autre nourriture que de l'eau ; lui, qui s'était étudié toute ſa vie à ſupporter les plus extrêmes rigueurs que la nature humaine peut ſoutenir, voulut eſſayer encore combien de temps il pourrait ſupporter la faim ſans en être abattu. Il paſſa cinq jours entiers ſans manger ni boire ; le ſixième au matin il courut deux lieues à cheval, & deſcendit chez le prince de Heſſe ſon beau-frère, où il mangea beaucoup, ſans que ni une abſtinence de cinq jours l'eût abattu, ni qu'un grand repas à la ſuite d'un ſi long jeûne l'incommodât. (*aa*)

Avec ce corps de fer gouverné par une ame ſi

(*aa*) *Norberg* prétend que ce fut pour ſe guérir d'un mal de poitrine que *Charles XII* eſſuya cette étrange abſtinence. Le confeſſeur *Norberg* eſt aſſurément un mauvais médecin.

hardie & ſi inébranlable, dans quelque état qu'il pût être réduit, il n'avait point de voiſin auquel il ne fût redoutable.

Le 11 décembre, jour de St *André*, il alla ſur les neuf heures du ſoir viſiter la tranchée, & ne trouvant pas la parallèle aſſez avancée à ſon gré, il parut très-mécontent. M. *Megret* ingénieur français, qui conduiſait le ſiége, l'aſſura que la place ſerait priſe dans huit jours : » Nous verrons, dit le roi, » & continua de viſiter les ouvrages avec l'ingénieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boyau faiſait un angle avec la parallèle; il ſe mit à genoux ſur le talus intérieur, & appuyant ſes coudes ſur le parapet, reſta quelque temps à conſidérer les travailleurs qui continuaient les tranchées à la lueur des étoiles. 11 décembre 1718. *Charles* XII. tué.

Les moindres circonſtances deviennent eſſentielles, quand il s'agit de la mort d'un homme tel que *Charles XII;* ainſi je dois avertir que toute la converſation que tant d'écrivains ont rapportée entre le roi & l'ingénieur *Megret*, eſt abſolument fauſſe. Voici ce que je ſais de véritable ſur cet événement.

Le roi était expoſé preſqu'à demi-corps à une batterie de canon, pointée vis-à-vis l'angle où il était : il n'y avait alors auprès de ſa perſonne que deux français; l'un était M. *Siquier*, ſon aide-de-camp, homme de tête & d'exécution, qui s'était mis à ſon ſervice en Turquie, & qui était particulièrement attaché au prince de Heſſe; l'autre était cet ingénieur. Le canon tirait ſur eux à cartouche; mais le roi qui ſe découvrait davantage était le plus expoſé. A quelques pas derrière était le comte

Swerin, qui commandait la tranchée. Le comte *Poſſe* capitaine aux gardes, & un aide-de-camp, nommé *Kulbert*, recevaient des ordres de lui. *Siquier* & *Megret* virent dans ce moment le roi de Suède qui tombait ſur le parapet en pouſſant un grand ſoupir; ils s'approchèrent, il était déjà mort. Une balle peſant une demi-livre l'avait atteint à la tempe droite, & avait fait un trou dans lequel on pouvait enfoncer trois doigts; ſa tête était renverſée ſur le parapet, l'œil gauche était enfoncé, & le droit entièrement hors de ſon orbite. L'inſtant de ſa bleſſure avait été celui de ſa mort; cependant il avait eu la force, en expirant d'une manière ſi ſubite, de mettre par un mouvement naturel la main ſur la garde de ſon épée, & était encore dans cette attitude. A ce ſpectacle, *Megret*, homme ſingulier & indifférent, ne dit autre choſe, ſinon : *Voilà la pièce finie, allons ſouper. Siquier* court ſur le champ avertir le comte *Swerin*. Ils réſolurent enſemble de dérober la connaiſſance de cette mort aux ſoldats, juſqu'à ce que le prince de Heſſe en pût être informé. On enveloppa le corps d'un manteau gris : *Siquier* mit ſa perruque & ſon chapeau ſur la tête du roi; en cet état on tranſporta *Charles* ſous le nom du capitaine *Carlsberg*, au travers des troupes, qui voyaient paſſer leur roi mort ſans ſe douter que ce fût lui.

Le prince ordonna à l'inſtant que perſonne ne ſortît du camp, & fit garder tous les chemins de la Suède, afin d'avoir le temps de prendre ſes meſures pour faire tomber la couronne ſur la tête de ſa femme, & pour en exclure le duc de Holſtein qui pouvait y prétendre.

Ainſi périt à l'âge de trente-ſix ans & demi, *Charles XII* roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la proſpérité a de plus grand, & ce que l'adverſité a de plus cruel, ſans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Preſque toutes ſes actions, juſqu'à celles de ſa vie privée & unie, ont été bien loin au-delà du vraiſemblable. C'eſt peut-être le ſeul de tous les hommes, & juſqu'ici le ſeul de tous les rois, qui ait vécu ſans faibleſſe; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles ſont auſſi dangereuſes que les vices oppoſés. Sa fermeté devenue opiniâtreté fit ſes malheurs dans l'Ukraine, & le retint cinq ans en Turquie; ſa libéralité dégénérant en profuſion a ruiné la Suède: ſon courage pouſſé juſqu'à la témérité, a cauſé ſa mort: ſa juſtice a été quelquefois juſqu'à la cruauté: & dans les dernières années le maintien de ſon autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une ſeule eût pu immortaliſer un autre prince, ont fait le malheur de ſon pays. Il n'attaqua jamais perſonne; mais il ne fut pas auſſi prudent qu'implacable dans ſes vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant, ſans avoir l'envie d'agrandir ſes Etats; il voulait gagner des empires pour les donner. Sa paſſion pour la gloire, pour la guerre, & pour la vengeance l'empêcha d'être bon politique, qualité ſans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille, & après la victoire, il n'avait que de la modeſtie, après la défaite que de la fermeté: dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine & la vie de ſes ſujets, auſſi-bien que la

ſienne; homme unique plutôt que grand-homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique & heureux eſt au-deſſus de tant de gloire.

Charles XII était d'une taille avantageuſe & noble; il avait un très-beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur; un nez bien formé; mais le bas du viſage déſagréable, trop ſouvent défiguré par un rire fréquent qui ne partait que des lèvres; preſque point de barbe ni de cheveux. Il parlait très-peu, & ne répondait ſouvent que par ce rire dont il avait pris l'habitude. On obſervait à ſa table un ſilence profond. Il avait conſervé, dans l'inflexibilité de ſon caractère, cette timidité qu'on nomme mauvaiſe honte. Il eût été embarraſſé dans une converſation, parce que s'étant donné tout entier aux travaux & à la guerre, il n'avait jamais connu la ſociété. Il n'avait lu, juſqu'à ſon loiſir chez les Turcs, que les commentaires de *Céſar* & l'hiſtoire d'*Alexandre;* mais il avait écrit quelques réflexions ſur la guerre & ſur ſes campagnes depuis 1700 juſqu'à 1709. Il l'avoua au chevalier de *Folard*, & lui dit que ce manuſcrit avait été perdu à la malheureuſe journée de Pultava. Quelques perſonnes ont voulu faire paſſer ce prince pour un bon mathématicien; il avait ſans doute beaucoup de pénétration dans l'eſprit; mais la preuve que l'on donne de ſes connaiſſances en mathématique n'eſt pas bien concluante; il voulait changer la manière de compter par dixaine, & il propoſait à la place le nombre ſoixante-quatre, parce que ce nombre contenait à la fois un cube & un quarré, & qu'étant diviſé par deux, il était enfin réductible à

l'unité. Cette idée prouvait seulement qu'il aimait en tout l'extraordinaire & le difficile. (1)

A l'égard de sa religion, quoique les sentimens d'un prince ne doivent pas influer sur les autres hommes, & que l'opinion d'un monarque aussi peu instruit que *Charles* ne soit d'aucun poids dans ces matières, cependant il faut satisfaire, sur ce point comme sur le reste, la curiosité des hommes qui ont eu les yeux ouverts sur tout ce qui regarde ce prince. Je sais de celui qui m'a confié les principaux mémoires de cette histoire, que *Charles XII* fut luthérien de bonne foi jusqu'à l'année 1707. Il vit alors à Leipsick le fameux philosophe M. *Leibnitz*, qui pensait & parlait librement, & qui avait déjà inspiré ses sentimens libres à plus d'un prince. Je ne crois pas que *Charles XII* puisa, comme on me l'avait dit, de l'indifférence pour le luthéranisme dans la conversation de ce philosophe, qui n'eut jamais l'honneur de l'entretenir qu'un quart-d'heure; mais M. *Fabrice*, qui approcha de lui familièrement sept années de suite, m'a dit que dans son loisir chez les Turcs, ayant vu plus de diverses religions, il étendit plus loin son indifférence. *La Motraye* même dans ses voyages confirme cette idée. Le comte de *Croissy* pense de même, & m'a dit plusieurs fois que ce prince ne conserva de ses premiers principes que celui d'une prédestination absolue, dogme qui favorisait son courage & qui justifiait ses témérités. Le czar avait les mêmes sentimens que lui sur la religion & sur la

(1) Elle prouve aussi qu'il avait approfondi, jusqu'à un certain point, la théorie des nombres, puisqu'il connaissait la nature & les propriétés des échelles arithmétiques.

deſtinée ; mais il en parlait plus ſouvent : car il s'entretenait familièrement de tout avec ſes favoris, & avait par-deſſus *Charles* l'étude de la philoſophie & le don de l'éloquence.

Je ne puis me défendre de parler ici d'une calomnie renouvelée trop ſouvent à la mort des princes, que les hommes malins & crédules prétendent toujours avoir été ou empoiſonnés ou aſſaſſinés. Le bruit ſe répandit alors en Allemagne que c'était M. *Siquier* lui-même qui avait tué le roi de Suède. Ce brave officier fut long-temps déſeſpéré de cette calomnie : un jour en m'en parlant, il me dit ces propres paroles : *J'aurais pu tuer le roi de Suède ; mais tel était mon reſpect pour ce héros, que ſi je l'avais voulu, je n'aurais pas oſé.*

Je ſais bien que *Siquier* lui-même avait donné lieu à cette fatale accuſation, qu'une partie de la Suède croit encore ; il m'avoua lui-même qu'à Stockholm, dans une fièvre chaude, il s'était écrié qu'il avait tué le roi de Suède ; que même il avait dans ſon accès ouvert la fenêtre & demandé publiquement pardon de ce parricide. Lorſque dans ſa guériſon il eut appris ce qu'il avait dit dans ſa maladie, il fut ſur le point de mourir de douleur. Je n'ai point voulu révéler cette anecdote pendant ſa vie. Je le vis quelque temps avant ſa mort, & je puis aſſurer que loin d'avoir tué *Charles XII*, il ſe ſerait fait tuer pour lui mille fois. S'il avait été coupable d'un tel crime, ce ne pouvait être que pour ſervir quelque puiſſance qui l'en aurait ſans doute bien récompenſé ; il eſt mort très-pauvre en France, & même il a eu beſoin du ſecours de ſes amis. Si ces raiſons ne ſuffiſent pas, que l'on conſidère que la balle qui frappa *Charles XII* ne pouvait entrer dans un piſtolet,

& que *Siquier* n'aurait pu faire ce coup déteſtable qu'avec un piſtolet caché ſous ſon habit. (2)

Après la mort du roi, on leva le ſiége de Frederichshall; tout changea dans un moment: les Suédois, plus accablés que flattés de la gloire de leur prince, ne ſongèrent qu'à faire la paix avec leurs ennemis, & à réprimer chez eux la puiſſance abſolue dont le baron de *Gortz* leur avait fait éprouver l'excès. Les états élurent librement pour leur reine la princeſſe, ſœur de *Charles XII*, & l'obligèrent ſolemnellement de renoncer à tout droit héréditaire ſur la couronne, afin qu'elle ne la tînt que des ſuffrages de la nation. Elle promit, par des ſermens réitérés, qu'elle ne tenterait jamais de rétablir le pouvoir arbitraire: elle ſacrifia depuis la jalouſie de la royauté à la tendreſſe conjugale, en cédant la couronne à ſon mari; & elle engagea les états à élire ce prince, qui monta ſur le trône aux mêmes conditions qu'elle.

Le baron de *Gortz*, arrêté immédiatement après la mort de *Charles*, fut condamné par le ſénat de Stockholm à avoir la tête tranchée au pied de la potence de la ville: exemple de vengeance peut-être encore plus que de juſtice, & affront cruel à la mémoire d'un roi que la Suède admire encore.

(2) Beaucoup de gens prétendent encore que *Charles XII* fut la victime de la haine qu'il avait inſpirée à ſes ſujets. Cette opinion n'eſt pas même deſtituée de vraiſemblance. M. de *Voltaire* ne l'ignorait pas; mais, comme il ne pouvait vérifier les petites circonſtances ſur leſquelles cette opinion s'appuie, il a préféré la paſſer ſous ſilence.

On garde à Stockholm le chapeau de *Charles XII*; & la petiteſſe du trou dont il eſt percé eſt une des raiſons de ceux qui veulent croire qu'il périt par un aſſaſſinat.

Fin du huitième & dernier livre.

TABLE

DES LIVRES ET SOMMAIRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Discours sur l'hiſtoire de Charles XII. page 3
Lettre à M. le maréchal de Schullembourg, général des Vénitiens. 10
Lettre à M. Norberg, chapelain du roi de Suède Charles XII, & auteur d'une hiſtoire de ce monarque. 17
Avis important ſur l'hiſtoire de Charles XII. 27
Autre avis. 30

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT. *Hiſtoire abrégée de la Suède juſqu'à Charles XII. Son éducation; ſes ennemis. Caractère du czar Pierre Alexiowitz. Particularités très-curieuſes ſur ce prince & ſur la nation ruſſe. La Moſcovie, la Pologne & le Danemarck ſe réuniſſent contre Charles XII.* 31

LIVRE SECOND.

ARGUMENT. *Changement prodigieux & ſubit dans le caractère de Charles XII. A l'âge de dix-huit ans il ſoutient la guerre contre le Danemarck, la Pologne & la Moſcovie; termine la*

guerre de Danemarck en ſix ſemaines ; défait quatre-vingts mille moſcovites avec huit mille ſuédois, & paſſe en Pologne. Deſcription de la Pologne & de ſon gouvernement. Charles gagne pluſieurs batailles, & eſt maître de la Pologne, où il ſe prépare à nommer un roi. 61

LIVRE TROISIEME.

ARGUMENT. *Staniſlas Leczinski élu roi de Pologne. Mort du cardinal primat. Belle retraite du général Schullembourg. Exploits du czar. Fondation de Pétersbourg. Bataille de Frauenſtad. Charles entre en Saxe. Paix d'Altranſtad. Auguſte abdique la couronne, & la cède à Staniſlas. Le général Patkul, plénipotentiaire du czar, eſt roué & écartelé. Charles reçoit en Saxe des ambaſſadeurs de tous les princes : il va ſeul à Dreſde voir Auguſte avant de partir.* 116

LIVRE QUATRIEME.

ARGUMENT. *Charles victorieux quitte la Saxe ; pourſuit le czar ; s'enfonce dans l'Ukraine. Ses pertes ; ſa bleſſure. Bataille de Pultava. Suites de cette bataille. Charles réduit à fuir en Turquie. Sa réception en Beſſarabie.* 160

LIVRE CINQUIEME.

ARGUMENT. *Etat de la Porte ottomane. Charles ſéjourne près de Bender. Ses occupations. Ses intrigues à la Porte. Ses deſſeins. Auguſte remonte ſur ſon trône. Le roi de Danemarck fait une deſcente en Suède. Tous les autres Etats de Charles ſont attaqués. Le czar triomphe dans Moſcou. Affaire du Pruth. Hiſtoire de la czarine, payſanne devenue impératrice.* 195

LIVRE SIXIEME.

ARGUMENT. *Intrigues à la Porte ottomane. Le kan des Tartares & le bacha de Bender veulent forcer Charles de partir. Il ſe défend avec quarante domeſtiques contre une armée. Il eſt pris & traité en priſonnier.* 234

LIVRE SEPTIEME.

ARGUMENT. *Les Turcs transfèrent Charles à Démirtash. Le roi Staniſlas eſt pris dans le même temps. Action hardie de M. de Villelongue. Révolution dans le ſérail. Bataille donnée en Poméranie. Altena brûlé par les Suédois. Charles part enfin pour retourner dans ſes Etats. Sa manière étrange de voyager. Son arrivée à Stralſund. Diſgraces de Charles. Succès de Pierre le grand. Son triomphe dans Pétersbourg.* 268

LIVRE HUITIEME.

ARGUMENT. *Charles marie la princeſſe ſa ſœur au prince de Heſſe. Il eſt aſſiégé dans Stralſund, & ſe ſauve en Suède. Entrepriſe du baron de Gortz ſon premier miniſtre. Projets d'une réconciliation avec le czar, & d'une deſcente en Angleterre. Charles aſſiège Fréderichshal en Norvége. Il eſt tué. Son caractère. Gortz eſt décapité.* 303

Fin de la table.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans l'Hiſtoire de Charles XII, roi de Suède.

A.

ACHMET III, empereur des Turcs, ſuccède à *Muſtapha.* Pag. 195. Sa manière de gouverner. 196. Sa lettre à *Charles XII.* 240. Déclare la guerre au czar. 243. Etablit ſa cour à Andrinople. 244. Sa lettre au bacha de Bender. 248. Son diſcours au divan, concernant le départ de *Charles.* 252-253

ALAND (l'île d') nommée pour les conférences entre la Suède & la Moſcovie. 332

ALBERONI. (le cardinal) Ses entrepriſes. 323. Entre dans les vues du czar & de *Gortz.* 330

ALLEMAGNE (l') prend ombrage de la guerre ſuédoiſe qui doit être portée chez elle. 210

ALTENA, brûlée. 284

ALTRANSTAD. *Charles XII* y choiſit ſon camp. 135. y fait la paix. 138

AMBASSADE de la république de Pologne au roi de Suède, réception, audience. 99-100. Celle du roi & de la république de Pologne aux Turcs, arrêtée. 244

ANDRINOPLE (les plaines d') rendez-vous des armées turques. 221

ANGLAIS. Leur amitié avec le czar. 239

ARESKINS, médecin écoſſais, ſes intrigues à la cour de Moſcou. 322

AUGUSTE, roi de Pologne, ſon élection, ſon caractère, ſa cour. 46. Attaque le roi de Suède en Livonie, *ibid.* Aſſiège Riga. 70. Lève le ſiége. *ibid.* Se ligue avec le czar à Birzen. 81. Le commencement de ſon règne fait des mécontens en Pologne. 91-92. Convoque une diète malgré lui. 93. Demande la paix à *Charles.* 97. Ses propoſitions refuſées par le ſénat. 98-99. Un de ſes chambellans priſonnier. 99. Preſque tous les ſénateurs l'abandonnent. 100-101. Ses occupations. 102. Cherche le roi de Suède. 103. Perd la bataille de Cliſſau 104. Convoque une diète à Marienbourg, puis la transfère à Lublin. 106. Se retire dans Thorn, & dans les Palatinats. 108. En danger d'être pris. 113. Chaſſe *Staniſlas* de Varſovie, & prend la ville. 120. Son premier avantage ſur les Suédois. 122. Se retire en Saxe. 125. Renouvelle l'ordre de l'aigle blanc. 131. Arrête *Patkul. ibid.* Son malheur après la bataille de Frauenſtad. 134-135. Ecrit à *Charles XII*, & lui envoie en Saxe *Inhof* & *Fingſten.* 137. Bat les Suédois à Calish. 139. Suite de cette malheureuſe victoire. 140. Signe la paix qui lui ôte la couronne. 141. Part pour la Saxe. Sa première entrevue avec *Charles. ibid.* Sa lettre à *Staniſlas.* 142. Quitte le titre de roi. Elargit les *Sobiesky.* Livre *Patkul* à *Charles XII.* 143. Fait raſſembler les membres de *Patkul.* 145. Remonte ſur le trône. 207-208. 297. Eſt troublé par ſes ſujets. 298. Craint l'union du czar & de *Charles.* 337

B.

BACHA, ce que ſignifie ce mot. 194

BALTA, ce que ſignifiait ce mot. 217

BALTAGI MEHEMET, grand-viſir pour la ſeconde fois. Les changemens de ſa fortune. 218. Commandé pour combattre les Moſcovites. *ibid.* Aſſemble l'armée près d'Andrinople. 221. Son expédition. 224. Traite avec les Ruſſes. 230. Conclut la paix. 231. Demande à Vienne le paſſage pour le roi de Suède. Lui ſignifie qu'il ait à partir. 234-235. Lui retranche ſon thaïm. 236. Eſt relégué. 238. Se conforme à l'intention de *Coumourgi.* 245

BALTAGIS. Ce qu'ils ſont. 217

BENDER. *Charles* y eſt conduit. 198. *Staniſlas* auſſi. 274

BIRZEN. Conférence du czar & d'*Auguſte*. 81. *Charles* y conçoit le deſſein de détrôner le roi de Pologne. 84

BREME (les Etats de) remplis de garniſons danoiſes. 287

C.

CALISH. Bataille gagnée par *Auguſte*. 139

CALMOUKS (les) & leur pays. 166

CANTEMIR, prince de Moldavie. 223. Prend parti pour le czar contre les Turcs. 224

CATHERINE, payſanne devenue impératrice. Son hiſtoire. 227. Sauve le czar & l'armée au Pruth. 229-230

CHARLES XI, roi de Suède ; ſon caractère, ſa femme. 38-40. Sa mort. 40. Sa diſſimulation avec *Patkul*, qu'enſuite il condamne à mort. 47

CHARLES XII, roi de Suède ; ſa naiſſance, ſes qualités, ſon enfance, ſon éducation, ſon caractère. 38. Perd ſa mère ; cauſe de cette mort. 40. Son avénement au trône. 41. Ote la régence à ſa grand'mère. 42-43. Son entrée dans Stockholm. Se couronne lui-même. 43. Ses premières occupations depuis ſon avénement. 44. Ses ennemis. *ibid.* Son caractère ſe développe tout à coup. 62. Secourt le duc de Holſtein. 64. Sa chaſſe aux ours. *ibid.* Part pour ſa première campagne. *ibid.* Fait une deſcente pour aſſiéger Copenhague. 67. Force les Danois dans leurs retranchemens. 68. Aſſiège Copenhague, qui rachète le bombardement. *ibid.* Sa diſcipline militaire. *ibid.* Paix de Travendal. 69. Marche contre le czar. 71. Attaque avec 8000 hommes, 80000 ruſſes dans leurs retranchemens, & les y force. 75. Renvoie les priſonniers. 76. Rend les épées aux généraux ; leur fait donner de l'argent. Médailles frappées à Stockholm en commémoration de la victoire remportée à Nerva. 77-78. Sa réflexion ſur la captivité de *Czarafis*

Czarafis Artſchelou. 78. Paſſe la rivière de Duina; comment. 82. Bat le maréchal de *Stenau.* 83. La Courlande ſe rend à lui. 84. Paſſe en Lithuanie. *ibid.* Son manifeſte à la république de Pologne. 100. Entre dans Varſovie; ſa conduite avec les habitans. 102. Gagne la bataille de Cliſſau; pourſuit *Auguſte.* 104. Prend Cracovie. 105. Son cheval s'abat, & lui fracaſſe la cuiſſe. *ibid.* Fait convoquer une diète à Varſovie pour l'oppoſer à celle de Lublin. 107. Met en fuite l'armée ſaxonne, commandée par *Stenau.* 108. Jette tout le nord de l'Europe dans la conſternation. 110. Aſſiège Thorn. 111. Refuſe la propoſition de *Piper* de ſe faire roi de Pologne. 114. Fait élire *Staniſlas.* 118. Prend Léopold d'aſſaut. 119. Ses avantages en Pologne. 123. Diſſipe l'armée moſcovite & l'armée ſaxonne. 133. Entre en Saxe. Choiſit ſon camp à Altranſtad; règle les contributions. 135-136. Etablit une nouvelle police pour les ſoldats ſuédois. Diſcipline ſévère. 136. Dicte à *Auguſte* les conditions de la paix. 138. Envoie *Patkul* au ſupplice. 144. Reçoit des ambaſſadeurs de preſque tous les princes chrétiens. 150. Sa converſation avec *Marlborough.* 152. Etranges réquiſitions de ſa part à l'empereur *Joſeph I.* 154. Force cet empereur à accorder des priviléges, & à reſtituer des égliſes aux proteſtans de Siléſie. 155. Ce qu'il fait dire au pape. *ibid.* Ne s'amollit point en Saxe. Se prépare à partir. Sa viſite à *Auguſte.* 158. Quitte la Saxe. 160. Reçoit un ambaſſadeur turc. 161. Laiſſe *Staniſlas* en Pologne. 162. Pourſuit le czar. *ibid.* Paſſe la Bérézine. Défait un corps de 3000 hommes. Bat les Ruſſes. 165. Les bat encore. *ibid.* S'enfonce dans l'Ukraine. 168. Ses pertes. 170-171. Extrémités où il eſt réduit. 175. Aſſiège Pultava. 177. Bleſſé. 180. Mis en comparaiſon avec le czar. 180-181. 208-209. Défait. Deſcription de la bataille. 182. 186. Sauvé par *Poniatowski.* Sa fuite juſqu'au Boryſthène. 186. Traverſe ce fleuve, & comment. 190. Fuit en Turquie. 194. Cherche un aſile chez le grand-ſeigneur. 196. Conçoit le deſſein d'armer la Porte contre le czar. 197. Conduit à Bender. 198. Sa manière de vivre. 199-200. Le reſpect des Turcs pour lui. 200. Prend du goût pour la lecture. *ibid.* Ne veut point parler français. 201. Ses intrigues

à la Porte. Ses vues 202. Pluſieurs princes ſe réuniſſent contre lui. 208-209. Ses partiſans à la cour de Conſtantinople. 217. Part de Bender. 225. Parvient à l'armée turque après la ſignature du traité du Pruth. 232. Sa converſation avec le grand-viſir. 233. S'établit à Varnitza. 234. Ses réponſes aux trois bachas & au ſérasquier de Bender. 235. Son thaïm retranché. 236. Emprunte de l'argent. *ibid.* Sollicite la Porte de le renvoyer par la Pologne. 239. Le divan prend la réſolution de le faire partir. *ibid.* Reçoit une lettre d'*Achmet*. 240. Demande une armée. 246. Correſpondances de *Flemming* découvertes. 247. On lui accorde une groſſe ſomme. 248. Se détermine à ne point partir. 250. S'obſtine contre l'ordre de partir. Fait tuer les chevaux que le grand-ſeigneur lui avait envoyés. Se retranche. Fait barricader ſa maiſon. 258. Les Turcs l'appellent *tête de fer*. *Grothuſen* les engage à ne point l'attaquer. 259. Renvoie les janiſſaires en menaçant, & n'écoute les conſeils de perſonne. 260. Se défend avec quarante hommes contre l'armée des turcs & des tartares. 263. Pris. 267. Sa converſation avec le bacha de Bender. 268. Ses officiers rachetés. 270. Toujours inébranlable. 273. Transféré à Démirtash. 279. Puis à Démotica. Nouveau thaïm. 280. Sa conduite à Démotica. Reſte dix mois au lit. 281-282. Compte encore ſur les Turcs. 287. Sa réponſe aux ſénateurs de Stockholm. Souhaite enfin de partir. Envoie une ambaſſade à la Porte. Préparatifs pour le départ. 288-289. Part. 290. Eſt eſcorté juſqu'à Tergovitz. 292. Sa façon de voyager. 293. Se ſépare de ſa ſuite, arrive à Stralſund. *ibid.* Ses diſgraces. 274. Il marie ſa ſœur. 303. Son billet à *Slerp*. 305. Aſſiégé dans Stralſund. 206. Combat dans l'île de Rugen. 309. Court le plus grand danger. Repaſſe à Stralſund. 311. S'embarque, arrive en Scanie; voit ſa ſœur en Oſtrogothie. 316. Paſſe l'hiver à Carelscroon. *ibid.* Porte la guerre en Norvége. 317. De retour en Suède. 323. Sa conduite au ſujet de l'empriſonnement de *Gortz* & de *Gyllembourg*. 327. Demande à l'empereur l'exécution du traité d'Altranſtad. 336. Repart pour conquérir la Norvége; aſſiége Frederichshall. 337. Sa longue abſtinence. 338. Sa mort. 340. Raiſonnemens ſur ſa religion. 343

CHARLES GUSTAVE, roi de Suède. Ses entrepriſes, ſes conquêtes. 37

CHEVAUX. Attention des Turcs à ce que les races reſtent ſans mélange. 290

CHOURLOULI, ali-bacha, grand-viſir, promet d'aider *Charles XII.* Corrompu par l'argent du czar. 201. Dépoſé, exilé. 206. Perd la vie. 237-238

CHRISTIERN II tyranniſe la Suède. 34-35

CHRISTINE, reine de Suède, renonce à l'empire; ſe fait catholique; ſon goût pour les ſciences & les arts. 37

CLEMENT XI pape, ſe déclare contre *Staniſlas.* 126

CLISSAU. (la bataille de) 104

CONFERENCE à Birzen. 81. A Grodno. 131

CONSTANTINOPLE, le centre des négociations pendant le ſéjour de *Charles* à Bender. 239

COPENHAGUE. Sa ſituation. 66

COUMOUR, COUMOURGI. Ce que ſignifient ces mots. 205

COUMOURGI, ali-bacha, favori du ſultan, grand-viſir; ſert *Charles XII* ſans le vouloir. 205. Elève *Juſſuf* au poſte de grand-viſir. 238. Ses intrigues. 243. Prend le titre de grand-viſir. 287

COURLANDE (la) ſe rend à *Charles XII.* 84

CROISSY, ambaſſadeur renfermé à Stralſund. 313. Voit *Charles* familièrement. *ibid.* Sort de Stralſund. 314

CZAR, CZARAFIS. Ce que ſignifient ces mots. 78

CZARAFIS ARTSCHELOU, priſonnier envoyé en Suède. 78

D.

DALECARLIE (les payſans de la) s'offrent à aller délivrer leur maître. 216

DANEMARCK (le) ſource des querelles entre ſes rois, & les ducs de Holſtein. 45. Se réunit à la Pologne contre la Suède. 60

DANOIS (les) font une deſcente en Scanie. 214. Battus par *Steinbock*; ſe retirent. 205

DANTZICK. Deſcription de cette ville &c. paye chèrement ſon manquement envers *Charles XII.* 111

DARDOF. Dégage *Charles* à Smolensko. 168. Tué à Rugen. 311

DEUX-PONTS. Deſcription de ce duché : ſon revenu aſſigné à *Staniſlas*, qui y reſte juſqu'à la mort de *Charles*. 291

DIVAN. (le) Prend la réſolution de forcer *Charles* à partir. 252-253

DURING. Accompagne *Charles*. 292. Tué à Rugen. 311

E.

EDWIGE-ELEONORE, grand'mère & tutrice de *Charles XII.* Son ambition. 41. Perd la régence. 43. Meurt. 303

ELBING. Héſite à donner paſſage aux Suédois, en eſt punie. 111

EUROPE. Changemens arrivés en l'abſence de *Charles XII.* 292

F.

FABRICE. Inſpire à *Charles* le goût de la lecture. 201. Médiateur entre la Porte & le roi de Suède. 255-256. Procure des proviſions à *Charles*. 257. Sa converſation avec *Charles* priſonnier. 269

FETFA. Ce que ſignifie ce mot. 253-254

FIERVILLE. Rend un ſervice ſignalé au roi de Suède. 275

FINGSTEN, envoyé à *Charles* pour faire la paix. Son audience. 137. Ses conférences avec *Piper*. 139

FLEMMING, premier miniſtre d'*Auguſte*, lui ramène la nobleſſe polonaiſe. 208. Sa correſpondance avec le kan & le ſéraſquier de Bender. 246. Veut faire enlever *Staniſlas*. 336

FOLARD, entre au ſervice de *Charles*, négocie en France pour lui. 325

FONSECA, ſert *Charles* à la Porte. 197

FRANÇAIS, pris à Frauenſtad. 134

FRAUENSTAD. (la bataille de) 133

FREDERIC, prince de Heſſe, épouſe la ſœur de *Charles XII.* 303. Déclaré généraliſſime des armées en Suède. *ibid.* Son ordonnance après la mort de *Charles*. 341. Monte ſur le trône. 345

FREDERIC IV, roi de Danemarck, ennemi de *Charles*. 44. Fait la guerre au duc de Holſtein. 46

FREDERICHSHALL, aſſiégée par *Charles XII.* 338, qui y eſt tué. 340. On lève le ſiége. 345

FUNK, envoyé de *Charles* à la Porte. Mis en priſon. 252

G.

GEORGE I, roi d'Angleterre. Son avénement. 297

GORTZ. Son caractère, ſes entrepriſes. Négocie à la cour du czar. 318. Traite avec les corſaires de Madagaſcar. 322. Négocie avec le cardinal *Albéroni*. 323. En France dans les Pays-Bas. *ibid.* Confère avec le czar en Hollande. 326.

Arrêté. Sa réponſe à *Welderen*. 327. Elargi. Jaloux du duc d'*Ormond*. 331. Succès de ſes négociations avec le czar. 332. Retourne en Suède. Moyens dangereux qu'il emploie pour ſuppléer à la diſette de *Charles*. 333. En horreur à la nation ſuédoiſe, aimé du roi ſeul. 334. Préliminaires de l'alliance projetée entre *Charles* & le czar. 335. Décapité. 345

GRAND-VISIR, ordinairement de baſſe extraction. 201-202

GRODNO. Conférence entre *Pierre* & *Auguſte*. 131. *Charles* y bat les Ruſſes. 162

GROTHUSEN, tréſorier de *Charles* à Bender. 199. Obtient de l'argent du bacha. 251. Ambaſſadeur du roi de Suède à la Porte. 289. Tué à Rugen. 311

GUSTAVE-ADOLPHE, roi de Suède. Ses entrepriſes, ſes conquêtes. 36-37. Tué à la bataille de Lutzen. Surnommé le *Grand*. *ibid.*

GUSTAVE-VASA. Son caractère. Ses malheurs. Affranchit la Suède de la tyrannie du Danemarck. Roi. Rend La Suède luthérienne. 35

GYLLEMBOURG, ambaſſadeur de Suède en Angleterre, traite avec les mécontens. 324. Arrêté. 327. Elargi. 330

H.

HOLLANDAIS; leur amitié avec le czar. 239.

HOLLOSIN. Victoire de *Charles XII*. 164. Médailles à cette occaſion. 165

HOLSTEIN. (le) Origine des querelles de ſes ducs avec les rois de Danemarck. 45. Ravagé par les Danois. 63. Conquis. 286

HOLSTEIN (le duc de) tué à Cliſſau. 104. Son fils dépouillé. 298

HOORN (le comte de) priſonnier. 122

I.

JANISSAIRES (les) refuſent d'attaquer le roi de Suède. 260. Leur propoſition à *Charles*, rejetée. 262. Forcent ſon camp. Aſſailliſſent ſa maiſon. *ibid.*

IBRAHIM MOLLA, grand-viſir. Son hiſtoire. 280. Etranglé. 287

JEFFREYS, médiateur entre la Porte & le roi de Suède. 255. Quitte *Charles*. 257

IMHOF, envoyé à *Charles* pour faire la paix. Son audience. 137. Ses conférences avec *Piper*. 139

JOSEPH I (empereur) contraint à conſentir aux réquiſitions de *Charles XII*. 155

IRNEGAN. Sa conduite à la cour de Moſcou. 330. 332

ISMAEL BACHA, confère avec le roi de Suède. 235. Veut le forcer de partir. 254. Sa conduite avec lui. 268. Relégué. 278

JUSSUF, grand-viſir. 238. Dépoſé. 279

K.

KAN (le) reçoit l'ordre de ſe tenir prêt à marcher contre les Moſcovites. Sa condition. 219. S'oppoſe en vain à la paix. 231. Exilé. Son frère le remplace. 279

KONIGSMARCK, (la comteſſe de) ſon caractère. 97. Envoyée par *Auguſte* auprès de *Charles*, ne réuſſit pas. 98

KOPPEN, colonel pruſſien. 308

KUZE DU SLERP. Sa mort glorieuſe. 305

L.

LEOPOLD, prise d'assaut par *Charles XII.* 119. Le czar y convoque une assemblée. L'on est sur le point d'y élire un troisième roi de Pologne. 148. L'assemblée n'y peut prendre aucune résolution; transférée à Lublin. 149

LEVENHAUPT, perd les troupes & les provisions qu'il amenait à *Charles XII.* 173. Arrive auprès du roi avec les débris de l'armée. 188. Pris par *Menzikoff.* 190

LIEVEN. Tué. 109

LITHUANIE divisée en deux partis. Etat de l'armée lithuanienne. 92

LIVONIE. Comment elle fut cédée au roi de Suède. 47. Les paysans de cette province ne peuvent apprendre à lire, ni à écrire. 229

LIVONIENS. Comment ils furent traités par *Charles XI.* 47

LUBLIN. L'assemblée de Léopold y est transférée. 149

M.

MARGUERITE DE VALDEMAR, fait la conquête de la Suède. 34

MARLBOROUGH, arrive au camp de *Charles XII.* Sa conversation avec lui, sa pénétration. 151. Il est faux qu'il ait acheté *Piper.* 153

MAZEPPA. Son histoire. Irrite le czar. 170-171. Se ligue avec *Charles.* 171. Est prévenu par les Moscovites. *ibid.* Arrive en mauvais état auprès de *Charles.* 171-172. Fait pourtant subsister les restes de l'armée suédoise. 177

MENZIKOFF. Sa conduite à Pultava. 183. Poursuit les Suédois. *Levenhaupt* & les siens prisonniers. 190. Son histoire. 229

MOLDAVES (les) favoriſent les Turcs contre les Moſcovites. 224

MOSCOU. Epouvante après la bataille de Nerva. 79

MOSCOVIE, *voyez* RUSSIE.

MOSCOVITES, *voyez* RUSSES.

MUPHTI (le) créature de *Coumourgi*. 245. Dépoſé. 278

MUSTAPHA (le ſultan) dépoſé. 195

N.

NERVA, aſſiégée par le czar. 72. Défendue par le baron de *Hoorn*. 73. Victoire de *Charles*. 75. Priſe par le czar. 129

NICOLAS, prière à ce ſaint. 80

NONCE (le) demande l'évêque de Poſnanie, comme juſticiable de la cour de Rome. 121

NUMAN-COUPROUGLI, grand-viſir. Son caractère. 206. Dépoſé. 217

O.

OCZAKOU. Réception qu'on y fait à *Charles*. 193

OGINSKY. Son parti preſque anéanti. 92

ORDRE (l') DE L'AIGLE BLANC renouvelé par *Auguſte*. 131

ORLEANS (le duc d') découvre au roi d'Angleterre ce qui ſe trame contre lui. 326. N'entre pas dans les vues du czar. Ses alliances. 329

ORMOND (le duc d') va trouver le czar. Demande la princeſſe *Anne* ſa fille pour le prétendant. 330. Eſt traverſé par *Gortz*. 331. S'en retourne. *ibid.*

OSMAN AGA, gagné par le czar. 229. Perd la vie. 238

OSTERMAN. Comment il négocie avec *Gortz*. 325-326

OSTIAQUES, peuples ſauvages. 51

OTTOKESA, première femme de *Pierre*, répudiée. 228

P.

PAIKEL, condamné à mort, ne peut obtenir grâce. 145

PAPE (le) augmente ſon pouvoir temporel en Pologne. 121

PATKUL, député des Livoniens. 47. Condamné à mort : s'enfuit; s'attache au roi *Auguſte*. 47. 131. Arrêté. *ibid.* Livré au roi de Suède. Condamné au ſupplice. 144. Rompu vif. Réflexions ſur ce ſupplice. Ses membres raſſemblés par ordre d'*Auguſte*. *ibid.*

PÉTERSBOURG fondée. 129-130

PIERRE ALEXIOWITZ, czar. 48. Son éducation. Secondé par *le Fort*. Voyage en Hollande & en Angleterre. 52. Réforme la Moſcovie. Loi bien ſage. 54. État de ſa milice. *ibid.* Excelle dans l'art de la navigation & de la conſtruction. Ses finances. 56. Etablit le commerce. 57. Voyage dans ſes Etats. 58. Erige une académie des ſciences; engage la nobleſſe à voyager. 59. Eſt cruel. 60. S'unit avec les ennemis de *Charles*. 71. Fait la guerre. Son manifeſte. 71. aſſiège Nerva. *ibid.* N'oſe pas attaquer les Suédois. 79. Pourſuit le deſſein de diſcipliner ſes troupes. *ibid.* Ligue de Birzen. 81. Devient grand-homme de guerre. 129. Fonde la ville de Pétersbourg. *ibid.* Se plaint inutilement de l'affaire de *Patkul*. 146. S'empare de la Pologne. Convoque une diète à Léopold. 147. 148. Obtient des officiers allemands. 148. Se retire en Lithuanie, y rétablit des magaſins. 150. Ses entrepriſes en Pologne, *Charles* abſent. 161. Propoſitions de paix. 166. Bat *Levenhaupt*. 173. Affaiblit les Suédois dans l'Ukraine. 177. Comparé

à *Charles*. 181. 209. Le défait entièrement à Pultava. 181. Invite à ſa table les généraux ſuédois. Sa converſation avec *Renſchild*. 191-192. Rend les épées aux généraux. 192. Son expédition dans la Carélie & la Finlande. 209. Triomphe dans Moſcou. 212. Continue le blocus de Riga, s'empare du reſte de la Livonie. Entre en Finlande. 213. Ses ambaſſadeurs à la Porte empriſonnés. 219. 243. Sa faute au Pruth. 222. Ses inquiétudes, ſa réſolution. 226. Paix du Pruth. 231. Ne remplit pas les articles du traité. 237. 242. Ses ſuccès ſur les Suédois. 298. Triomphe dans Pétersbourg. 301. Jouit de ſes conquêtes. *ibid.* Ses entrepriſes ſur la mer Baltique. 304. Ses alliés jaloux. 319. 321. Ses revenus ne ſont pas conſidérables. 320. Veut acheter le duché de Meckelbourg. 321. Nie la conſpiration contre le roi d'Angleterre; arrive à Paris. 328. Confère avec le duc régent. 329

PIPER, premier miniſtre de *Charles*, fait comte. 44. Propoſe à ſon maître de ſe faire élire roi de Pologne. 114. Ses conférences avec les députés ſaxons. 139. Sa magnificence. 161. Priſonnier à Pultava. 185. Traité durement. 191. Sa mort. *ibid.* Son corps tranſporté à Stockholm. Obſèques magnifiques. 153-154

POLOGNE (la) s'unit avec les ennemis de *Charles*. 60. Deſcription de ce royaume. 84. Son gouvernement. 85. Qualité de ſon roi. 86. Ses diètes & leurs ordres. 87. Ses confédérations. 88. Ne permet pas que l'on élève des fortereſſes. 89. Son état militaire. *ibid.* 93. Son armée partagée en deux factions. 114. A deux rois, & deux primats. 148. Dévaſtée par les Moſcovites, les *Sapieha*, & les *Oginski*. 149

POLONAIS. Mécontens de la guerre livonienne. 92. Diète. 93. Intrigues. 96. Leur diète ſéparée. *ibid.*

POMERANIE. (la guerre portée en) 210. Devient la proie des alliés. 287

PONIATOWSKI ſauve *Charles* à Pultava. 186. Le ſert à Conſtantinople. 197. Préſente un mémoire au ſultan. 203. Ses intrigues contre le grand-viſir. 206. Faillit à

être empoiſonné. 207. Son conſeil contre les Moſcovites. 226. S'oppoſe en vain à la paix du Pruth. 231. Ecrit une relation de la campagne du Pruth. 237. Retourne à Conſtantinople. *ibid.* Sauve *Charles* à Rugen. 311

PORTE (état de la) ottomane. 195. Sa façon de déclarer la guerre. 218. Intrigues. 239. Mauvaiſe politique concernant les ambaſſadeurs. 242

POSNANIE (l'évêque de) préſide à la diète. 118. Puni. 121

POSPOLITE. Ce que c'eſt. 89. Dans quelles occaſions elle monte à cheval. 89

PRUTH. (affaire du) 225

PULTAVA aſſiégée. 177. Secourue. 178. Bataille. 181. Idée de cette bataille. 191. Suites de cette bataille. 182

R.

RADJOUSKI, primat de Pologne; ſon caractère, ſes intrigues. 94. Va voir le roi *Auguſte*, & enſuite *Charles*. 103. Sa conférence avec ce dernier. *ibid.* Déclare *Auguſte* inhabile à régner. 113. S'oppoſe vainement à l'élection de *Staniſlas*. 117. Contraint de lui rendre hommage. 118-119. Refuſe de le ſacrer. 127. Sa mort. 128

RENSCHILD (le grand-maréchal) gagne la bataille de Frauenſtad. 133. Priſonnier à Pultava. 185

RIGA, aſſiégée par *Auguſte*. Délivrée. 71. Aſſiégée par le czar. 279

ROBEL, gouverneur de Thorn; forcé de ſe rendre à diſcrétion. 112. Procédé de *Charles XII* à ſon égard. *ibid.*

RUGEN. (combat dans l'île de) 309-310

RUSSES (les) barbares, ignorans. Leur ère, leur religion, leur ſuperſtition. 48-49. Autorité de leur patriarche. Diſputaient ſur la religion. 50. N'étaient

pas aguerris autrefois. 72. Forcés dans leurs retranchemens 75. Leurs généraux priſonniers. 76. Dévaſtent la Pologne & la Lithuanie. 96. Battus, mis en déroute. 133. Leurs priſonniers maſſacrés. 134. Encore vaincus. 163

RUSSIE, (la) ſa ſituation, ſon étendue. 45. Peu peuplée. 56

S.

SAMOÏEDES, peuples ſauvages. 51

SAPIEHA (les princes de) s'attachent à *Charles XII.* 92. L'un d'eux le quitte. 247

SAXE. (entrée du roi de Suède en) 135

SAXE (le comte de) fait la première campagne. 283

SCHULLEMBOURG, commande les Saxons; ſa conduite, ſa retraite. 122. Livre bataille aux Suédois, la perd. 133

SELICTAR AGA. Ce que c'eſt. 205

SERASQUIER. Ce que c'eſt. 194

SIBERIE. Deſcription de cette province. Tombeau des Suédois pris à Pultava. 190

SINIAWSKI, tente en vain de ſe faire élire roi. Chef d'un parti oppoſé à *Auguſte* & à *Staniſlas.* 150. Rentre dans celui d'*Auguſte.* 208

SIQUIER, juſtifié de la mort de *Charles.* Occaſion de cette calomnie, meurt pauvre. 345

SLERP. *Voyez* KUZE.

SLIPENBAK, général ſuédois, pris à Pultava. 183

SMOLENSKO. (bataille près de) 166

SOBIESKY (*Alexandre*) refuſe de monter ſur le trône. 115

SOBIESKY (*Jacques*) enlevé : conduit à Leipſick. 113. Elargi. 143

SOLIMAN-BACHA, grand-vifir. 280. Dépoſé. *ibid.*

STADE, priſe & brûlée. 282

STANISLAS. Son caractère. 116. S'inſinue dans l'amitié de *Charles :* eſt élu roi de Pologne. 117. Le primat & autres mécontens lui rendent hommage. 118. Contraint de fuir. 120. Son ſacre. 128. Retourne en Pologne. 150. Reconnu par toutes les puiſſances, excepté par le pape. 161. Pris par les Turcs. 272-273. Ses occupations en l'abſence de *Charles :* ſes vues. *ibid.* Sa réception à Bender. 274. Se rend dans le duché de Deux-Ponts. 291. Se retire à Veiſſembourg après la mort de *Charles.* 292. Faillit à être enlevé. 337. Comme il en uſe avec ſes raviſſeurs. *ibid.*

STEINBOCK, gouverneur de Cracovie. 105. La régence lui défère le commandement de l'armée. 215. Défait les Danois. *ibid.* Gagne la bataille de Gadebesck. 283. Brûle Altena. 284. Motive les raiſons de cette barbarie. 285. Ses diſgraces. 286. Pris. *ibid.*

STRALHEIM. Sa querelle avec *Zobor.* 154

STRALSUND. *Charles* y arrive. 294. Aſſiégée. 307. 308. Le retranchement du côté de la mer emporté. 308

SUEDE. Hiſtoire de ce royaume. 31-32. Forme de ſon ancien gouvernement. Changemens dans le gouvernement. 33. Lois ſur la majorité des rois. 41. La deſcente du roi de Danemarck réunit les ſénateurs & la régence. Epuiſée de troupes. 214. Son état à l'arrivée du roi à Stralſund. 302, & après 315. 333. 334

SUEDOIS. Leur caractère. 32. Priſonniers, diſperſés dans les Etats du czar. 190. Les payſans ſont libres. 214. Milices enrégimentées; leurs ſuccès contre les Danois. 216

T.

TARTARES (les) ſujets du czar : mahométans. 51. caractère de ceux de Crimée. 231

THAÏM. Ce que ſignifie ce mot. 236

THORN, aſſiégée, priſe, miſe à contribution. 111. 112

TRAITÉ ſingulier. 211

TRAVENDAL. (la paix de) 69

TROUTFETRE, colonel ſuédois. 189

TURCS (les) ne connaiſſent aucune eſpèce de nobleſſe. 201. Leur uſage de préſenter les placets au grand-ſeigneur. 203. Leur état & leur diſcipline militaire. 221. 222. Obſervateurs de leur parole. 231

V.

VALAQUES (les) montrent de l'affection pour les Turcs. 224

VALIDÉ (la ſultane) épouſe les intérêts de *Charles*. 197

VARNITZA; *Charles* s'établit près de ce village. 234

VARSOVIE; ſa diète. 93. Se ſépare tumultueuſement. 96

VILLELONGUE, ſon induſtrie pour préſenter ſon mémoire au grand-ſeigneur. 275. Mis en priſon. 277. Sa conférence avec le grand-ſeigneur. 278. Priſonnier à Rugen. 312

VISMAR : les troupes allemandes du roi d'Angleterre l'inveſtiſſent. 306

UKRAINE. Sa ſituation, ſon gouvernement. 168

ULRIQUE-ELEONORE, reçoit la régence & s'en démet. 287. 288. Mariée au prince de Heſſe. 303. Reine de Suède : céde la couronne à ſon mari. 345

VOSKO-JESUITES, condamnés au feu. 51

UPSAL (l'archevêque d') tyranniſe la Suède. 34

USEDOM (l'île d') emportée par les Pruſſiens. 306

W.

WACKERBARTH, général des Saxons. 308

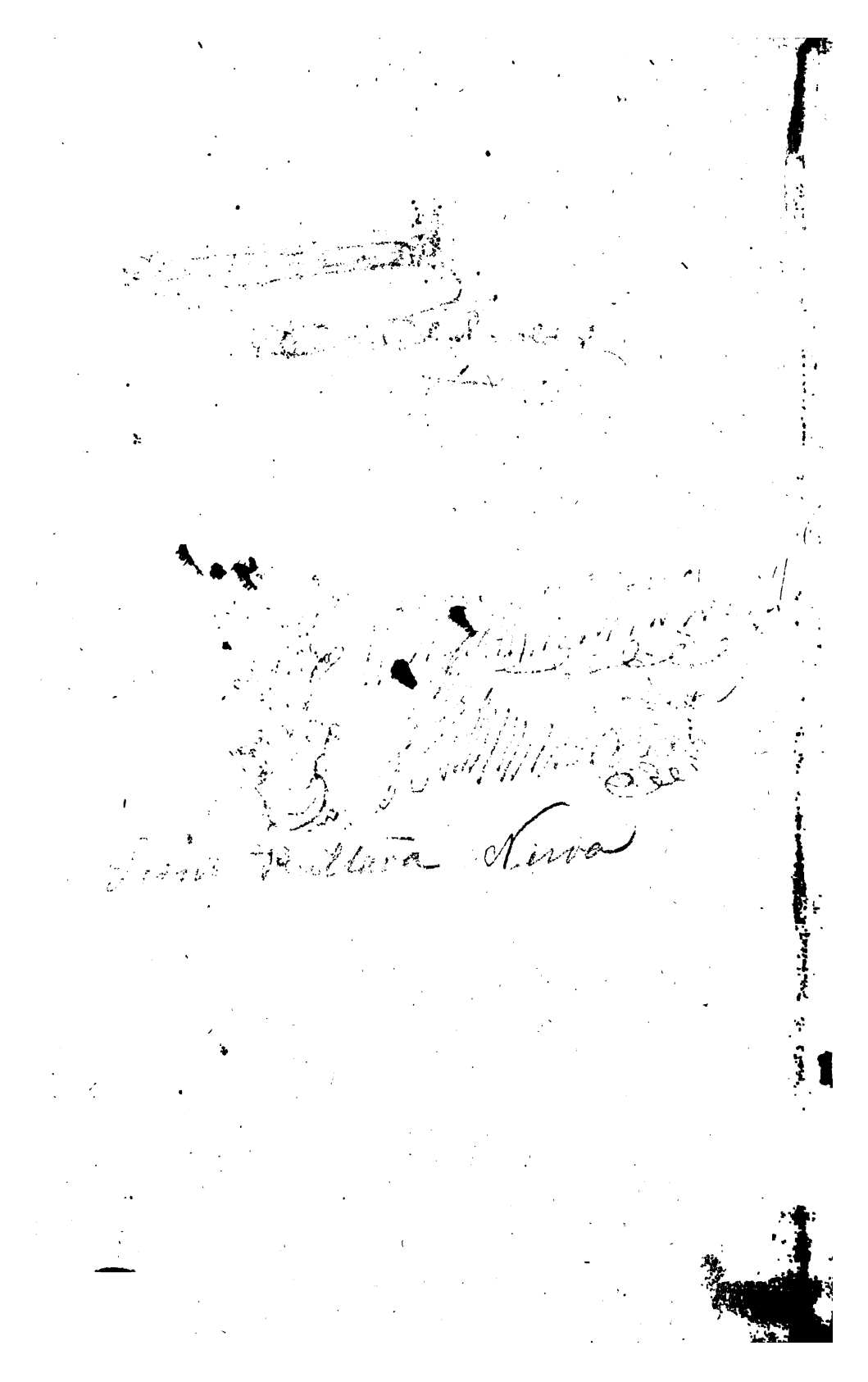
WIRTEMBERG (le prince de) priſonnier à Pultava. 187

Z.

ZAPORAVIENS : leur génie, leur conduite. 154. 177.

ZOBOR : ſuites de ſa querelle avec *Stralheim.* 154

Fin de la Table des matières.



3 9015 06582 1426

DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD

A 499044